

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001010996570

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

F. JEAN-DESTHIEUX

LE DERNIER
DES
ENCYCLOPÉDISTES
PAUL ADAM



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Co, ÉDITEURS
3 et 5, rue Palatine (VI^e)

—
1928

LE DERNIER
DES
ENCYCLOPÉDISTES

PAUL ADAM

OUVRAGES DE F. JEAN-DESTHIEUX

Taine. — (Edition de la Revue Critique) Paris . . .	I	VO
Mistral. — — —	I	VO
Paul Bourget. — — —	I	VO
Einstein. — — —	I	VO
Qu'est-ce que l'Art moderne ? — (Plon, éd.) Paris. .	I	VO
Scandales et Crimes sociaux. — (Pensée française) Paris	I	VO
Les Crânes bourrés. — (Renaissance du livre). . .	I	VO
L'Évolution régionaliste. I. — (Bossard, éditeur) . .	I	VO
Produire. II. — — —	I	VO
La Leçon de Pyrrhus. I. — — —	I	VO
La Paix n'est pas faite. II. — — —	I	VO
Éloge de la Danse. — (Sansot, Paris)	I	VO
Le livre des Baisers. — Poèmes. (Sansot, Paris) . .	I	VO
La Guerre et l'Amour. — — —		épuis
Angélique . — Roman. (Ed. du siècle, Paris). . . .	I	VO
Le Prochain Ahclard. — Roman. (Radot, Paris) . .	I	VO
Le Roman d'un Poète. — (Le Feu).		épuis
Un homme parmi les femmes. — (Albin Michel) . .	I	VO
Etc... etc...		
Le Bossu merveilleux. — Roman.		(Pour paraître

0
152
32
77
F. JEAN-DESTHIEUX

LE DERNIER

DES

ENCYCLOPÉDISTES

PAUL ADAM



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE

BOIVIN & Co, ÉDITEURS

3 et 5, rue Palatine (VI^e)

—
1928

Tous droits réservés.
Copyright 1928 by Boivin et C^{ie}.

AVANT-PROPOS

Le journalisme de grande information n'aura pas régné sans déterminer par la condition de l'écrivain de ce siècle tantôt une déformation professionnelle en laquelle il faut voir l'influence directe des contingences modernes, tantôt un enrichissement de la connaissance. Parmi les poncifs à la mode, c'en est un de distinguer subtilement entre le littérateur et le journaliste. Quel est donc l'écrivain contemporain de quelque renom qui ne fut jamais journaliste ?

Si quelques poètes résolus à l'hermétisme et à l'isolement affectent un grand dédain à l'égard de la presse et des polygraphes qui l'illustrent, de la même façon qu'ils dédaignent l'avion, la T. S. F. et même le téléphone pour préférer encore la diligence cahoteuse au chemin de fer, c'est par coquetterie autant que par petitesse d'esprit qu'ils pèchent. Il n'est défendu à personne d'écrire avec une plume d'oie : ce n'est pas plus cher que les stylographes en or. Si c'est moins commode, c'est aussi plus discret.

Paul Adam a fait cette remarque — dans La Morale de la France (1) — que la grande presse, notamment, a tué l'épître : « Si quelqu'un, écrivait-il, estime, plaisante

(1) Préface.

distes » n'a-t-il pas continué, à cheval sur le XIX^e et le XX^e siècle, la besogne de Diderot et de Voltaire ? N'est-on pas en droit d'attendre de son œuvre les mêmes enseignements, mais plus modernes, que les Encyclopédistes ont fournis à l'univers pensant ?

On a écrit beaucoup sur Paul Adam. On écrit encore. Le tombeau de sa mémoire, avec soin, est entretenu par des hommes en qui j'ai grande foi, tels MM. Camille Mauclair, Albert Sarraut, Louis Bertrand, G. Hanotaux, Robert Randau, L. Corpechot, Gustave-Louis Toutain, Jean Héritier. On a loué les vertus différentes de son œuvre, exalté la puissance d'un génie insuffisamment admiré ; on a conté sa vie et chanté le poème de ses rêves. On n'a pas dégagé de sa grande œuvre la doctrine qui s'y trouve. Le lecteur feuillette les livres et les relit, charmé par la fable ; il n'en retient par toutes les pensées. Jamais l'idée ne lui viendrait d'aller feuilleter au loin les collections de journaux où, fragmentée, la pensée de Paul Adam s'est éparpillée, — commentaire personnel de ses actes littéraires, — confidences publiques, — aveux et témoignages dont l'historien des idées ne saurait pas faire fi. A cette mine, nous avons puisé la plupart des éléments dont ce livre — qui n'est qu'un recueil de pensées détachées, puis reliées ensemble par le fil des propos communs — est composé. On a tenté d'y montrer, au delà des miroirs qui ne reflètent que les visages tourmentés du maître mort, les pensées cohérentes du cerveau qui associa tant d'idées afin de représenter, si possible, en ce qu'elle a de positif, d'essentiel et de durable, la doctrine dont les romans ne furent que les allégories successives et fragmentaires, — et afin d'en reconstituer pour l'œil du profane et la conviction de l'étranger, l'impressionnante unité.

CHAPITRES INTRODUCTIFS

I

PAUL ADAM L'ENCYCLOPÉDISTE.....

La médiocrité qui fait loi de nos jours ne justifie que plus complètement les éloges adressés aux rares encyclopédistes de ce temps. L'intelligence n'est jamais profonde, si elle n'est étendue, vaste, générale. Les spécialistes qui nous devaient sauver paraissent avoir fait faillite. Dans les différents ministères où, depuis quelques années, certains d'entre eux furent appelés, leur passage n'a pas laissé de traces heureuses. Ils n'ont pas fait mieux que ces avocats tant décriés dont le régime parlementaire assure le triomphe, tout justement parce que l'universalité des connaissances humaines ne fut jamais si nécessaire. Et, au Palais Bourbon, où, après telle consultation électorale, les spécialistes vinrent si nombreux — présidents et membres de Chambres de Commerce, armateurs, ingénieurs, techniciens, etc. — on ne voit pas qu'ils aient remarquablement réussi en quoi que ce soit. « Une des erreurs de notre époque

si timorée sous tant de hardiesse apparente, aura été de déclarer chimérique, impossible et suranné le type humain des grands artistes et penseurs de la Renaissance, sous le prétexte que l'accroissement des connaissances exige la spécialisation sous peine de feinte et d'à peu près. » Cette appréciation de M. Camille Mauclair ne se saurait trop justifier. Et je songe à ce grand artiste, peintre, sculpteur céramiste, aquafortiste, poète, romancier, et écrivain provençal et français qui s'appelle Valère Bernard, à mon grand Jean Baffier, mort avant d'avoir connu la gloire mais après avoir montré qu'il était le premier sculpteur statuaire, décorateur, de ce temps, comme il était aussi le seul érudit capable d'écrire sans hésitation ni vaines recherches la langue de Rabelais, je songe à J.-H. Rosny aîné qui, écrivain autodidacte, aborda tous les sujets, et tour à tour romancier de la préhistoire et du futur, du présent et de l'histoire, journaliste et sociologue, a triomphé dans tous les domaines et garde la modestie de cacher sous un pseudonyme une œuvre de vrai philosophe. Je songe aussi à Camille Mauclair lui-même, poète, romancier, journaliste, psychiatre de l'instinct, psychologue de l'amour et qui est de tous ceux de ce moment le critique d'art le plus subtil et le musicographe le plus compréhensif. Je songe à Rémy de Gourmont, qui eut toutes les curiosités, qui lut tous les livres, dans toutes les langues, qui écrivit sur tout et excella partout ; à Maurice Barrès, homme politique et magicien du verbe ; à Charles Maurras, meilleur écrivain qu'il n'est homme politique, mais grand styliste et politicien et poète et philosophe, tout à la fois. Mais je songe surtout au grand

Paul Adam à propos de qui la phrase citée plus haut a été écrite, dans le livre émouvant que Camille Mauclair a consacré à son œuvre.

Si tôt qu'il ait été ravi à nos espoirs. Paul Adam aura laissé néanmoins parmi nous le souvenir et l'emprise d'un « homme social » par excellence. Car si l'homme est un animal sociable, on peut dire de tous les grands écrivains, mais des vraiment grands seulement, comme de tous les penseurs, qu'ils ont été des êtres sociaux. Et si peu considéré que soit le génie ou l'esprit d'universalité, en ce siècle, n'est-il pas pourtant merveilleux qu'il ait pu favoriser l'épanouissement d'intelligences si diversement expertes ? Certes, parmi tous ceux qu'on vient de citer, il en est dont le cerveau n'est pas enclin avec un bonheur égal à toutes les spéculations. Mais il suffit à notre optimisme que l'effort vers l'universalité demeure autorisé par de tels exemples pour que l'espoir soit permis.

Et c'est, par exemple, une très grande joie de voir comment, peu de temps après sa mort, l'œuvre de Paul Adam et sa personne rallient des vénération de plus en plus nombreuses (1) comme de

(1) Lors du second anniversaire de la mort de Paul Adam, M. Gustave-Louis Tautain, dans la revue *le Monde Nouveau*, notait comme nous :

« Il n'est pas de jour, peut-être, où n'ait depuis (deux ans), grandi la douce et impérieuse gloire du plus vaste constructeur de symboles que le roman ait connu. Ceux qui furent ses disciples, après ceux qui furent ses pairs, ont dit.. ce que l'avenir devra de gratitude à l'homme qui sans doute, l'aura le mieux en des fables gonflées d'amour, de foi et de sainte colère, préfiguré. Soixante livres ont chanté la geste des idées mères à travers le Temps et l'Étendue. Nées dans les cryptes de Chaldée, elles émergent à la flamme des étendards, parmi les combats qu'Athènes dut livrer pour sa liberté ; elles scandèrent le pas des légionnaires romains, elles distribuèrent les obédiences acceptées du moins médiéval ; elles suscitèrent la com-

plus en plus diverses. Déjà, on lui veut dresser un monument. Déjà, un livre dont l'amitié vivifie toutes les pages apporte à sa gloire la consécration qui permettra bientôt aux éducateurs de s'emparer de son nom. Le livre de Camille Mauclair, en effet, loue parfaitement les qualités morales et les vertus subjectives d'une œuvre étonnamment vaste. C'est un essai de psychologie contemporaine des mieux réussis sur l'une des personnalités les plus significatives d'une époque où toutes les idées se sont présentées au jugement des lettrés, où il a fallu procéder à de grands inventaires sur la matière sociale, où des conflits irritants sont nés de l'intelligence réciproque des classes parce que ç'a été l'époque où les grandes lois républicaines ont commencé d'exercer leur influence : suffrage universel, enseignement obligatoire, service militaire obligatoire, et vingt autres réformes n'auraient pas pu ne pas modifier très sensiblement la nature des hommes. Et dans l'éternel empirisme où nous vivons, n'est-il pas nécessaire que chaque jour quelques-uns de ces médecins de l'esprit que sont les vrais écrivains, comme les vrais politiciens, consacrés à la chose publique prennent soin de tâter le pouls de la nation ?

mune franque et la sagesse d'Anne Comnène ; elles triomphèrent avec l'Encyclopédie, la Révolution et l'Empire. Vaincues au fait même de leur puissance, elles se firent rusées avec la restauration, éloquentes avec le romantisme, tragiques dans la défaite. Voici qu'enfin elles ressuscitèrent glorieuses dans l'épopée coloniale, et dans telle victoire que la pudeur de trop récentes souffrances nous interdit de mêler au fracas, même adouci, des mots. Aucun autre romancier n'osa ainsi le Chant Royal de la pensée humaine, de ses successifs et merveilleux avatars. L'œuvre de Paul Adam, pour inachevée qu'elle soit restée, n'en demeure pas moins une « somme »... au sens où nous voyons des sommes dans les *Souvenirs de la Maison des Morts*, dans la *Tentation de Saint Antoine*-, dans *Louis Lambert* et dans la *Guerre et la Paix*...

C'est, il me semble, ce que Paul Adam a fait toute sa vie. Et même ses voyages à travers le monde, comme ses voyages dans l'univers de l'imagination et de l'utopie, comme ses randonnées à travers l'histoire révolutionnaire, il ne les a entrepris que pour obéir à la loi de la relativité universelle qui veut que l'intelligence ne s'accommode jamais d'observations trop particulières, à un moment ou à un morceau de terre. Tous les problèmes sociaux de notre époque l'ont, je crois, sollicité. Camille Mauclair n'a pas oublié de le rappeler. Mais, en un volume, il n'était pas possible de tout dire, et de montrer toutes les préoccupations agitées dans le cerveau le mieux équilibré qui fût.

Quand un écrivain a fourni une somme de travaux aussi considérable que celle que nous devons à Paul Adam, quand, avec un égal succès, il a abordé des domaines si divers et que, s'élevant de l'épopée à la philosophie, de la sociologie à la politique, de la narration de voyages à la politique étrangère, il a, par mille et milles écrits, imposé aux esprits de ses contemporains une si profonde empreinte, il faut se hâter de rechercher par quels moyens il y est parvenu. Les uns séduisent dès l'abord leur lecteur, comme Stendhal, ou l'irritent, et déterminent des façons de sentir qui dominent les façons de comprendre. D'autres s'imposent par le tumulte des idées qu'ils remuent : dédaignant l'artifice des moyens de plaire, ils attirent à eux l'élite qu'ils vont inspirer. Dans l'œuvre de Balzac, on ne cesse de fouiller les pensées qui, du docteur en sciences sociales, ont fait un prophète, un légiste, un savant, un politique, un psychologue, un philo-

sophe. autant qu'un romancier Des admirateurs publient des *Cahiers balzaciens* où les retentissements de l'œuvre aimée sont étudiés, où l'influence est mesurée. Dans la somme des œuvres de Voltaire et dans sa correspondance, nous cherchons encore des arguments de dialectique. Il y a des écrits qui alimentent et transforment les sentiments. Il y a des écrits qui servent et grandissent l'intelligence et la raison. Délibérément, Paul Adam n'a composé que ceux-là. Les bibliothécaires de l'avenir éditeront aussi des cahiers consacrés à sa gloire, pour le service des idées Héritier de Montaigne, de Voltaire, de Diderot, de Michelet, de Taine et de Renan, psychologue de toujours, docteur ès sciences sociales lui-même, il fut l'encyclopédiste des temps présents.

On voudrait que sa pensée fidèlement recueillie pût aller dans le simple appareil d'un recueil de préceptes ou d'opinions, à peine commentés, jusqu'aux bibliothèques publiques de l'avenir, afin que nul n'éprouvât à la comprendre le moindre obstacle et que ses enseignements pussent exercer toujours leur influence magnifique

On voudrait que tous les symboles inscrits dans son œuvre pussent être dégagés et liés ensemble, pour l'édification des profanes qui, curieux de l'un de ses tomes, n'en apercevront pas l'unique et synthétique unité. On voudrait assurer à l'enseignement — toute œuvre est enseignement — des possibilités de rayonnement aussi étendues que celles qu'elle mérite. Les idées mères ont gouverné les peuples et les rois, mais elles n'ont inspiré qu'un petit nombre d'écrivains. A notre époque de spécialisation, il est bon de démontrer par la vertu d'un aussi rare

exemple que l'intelligence et le génie ne peuvent s'exercer totalement hors de l'universalité. Moins que d'éloges et de phrases, nous sommes avides des curiosités dont les idées sont nées. Connaître l'idée, c'est connaître à la fois l'homme et la race. A qui connaît le principe d'une nation, rien n'est inconnu de son destin. Nous servons la France en étudiant ici les idées sociales, politiques, philosophiques qu'un Paul Adam a héritées des Latins et des Encyclopédistes pour les enseigner à ceux de son temps. Qui sait si celui dont nous nous occupons n'aura pas été le dernier des Encyclopédistes ?

En cette œuvre où Rémy de Gourmont découvrait « un spectacle magnifique », nous voulons, nous, découvrir des raisons de bien penser et des moyens de mieux comprendre l'âme et le destin de notre époque.

II

..... ET LE PROPHÈTE

Qui donc a défini Paul Adam : celui qui a toujours raison un quart d'heure avant les autres ? Et Gustave-Louis Toutain ne jugeait-il pas qu'il avait été celui par qui l'avenir a été le mieux préfiguré ?

On niera difficilement qu'il n'ait pas prévu maints et maints événements ou phénomènes.

Le 22 septembre 1911, *l'Intransigeant* publiait un

article de Paul Adam intitulé : « Faut-il oublier Sedan ? » où on lisait :

La Gauche s'aperçoit que le vœu de fraternité universelle émis par quarante puissances au Congrès de la Haye ne sera pas exaucé tant que l'orgueil teutonique prévaudra. Les pacifistes n'ont qu'un adversaire : l'Allemagne... Impressionnés par un effroyable déboire, nous estimons depuis Sedan, que l'Allemagne est invincible et qu'il faut supporter le maximum d'avanies afin d'éviter une guerre sûrement désastreuse pour nous. Or, toutes les raisons qui déterminèrent notre malchance de 1870 ont disparu.

Le 27 janvier 1912, répondant à une enquête du *Monde illustré*, Paul Adam écrivait :

Il me semble que les motifs économiques seront désormais les seuls qui puissent engager une grande puissance à tenter les chances de la guerre. Régner sur des marchés, leur imposer l'achat des denrées d'exportation, dicter les lois de douane favorables, enfin accaparer les gisements des matières premières indispensables aux manufactures métropolitaines, voilà l'intérêt capital d'un pays civilisé. . Cependant je crois la guerre inutile et absurde en Europe, en Amérique, en tous lieux où des élites pareillement civilisées substitueront quelque jour l'arbitrage international au jugement de Dieu. Voltaire et bien d'autres ont dit l'ineptie des choes sanglants où les races s'exterminent. J'ai vu au Congrès de la Haye la plupart des nations près d'accepter l'arbitrage obligatoire en tous les cas. L'Angleterre et l'Allemagne seules, ou presque, maintinrent le recours aux canons comme mode suprême d'appel. Tant que ces deux peuples gardent la même attitude il nous faut armer plus qu'eux et nous préparer sans cesse à la bataille de tout à l'heure. Je suis fermement convaincu que la guerre en Europe, en Amérique, cessera de paraître aux civilisés une fin logique de leurs conflits graves.

Absurde, inutile, il l'a dit, le redira. Mais il l'avait prévue. La nécessité de s'armer mieux et davantage, il ne fut d'ailleurs point seul à la prêcher, s'il ne fut point seul à ne pas être obéi.

Cette importance des facteurs économiques à quoi il réduisait les facteurs de conflits, elle ne l'empêchait point d'anticiper sur les événements et de réclamer la constitution d'une puissante armée noire ; ni d'anticiper dans ses romans, ainsi que dans *le Mystère des Foules*, qui est de 1895 :

Avec l'or il ferait construire une escadre aérienne armée de torpilles qu'on laisserait choir sur les armées des oligarchies vainqueurs du monde, ils exempteraient les peuples de la douleur sociale... (Tome II. p. 42.)

Et M^{me} Rachilde a pu noter avec justice :

Et puis il y eut ce chef-d'œuvre : *la Bataille d'Uhde*. Une prophétie sortait de cette cartomancie d'Évangiles. Là, on vit un Napoléon d'après tous les empires esquisser de nouvelles stratégies. Ce n'était guère concevable parce que nous n'avions pas l'époque de maintenant pour nous l'expliquer. Au fond cette bataille, c'était déjà le dessin du dessein de la Marne dans un cerveau. Quoique puisse faire un peuple, un poète déjà l'a conçu ! Et c'est certainement que Paul Adam contient un Joffre.. ou le contraire (1).

Plus évidemment encore, n'est ce pas dans les *Lettres de Malaisie* — ou dans la *Cité future*. selon le titre qu'on préfère (2) — qu'entre tant d'autres pré-

(1) *La Revue Intellectuelle* numéro consacré à Paul Adam. Remarquons que *la Bataille d'Uhde* a paru en 1897.

(2) La première édition de l'ouvrage a paru sous le premier de ces titres, en 1877 ; une nouvelle édition fut publiée sous le second. Mais l'édition des *Maîtres du Livre* qui est de 1922 et définitive, porte à nouveau le premier titre.

visions apparaît le plus nettement la conception qui devait correspondre aux aspects réels des guerres modernes ? Les aéronefs lanceurs de torpilles y tiennent un rôle considérable.

La guerre ne fut pour Paul Adam qu'un long apostolat d'idées. A servir, il s'astreignit. Rien de ce qu'il a écrit entre août 1914 et novembre 1918 ne fut indifférent aux choses de la lutte en cours. On aura l'occasion de le montrer par la suite. Des innombrables articles qu'il écrivit au jour le jour, en marge des événements, il faudra faire des volumes où l'on pourra recueillir maintes prophéties telles que celles que nous avons ci-dessous relevées.

A une enquête de *Je sais tout*, en août 1915, Paul Adam répondait :

Accordons-nous trois ans pour abattre l'Allemagne.

Si nous réussissons à occuper l'Allemagne comme elle le fut de 1806 à 1813, nous l'aurons réellement vaincue, subjuguée, empêchée de nuire à nouveau ; mais c'est une entreprise de longue haleine. Rien de ce que je vois et de ce que j'entends ne me permet de penser que nous manquerons de souffle.

Si, par contre, la suite des événements nous conduisait à conclure une paix boiteuse je crois que l'Europe se trouverait engagée dans une série de guerres. Les années de répit ne serviraient qu'à préparer la lutte suivante jusqu'à l'anéantissement complet des partis belligérants.

Au lecteur d'apprécier le bien-fondé de cette observation faite en 1915.

Dans *le Lion d'Arras*, on peut lire de même cette question :

L'absolutisme germanique et loi latine seront-ils jamais conciliés ?

Il savait bien que non.

Dès 1916, il indiquait les solutions à préférer :

Constituer trois grandes puissances en Danemark, en Bohême et en Pologne autonome : étendre vers l'Est la Hollande, cela résoudrait le problème inquiétant. Une Europe nordique très vigoureuse, très personnelle, existerait. L'Europe centrale de l'ambition germanique ne semblerait plus réalisable. Aux Allemagnes du Sud, à la Saxe, au Wurtemberg, aux Allemagnes catholiques, Bavière, Autriche passerait le pouvoir germanique. Il leur plairait bientôt de choisir une politique délivrée de la tyrannie prussienne (1)...

A peu près à la même époque, il écrivit un article resté inédit, croyons nous, par ordre de la censure, et qui, quoique les faits accomplis ne lui aient pas donné raison dans leur réalisation, encore qu'ils ne lui aient que trop prouvé l'excellence de sa thèse, est tout entier à reproduire : une politique s'en dégage, dont il faudra tenir compte lorsque nous aurons à apprécier le caractère diplomatique de l'œuvre de Paul Adam, qui n'eût sans doute pas été la plus funeste. Cet article inédit et que voici dans son entier avait pour titre ce modeste pluriel : *Anticipations* :

Sans doute est il prématuré d'entrevoir maintenant quelles pourront être les conséquences territoriales de la paix, le changement des frontières. Quelques écrivains teutons osent toutes les extravagances. Elles ajoutent au ridicule de leur férocité, au comique de leur orgueil naïf. A tout prendre, et puisqu'ils ébauchent des plans chimériques, nous pouvons nous permettre l'esquisse d'une possibilité.

(1) « L'Avenir du Danemark », 19 juin 1916, *l'Information*.

Si le congrès européen veut, après la série des batailles, établir une paix définitive comme le souhaitent les paroles allemandes et les nôtres, il importe avant tout de conformer les décisions à l'apparence géographique des partis, contenant des nationalités, aujourd'hui précises selon les données successives de l'histoire. L'artificiel et l'illogique doivent disparaître. Alors seulement durera l'équilibre continental.



Tout d'abord, on admet un empire de l'Orient régi par les élites slaves, de religion orthodoxe, de langage russe. Héritier de la civilisation byzantine, de ses arts, de son système autocratique et liturgique, cet empire se déploie de la Vistule à l'Oural, et au delà, dans l'Asie. Ses peuples tiennent à peu près les pays qui leur semblent dévolus par la succession de conquêtes, maintenant finies, par l'adaptation des citoyens au climat, aux facilités de la terre et de la mer. L'empire d'Orient, si l'on en croit les études, les livres et les rapports, aurait donc pour limites, en Europe, près d'une Pologne ressuscitée, la Vistule et le Dniester et cela de façon à laisser aux Roumains, Bulgares, Serbes, Monténégrins et Grecs la faculté de s'unir en une confédération byzantine autour d'un patriarche, élu selon les votes de ces peuples et du peuple russe, avec résidence à Constantinople, dans un État pontifical exigu. On sait bien que cette solution ne contenterait absolument ni les Russes, ni les Grecs ni les autres : mais il faut songer, cependant, à consentir, pour la paix, quelques sacrifices, même les moins agréables. Ainsi Constantinople appartiendrait à tous les Slaves de la religion grecque ; sans décevoir trop les ambitions raisonnables de chacun, sans permettre, surtout, la suprématie d'aucun : condition essentielle de l'apaisement. Maîtres du Caucase, victorieux en Anatolie, les Russes s'assureront le libre passage des détroits et le contrôle de la navigation, en prenant leurs garanties sur les rives asiatiques du Bosphore, de la

larmara. des Dardanelles. A l'Angleterre d'y aider énévolement.

*
* *

Entre l'Oder et le Rhin, le monde germanique, depuis es préambules de l'histoire, paît ses troupeaux. Tout e qu'il possède sur la rive droite de l'un, sur la rive gauche de l'autre, est indû, contesté, disputé, litigieux à l'infini depuis deux mille ans. Personne ne s'y résigne à lui obéir. Le congrès qui bâtitra les fondations nouvelles le l'équilibre européen, aura pour devoir principal de réintégrer dans leur domaine normal les barons et les colons allemands qui usurpèrent la Pologne, l'Alsace, la Lorraine. le Palatinat, les provinces rhénanes ; sans parler du Schleswig.

Entre la Dvina et l'Oder, il convient de ressusciter la Pologne intégrale, autonome, tampon entre l'empire slave qui acceptera cette diminution généreusement et l'empire germanique dont la sagesse s'inclinera.

*
* *

A l'ouest du Rhin, l'empire d'Occident se divisera comme aujourd'hui. en royaume de Belgique, République française. royaumes de Portugal et d'Espagne. Les races méditerranéennes et celto latines, généralement catholiques ainsi que celles habitant le royaume d'Italie, se feront plus latines encore. De ces peuples. les deux premiers, atteints par la dévastation stupide du Boche, recevraient en échange de leurs pertes le Palatinat et les provinces rhénanes évacuées non seulement par les garnisons. mais encore par toutes les populations allemandes, de manière à répartir les biens de celles-ci, villes et campagnes, entre les groupes lésés par la plus féroce des invasions barbares.

L'Alsace et la Lorraine reprendraient leur indépendance sous les couleurs tricolores. L'Angleterre annexerait toutes les colonies allemandes.

* * *

On objecte à l'exode nécessaire des Allemands hors des provinces rhénanes et du Palatinat, d'abord le droit des gens qui convie à respecter la propriété des non-combattants ; ensuite la difficulté de repeupler les espaces devenus libres. Au premier argument, répondons que le droit des gens fut maintes fois et absolument violé par les envahisseurs de la Belgique, hier encore quand furent lâchement asphyxiés nos soldats de l'Yser, que la propriété des non-combattants fut pillée, détruite sans motifs stratégiques ou tactiques, que des populations furent exilées loin de leurs foyers, que les tueries ne respectèrent aucune convention ni personne. Donc le droit des gens ne peut être, cette fois, du moins, invoqué pour exempter les Teutons de réparer les maux qu'ils firent. Il est de toute équité que leurs maisons, fermes, cités, champs passent aux mains de trois millions de Belges et de Français dépossédés par l'absurde cruauté de cette guerre. Les trente mille familles de Liège, les vingt-cinq mille de Malines, les deux cent cinquante mille de Bruxelles, ceux de Termonde et de Louvain, iront s'installer dans Aix-la-Chapelle et Cologne, dans les banlieues et provinces voisines. Ceux de Reims et d'Arras démolis iront vivre dans Trèves et Mayence. Quoi de plus naturel ? La Moselle séparera d'ouest en est les terres d'indemnité offertes aux Belges, des terres offertes aux Français. Les hobereaux allemands sauront bien accueillir, hospitaliser et pourvoir leurs nationaux évincés par leur faute. Nous ne voulons pas, en effet, latiniser tous ces Teutons sans foi ni loi sans honneur militaire même. Nous avons besoin de rendre très gallo-romaine cette rive du Rhin, à jamais. Nous ne voulons pas avoir à lutter contre des mauvaises volontés, des astuces, des espoirs tudesques. Nous ne souhaitons pas réduire en servitude ni tyranniser des millions d'hommes. Cela répugne à notre caractère de républicains. Qu'ils s'en aillent ! Aux Amériques tant de terres sont à fertiliser encore !

Dans les régions saccagées par les Barbares, abandonnées par ceux nantis du Palatinat, nous agrandirons les domaines des habitants qui reviendront y travailler, reconstruire et rendre la vie à ces malheureuses contrées. Nous offrirons aux Polonais, à nos Berbères d'Algérie, à nos agriculteurs marocains une bonne part de celles environnant les ruines qu'ils ont faites chez nous, et qu'auront laissées les cultivateurs ou les citadins ayant reçu leurs compensations sur la rive gauche du Rhin.



Quant à l'Autriche, sa destinée semble claire. Après tant de convulsions, la Hongrie s'émancipera, les Tchèques de Bohême, de Moravie, ne supporteront plus l'autorité offensive des Allemands. Voilà deux royaumes qui vont réclamer leur indépendance, et à qui ce congrès international ne pourra guère la refuser. Les Transylvains et les Roumains se réuniront. Aux Serbes se joindront ceux de la Bosnie, de l'Herzégovine. Les gens de Trente et de Trieste arboreront les drapeaux italiens. Les Galiciens et les autres Polonais rebâtiront ensemble le royaume de Stanislas. Il ne restera plus qu'une Autriche alpestre et tyrolienne, à qui le Congrès, sans doute, alliera la Bavière et d'autres pays pour reconstituer un État catholique distinct des Allemagnes luthériennes : cette différence de confessions supposant une différence foncière des goûts, des mœurs, des caractères, et plus qu'on ne pense.



Il semble qu'après une telle remise en place des nationalités selon leurs aspirations connues, éprouvées de siècle en siècle l'Europe pourra jouir de la paix. Encore sièrait-il qu'à La Haye ou à Genève, une cour d'arbitrage rendit des sentences respectées, puis que cette cour eût la faculté d'entretenir une armée internationale capable d'imposer les décisions arbitrales, d'entraver les

préparatifs militaires chez les peuples belliqueux, et de contraindre au désarmement effectif les États rivaux ou concurrents.

Mais cela, c'est de l'espoir. La sagesse humaine n'aura pas tant de vigueur : même après la tragique leçon de 1914 et 1915.

* * *

Le 13 juillet 1919, répondant à une consultation du *Figaro*, Paul Adam écrivait un appendice à cet article :

La paix qu'impose le Traité de Versailles au mécontentement des peuples latins, grecs et slaves me semble trop fragile pour offrir un bienfait durable. La convention triple que signèrent avec nous les Américains du Nord et les Anglais, nous garantira-t-elle en tout cas et promptement contre le danger de Leipzig et de Waterloo ?

Ne paierons-nous pas aussi par un isolement périlleux, notre ingratitude à l'égard des nations latines qui se jetèrent dans la mêlée, s'y ruinèrent, s'affaiblirent pour nous aider à vaincre vers le temps de Charleroi et de Verdun ?

L'isolement, qu'on l'impute à l'Angleterre ou aux nations latines, est-il ou n'est-il pas réel ? — La politique de Paul Adam tout entière subordonnée à l'union latine eût peut être connu un autre résultat.

A d'autres égards, Paul Adam a prévu des événements que nul homme politique en exercice n'avait annoncés. Dès le mois de mai 1918, il mettait ses lecteurs en garde :

Les événements de l'heure présente nous contraignent

penser que l'Allemagne voudra coloniser la Russie toute entière (1)...

Et plus tard :

Or, il faut délivrer la Russie. Nous ne pouvons laisser les agents de l'Allemagne vaincue maintenir indéfiniment le règne de Lénine et de ses complices au milieu du peuple qu'il décime, qu'il voue à la misère, aux épidémies, à la famine et à l'extrême corruption des cœurs. Nous nous sommes dressés en masse pour sauvegarder l'indépendance de la Serbie, pour venger l'injure faite à l'honneur belge, pour châtier les crimes des pirates sous-marins, pour arracher aux mains turques l'Arménie pantelante, et aux mains bulgares la Macédoine ensanglantée. Ce que subissent les russes aujourd'hui n'est-il pas égal ou pire ? Nous savons que Lénine fut conduit de Suisse à Pétrograd par un train allemand, aux frais de Berlin, que les maximalistes ont cessé de recevoir des subsides teutons, qu'ils massacrent avec des armes prussiennes, qu'ils manœuvrent sur les indications d'anciens prisonniers boches. Pourquoi considérer le bolchevisme comme autre chose qu'une force tudesque aux gages de la Wilhelmstrasse (2) ?

Sur ces avertissements inattendus, il a conclu ailleurs :

Rien n'est perdu pour la vieille Allemagne. Puisque nous démobilisons si vite, elle ne paiera pas. Elle ressuscitera demain sa force économique et industrielle... elle reconstituera l'empire des tsars ou la république des soviets afin qu'ils lui fournissent chaque automne sept millions de conscrits.. Laisserons-nous les Allemands préparer l'invasion germano-slave dont elle nous menace déjà (3) ?

(1) *L'Information*, 7 mai 1918. .

(2) *Ibid.*, 1^{er} janvier 1919.

(3) « Le régime de la lenteur », 30 janvier 1919, *l'Information*.

Passant aux problèmes d'ordre économique (1) il annonçait ailleurs :

Une main-d'œuvre étrangère, abondante et habile sera certainement indispensable à l'existence de la nation, à sa prospérité, à la terrible lutte économique suite de la lutte armée. Les socialistes eux-mêmes s'en rendent compte. Internationalistes, en temps de paix ils ne peuvent logiquement refuser d'accueillir les camarades asiatiques venant chercher ici une aise meilleure. La prospérité, la multiplication de l'industrie, c'est la multiplication des salaires, la multiplication des centres syndicalistes organisés et la promesse d'une amélioration rapide pour les destinées du prolétariat.

Ajoutez encore que plus on ira, plus l'ouvrier français aura l'ambition de s'élever, de gagner davantage, de se faire commis voyageur, boutiquier. Il refusera les travaux mal payés du manœuvre. L'aide chinoise nous apportera, pour pallier ses inconvénients sociaux une chance considérable. A nous de la savoir tenter, de la savoir utiliser.

« Les Français voudront-ils comprendre leur siècle ? » demandait, naguère, dans un admirable article de *l'Opinion*, M. Henri Clouard ? Il faut que les Français comprennent leur siècle, enfin. Il le faut (2)

La prédiction s'est réalisée, en ce sens que, dans les régions dévastées et dans les campagnes comme dans les cités industrielles, la main-d'œuvre étrangère, asiatique ou non, est employée sans relâche

(1) Jusque dans les détails de l'organisation sociale, nous découvrons les prophéties. Dès 1914, n'annonçait-il pas, outre l'impôt sur le revenu — qu'il tenait pour équitable — l'impôt sur les salaires ? Le 22 janvier 1914, il écrivait dans *la Dépêche de Toulouse* :

« Ne faudra-t-il pas, dans un avenir proche, étendre l'impôt sur le revenu jusqu'aux appointements, jusqu'aux salaires supérieurs 1 500 francs annuels ? et même au delà ? Autant qu'un capitaine et qu'un jeune médecin de campagne, l'ébéniste et l'ajusteur devront payer. Voilà ce qu'il convient d'envisager quand un pays comme le nôtre va dépenser 5 milliards en 1914 »

(2) *L'Information*, 16 mars 1917.

lais c'était peut-être une trop généreuse illusion de penser que l'ouvrier français tiendrait à s'élever, à se dépasser. Pas plus que les autres Français, ils n'ont voulu ni pu comprendre leur siècle. Hors Paul Adam et Henri Clouard, d'ailleurs, qui donc les y invita ?

Paul Adam annonça bien d'autres événements, grands ou petits. Sa faculté de prévoir s'étendait aux moindres détails de la future existence. Ainsi, il semble qu'il ait exactement prévu le culte rendu au soldat inconnu symbolique, et l'érection des monuments innombrables ; ne l'annonçait-il pas quelques jours avant de mourir ?

De cette effroyable guerre, un culte va surgir, peut-être analogue à celui des Chinois pour leurs morts. Sur tous les champs de bataille, on érigeria des monuments qui seront des autels dédiés à la gloire des sacrifiés.

Notre gratitude en doit aux Belges, aux Anglais de Quéant, aux Italiens de Reims, aux Portugais d'Artois, aux Catalans et aux Américains latins de la légion étrangère, aux Africains et aux Annamites... (1).

Si les monuments expriment bien la gratitude de la nation, en revanche, la gratitude ne semble pas avoir la vertu d'un ciment bien résistant entre alliés. Cela, Paul Adam était trop généreux pour oser le prévoir.

Les Lettres de Malaisie, pour utopistes qu'elles soient, fourmillent d'indications vraisemblables sur la « cité future ». Les édiles parisiens procèdent

(1) Article posthume, daté du 6 janvier 1920 et publié peu après par le *Figaro*. Un de ses dernières pensées d'homme vivant, Paul Adam l'a dédié aux morts.

à des essais de trottoirs roulants ; ceux-ci existaient déjà dans les villes de Malaisie décrites par le romancier. Mais ce n'est là qu'un faible exemple de la puissance inventive dont cet ouvrage est né. Si beaucoup de fantaisie s'y mêle aux aperçus sociaux et scientifiques d'une réalisation probable, si le collectivisme qu'illustrent et commentent ces lettres ne nous paraît plus très souhaitable, et si enfin ce livre a pris dès son apparition une valeur satirique supérieure à celle de l'anticipation dans l'immédiat des choses, l'ouvrage demeure comme la préfiguration la plus judicieuse d'un état social déjà devenu possible, sinon probable.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES CONVICTIONS

Parce que la littérature n'est pas une fin, mais un moyen, un véhicule d'idées, des grands Encyclopédistes nous avons fait des apôtres républicains. De Balzac, de Victor Hugo, de Lamartine, différemment, nous avons, aussi bien, composé des symboles politiques. Autour des noms de Taine, de Mistral, de Proudhon, on dispute encore pour dégager de leurs travaux une signification politique exacte. On citerait peu de grands écrivains qui, sur la manière de gouverner et d'assurer le bonheur de leurs semblables, n'aient point montré de préférence. Une préférence est une opinion. Si vivre c'est agir, il tombe sous le sens qu'une politique est nécessaire à qui prétend se mêler de donner à ses contemporains des conseils de vie. Ni le moraliste qui se dissimule sous le masque de tout romancier digne de ce nom comme sous le masque de tout artiste, — ni le philosophe qui se manifeste par le jeu des essais et de la critique sociale ou esthétique, ne sauraient être indifférents à la manière dont il sied de vivre. Comme Balzac, comme Victor Hugo, comme les Encyclopédistes, ses maîtres, Paul Adam a eu sa

politique. On ne rabaîssera point ici l'autorité de son œuvre à la mesquinerie d'un parti. Ce qu'il faut entendre par *politique*, c'est l'éthique d'une nation. Si l'évolution des idées de Paul Adam peut permettre un jour à bien des partis de se réclamer de son exemple, il importe d'en retracer ici la courbe exacte, d'en révéler la logique, d'en dégager les leçons.

Or, sur ses opinions politiques, Paul Adam s'est bien souvent expliqué. Sans risquer de défigurer son œuvre, on ne pourrait rien taire de ses scrupules ni de ses raisonnements. A classer ses idées, nous perdriions notre temps, si, préalablement, le souci d'en montrer l'enchaînement ne nous retenait point.

Relisons la préface des *Lettres de Malaisie* :

Au lycée, les Encyclopédistes me séduisirent. Ils furent les éducateurs de ma justice. Mais l'esprit de Montesquieu me pourvut d'un libéralisme qui ne corrompit jamais mon goût des organisations phalanstériennes (1), qui amplifia mon jeune engouement pour l'anarchie... Ce besoin de liberté fit de moi d'abord un socialiste chrétien ; non que j'eusse pour les principes de l'Eglise une vénération inébranlable ; mais j'ai toujours admiré que les Cisterciens aient pu, sept ou huit siècles, appliquer, dans leurs couvents, les règles du communisme auquel aspire la Confédération du Travail...

Se proclamer socialiste chrétien, vers 1881, c'était dire son inclination vers l'affranchissement des Travailleurs exploités par le Capital, et son respect des intelligences anciennes, des traditions qui formèrent le corps de nos connaissances, les causes de nos mœurs, la cohésion de nos races disparates. Deux épithètes jointes

(1) Allusion au sujet précis du livre duquel est détaché ce passage de la préface.

marquaient pour moi la tolérance libertaire à l'égard de l'innovation indispensable et de la tradition utile.

Déjà s'assurait ma foi dans le *Parallélisme des Forces nationales*, de toutes les forces, afin de les faire concourir à l'excellence générale par l'excellence de chacune. Aussi, les premières manifestations anticléricales de Jules Ferry m'agacèrent. Comment diminuer, en République, la faculté d'apostolat ? C'était une entreprise monarchique au premier chef que cet écrasement par le Pouvoir de ses contradicteurs. On recommençait l'histoire de l'Édit de Nantes. Mon besoin de justice équilatéral faillit me jeter dans la réaction. A mieux raisonner, à longuement peser les choses, je conclus qu'il fallait prendre parti. La misère de l'ouvrier exigeait un secours plus prompt. Et mon socialisme l'emporta sur mon libéralisme.

Lorsque M. Naquet publia le *Programme de Tours*, en 1888. programme d'une république favorable au développement de toutes les tendances, je devins revisionniste, par logique si médiocre que fût mon penchant pour le général Boulanger. A Nancy, je pus prêcher le socialisme libéral (1), le parallélisme des forces, notre répugnance pour la morale de l'affaire Wilson, pour ces concussionnaires du Panama qui se révélait. Le scandale de ce gigantesque pot-de-vin justifia tout ce que le boulangisme avait tenté contre les amis de M. Constant.

De cette lutte, je sortis écœuré. Les manigances électorales m'avaient peu ravi. Bourgeois et plébéiens, réactionnaires et révolutionnaires me parurent trop éloignés de cette Vertu qui doit être le principe d'une République. Chasser toutes les cliques, faire table rase des institutions avilissantes, tout abattre, puis reconstruire quelque chose ensuite de moins abject : ce fut notre vœu de littérateurs anarchistes. La théorie des groupements, telle que l'inventèrent Reclus, Kropotkine et Jean Grave promettait au Parallélisme des Forces leur libre jeu.

[1] Le récit de cette campagne a fourni à Paul Adam le sujet de son roman *le Mystère des Foules*. Il est indispensable de se reporter à cet ouvrage.

Nous excusâmes Ravachol, Vaillant et cet Émile Henry qui frappant les consommateurs du café Terminus, atteignit la stupidité du citoyen votant, seul coupable.

Quand surgit l'Affaire Dreyfus, notre libéralisme ne toléra point une condamnation à huis clos sans preuves matérielles suffisantes (1)... Ce drame qui nous fit lutter plusieurs saisons n'a jamais fourni à la logique le droit de tenir tous les officiers pour des ennemis de la République et de la Justice. Et quand les adversaires du nationalisme s'avisèrent, en leur triomphe, d'écarter des hauts grades les capitaines brevetés, seuls généraux possibles, sous prétexte de cléricalisme, quand ils démunirent l'armée de ses moyens de combat, dans l'unique

(1) Paul Adam a lumineusement expliqué, en un bref raccourci, sa conception de l'Affaire Dreyfus, telle qu'elle inspira alors sa politique :

« Que l'accusé fût coupable ou non : cela n'importait point. L'essentiel était que six militaires ne pussent, enfermés dans une chambre avec un septième, le deshonoré et l'envoyer au bagne, sans contrôle. Il ne pouvait y avoir d'hésitation pour les disciples de l'Encyclopédie. La cause de la Justice plus précieuse que la patrie, et la cause de la patrie plus précieuse que la Justice, suscitèrent un magnifique débat honneur de ce pays. Zola, Jules Lemaitre composèrent des pages impérissables et nobles semblablement. Car les deux thèses valaient d'être défendues par les grands talents, par les meilleurs esprits. Elles le furent aussi malheureusement par des énergumènes, des imbéciles et des aigrefins. Au bout de l'aventure, il sent la déchéance des Syveton et des Vadécart. Entre tous ces faux en écritures publiques, ces témoignages douteux, ces calomnies téméraires, ces fiches, ces espionnages, ces dénonciations, ces déguisements saugrenus, ces expertises bizarres, nous démêlâmes peu à peu qu'un officier arrogant et bavard à la manière de tous les sémistes favorisés par le sort, avait un soir de bon diner, trop franchement expliqué à certains convives mal connus, la mobilisation française ; que parmi ces convives l'ami d'un espion se trouvait ; que le propos fut transmis jusqu'aux ministères étrangers que l'observateur entretenait par nous, secrètement et à grands frais, dans l'un de ces ministères, avertit nos officiers de la communication imputée au capitaine Dreyfus ; que l'Etat major du boulevard Saint-Germain, ainsi convaincu, tendit des pièges au militaire oublieux de sa proximité, qu'Esterhazy chargé de découvrir une preuve écrite la fabriqua pour toucher quelque argent, et que les généraux osèrent tout afin de perdre celui qu'ils considéraient, de bonne foi, comme un traître, et cela sans pouvoir même dire le nom de l'observateur secret nécessaire à la Défense nationale. »

ntention d'affaiblir la situation des États-Majors, quand ils obéirent lâchement à l'Allemagne et chassèrent M. Delcasé, à qui donnèrent raison les événements de Casablanca, nous dûmes aussi protester contre ce simplisme.

Ces phases successives d'une pensée dont la logique a tissé l'unité n'étonneront que ces pauvres petits hommes politiques à large clientèle qui, solennellement, se plaisent à affirmer qu'ils n'ont jamais varié ; depuis qu'ils existent, ils ont eu, à les en croire, les mêmes idées. Avaient-ils donc, dès la puberté, l'omniscience ? et l'empirisme n'a-t-il jamais été leur élément ? Ou faut-il conclure que, arrivistes punis, ayant une fois pour toutes élu une vérité, ils n'ont plus eu, depuis, le loisir de penser ? Ou quelque hypothèse moins indulgente serait-elle encore plus vraisemblable ? Se targuer d'avoir toujours conservé en toutes choses — le même sentiment, n'est-ce point se vanter de n'avoir jamais rien appris, ni compris ? — Le sage paraît être au contraire celui qui, s'instruisant chaque jour d'un fait nouveau (pour lui, ou pour tous), modifie constamment son point de vue et le conforme à la réalité changeante des événements et des certitudes humaines. Ainsi fit Paul Adam. S'il n'accepta pas de demeurer prisonnier d'un programme de parti, ce n'est point que toute discipline lui fût insupportable, mais bien que la vérité de sa maturité, sous l'influence des contingences nouvelles, n'a pas pu demeurer identique, en ses traits relatifs, à la vérité de sa jeunesse. S'il fallait à l'honnête homme qui a su, sans succomber en rien aux basses tentations

d'un opportunisme trivial, maintenir au-dessus de truismes, des sophismes et des hérésies l'opulence de son équité, une justification extérieure aux faits le spectacle rétrospectif des vérités périmées, telle que les peut concréter l'objectivisme de la pensée lui en tiendraient lieu.

Ecrivant en 1913 une préface célèbre (1), Paul Adam pouvait affirmer :

Le Présent donne raison à notre passé.

Pour moi quand je considère ce passé, dans son recul, je me félicite, sans crainte d'avoir, en 1889, agi parmi les socialistes apôtres de la Revision, avec le général Boulanger. Je m'en félicite autant que d'avoir, en 1898, agi parmi les socialistes apôtres de la Justice Intangible, avec Émile Zola. Je m'en félicite autant que d'avoir, en 1913, agi parmi les socialistes apôtres de notre Indépendance nationale, avec Millerand.

Si je refusai, en 1889 de m'unir aux souvenirs des concussionnaires et, en 1898, de m'unir aux amis des faussaires, et, en 1913, de m'unir aux pangermanistes d'ici qui, demain, introniseront dans la République désarmée, la tyrannie des hobereaux, des pasteurs et des curés allemands... (2).

Ainsi expliqués, dans leur chronologie, les atti-

(1) Pour l'ouvrage de Francis Laur : *l'Époque boulangiste*, essai d'histoire (1886 1887). On retrouve en ce document un écho fidèle de la préface des *Lettres de Malaisie* ; il faut considérer d'ailleurs ces pages souvent reproduites comme le véritable programme politique que Paul Adam aurait défendu encore au moment où il le composa, et depuis lors, si l'occasion lui en avait été imposée

(2) Parce que les idées maîtresses de la politique de Paul Adam sont ici presque toutes rapprochées des actes qui les ont vivifiées, il importe de noter qu'au cours de cette préface, l'écrivain s'est attaché à présenter du Général Boulanger un portrait fort différent de celui que perpétue une légende fantaisiste. C'est un programme républicain quoique libéral et socialiste que défendit l'infortuné général, — et que Paul Adam a soutenu comme lui.

tudes de l'auteur des *Disciplines de la France* — ce livre au seuil duquel est placée cette épigraphe : *L'individualisme tue la nation* — ne justifient elles pas notre propos, qui est d'attribuer à Paul Adam un rang digne de lui dans la cohorte des hommes politiques qui se sont illustrés ou déshonorés, sous le régime de la III^e République ? Dans les discours des politiciens des plus notoires — exception faite pour ceux dont ce fut le métier de penser et d'écrire, — trouverait-on la matière d'un recueil d'idées comparable à celui que nous allons placer sous les yeux du lecteur, en tâchant à lui montrer que chez celui qui les anima, le Socialisme ne fit point tort au Republicain, et que le pacifisme n'aliéna rien d'un patriotisme vigilant (1) ?

I. — LE PATRIOTE.

Anarchiste ? socialiste ? Ces épithètes sonnent mal, en France. Le patriotisme d'un socialiste est suspect aux yeux des multitudes bourgeoises auxquelles il a plu de demeurer mal informées. Du patriotisme, voici que, depuis la mort de Paul

(1) Étudiant ici la pensée politique d'un auteur dont nous admirons sans réserve l'immense intelligence et le talent de narrateur recreant son sujet, nous nous permettons de rappeler qu'expliquer n'est pas approuver ; pas plus en ce qui concerne l'action subjective mais politique de Paul Adam qu'en ce qui concerne ses vertus de penseur social ou d'écrivain, nous n'apporterons ici d'adhésion personnelle. Outre qu'un tel geste serait superflu, il nous paraît possible de comprendre et d'admirer l'ordonnance d'un temple sans en embrasser aussitôt les dogmes. Pour le critique, nous revendiquons humblement le droit de faire parfois abstraction de ses convictions propres, fussent-elles identiques à celles des maîtres dont il s'occupe.

Adam, tout un parti politique a fait le critérium de l'intelligence politique ; il s'agit, naturellement, d'un patriotisme sincère, mais plus exalté, plus véhément, plus affirmatif que rationnel et que nécessaire qu'il ne sied à tous. On tend à monopoliser le patriotisme, en quelque sorte, au profit d'un parti qui nie les forces de l'intelligence, lorsqu'elles agissent sur un plan différent de celui de la nation. En un tout autre moment, on tiendrait pour superflu d'écrire qu'un écrivain dont la gloire est vivante a été toute sa vie un bon patriote. On jugerait cela tout naturel. On n'y découvrirait point un motif d'admiration spécial. Pourtant, en raison des épithètes dont les opinions de Paul Adam se sont vêtues et, croyons-nous, risquent de rester vêtues, encore qu'elles soient inutiles, sinon fausses, il est nécessaire d'insister sur ce caractère de son œuvre : elle est patriotique au premier chef. Si le mot *nationaliste* n'était pas accaparé, lui aussi, comme il risque de le devenir le mot *patriote*, par un bruyant parti, nous dirions qu'elle est même *nationaliste*. A exalter les vertus latines de la nation française, l'auteur de *la Force*, de *l'Enfant d'Austerlitz*, de *la Ruse*, du *Soleil de Juillet*, du *Mystère des Foules*, des *Disciplines de la France* et de tant d'autres ouvrages où est loué le culte de la patrie, a consacré la plus belle part de son effort. Nous pensons, pour nous, que socialisme et patriotisme ne sont point inconciliables. A qui en douterait, l'exemple de Paul Adam offrirait une preuve absolue. Et les plus exigeants du point de vue patriotique, ne sauraient le renier.

De Fénelon et de mille exemples, il avait appris que « l'individualisme tue la nation ». Vingt

fois. et sur vingt modes durant les guerres, il l'a répété :

Méfions-nous parfois de notre esprit latin. Il nous porte d'abord à molester nos rivaux, à contenter nos amis, à placer les intérêts des individus par-dessus les intérêts de la Nation (1).

Il ne s'agit pas de refaire les fortunes perdues par M. X ou par M. Y. mais de rendre à nos départements les plus capables de production intensive leurs facultés créatrices. Compagnies sociétés capitalistes et syndicats ouvriers ne demandent qu'à recommencer leur œuvre au lendemain de la retraite allemande. C'est l'intérêt de la Nation, bien plus que le leur (2).

La même conviction, dès le moment où il écrivait *Au Soleil de Juillet*, lui faisait concevoir le patriotisme comme la vertu du sacrifice :

La popularité est un trésor précieux, mais comme tous les trésors il faut savoir le dépenser dans l'intérêt du pays.. (3).

Et, durant les guerres encore, il n'était pas de sacrifice qu'il ne jugeât assez grand. Après avoir vainement demandé qu'on enrôlât les membres de la Légion d'Honneur pour les muer en officiers, « faire plus » et toujours davantage lui paraissait le moins que l'on pût faire. Qu'on forme, disait-il, des compagnies de chasseurs en mobilisant les chasseurs, des compagnies de bicyclistes en mobilisant les sportsmen, etc.

(1) « L'Individu ou la Nation ? », 15 sept 1915 *l'Information*.

(2) « La vie créatrice et la Nation », 10 mars 1915, *l'Information*.

(3) *Au Soleil de Juillet*, p. 486.

J'ai 54 ans, je suis poussif et palpitant. Tout de même, j'ai sur tous les fronts couru depuis deux ans pour inspecter nos ambulances automobiles de Nieuport à Verdun. Je n'en suis pas plus malade. Au contraire.

Toute la guerre, il souffrit, lui, de ne pas être appelé à « faire plus ». Et de ne pas payer d'exemple. Et qu'on n'écoutât pas ses appels pour la levée en masse et l'organisation intensive de la victoire. A maints passages de ses articles, il avoua son dépit, — à peine dissimulé sous le nécessaire optimisme.

Or n'était il pas celui qui, bien avant le conflit des races européennes, avait montré son inquiétude de l'avenir et, avec les conseillers de la course aux armements, recommandé la prudence ? A chaque occasion, sa vigilance n'avait-elle pas alarmé ses lecteurs ? Ne combattit-il point avec indignation toutes les défaillances de l'esprit national et toutes les abdications politiques ? On le verra, tout à l'heure, à l'œuvre. Notons encore, ici, quelques-uns de ses cris et de ses avertissements patriotiques.

En 1911, au moment où se dénouait une crise dont il n'est pas opportun de rappeler le caractère, dès juin (avant donc la période de tension franco-allemande qui nous mit si près d'une guerre pour laquelle ni l'armée ni les cœurs n'étaient prêts), il plaidait pour la dignité de la nation :

L'indépendance de l'esprit français, de l'action française semble devant tous, nécessaire à l'évolution des idées civilisatrices. Au temps de Jeanne d'Arc, il en fut de même (1).

(1) « Les Voix », 28 juin 1911, *Paris-Journal*.

Vinrent les Traités de novembre : la cession d'une part du Congo à l'Allemagne ; d'une part du Maroc l'Espagne par un ministère soucieux de conjurer d'abord les périls de guerre. Il s'indigne. C'est, dit-il, donner « un pantalon pour un bonnet » ! Ce brave africain qui veille toujours en lui proteste avec rage. Avec véhémence, à MM. Jules Cambon, lénipotentiaire français, à M. de Selves, ministre radical des Affaires étrangères, il reproche d'avoir signé un traité qu'il juge honteux et qui, dit-il, n'a même pas le mérite de donner satisfaction à l'Allemagne (1) A M. Delcassé, éloigné du pouvoir, sans plus de ménagement, il fait grief d'avoir, à l'Espagne, cédé, sans consulter personne, le nord du Maroc — perdu pour tous, et même pour l'Espagne, pourtant. Les actes diplomatiques, il les réproouve de toute sa véhémence. En janvier 1912, il ne les a pas encore admis. Avec la même énergie, il en déduit les leçons et la prudence souhaitables :

En ce moment où il s'avère que les traités de novembre n'ont rien réglé, que les difficultés vont surgir partout, personne n'obtient que l'on construise des aéroplanes militaires, que l'on organise l'armée noire, que l'on renforce l'artillerie... Nous laissons les médiocres boyer, parader et triompher au détriment des meilleurs de la France (2).

A partir de ce moment, bien que partisan de la loi (3)

(1) C'est très exact ; pourtant elle ne demanda ni n'exigea rien de plus. L'article « Un pantalon pour un bonnet » parut dans la *Dépêche de Toulouse* du 15 novembre 1911, immédiatement après la conclusion de ces traités.

(2) « Les Conventionnels et les sénateurs », 9 janvier 1912, *Paris-Journal*.

(3) « Un Programme », 22 janvier 1914, *Dépêche de Toulouse*.

de deux ans (quoiqu'il admît la nécessité *temporaire* des trois ans) il ne cesse de réclamer l'intensification des armements dont il attend l'immunité française, — l'organisation de troupes noires, comme nous le rappellerons plus loin à propos de son œuvre coloniale et de son œuvre de guerre.

Avec quel enthousiasme, en revanche, il vante l'action pacificatrice, économique, sociale, entreprise au Maroc ! Il n'y voit point la gloire inutile d'une expédition militaire, mais l'entreprise hardie de chefs habiles et de soldats courageux, travaillant pourquoi ? — Pour développer le négoce et la richesse françaises, — pour assurer plus de travail aux ouvriers, et plus de bien-être à leurs familles, puisqu'au fur et à mesure que progresse l'occupation, il faut, pour exporter davantage vers les débouchés nouvellement ouverts au commerce, produire davantage (1). Car tel est son patriotisme : sécurité pour le bonheur des citoyens, — expansion au dehors pour la richesse de la nation. Impérialiste, il ne l'est à aucun degré à la manière des conquérants joyeux d'asservir à leurs lois des peuples mercenaires ; ce qu'il souhaite toujours, avec intelligence, avec amour, et ce qu'il conseille partout, c'est l'amélioration des conditions douloureuses de la plèbe française, l'opulence des foyers français, la grandeur pacifique d'un pays à l'abri de toutes surprises. Cent fois, mille fois, il l'a dit. On aura l'occasion de l'entendre à nouveau prêcher ses thèses logiques, en énonçant les dogmes de sa foi sociale.

1) « Pour les salaires du prolétariat », 10 août 1913, *Dépêche de Toulouse*.

Sans doute, il y a des bavards qui lui pardonnent malaisément d'avoir, durant que traînèrent les débats scandaleux de l'Affaire, pris rang parmi ceux qu'on nommait les *Intellectuels*, tout de même qu'on éprouvait, auparavant, les « esprits forts ». Car il agissait moins de la justice et du salut de l'armée, dans cette affaire, que de se compter, entre Français, bons ou mauvais citoyens pour ou contre les Juifs. À rabaisser ainsi le débat au niveau de la honte, Paul Adam fut de ceux qui n'ont point consenti. Vient-il que, sur le péril juif, il ne partageât pas les vues des patriotes les plus intransigeants ? — Nullement. Il suffit de le lire :

Loin de me croire l'ennemi des israélites, je me suis toujours compté parmi les admirateurs de la race qui a produit Spinoza. J'aime fort leur élite à l'esprit large. Elle comprend tout. Elle a la curiosité de tous les arts, de toutes les philosophies. Elle est apte aux grandes synthèses comme l'indique son génie de banquiers experts en la science de connaître les produits du globe, leurs valeurs éparses sur les cinq parties du monde, et les possibilités des énergies humaines au travail. Mon admiration de leur effort ne m'empêche pas, néanmoins, de faire une constatation terrible. Partis d'Allemagne, après la longue évolution de leurs aïeux dans les ruelles de Francfort, de Hambourg et de Mayence, la plupart ont importé avec soi de la pensée germanique.

Certes, ils sont arrivés en France, après la Révolution, dans un sincère élan d'amour. Ils adorèrent le peuple qui les accueillait en égaux et en citoyens qui rompaient toutes les chaînes du ghetto. Ils se mêlèrent à lui avec la vérité de leur gratitude. Ils répandirent leur sang à ses côtés sur les champs de bataille. Ils l'ont enrichi. Ils l'ont vanté outre mesure. Henri Heine n'a pas été le seul cœur lyrique entre leurs cœurs, il exprima l'âme fatale de ses coreligionnaires. Cependant cette race qui

oublia presque tous ses noms bibliques dans les vallées de la Vistule, de l'Elbe et du Rhin, cette race qui arbora en échange des noms purement germaniques, ces Dreyfus, ces Grünwald, ces Hirsch, ces Hermann, ces Eudlitz ne pouvaient pas, en un siècle, chasser de leur être les sentiments obscurs et forts qu'un millénaire de vie teutonique y avait greffés. Certes l'esprit de cette élite raisonnait avec nous, déjà, pour accroître la grandeur gallo-romaine ; mais elle sentait encore selon les espérances du peuple que Marius eut tant de peine à vaincre et dont Varus connut le joug...

De 1870 à 1910, les israélites de France affaiblirent dans ce pays, sans le vouloir, l'énergie nécessaire à la vigilance de l'esprit latin... Au nom de ce même idéal (idéal révolutionnaire), la descendance germanisée de Salomon, avec l'aide maçonnique d'Hiram a sans le savoir, courbé quarante millions de têtes latines sous le joug d'autres Francs (1)...

Devait-on, pour cela que la France a consenti, décider des pogroms ? L'esprit ni le cœur ne pouvaient le conseiller.

Mais au regard des abdications diplomatiques, des bas procès des querelles de races, intestines, des imprévoyances politiques, du « Triomphe des Médiocres », quelle œuvre admire Paul Adam le pacifiste et le patriote ? - Il l'a dit ; et nous le constatons :

Certes, a-t-il expliqué (2), un moment, l'espoir tenta de voir les Européens renoncer au jugement du canon pour régler leurs querelles de civilisés. La littérature caressa les ailes éblouissantes de cette chimère, et s'ef-

(1) « Les Métamorphoses de l'Esprit français », 12 avril 1911, *Revue hebdomadaire*

(2) Réponse à l'enquête de *Figaro* (1911) sur « la Littérature française et le sentiment national ».

orça de montrer les visages les plus terribles de la guerre. Zola voulut publier la *Débâcle*. Les intellectuels rivalisèrent, vantant, après Platon et après Voltaire, le pacifisme. Le Tsar lui-même provoqua la réunion d'une première conférence à la Haye. Hélas ! dans la capitale hollandaise, l'illusion s'évanouit. L'Allemagne et l'Angleterre se refusaient nettement au pacte de fraternité requis par les autres peuples, par leurs aristocraties mêmes. A la seconde conférence, les deux mêmes empires se s'opposèrent pas moins fermement aux vœux internationalistes de quarante patries européennes, américaines, asiatiques mêmes. Il n'y avait plus d'espoir.

Prévoyant cette négation, j'avais écrit *la Bataille d'Uhde*, *à Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*. Paul et Victor Margueritte suscitaient d'universelles émotions en publiant *les Braves Gens*, *les Tronçons du Glaive*. Albert Vanda et Frédéric Masson rendirent à l'épopée impériale son prestige. Maurice Barrès enseignait la Lorraine à ceux qui eussent pu l'oublier trop. Peu à peu se reconstituait dans les cœurs l'âme résistante et fière qui s'oppose aujourd'hui, partout aux exigences de l'ennemi. Puisqu'il veut tout régler par la menace de la guerre, notre littérature aura préparé ici des hommes disposés à mater peut-être pour jamais la barbarie. Barbarie fort étrange au sein d'une civilisation superbe, riche, douée, comblée par les desirs. Tout de même, nos races se réveillent, l'arme au poing. Les paysans mêmes, qui ont leurs fils sous lesrapeaux, défendent à nos ministres de céder. Ce qui vit dans nos esprits de littérateurs depuis 1900 a passé dans l'âme des foules. Je publierai quelque jour les lettres magnifiques de soldats, d'officiers qui viennent de la *Ville inconnue* et qui se déclarent en état de s'essayer avec le courage de mes héros.

L'art des nouveaux poètes s'unit à cette ferveur et la mythème.

A ces textes, à ces notes, d'autres notes, d'autres textes pourraient être épinglés, pour expliquer, plus longuement, mais non plus clairement, le patriotisme.

tisme intelligent d'un écrivain dont toute l'œuvre fut vouée à ceux de sa nation. Disciple de Voltaire, il justifia cette pensée de son précurseur, qu'« un républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un sujet à la sienne, par la raison qu'on aime mieux son lien que celui de son maître ».

II. — LE RÉPUBLICAIN.

On a prêté à M. Clemenceau cette affirmation : « Nous avons proclamé la République, mais nous ne l'avons pas faite. » Paul Adam ne s'est pas exprimé dans ce style lapidaire ; mais on aurait été peut-être surpris s'il avait, d'aventure, énoncé cette opinion.

À l'encontre de tant de sectaires, dont nos carrés sont animés, Paul Adam, pourtant, avait toutes les raisons du monde de louer la République. N'est-elle pas l'œuvre de ses chers encyclopédistes ? — Si fait ; il le sait ; il le répète ; il le proclame. Mais sa république est imparfaite ; plus justement elle est trop perfectible. Toutes les réformes qu'il proposa tendirent à l'amélioration du régime. Par un article, pas une page de livre qu'il n'ait écrite apparemment, en songeant au bonheur que feraient ces réformes. Il n'est pas temps de les étudier. Mais on les interpréterait mal, plus tard, comme on interpréterait mal son violent patriotisme si les raisons qu'il avait de se montrer républicain n'étaient point exposées : elles feraient presque un catéchisme.

— Qu'est ce que la *liberté* ?

— Relisez la *Ruse* :

... La liberté qui laisse les hommes échanger leurs croyances sincères, qui laisse se combattre les idées, usqu'à ce qu'elles éliminent leurs faiblesses pernicieuses, usqu'à ce que fortifiées par la discussion et la lutte l'une triomphe momentanément et domine une ère féconde en sensers nouveaux...

— Qu'est-ce que la *fraternité* ?

— C'est l'aïeul d'Omer Héricourt qui, dans *l'Enfant d'Austerlitz*, l'enseigne :

La Fraternité est l'art d'aimer tous les hommes...

La Fraternité contient toutes les vertus : elle fait entendre que les hommes, égaux et libres les uns devant les autres, se doivent l'aide réciproque et l'exemple des mérites utiles à la nation...

— Qu'est-ce que la France ?

— La France, c'est l'Encyclopédie, c'est la Révolution. Et quand de l'Amérique opulente, de l'Asie mystérieuse, des voyageurs s'en viennent vers Paris, c'est la capitale de la Révolution qu'ils vont voir, de la Révolution et de ses idées libératrices qui, par grandes ondes, rayonnées sur tout le globe, ont maçonné le monde moderne (1).

— Qu'est-ce que la Démocratie ?

— La démocratie ne peut être le gouvernement du nombre, souvent mal informé, souvent trompé par les apparences souvent faillible. La démocratie ne sera définitivement organisée que le jour où elle s'assimilera la raison des élites issues de la multitude (2).

(1) Interview parue dans *le Radical* du 1^{er} avril 1914.

(2) « Vers la Grande Paix », 3 mars 1908. *Dépêche de Toulouse*. On aura à rappeler cette conception de la démocratie à propos du rôle des élites.

Ainsi, par centaines, les questions du catéchisme républicain pourraient être alignées. A toutes, Paul Adam a répondu. De l'origine de sa conviction républicaine, cette conviction qui, tôt ou tard, fera de lui un apôtre populaire, nous n'ignorons rien :

Des philosophes, des savants, des écrivains aptes à la synthèse des observations et des idées élaborèrent les doctrines de la République. Une même force de création (je suis tenté de dire un même être créateur) paraît avoir, continûment, du XVIII^e au XX^e siècle, agi dans les intelligences qu'enthousiasmèrent Rousseau, Montesquieu, Diderot, Voltaire et Condorcet. Elle semble avoir animé les physiciens, les chimistes et les mathématiciens qui gravitèrent autour de Lavoisier de Monge et de Laplace. Elle semble avoir exalté les soldats de Dumouriez, de Moreau, de Masséna, de Bonaparte. Elle semble avoir ensuite hanté les cerveaux qui vouèrent leur admiration aux théories d'Auguste Comte, aux vocations de Victor Hugo et de Michelet expliquant la foi de leur époque par la vie des siècles anciens. Cette force, ce même dieu manifesta son pouvoir de transformation dans les âmes attentives aux leçons données, de Balzac à Zola, sur les énergies morales de la société comme aux enseignements de Taine, de Renan, de Claude Bernard, de Pasteur, de Berthelot, de Henri Poincaré, sur les énergies spirituelles et physiques de la nature.

Tandis qu'il amendait les conceptions de l'élite, par l'intermédiaire de ces penseurs, le même dieu modifiait, par l'entremise des orateurs, les sentiments du peuple (1).

Le peuple les a manifestés, ses sentiments, en effet, la République n'est pas seulement une invention de l'esprit : elle est l'œuvre des phalanges populaires, quatre fois révolutionnaires :

(1) Cf. « l'Eloquence de la guerre », février 1920, *Revue de Paris*.

En 1791, nous avons fait une révolution, parce que les intérêts du pays ne comptaient plus devant les privilèges de la noblesse. Nous en avons fait une seconde, en 1830, parce que les pensées de nos élites se trouvaient soumises à l'arbitraire de la faction cléricale. Nous en avons fait une troisième en 1848, parce que la vie publique était en proie aux seules cupidités de la classe possédante. Nous en avons fait une quatrième en 1870, parce que les intelligences et les sciences du peuple avaient été totalement livrées à la médiocrité des militaires bonapartistes (1)...

La République est le résultat de ces efforts et de ces volontés successives. Ce résultat est-il satisfaisant ? — Éloignez-vous de France. Comment juge-t-on, ou comment jugeait on, du dehors, la patrie des quatre révolutions ? Le grand voyageur les voit bien, lui qui a parcouru les Amériques latines, l'Afrique, l'Italie, le nord de l'Europe :

Que la France ait été le jardin des encyclopédistes, que leur geste ait jeté sur le monde les armées libératrices de Bonaparte, qu'Auguste Comte ait posé les principes de la discipline et de la morale scientifiques, de la sociologie que Hugo, Lamartine, Flaubert, Zola aient propagé, dans le monde, l'enthousiasme pour les idées généreuses, le culte pour la Légende des siècles méditerranéens, la doctrine de la seconde République et la critique de l'hypocrisie vulgaire : ce sont nos meilleurs titres à la renommée dont nous jouissons par delà les mers et les Allemagnes. Nous étions le temple de l'idée qui sut s'affranchir (2).

De l'étranger :

(1) « L'Intérieur et l'Extérieur », 21 août 1916. *l'Information*.

(2) « La valeur de la pensée française », 8 mai 1916, *l'Information*.

On veut la France républicaine et même socialiste on la veut puissante, redoutable, avec l'éclair dardé par un million de baïonnettes prêtes à continuer l'œuvre entreprise dans les plaines de Valmy, il y a quelque cent vingt ans. On attend d'elle d'autres Austerlitz qui porteront sur le monde l'avènement de la Justice sociale. On croit en elle. On respire son parfum. On palpite dans l'attente de ses prochaines destinées (1).

Les prochaines destinées, prévues en janvier 1913 n'ont pas tardé à se réaliser. Et puisque :

— Rousseau, Voltaire, Diderot, l'Encyclopédie, la Révolution, Bonaparte, Auguste Comte, Hugo, Lamartine, Flaubert, Zola ; ces noms de littérateurs, de philosophes, de libérateurs, toute notre idéologie et ses gestes de guerre : voilà ce que signifiait la France pour nos amis d'Amérique, ceux du Nord et ceux du Sud... (2)

— Puisque le nom de France avait cette signification symbolique, au moment opportun ;

L'appel des Encyclopédistes a soulevé une fois encore les élites de la terre européenne américaine asiatique, élites indignées par les crimes des empereurs germaniques et elles élirent pour mot de ralliement nos strophes composées à l'armée du Rhin par Rouge de l'Isle devant les lignes des Impériaux menaçants (3)

Ainsi, les idées républicaines servent la patrie.

Dans *la Ruse*, déjà il montrait l'homme de France ignorant de sa puissance : « Il faut, disait

(1) « Aspect de la France au dehors », 20 janvier 1913. *Dépêche de Toulouse*

(2) « La valeur de la pensée française » 8 mai 1916, *l'Information*.

(3) « Le miracle de Pâques » A propos de l'intervention américaine, en 1917, 9 avril 1917, *l'Information*.

Omer Hélicourt, lui montrer ce qu'il peut en supprimant l'erreur dont le roi et les prêtres sont les représentants ». Idée complétée en 1920 par cette constatation :

La victoire de 1918 condamne à jamais les doctrines monarchistes. Elle consacre les vues des encyclopédistes et des conventionnels. Elle donne raison à Sieyès, à Thiers, à Lamartine, à Freycinet, à Gambetta, à Ferry, aux hommes de notre lutte dernière et qui continuèrent l'œuvre de Danton... (1).

Et voici pourquoi :

Quand donc la royauté a-t-elle valu à notre peuple tant d'alliances fougueuses, nobles, dévouées jusqu'à la mort, jusqu'à la fin de toutes les ressources ?...

Certes, Brunetière et Lemaitre n'ont pas eu toujours tort dans les détails du procès qu'ils firent à l'esprit de notre XVIII^e siècle. Mais l'ensemble des valeurs mentales exprimées par les écrits des philosophes, par les cahiers des états, par les discours de la Législative et de la Convention, semblent aujourd'hui le trésor le plus précieux de la France. Elles lui assurent un magnifique crédit intellectuel et politique. C'est en l'honneur de ces idées-là que douze nations civilisatrices se sont précipitées vers les trois couleurs de Valmy dans les moments mêmes où la prudence permettait un doute sur l'issue de guerre (2).

Ailleurs, déjà il avait dit :

Aucun de nos rois, aucun de nos empereurs n'a jamais eu autant de crédit (que les ambassadeurs de la République) auprès des cours étrangères. Aucun de nos monarques n'a su, dans le cours de notre histoire, obte-

(1) « Les leçons de la guerre », février 1920, *Revue de Paris*.

(2) « La nouvelle Bastille », 16 juillet 1918, *l'Information*.

nir de ses « cousins » et « bons frères », une aide pareille, un tel concours d'armées royales et impériales... (1).

Si quelques-uns étaient jamais tentés de revendiquer l'autorité de Paul Adam pour couvrir des tendances « nationalistes », au sens qu'a pris désormais ce mot, voilà les textes qui les en dissuaderaient, quoique dans le *Lion d'Arras* on ait pu lire :

Mieux vaut un roi régenté par la constitution du peuple et guidé par une assemblée législative qu'une République d'aristocrates et d'officiers commandant à une multitude esclave (2).

Et pourquoi Paul Adam n'aurait-il pas préféré le roi, même constitutionnel ? — Les Encyclopédistes l'interdisaient, sans doute, quoique peu formellement. Mais des raisons moins historiques déterminaient en outre sa conviction :

— Je ne crois guère à l'omnipotence d'un homme en en notre temps.. (3)

— *L'homme en tête* n'apparaît qu'avec une pléiade égale ou supérieure à lui pour le conseiller, le diriger, le défendre et l'aider sans cesse .. (4).

(1) « Les alliances de la république », 25 septembre 1916, *l'Information*.

(2) Qu'on ne se méprenne pas sur la portée de ce chapitre. A leur honneur, les écrivains monarchistes n'ont jamais marchandé au républicain Paul Adam leur admiration. Il suffit de consulter les travaux de M. J. an Heritier par exemple, pour s'en rendre compte. Mais les précautions que nous prenons ici ne sont pas inutiles, depuis qu'on a tenté, par exemple, de défigurer la pensée du républicain Frédéric Mistral.

(3) « Des nuages sur l'Orient », 19 novembre 1917, *l'Information*.

(4) *Ibid.*

Autant proclamer (comme Paul Adam l'a fait ailleurs) l'impossibilité du bon tyran, du dictateur. Sans indulgence, il jugeait en effet les snobs entichés de royalisme :

Dans cette heure dangereuse pour la paix européenne... La jeunesse bien habillée qui copie la littérature classique, en niant la valeur créatrice de la science au dix^e siècle et qui sourit aux Camelots du Roi, cette jeunesse professe le traditionalisme tantôt par souci d'élégance, tantôt par tactique d'arrivisme, tantôt par goût pour des dialectiques moins rabattues que celles en usage autour de leurs contemporains ; mais elle n'a pas foi dans ses théories, encore moins dans ses principes (1).

Est-ce à dire que l'écrivain de *la Morale de la France* fût satisfait du régime ? Il ne se serait point, toute sa vie, jeté dans l'opposition s'il en avait été ainsi. Et c'est bien ce qui nous fait songer à la boutade de Clemenceau. Pour instaurer vraiment la République, que de choses à faire ! La justice conseille maintes réformes en faveur du prolétariat (on en examinera tout à l'heure la générosité), et de fortes impositions sur les alcools, et l'impôt sur le revenu (2) ; et rien n'est si indispensable que la vertu :

La vertu est indispensable à l'État. Sans elle il n'est pas de citoyens incorruptibles. Et alors le moyen de gouverner honnêtement ?

Ainsi, dans *le Lion d'Arras*, parle Robespierre.

(1) « Propos de table », 9 novembre 1913, *Dépêche de Toulouse*.

(2) Voir la *Dépêche de Toulouse*, 21 août 1913, article sur « les Droits de l'alcool et l'impôt sur le revenu ».

Aux idées de l'Incorruptible, Paul Adam ne répugnait pas, sur ce point.

Ailleurs (dans *la Ruse*) il a dit :

Chaque parti doit pouvoir se réaliser d'après son principe, dans un centre. L'État juge les conflits et maintient les libertés différentes ..

Il faut savoir canaliser les passions au lieu de les combattre...

C'est en satisfaisant sa composite que l'homme peut atteindre le bonheur.

La monarchie fait un choix. Elle soutient certaines passions. Elle écarte les autres. Par là elle se condamne.

Mais le mépris de l'intelligence risquerait aussi de condamner la République. L'auteur du *Triomphe des Médiocres* n'a cessé de plaider pour l'élite. La réforme principale de ses vœux, la voici :

La démocratie ne peut être le gouvernement du nombre souvent mal informé, souvent trompé par les apparences, souvent faillible. La démocratie ne sera définitivement organisée que le jour où elle s'assimilera la raison des élites issues de la multitude.

Rien n'est simple, à l'heure présente. Évoquant son cher « parallélisme des joies républicaines » (1), lors de la constitution du premier ministère Poincaré, il avouait ses craintes et souhaitait une autre conception, proportionnaliste, pour remplacer celle qui préside à la formation des ministères, afin que la France puisse être gouvernée non pas contre un ou plusieurs de ses partis mais aux bénéfices proportionnels de tous, chacun de ces partis se

(1) *Dépêche de Toulouse*, 21 janvier 1912.

trouvant alors détenir, par l'entremise de son mandataire à portefeuille, la spécialité du pouvoir en laquelle son ministre paraîtrait compétent ; par exemple, Jaurès ministre du Travail ; de Mun, Affaires étrangères ; Waldeck, Intérieur ; Renan, chef d'Etat, etc., mais cela dans un avenir, très lointain et très utopique (1) :

Le sens de la justice est trop foncièrement celui de nos races latines. mère de l'Encyclopédie française et de la Révolution universelle, pour que, nos luttes intérieures touchant à leur fin, une ère de pacification, d'entente, d'équitable répartition ne commence bientôt à naître, sans que rien soit préféré cependant aux légitimes exigences du prolétariat, à la voix sacrée de la douleur humaine. Rien, sauf la vie même de la nation libératrice.

L'heure des simplismes passe, en politique, comme en sciences, comme en arts. On s'aperçoit que la nation ne pourra vivre, au vingtième siècle, comme l'apanage d'un seul parti dominateur naïvement hostile à tous ses émules, naïvement prodigue à l'égard de tous ses dévots.

Pour que le génie puisse être « en tête de la nation », de vastes réformes seraient souhaitables, qui relèvent plus de la sociologie, d'ailleurs, que des principes, et sur lesquelles on aura l'occasion de revenir. Convenons d'ores et déjà, qu'« évidemment, le peuple choisit mal ses élus » (2). Rien n'est simple. Et, dans le cours de la guerre, on

(1) Si utopique que cela, en vérité ? Le troisième Ministère Poincaré n'aura-t-il pas tenté une association de cet ordre ? L'expérience aurait pu être plus funeste : elle eût réjoui Paul Adam.

(2) « Le génie en tête de la nation », 6 novembre 1916, *l'Information*.

s'est bien aperçu que les mérites militaires ne pouvaient seuls compter : les savants, notamment, les inventeurs et tous les vainqueurs de la matière, qu'il appelait « nos Prométhées », auraient droit aussi à leur part de gloire, puisqu'il n'avait pas prévu sans exactitude :

Autant que l'art de nos généraux, la science de nos ingénieurs et de nos industriels saura mettre au front de la République une couronne de victoires (1).

Ainsi il est permis de penser que nul n'a jamais été plus rationnellement républicain que ce logicien des lettres. Fils d'un très haut fonctionnaire de l'Empereur Napoléon III, arrière-petit fils du Colonel Adam, héros de l'épopée dont l'auteur de *la Force* a ressuscité les lois, il a apporté à tous ceux qui, sans mysticisme, croient à certaines possibilités de liberté et d'égalité, des raisons précieuses de croire davantage, et, sinon d'espérer, ce qui serait vain, bien mieux : des raisons de travailler selon son exemple aux réalisations souhaitables : pour l'amélioration du sort du travailleur, pour le maintien de la paix, nous allons voir à l'œuvre un pacifiste et un socialiste intelligent, à qui les contingences n'apparurent point fictives. Nul n'est républicain, en effet, s'il n'est partisan de l'affranchissement des classes serviles ; nul n'est bon républicain, non plus, s'il n'est l'ennemi de la guerre. Et tel fut Paul Adam, comme on va le voir après avoir

(1) « L'œuvre de nos Prométhées », 30 décembre 1915, *l'Information*.

suivi ici l'analyse complète de ses sentiments républicains, tels qu'il les a résumés en bon disciple des Encyclopédistes, dans toute son œuvre, et, plus particulièrement peut-être en ce fragment bien significatif :

La *Marseillaise* n'est pas un chant subit inventé quelque soir d'émotion populaire par une foule qu'enivre son désir. C'est le conseil des siècles et des eaux brillantes murmuré par des dieux successifs, par des dieux tutélaires aux élites des nations libératrices, de la nation choisie par le destin pour convoquer les peuples dans l'assemblée de la justice et de la paix universelles, dans l'assemblée prochaine qui contraindra les Barbares au respect des traités internationaux, des conventions pacifiantes et des lois mondiales, pour lesquelles la France combat, aujourd'hui, avec le plus vigoureux héroïsme que l'humanité ait jamais offert en sacrifice aux puissances du firmament.

La *Marseillaise*, c'est le chant du vieux Prométhée orgueilleux d'avoir saisi le feu du ciel, d'avoir rompu ses fers et de se précipiter, la lumière au poing, pour éclairer le monde (1).

Gesta Dei per Francos... Nous retrouvons ici le patriote. On pourra fouiller son œuvre, ligne à ligne ; on ne saura y découvrir aucune fissure. Et s'il se rencontre, parmi ses lecteurs, un découpeur de morceaux choisis », il lui sera facile, en quelques coups de ciseaux, de faire surgir de cette œuvre les éléments successifs d'un véritable évangile républicain. Or, ce livre est à faire.

(1) « La légende de la *Marseillaise* », 15 février 1915, *le Temps*.

III. — LE « SOCIALISME » DE PAUL ADAM.

Il y a vingt, il y a cent, il y a peut-être — si l'on en croit les prétendants à ce titre — mille manières d'être républicain. Il importe de définir comme Paul Adam pratiqua cette religion politique. L'évolution de ses opinions le montre-t-elle inconstant ? La maturité des idées a-t-elle démenti les actes de la jeunesse ? Nous savons bien qu'au moment où il écrivait pour le livre de M. Francis Laur la préface célèbre, il avait rien regretter de ses attitudes passées. L'ancien socialiste revisionniste et chrétien, l'ancien phalanstérien a-t-il jamais permis de juger qu'il tenait pour des erreurs ses espérances anciennes ? — On ne le pense pas. S'il ne fut jamais l'affilié d'un parti esclavagiste, s'il fut rarement d'accord avec Jaurès — qui ne dédaignait point de polémiquer avec lui (1) — on ne saurait beaucoup se tromper en opinant qu'en réalité cet ami du peuple n'a jamais cessé d'être socialiste à sa manière, — laquelle était libérale, c'est vrai, mais non moins sincère qu'aucune autre.

Battu à Nancy au scrutin dont Maurice Barrès sortit vainqueur, en 1889, il avoua son écoëurement la plèbe, par ses instincts lâches, par sa sottise.

(1) En 1913, Paul Adam convenait : « Si j'étais socialiste revisionniste en 1889, « boulangiste », comme le veut M. Jaurès, je précisais alors les idées mêmes que je défends aujourd'hui, et il n'était pas question, en ce temps-là, de candidature académique pour le jeune homme de vingt-six ans. Donc, on avancerait à tort que j'ai choisi, sur le tard, des idées chères à mes amis de l'Institut. » *Dépêche de Toulouse*, 21 août 1913.

l'avait dégoûté. Mais il ne s'ensuit point qu'il ait renoncé à son effort d'amendement. A l'amélioration du sort du prolétaire, il a consacré une multitude d'articles.

D'abord, il s'avouait « adversaire de la propriété individuelle » (1).

Et il ajoutait, à propos d'abus qui l'indignaient :

En aucun temps l'aphorisme de Proudhon ne fut moins discutable : « La propriété c'est le vol » (2)...

Et ailleurs :

Les vrais coupables de presque tous les crimes, ce sont les propriétaires.

Entendez bien qu'il s'agit des propriétaires de taudis où l'on entasse les uns sur les autres, dans la promiscuité la plus horrible, familles sur familles.

En outre, il était syndicaliste ; ce pourquoi, il admettait mal le syndicalisme... tel qu'il fut pratiqué en France, sous le contrôle dictatorial de la *Confédération générale du Travail* :

Pour un grand nombre d'esprits politiques, la démocratie doit trouver son expression parfaite dans le syndicalisme légal...

(1) « Les Vautours » 16 novembre 1913, *Dépêche de Toulouse*.

(2) *Ibid* Il convient de faire toutes réserves sur l'interprétation courante de la pensée de Proudhon évoquant précisément l'origine de la propriété, et non son état contemporain, d'une part, et d'autre part faisant explicitement allusion aux propriétaires qui ne justifient point par un travail quelconque la jouissance dont ils sont héritiers aux dépens de citoyens plus méritoires.

Et Paul Adam de rappeler que le syndicalisme régna sur Florence à l'époque du Dante, dans Byzance, au ix^e siècle et sous la forme des corporations, en Occident, durant le moyen âge et la renaissance :

L'histoire nous prêterait mille exemples de cet esprit agressif et infiniment divisible que les syndicalistes méditerranéens d'autrefois ne purent calmer dans le sein de leurs compagnies... Aujourd'hui l'ouvrier demande la résurrection de ses forces corporatives parce que dépourvu de protection légale. Il a souffert pendant tout le xix^e siècle, de l'exploitation intense que l'industrialisme et la théorie anglaise de l'enrichissement, source de toutes les grandeurs nationales ont imposée aux foules laborieuses. Le remède est-il excellent ? Oui, sans doute, pour les prolétariats du nord, pour les races à l'esprit solidaire comme aux Îles Britanniques, comme aux États-Unis, et pour les races à l'esprit discipliné, comme aux pays germaniques. Non, probablement, pour les prolétariats méditerranéens, ceux des races à l'esprit individualiste et sentimental...

L'esprit latin n'est pas épris de la solidarité qui persuade le personnel des trade-unions, qui l'engage aux concessions réciproques, à l'entente malgré tout. L'esprit latin n'est pas ami de la discipline qui réduit le contradictoire allemand dans la plupart des cas à l'obéissance finale devant l'ordre d'un secrétaire ou d'un président...

Dépourvus de solidarité, de discipline, les syndicalistes français retomberont vite dans les désordres qui perdirent les corporations de jadis. Il suffit de songer aux vingt dissidences manifestes dans le Socialisme Unifié. Il suffit de calculer qu'un million d'ouvriers, à peine, se coalisent sur douze millions de travailleurs manuels. Fils de mœurs et d'idées latines, le Français ne subordonne pas volontiers son individu aux exigences de l'entente corporative. Aussi les rebelles seront-ils

nombreux. Exclus des syndicats, ils formeront, en dehors un peuple de jaunes nouveaux. Par mille infractions et licences, ils perpétueront une concurrence terrible aux syndicats légaux. Ceux-ci n'auront guère d'existence normale que dans les grandes villes et les centres d'industries. Ce serait déjà beaucoup... (1)

Les événements n'ont pas démenti cette façon de juger. Au moment où nous écrivons, la Confédération générale du Travail n'existe plus que platoniquement. L'indiscipline totale des syndiqués a ruiné les efforts des syndicalistes. Cela signifie-t-il qu'il n'y ait rien à faire en faveur des classes ouvrières ? — Leur patience se lassera, annonçait-il en 1911 (2) :

On se demande comment la classe laborieuse accepte depuis si longtemps des promesses qui la bernent pour tout allègement de ses maux. Il faut qu'à sa patience une prodigieuse mansuétude soit mêlée...

De l'adolescence à la mort, cette vie quotidienne se répète, monotone et sans espoir, parfois terrifiée par les colères sociales du mari, parfois égayée par les lourdes ripailles du dimanche, les amours brusques, les liesses fluentes que l'alcool assure. Cependant ce peuple voit la richesse que crée son labeur réjouir une petite caste de malins, dont il ne peut comprendre ni l'intelligence réelle, ni les besoins spéciaux, ni les théories économiques nécessairement implacables. En elle et en lui, il mesure un contraste qu'il nomme avec raison, l'injustice même. Radicaux, radicaux socialistes, socialistes indépendants, socialistes se sont succédé au ministère depuis cinquante ans. Rien n'a changé

(1) « Le syndicalisme et l'Esprit latin », 9 mai 1910, *Dépêche de Toulouse*.

(2) « La Patience qui se lassera », 14 janvier 1911, *Dépêche de Toulouse*.

vraiment... La multitude souffre autant. A mesure que les salaires s'élèvent, le prix de l'existence partout renchérit et les besoins individuels augmentent ..

Le cycle des tortures est complet que l'on peut parcourir dans maints quartiers de Paris, de Lille, de Roubaix, de Marseille, de toutes cités où peine et agonie la foule ouvrière... Le gouvernement expulse de temps à autre quatre ou cinq curés en les chargeant des péchés sociaux. La naïveté du prolétariat croit à l'efficacité de ce remède grotesque...

Suivait ici un plan de réformes tendant à une représentation du travail auprès du capital en vue d'éviter les conflits (1).

Certes, le sabotage des trains, l'antipatriotisme, l'assassinat des « renards » traîtres à leur classe, ont rendu peu sympathiques les violences de la révolution qui s'apprête. Mais l'histoire n'allouera t-elle pas la responsabilité des catastrophes prochaines à tous les marchands de promesses qui s'avouent incapables d'en tenir une maintenant et qui, le jour de la grande convulsion, payeraient sans doute de leur tête bien justement trop de paroles ridicules et trop d'actions inutiles ?

Syndicaliste en principe, par conséquent, Paul Adam n'admettait pas, toutefois, les excès commis au nom de la doctrine. Ailleurs, étudiant quelques-uns de ces excès, dans leurs conséquences les moins nobles, il avait écrit : « En vérité le syndicalisme, c'est l'autre nom de l'anarchie (2). » Il s'agissait du syndicalisme des fonctionnaires, soucieux de régler eux-mêmes leur avancement et de préciser

(1) Paul Adam s'avouait en outre partisan de la journée de huit heures

(2) Cf. *Abdication d'une caste (le Malaise du Monde Latin)* Un vol. 1910.

ur statut. A l'esprit syndicaliste, l'auteur du *lalaïse du monde latin* assignait donc des limites. Ce qu'il ne voulait pas voir, c'était « l'abdication d'une caste », c'est à dire le suicide des classes moyennes de petits fonctionnaires et employés supérieurs. Embrigadés dans les rangs du syndicalisme ouvrier, d'ailleurs hostile à leurs adhésions, ces moyens », c'est trop clair, n'auraient pas tardé à se laisser absorber par les nombres. C'est pourquoi il s'élevait avec force contre l'attitude trop passive des bourgeois : « Au combat, à la guerre sociale, la bourgeoisie préfère le repos sous la tente, avant l'heure de tendre la bourse et peut-être la gorge. » Si la bourgeoisie ne réagit pas, évidemment, elle laisse le terrain libre aux audacieux de la plèbe. **Excès.**

Bien des penseurs ont observé depuis peu que la rupture de l'équilibre constatée entre l'individu et la société provenait de la dénonciation s'il a jamais été conclu — ou de l'absence de tout contrat social. Paul Adam souhaitait mieux : l'idée d'un « contrat collectif » a été exposée par lui avec une grande clarté (1) :

Le contrat collectif affranchira l'ouvrier de l'autorité patronale, si vexante pour les esprits fiers. L'ouvrier fera lui-même la police des ateliers. Lui-même blâmera les paresseux, réprimandera les farceurs, éconduira les incorrigibles, lui-même ou son secrétaire élu. Le syndicat se transforme ainsi en coopérative de production. Il traite de puissance avec la compagnie. Il est une association de négociants qui loue son labeur à tel prix et dans telles conditions. Deux groupements égaux traitent

(1) « Avant le contrat collectif », 7 juin 1911. *Dépêche de Toulouse.*

face à face : celui des actionnaires et celui des ouvriers. Il n'y a plus antagonisme entre des maîtres et des serviteurs. Il y a pacte entre producteurs du travail et producteurs d'argent.

Comment ne pas saisir l'importance énorme de cette métamorphose ? La barrière suprême tombe dans le monde industriel. Plus d'inférieurs ni de supérieurs, sauf ceux élus par le consentement de tous. L'ouvrier, enfin, ne sent plus peser sur lui la menace constante des riches. Il ne dépend plus que de ses pairs. Il lui appartient de se créer, parmi eux, des titres à leur sympathie, à leur respect, à leur admiration. L'individu chétif et tremblant se dérobe à l'espionnage du contre-maître, pour rentrer robuste, la tête haute avec la phalange de ses compagnons libérés, conscients de leur force indispensable comme celle du capital.

Afin de conquérir un tel affranchissement, ne convient-il pas d'accepter sur quelques points, et pour un temps, l'influence des principes économiques toujours en vigueur, et, il faut bien le dire, en pleine vigueur ?

Cet aveu, socialistes et syndicalistes se refusent à le faire. Leurs orateurs craignent de décourager la masse s'ils lui décrivent la force du capital dans son ampleur encore formidable. Abusés par une rhétorique illusoire, les ouvriers s'imaginent que toute cette organisation va s'effondrer demain, au premier souffle des révolutionnaires. Tant de grèves avortées, tant d'émeutes réprimées, n'ont guère instruit la multitude . . .

... Trois cent mille voix à peine marquent la différence entre les deux armées antagonistes, la conservatrice à épithètes radicales mêmes et la socialiste à épithètes radicales aussi, indépendante, unifiée.

Socialistes, nous cachons comme l'autruche notre tête dans le sable pour ne point mesurer la force de nos ennemis. Nous n'osons pas voir que si les adversaires le voulaient, s'ils abdiquaient un jour leurs sentiments pacifiques, humanitaires et respectueux des lois existantes, s'ils recouraient aux violences des tyrannies antiques, rien ne résisterait de notre effort à l'omnipotence de qui payerait copieusement les gendarmeries et

es artilleries, après les philosophes et les journalistes, l'ailleurs sincères, des conceptions bourgeoises. ... Rien le véritablement social n'est voté ; rien sauf l'expulsion de quelques congréganistes, panacée ridicule et quotidienne de tous les maux qui accablent la misère des peuples.

.. Tout se compose actuellement selon les trafics de l'argent et selon les disciplines imposées par les banques du monde. Elles pourraient tarir à leur gré les sources de la vie, dans un pays en révolution communiste. ... Toutes les lois de réformes sociales à tenter dans l'état présent de l'Europe porteront le caractère réprouvé par les travailleurs dans la conception des retraites ouvrières... ..

Ce serait un événement social sans pareil en ses résultats futurs, prochains même, si les capitalistes s'habituèrent bientôt à penser comme les associés des travailleurs et non comme leurs maîtres. Le jour où l'actionnaire et l'ouvrier se pourront considérer comme des égaux, volontairement unis pour la prospérité d'une œuvre commune, confiants l'un et l'autre dans l'administrateur délégué, dans le secrétaire du syndicat, directeurs élus de l'entreprise, ce jour-là nous pourrions célébrer la grande fête inaugurant l'ère de la justice future.

Car la justice ne fleurit point dans de perpétuels combats, dans l'écrasement, la ruine et la torture du vaincu momentanément par le vainqueur provisoire. La justice ne s'épanouit qu'entre bonnes volontés conciliantes. Puisque la révolution sociale paraît impossible, il faut aider bravement l'évolution sociale. Pour cela, il nous sied de reconnaître, avec les réalités, les obligations que nous lègue le régime au déclin. Nous ne pouvons construire la nouvelle maison du peuple qu'en acceptant une partie des servitudes qui grèvent le vieux terrain.

Pourquoi la révolution sociale paraît-elle — et est-elle, en fait, aujourd'hui comme au temps où

furent écrites ces lignes — impossible ? — Paul Adam n'a point manqué de l'expliquer (1) :

Nous assistons, depuis quelques années, à un prodigieux mouvement universel. celui des prolétaires européens, américains et australiens qui, sans cesse, se lèvent, abandonnent le travail, crient leur douleur, se débattent un instant, puis s'affaissent exténués. Ils reprennent alors le collier de misère implacable et de labeur épuisant. Si l'on envisage cette série de convulsions sociales avec l'esprit de l'historien futur, elles nous apparaissent comme une sorte de grand phénomène planétaire à périodes répétées ; grondements sourds explosions de colères ardentes, irruptions dans les rues d'une lave humaine qui manifeste, saccage, brûle, qui s'arrête, rugit devant les barrages de troupes, les éclairs des fusillades et puis se répand, fuit, se tait, se clapit dans ses faubourgs avant de retourner aux antres des quartiers fumeux où les forces incluses dans ces foules recommencent les gestes de production méthodique, richesse des nations. ...

Voilà où en est la solidarité ouvrière à la fin de 1911. Rien ne semble changé dans le commun des âmes depuis 1870. L'Internationale des Travailleurs en est au même point. Elle annonçait aussi, vers cette époque, la fraternité mondiale, la fin des égorgements fabuleux. Toutes ces illusions furent dissipées par le canon de Freschwiller et de Sedan. Depuis, le prolétariat n'a réussi à rien changer. Demain les tâcherons et les laboureurs français s'entretueront s'il le faut, quoique leurs orateurs aient réclamé quarante ans, sur tous les tréteaux, l'arbitrage. La barbarie teutonique n'a pas été domptée par les menaces ni par les actes des prolétariats conscients.

Quoi ! ces millions d'hommes qui de l'Oural à l'Atlantique et des Baléares aux Féroë fabriquent la richesse des nations, forgent les métaux, créent les aliments,

(1) « Incohérence des efforts », 23 août 1911, *Dépêche de Toulouse*.

transportent et enregistrent, ces millions d'hommes sans lesquels ne pourrait vivre aucune patrie moderne, ces millions d'hommes musculeux, solides, furieux de leurs couleurs n'ont pas su, en cinquante ans, réaliser complètement un seul de leurs vœux. Ils continuent à peiner onze et douze heures par jour, à dormir dans la crasse de leurs hideux logements, parmi des familles malades et larmoyantes. Ils meurent à quarante ans, la plupart épuisés par le labeur excessif et empoisonnés par l'alcool. Cependant, ils n'ignorent rien de leurs peines. Même ils les exagèrent. Ils se lamentent. Ils hurlent autour de la planète, comme ces chaînes de damnés aux supplices d'enfer que décrivait le prédicateur du moyen âge. Et eux qui possèdent la vraie force, la vraie puissance, ils n'ébauchent que des essais dérisoires de grèves éparses. à peu près inefficaces, sauf pour se vêtir un peu mieux boire un peu plus. . On leur a donné le vote qui devait les affranchir. La Bourgeoisie dut leur concéder le droit de s'unir en syndicats, de gronder en réunions publiques, d'invectiver dans leurs journaux Et de tout ce pouvoir rien ne résulte que la tentative incomplète que l'avortement perpétuel.

Souvent on se demande pourquoi beaucoup qui furent révolutionnaires dans leur jeunesse deviennent conservateurs en vieillissant. C'est un thème à dissertations, à enquêtes. En vérité je crois bien que le spectacle continu de cette infériorité mentale décourage à la longue les esprits un peu nobles que les souffrances du peuple avaient émus d'abord. A le voir incohérent trop naïf timide, traître aux siens docile dans toutes les servitudes révolté un jour, esclave mille autres incapable d'entente de persévérance et de courage viril, les apôtres de la première heure se lassent. Sans croire à l'exemple des théoriciens réactionnaires que le plébéien est un être essentiellement inférieur, digne seulement du destin qu'accepte sa lâcheté on s'avoue mécontent de ceux avec lesquels on crut partir autrefois à la conquête rapide et vaillante de la justice sociale. Ils s'attardent trop. Leurs expériences ridicules, leurs dissensions intestines, les rivalités des meneurs, les défiances réci-

proques, les intrigues odieuses et les machinations sournoises à l'intérieur des comités, consomment les heures qui devraient uniquement être consacrées à l'entente internationale de tous les Travailleurs et à la préparation de la grève générale européenne. La grève partielle n'a plus de signification.

Fatiguée par ces évidences banales et quotidiennes, notre foi dans la révolution et même dans l'évolution active fléchit quelque peu. On en vient à regarder les phénomènes de transformations sociales comme une chose à échéance lointaine, « possible ». Afin de les combattre, on étudie les autres partis leurs forces, leurs thèses, leurs raisons économiques et historiques. On s'aperçoit que tout n'y est point sottise, vilénies, dols ou mensonges. Les vues s'étendent. D'insolubles dilemmes se posent. Et du scepticisme gagne le cerveau.

Peut-on s'empêcher de sourire quand on lit les absurdités qu'énoncent certains orateurs cégétistes à l'ignorance railleuse ; et cela sans que nul y vienne contredire, et cela sous les applaudissements frénétiques d'une masse trop facilement abusée trop naïve.

Une foi fatiguée n'est point une foi morte. En 1917, elle s'affirmait encore — presque dans les mêmes termes — à l'appui d'un vœu qui est celui de tous les esprits généreux :

L'élite ouvrière saura changer totalement la vie du prolétariat et la rendre identique à celle du capitaliste et de l'ingénieur (1).

Quelle élite ? — Voici la réponse :

J'ai, dans des *Vues d'Amérique*, dit cette beauté d'une caste valeureuse s'élevant avec rapidité du rang des manœuvres à celui des spécialistes, à celui des contre-

(1) « L'élite ouvrière », 12 mars 1917, *l'Information*.

maîtres, puis, souvent, à celui des ingénieurs, parfois des directeurs, des administrateurs, même des chefs..... Une élite semblable, je la souhaitais ardemment pour notre République. Une élite ouvrière comprenant la nécessité primordiale de multiplier le rendement des usines, afin que, sa caisse pleine, la compagnie ne pût raisonnablement éluder les accroissements de salaires ni le perfectionnement utile aux conditions du labeur..... Une élite ouvrière assez puissante, en sa ferme solidarité, pour obtenir des foules laborieuses une entente générale, voire européenne, qui permettrait d'imposer, à la suite de mouvements organisés, le juste et le bien, aux ministres des différents Etats.

Si le prolétariat de France, au lieu de ne pas réussir même, en dépit de vingt tentatives, une seule grève nationale des ports, des mines et des chemins de fer, avait su, comme les Russes de 1905 obtenir des siens une solidarité meilleure, son exemple eût peut-être décidé les socialistes allemands aux actes de l'internationale réelle qui eussent empêché tous les cataclysmes de la guerre (1).

Pour constituer cette élite, d'ailleurs, la volonté prolétarienne — il le savait — n'eût pas suffi. — Mais l'idée de constituer des « actions de travail », pour intéresser l'ouvrier au succès de sa fabrication, n'a pas eu de défenseur plus obligeant que Paul Adam : « Actions de travail », les a-t-il définies, « équivalentes aux actions d'argent » (ou plus simplement (2) aux actions dites d'apport) « et bénéficiaires aussi de véritables dividendes (3)... »

Mais l'ouvrier ne s'est jamais intéressé bien vivement à de tels progrès :

(1). « L'élite ouvrière », 12 mars 1927, *l'Information*.

(2) La parenthèse est de l'éditeur.

(3) « L'Action de Travail », 22 mai 1913, *Dépêche de Toulouse*.

Je m'étonne fort que les syndicalistes ne veuillent pas se décider à prendre devant ces questions une attitude telle qu'en peu d'années les banques se doivent résigner à tenir l'usine, son outillage et des fonds mêmes pour une propriété commune de la compagnie et du syndicat..... Je ne vois que cette marche vers l'association qui puisse modifier sensiblement les situations respectives du prolétariat et des compagnies fabricantes.

Les chances du prolétariat ne sauraient s'accroître avec la ruine des industries qui l'alimentent, ni avec l'avortement des exploitations prochaines qui nourri- raient plus de misérables, vêtiraient plus d'enfants, réchaufferaient plus de mères. Les chances de sa vie- toire économique, l'ouvrier ne les peut demander qu'à la révolution violente ou à l'association progressive et intelligente avec le capital argent. Ou combattre, ou s'associer, ou renoncer(1)...

Un peu plus tard, Paul Adam revenait sur ces idées :

Dès maintenant, il importe que l'ouvrier se considère comme le propriétaire-associé de toute entreprise où il- peine, et qu'il agisse comme tel (2)...

Vouloir le bien-être de l'ouvrier, tel a toujours été l'ambition apparente des socialistes. A ce titre, et parce que ce vœu ne s'additionnait chez lui d'aucune arrière pensée d'intérêt personnel, Paul Adam ne mérite-t-il point d'être considéré comme un excellent socialiste ? Il ne s'en est pas tenu, d'ailleurs, à ces projets grandioses. Des misères plus voyantes et plus facilement conjurables ont

(1) « L'Action de Travail », 22 mai 1913, *Dépêche de Toulouse*.

(2) « Une leçon de la Démocratie américaine », 14 septembre 1913, *Dépêche de Toulouse*.

retenu sa miséricorde. Il ne fut pas de ceux qui reprochent au prolétaire de se trop bien nourrir : au contraire ! Dans les aloyaux et les entrecôtes, il savait indiquer un remède parfait et préventif contre la tuberculose. Et combien de fois n'est-il pas revenu sur l'hygiène déplorable qu'imposent les mépris municipaux à la plèbe ?

Il y a, disait-il, des « quartiers qui tuent » :

Les personnes qui s'occupent de contraindre les propriétaires à l'assainissement des logis ouvriers éprouvent d'invraisemblables mécomptes. Craignant la férocité vindicative du « vautour », son influence les votes hostiles à leur réélection, et toutes les ignominies d'une rancune que l'avarice aiguise beaucoup de maires refusent leur intervention légale. Malgré l'avis de la commission d'hygiène, ils n'osent lui prêter la force de l'arrêté municipal pour obliger l'exploiteur d'immeubles à faire décroasser un peu sa bâtisse, à dégorger les tuyaux, à munir de bains de lavoirs, de crèches et de buanderies, annexes indispensables, les maisons des pauvres.

Qui n'a été suffoqué par la puanteur des éviers ou des latrines, en allant visiter les malheureux que l'épouvantable égoïsme des propriétaires empoisonne et décime, dans les quartiers pauvres ? Qui n'a retiré vivement sa main qu'il venait de poser sur une rampe visqueuse, après avoir sauté les flaques de boue stagnante, dans la cour ou évité, le soir, ces caisses d'ordures méphitiques fouillées par les rats ? Et quand on pénètre enfin dans ces logements exigus, où la colique du jeune âge et les vomissements de la coqueluche voisinent avec la friture crépitant sur le poêlon, quand on caresse les joues hâves et les petits membres déjà flétris des mioches élevés dans cette atmosphère mortelle, quand on regarde la mère déformée, enlaidie, édentée, presque chauve à trente ans, on se demande à quoi ont servi les revendications généreuses des encyclopédistes, puis les

victoires de la Révolution que l'histoire universelle a applaudies dans toutes les parties des Deux Mondes.

Une caste de brigands existe qui, pour satisfaire son odieuse cupidité, tasse les travailleurs et leurs familles en d'ignobles étales superposées, jamais repeintes, jamais lavées, jamais nettoyées, sans eaux abondantes, sans air, sans lumière. Et ces brigands, aucune loi, aucune force sociale ne les oblige à cesser le massacre du peuple que leur cruauté perpétue depuis un siècle au moins, depuis l'afflux de nos campagnards vers les capitales des provinces. Parce qu'ils votent, parce qu'ils font voter leurs débiteurs, leurs domestiques, leurs fournisseurs et leurs complices, cette abominable clique garde le droit d'exterminer la population ouvrière, plus sûrement que par le fer ou par le feu.

Et l'on ne peut rien.

Rien. Il faut voir, chaque année, les tables de la mortalité infantile grandir. Il faut constater davantage l'absence de vieillards dans les quartiers du prolétariat. La maladie enlève la plupart des hommes avant la maturité de la cinquantaine. La cabaret, fatalement, attire le malheureux qui fuit la puanteur et l'étroitesse de sa chambre, géhenne de la progéniture souffreteuse, de l'épouse exténuée, maigrie, enlaidie, sale. Et cela paraît le moindre mal aux mille et mille orateurs qui, tous les quatre ans, sur le tréteau des réunions publiques, annoncent leur amour du peuple, avec des gestes déployés, avec des clameurs retentissantes. Ces apôtres qui luttent pour l'émancipation du prolétariat, comment oublient-ils de lui sauver la vie, d'abord ?

C'est dans les faubourgs de nos villes industrielles, dans ceux de Paris, des capitales anciennes de nos provinces, c'est là qu'il faut protéger avant tout les existences décimées du peuple.

Je ne sais plus quel général de la première République, bombardant une ville manufacturière des Impériaux, et sollicité par le bourgmestre d'épargner le quartier plébéien, répondit à peu près : « Je vous laisse deux heures pour faire évacuer la basse ville par les artisans, les ouvriers et leur familles. Ensuite j'y réduirai

out en cendres. Car je veux obliger ainsi les riches à rebâtir, pour les pauvres, des maisons dignes de l'homme, à la place des étables, des masures, des cloaques dans lesquels végètent ou meurent ceux qui créent, par leur travail, l'opulence de vos bourgeois et la puissance de vos nobles. » Que de villes existent encore devant lesquelles un autre général pourrait tenir le même langage !

Pendant la commune, ce n'étaient pas les Tuileries, ni l'Hôtel de Ville, ni le ministère des Finances, ni la Cour des Comptes qu'il fallait, avec leurs registres accusateurs, incendier, catastrophe trop utile aux ministres responsables du régime déchu. Il fallait, au contraire, installer dans ces palais les plus malheureux habitants de nos plus sordides faubourgs, après avoir détruit les quartiers qui tuent.

Il y a des maisons qui tuent, hélas ! et trop évidemment. Assidus à l'étude de la tuberculose, les docteurs, par exemple, témoignent « que l'inexorable maladie atteint, mine et anéantit telles familles qui se sont, dans le même logement, succédé. » Le cancer, de même, habite les murs de certains appartements. Il torture les locataires qui successivement y vivent. La prudence recommande à tous de s'informer sur les causes du décès, quand on veut s'installer dans un lieu devenu vacant après obsèques. Combien d'ateliers dans lesquels une machine contamine la série des ouvriers qui, tour à tour, l'utilisent. Elles abondent les preuves de ces faits terrifiants.

Or, les municipalités, presque toujours, refusent d'appliquer la loi qui enjoint aux propriétaires d'observer scrupuleusement les prescriptions de l'hygiène dans les maisons, les ateliers, les usines, les auberges. Soucieux, avant tout, de ne pas se créer d'ennemis électoraux, les maires se dérobent aux invitations des personnes compétentes. Et les maisons délétères continuent à empoisonner le prolétariat qui s'y abrite.

A cette épidémie perpétuelle, les élites allemandes remédient en attribuant aux administrations de l'État un pouvoir spécial. Les édiles sont interrogés, consultés ;

mais l'application des mesures ressortit à l'autorité centrale. Chez nous le ministre de l'Intérieur et les préfets, sur l'avis de commissions médicales, pourraient agir de même. Car il importe d'en finir. Au ^{xx^e} siècle après tous les avertissements de la science, un État civilisé permettra-t-il qu'une caste d'exploiteurs décime l'enfance du prolétariat, abrège l'existence des ouvriers, diminue, en des proportions effroyables, la vitalité de la Nation, et l'asservisse, par cela même, à la tyrannie des empires prolifiques ?

Obtenir que cesse une pareille extermination, n'est-ce pas la vérité la plus urgente et qui devrait servir d'argument capital dans toutes les réunions publiques aux apôtres de la justice sociale ?

D'ailleurs, il n'y a que deux partis en Europe. L'un veut conserver le principe de la propriété intangible, ce principe dût-il entraîner, chaque jour, la mort de mille et mille êtres, afin d'accroître les gains du loueur. L'autre ne croit plus à la divinité absolue de la propriété, à ses droits prétendus imprescriptibles. Il veut en soumettre les intérêts aux exigences supérieures de la justice et de la vie nationale.

Favoriser la vie avant de favoriser les revenus, telle est la maxime de ces audacieux.

Quelle meilleure épreuve, avant le scrutin d'avril, pour départir, puis ranger dans leurs camps respectifs, et sans équivoque, les réactionnaires, les socialistes ? Il s'agira de proposer deux lois. La première interdirait toute augmentation future des loyers au-dessous de cinq cents francs. La seconde attribuerait à l'État et aux Commissions d'hygiène le droit de prononcer d'urgence des assainissements, des réparations, des réfections, des transformations indispensables dans les immeubles des centres industriels et des grandes villes ; droit que l'avis consultatif des municipalités, en aucune façon ne pourrait restreindre. Ainsi les familles ouvrières échapperaient plus facilement aux maladies débilitantes et aux infections mortelles qui dépeuplent la France.

Lorsque les Américains du Nord victorieux à Cuba, des Espagnols, eurent décidé l'assainissement de la

Iavane, des autres villes, et la suppression de la fièvre jaune ils n'écouterent aucune récrimination des propriétaires. Appuyées par la troupe en armes des escouades hygiéniques pénétrèrent dans les vieilles maisons des planteurs, nettochèrent, lavèrent, vidèrent et désinfectèrent inexorablement tous les recoins, brûlèrent les choses désuètes, les chiffons, débris et ordures soigneusement conservés au fond des communs par les nègres. On combla les bassins et les mares. On défendit de laisser, nulle part, des eaux stagnantes, fût-ce dans une cuvette. A toute heure du jour et de la nuit, les inspecteurs de l'hygiène eurent le droit de visiter chaque demeure et d'y dresser des contraventions onéreuses, en cas de négligence, d'emmener à la prison les délinquants.

La fièvre jaune a disparu de la grande Antille. L'Amérique latine ayant imité cette énergique médication sociale, il n'est plus de *vomito negro*, sauf dans les provinces reculées, où quelques fous persistent à vouloir mourir avec les leurs.

Cet exemple doit nous servir. L'étiollement, la tuberculose, les maladies infantiles, l'anémie cesseront d'épuiser, de décimer la Nation, dès que plusieurs lois sociales auront contraint les propriétaires à louer des logis salubres, des appartements spacieux et aérés, des maisons pourvues de bains, de crèches, de salles communes, de salles d'études pour les écoliers, et de les louer à des prix en accord avec la moyenne des salaires, avec les commodités des familles laborieuses.

Électeurs, demandez à tous les candidats de 1914 qu'ils inscrivent sur leur programme les deux projets de lois relatifs à la suppression des quartiers qui tuent (1).

Un tel article — on le voit — est un programme, et un programme d'un socialisme bon teint. Si l'on veut bien reconnaître que ces questions n'ont

(1) « Les Quartiers qui tuent », 22 mars 1914, *Dépêche de Toulouse*.

pas reçu de réponses satisfaisantes depuis l'époque déjà lointaine où elles ont été posées, on reconnaîtra aussi bien qu'on n'avait que trop de raisons de les poser.

Une seule réforme socialement heureuse a été réalisée : Paul Adam s'en félicitait, d'ailleurs ; c'est la loi — d'ailleurs bien sottement appliquée — sur les retraites ouvrières :

C'est l'urgence d'être *humains*, de reconnaître l'importance des faits même s'ils vont, momentanément, à l'encontre de nos théories, c'est cette urgence qui doit persuader tous les républicains d'avoir confiance en ceux groupés avec le fondateur des retraites ouvrières et l'organisateur du ministère du travail. Si ce prolétariat a mal compris les bienfaits relatifs, mais certains, de cette transformation doctrinaire, c'est tant pis. Mais la réussite limitée de cette tentative n'a rien qui doive aux yeux des penseurs, l'infirmier. C'était là vraiment le premier pas sur le chemin de l'évolution sociale. *Ce fut là vraiment la seule action accomplie, en quarante ans de République, dans l'intérêt des classes ouvrières.* Le principe admettait le travailleur manuel au rang des travailleurs intellectuels. Le principe métamorphosait tous les manieurs d'outils en fonctionnaires d'État. Autant dire qu'un premier vœu du collectivisme était alors réalisé, dans la thèse et dans les faits (1).

Le patriote que nous avons reconnu en Paul Adam, n'a partagé, néanmoins, aucune des erreurs qui ont fait tant de tort au socialisme. Il savait, par exemple, que la grève générale ne tuerait pas la guerre. A l'accord de Jaurès et de Bebel, résolu à déclencher simultanément, en cas de mobilisation,

(1) « Le problème du petit commerce », 24 juin 1914, *Dépêche de Toulouse*.

a grève générale des cheminots français et allemands, il n'opposa qu'un sage scepticisme (1). Et, pendant un congrès socialiste internationaliste réuni à Copenhague en vue du désarmement général, apprenant l'attitude des socialistes allemands, il prévenait l'opinion française :

L'âme barbare de la Germania n'abdiquera point franchement même par ses bouches marxistes, le pouvoir de triompher avec les moyens sanglants de l'invasion, puis avec les fouets de la tyrannie (2).

Et ailleurs :

Bien que je ne perçoive naturellement qu'une portion infinitésimale des sottises qui se débitent aujourd'hui dans le monde au sujet des problèmes internationaux et des questions militaires, je suis effrayé de l'énorme flot d'ignorance et d'absurdité qui passe sur la face de la terre. Voilà des années que l'Europe est secouée par des crises périodiques. Elle est constamment penchée sur l'abîme de la guerre. Elle se raidit pour n'y pas tomber. Elle n'y tombe pas, en effet, mais cette vision d'épouvante, au lieu de la décider à une entente durable, l'anime au contraire à renforcer encore des précautions illusoires qui, en ajoutant à la déchéance réciproque ajoutent encore au péril. ... L'humanité ne va au vrai et au juste que lorsqu'elle a atteint à peu près les limites de l'aberration..... Et la force du socialisme international, c'est que la haute idée qu'il représente est dans le sens des expériences que fait la race humaine (3).....

Et voici sa conclusion :

Pour l'heure, notre socialisme *doit être patriote et latin*

(1) « Cheminots français et allemands », 27 juillet 1910, *Paris-Journal*.

(2) « Le haro de Copenhague », 4 septembre 1910 *Paris-Journal*.

(3) « L'Éducation nationale », 12 avril 1913, *Dépêche de Toulouse*.

s'il veut gouverner, s'il veut réaliser L'internationalisme, c'est pour plus tard, quand le bonnet rouge de la République aura remplacé le casque à pointe sur le front de la Germania (1)....

Socialisme à longue portée et à retardement, si l'on veut, socialisme à échéances moratoriées, mais socialisme avoué, indéniable qui crée plus d'un titre à la popularité de Paul Adam.

Et, ayant ainsi parlé dans la paix, comment aurait-il varié ou renié ses convictions anciennes, celui qui, la guerre venue, écrivait à la mort d'Octave Mirbeau comme il eût pu écrire de lui-même :

Républicain, pacifiste, antimilitariste, sur le plan idéal, et théorique, le socialiste ne peut refuser de combattre et d'abattre, sur le plan des faits, les Allemagnes tyranniques des deux empereurs alliés au Sultan, les Allemagnes des philosophes qui ont soumis les principes du Droit latin au principe de la Force germanique. Octave Mirbeau l'a déclaré en des lignes que l'histoire enregistrera respectueusement (son testament spirituel) et qui sont le résultat d'une pensée loyale, d'une vie brave. Parce qu'il fut internationaliste, pacifiste, antimilitariste et républicain, il devait faire logiquement de ces idées une patrie à laquelle les Barbares ne doivent rien ôter de son prestige. Ce n'est pas une patrie de terres, de clochers et de richesses. C'est une patrie d'idées pures et nobles (2).

Or cette patrie fut aussi celle du socialiste, républicain, patriote Paul Adam. — Ce mot *socialiste*, hélas ! a pris un sens péjoratif, par suite des sottises politiques des hérésies intellectuelles auxquelles,

(1) « Le casque et le bonnet », 17 juin 1914, *Dépêche de Toulouse*.

(2) *L'Information*, 1917.

si souvent, se sont complu les partisans qui s'en décoraient. On souhaiterait ici que l'épithète, appliquée à Paul Adam, y retrouvât, pour une fois, sa valeur exacte. Il nous semble que le mot travailliste, traduit de l'anglais, exprimerait plus exactement — quoique le travaillisme doctrinal des Britanniques soit entaché des mêmes vices que notre socialisme politique — la sympathie qui pencha l'âme et le cerveau d'un grand écrivain sur les pénibles conditions de vie et les doléances des travailleurs manuels. Aussi bien, cette sympathie s'affirma-t-elle, à plusieurs reprises, dans l'ordre des projets et des désirs, par des déclarations sans équivoque : par exemple lorsqu'il proposait de consacrer à Paris, un « Temple du Travail » au génie de l'ouvrier :

Il suffit de rassembler ces œuvres de l'esprit encyclopédiste, meubles, armes, livres, tableaux, statues, tapisseries, céramiques, ces œuvres éparses, sans ordonnance logique dans un désordre ridicule, en maints et maints lieux, disparates, puis de les réunir dans l'édifice qui fut achevé vers 1715 devant les jardins de Le Nôtre, (Versailles) Ainsi, la France aura son musée de l'Encyclopédie.

Un Musée dont nul peuple au monde ne saurait établir l'équivalent. Un Musée mieux un temple dédié au génie de l'ouvrier français, un génie qui nous vaut tant de renommée sur la surface de la planète (1).

L'encyclopédiste Paul Adam était navré que « Paris, ville de la Révolution », n'eût même pas ce musée du Travail qui eût été aussi le « musée de la Révolution (2)..... »

(1) « Au génie de l'ouvrier », 1^{er} avril 1914, *Dépêche de Toulouse*.

(2) Interview du *Radical*, 1^{er} avril 1914.

Ainsi, celui qui défenseur de l'Industrie, a écrit :

L'industrie guérit le peuple de la misère, de l'avilissement et de la mort (1)...

Celui qui, patriote français, jugeait *intempestive* l'erreur des socialistes croyant à la fraternité allemande, parce que

Il importe de désarmer les ennemis du genre humain, complètement (2)...

soucieux de réaliser le « Parallélisme des Forces », usant simplement des pouvoirs de conciliation que donne l'intelligence, nous enseigne que l'amour du peuple, l'espérance de son agrandissement et la richesse des industries dans la patrie puissante ne sont point incompatibles espérances. Et tel est son socialisme patriotique et républicain.

IV. — LE PACIFISTE.

Les idées se conditionnent, en s'enchainant. Si patriote, si français que l'on soit, on manquerait aux traditions républicaines, aux enseignements de Jean-Jacques et de Montesquieu, notamment, comme à ceux de Hugo et de Proudhon, on manquerait au devoir socialiste, si l'on ne consentait à adopter l'attitude pacifiste. Paul Adam a eu beau proclamer la nécessité de vaincre, entre 1914 et 1919 ; — il a

(1) *Soleil de Juillet*, p. 65

(2) « L'erreur intempestive », 14 août 1916, *l'Information*.

eu beau magnifier dans vingt livres, les énergies nationales, — et, dans maint article, railler « l'erreur intempestive » des socialistes confiants dans la fraternité allemande, il n'a cessé de condamner cet argument trop violent et d'ailleurs inutile qu'est la guerre.

Mais quoi ? multipliés, sincères, les efforts pour la paix n'ont rien produit :

Dix ans, intellectuels, socialistes, radicaux, nous avons écrit, parlé, ébauché la réalisation du rêve pacifiste. Nous avons convaincu le tsar lui-même. Il a réuni les diplomates du monde à La Haye deux fois. A ces essais les Teutons répondirent par les pires injustices, par les plus odieuses menaces (1).

Évidemment, si l'on pouvait croire à la fraternité allemande on pourrait espérer aussi, que :

Le jour viendra peut-être où, de la grève générale, provoquée par une entente que respecteront les fédérations syndicalistes, naîtra finalement la révolution ouvrière et ses conséquences. La grève générale internationale peut déterminer cet avènement d'une autre ère historique, demain ou dans un siècle, selon les contingences. Avènement que pourrait aussi déterminer une guerre européenne, laissant après les batailles tout un prolétariat armé, debout, exaspéré par les souffrances, par les privations des siens, et recommençant la tentative de 1871, la tentative de la Commune ; mais d'une Commune autrement approuvée par les peuples ennemis la veille, autrement servis par les quatre millions de socialistes allemands et les deux millions de socialistes français et trois millions de socialistes anglais. Par une grève générale ou par une grève européenne, la société nouvelle en conception sera probablement mise au monde (2).

(1) « L'Intérieur et l'Extérieur », 21 août 1916, *L'Information*.

(2) « La grève ou la guerre », 8 février 1912, *Dépêche de Toulouse*.

On pourrait le croire... Mais,

A la grève générale les peuples préfèrent les combats... Les milliards dépensés par l'Allemagne pour ses troupes et sa marine lui ont garanti un développement industriel miraculeux. Ce procédé est-il digne de notre civilisation actuelle ? Je ne le pense pas. Voltaire, l'encyclopédiste ne le croyait pas non plus, ni les philosophes latins et grecs. Mais, à toute époque, il y eut des peuples conquérants. Il n'y a qu'une ennemie de l'internationalisme, c'est l'Allemagne... En vérité, si nos politiques aimaient sincèrement la paix, ils convoqueraient les ambassadeurs des quarante puissances qui se déclarèrent pour l'arbitrage absolu à la dernière conférence de la Haye. Ils leur demanderaient une proclamation solennelle et officielle de leur foi, on élaborerait la constitution d'une armée internationale capable de faire respecter les décisions arbitrales. Dans cette armée internationale s'enrôleraient, je pense, les socialistes, les humanitaires de toutes les races indistinctement. Cela fait, le tribunal d'arbitrage rendrait une sentence obligeant les monarchies belliqueuses à désarmer progressivement. Alors, si ces monarchies refusaient, comme il est certain, nos politiques pourraient inviter les travailleurs des transports européens à la grève générale et permanente jusqu'au jour de la conciliation entre les quarante puissances et les autres. Cela réussirait-il ? Je l'ignore. Mais ce serait un acte honorable de la république latine et, en tout cas, une première tentative dont le résultat moral deviendrait en peu de temps considérable. Les Amériques, la Russie, l'Espagne et le Portugal, la Belgique et la Hollande, la Hongrie sans doute et les peuples des Balkans, sauf les Turcs et les Bulgares adhéreraient à cette manifestation mondiale.. Pour l'instant, multiplions nos artilleries. Bourrons de soldats tant que nous pourrons les rangs de nos brigades etc. Obligeons les membres civils de la Légion d'Honneur à suivre des cours pour devenir chefs de réserve ou de territoriale. Acceptons

tout cela et je vous assure bien que l'on nous fichera la paix (1)

Pour l'instant! - Mais il était trop tard. A la deuxième conférence de La Haye, correspondant d'un journal, Paul Adam avait constaté l'attitude hostile des représentants de l'Allemagne .. et de l'Angleterre. Sa confiance était nulle dans les possibilités de paix, dès lors que celles ci étaient subordonnées à l'acceptation germanique, au bon vouloir des monarques.

Comme ils avaient raison a-t-il écrit nos grands-pères quand ils déclaraient en 1792 « la guerre aux rois, la paix aux peuples ». Comme ils voyaient clairement! Hohenzollern et Habsbourg, pour la seule gloriole, ont étouffé, encore une fois, l'Europe sous les cadavres de leurs soldats et de leurs alliés, afin qu'une teinte différente marquât sur la carte, la vallée du Vardar et ce port de Salonique que nous tenons, que nous arrachons à leur convoitise monstrueuse. ..

— Guillaume II continuait l'œuvre de Bismarck. Il en appliquait les principes et les méthodes, au vœu de rendre allemande l'Europe comme l'aïeul avait rendu prussiennes les Allemagnes.

Être assez fort pour imposer cette combinaison à formules économiques sans rencontrer de résistances belliqueuses, sans tirer le glaive, tel semblait l'espoir

Les Français, pour ennemis qu'ils fussent ne reconnaissaient-ils pas l'excellence du génie commercial allemand, du génie industriel allemand de la science allemande, de la musique allemande ? Alors pourquoi ne pas s'en remettre à de si bons guides, à de si merveilleux professeurs ? L'Europe ensuite vivrait heureuse et riche sous la meilleure inspiration qu'on pût souhaiter (2).

(1) « Pour avoir la paix », 28 juillet 1914 *Dépêche de Toulouse*.

(2) « Le fait du Prince », 10 janvier 1916, *l'Information*.

Et, sans doute, cette acceptation par les Français de la supériorité germanique, en divers domaines, aurait-elle dû contribuer à l'apaisement. La lutte, logiquement, n'aurait-elle pas dû changer d'aspect et de caractère ? Paul Adam prévoyait qu'il en irait ainsi :

Après des pâturages plus gras et des forêts plus nourissantes, les peuples pauvres recherchent les armes, les tissus, les objets, puis le savoir créateur des élites Quoiqu'on ait dit, le gain fut toujours le vrai motif des grandes guerres. L'honneur ou la foi furent les masques du trafic Plus nous irons, plus les concurrences industrielles se disputeront les marchés lointains, et plus les gouvernements se verront obligés de soutenir par leur diplomatie pacifique ou menaçante, la prospérité des usines et des comptoirs où le fisc prélève une fraction considérable de l'impôt, où le prolétariat touche la meilleure part des salaires. C'est là que l'on puise de quoi rendre la nation redoutable par les armements, donc influente dans les chancelleries où l'on respecte dès lors sa volonté..... Nous luttons avec l'étranger non pour une question d'amour-propre historique, non pour une question d'honneur militaire, non pour une question de succès capitaliste, mais pour une question intéressant beaucoup de vies laborieuses et, par suite, toutes les vies laborieuses solidaires (1).....

Cette forme économique, moderne, de la guerre, serait absolument morale, acceptable si, néanmoins, l'effusion de sang n'en payait pas les sacrifices. Et si Paul Adam conseillait toujours l'intensification des armements, c'était pour éviter ces extrémités : le paradoxe latin conservait à ses yeux toute sa

(1) « La thèse économique et la thèse historique », 10 mars 1911, *Dépêche de Toulouse*.

valeur. Ne s'agissait-il point d'intimider l'adversaire ? A l'esprit des vaincus de 1871 toujours anxieux de l'avenir national, toujours prêts à courber le front sous la menace, il fut de ceux qui contribuèrent à opposer, au contraire, l'esprit de confiance. De la confiance, il attendait la sécurité qui intimiderait l'adversaire possible :

...La stupéfiante ignorance des orateurs antimilitaristes, qui prêchent dans les meetings à trois ou quatre mille ouvriers simplistes ou spontanés, ne peut en imposer. Ces gens ne comprennent pas que, dans l'état actuel de la société, le destin des salaires reste intimement associé au destin des capitaux..... Ne vaut-il pas mieux courir les chances du combat en défendant le pain des siens plutôt que de mourir, épuisé, tuberculeux, dans la plus atroce misère, parce qu'on aura lâchement laissé l'ennemi s'emparer du marché indispensable à mille et mille existences laborieuses ?

Nous demeurons hantés par le souvenir de Sedan et d'une guerre malheureuse où les fautes furent commises par des généraux monstrueusement ignares. Sur cette guerre, sur ces péripéties, des volumes furent composés, depuis quarante ans, qui rempliraient vingt bibliothèques. Tant du côté allemand que du côté français, les auteurs de ces livres démontrent comment nos défaites furent dues exclusivement à l'incapacité fabuleuse d'un Bazaine et d'un Mac-Mahon, héroïques sabreurs de fantassins russes, de tirailleurs autrichiens, de guerilleros mexicains et de cavaliers arabes, mais stratèges incompetents dans l'art de manœuvrer

Voilà les fautes absurdes qui nous perdirent. Aujourd'hui, elles ne semblent plus à redouter. L'École de guerre forma tout un état major admirable, égal, pour le moins, à celui des rivaux. Notre artillerie, si défectueuse en 1870, paraît actuellement la meilleure de l'Europe. Notre infanterie témoigne d'une endurance, d'une ténacité, d'une souplesse et d'un allant qui provoquent, lors des manœuvres, la surprise des officiers étrangers...

La différence des effectifs ne semble pas suffisante, entre les Allemands et nous, pour désigner, à l'avance, le vainqueur.

D'ailleurs, l'histoire militaire abonde en exemples de multitudes dispersées par des forces moindres. En 1870 nous alignâmes souvent des masses analogues ou supérieures aux masses germaniques. Cette parité n'empêcha point la défaite que la seule ineptie de nos généraux consumma ..

Nous nous mesurerons avec une armée moderne comme la nôtre, prolétaire et bourgeoise, n'ayant jamais vu le feu et portant au cœur des scepticismes et des rationalismes qui sont les nôtres. Au moral comme au physique, les deux forces se ressemblent, outillées de même, pourvues de même... Sedan ne doit plus nous impressionner. Nous sommes un autre peuple, commandé par d'autres chefs et parfaitement munis... (1).

Déjà, en 1908, dans la préface de *la Morale de la France*, il avait dit :

Avec l'argent nous pouvons par la supériorité mécanique de l'armement compenser l'infériorité du nombre, d'ailleurs peu importante encore. Multiplions les batteries, les transports automobiles, les chemins de fer stratégiques la flotte et les avions jusqu'à ce que notre puissance visible inspire à l'adversaire le renoncement. Cela est possible. Cela peut s'accomplir rapidement. C'est notre devoir de le faire.

Ce devoir, il le prêcha sans faiblesse.

Sans doute, c'est là un pacifisme assez différent de celui qu'illustrèrent les penseurs qui nous ont donné des raisons de croire à la paix, et de bannir la guerre. On entrevoit pourtant plus d'un mode d'être pacifiste. Réclamer la suppression des arme-

(1) « Nous sommes assez forts », 19 août 1911, *Paris-Journal*.

ments. déblatérer contre l'armée. c'est un moyen, sans doute, de manifester ses sentiments : ce n'est pas un moyen positif. Rechercher les conditions idéales d'un régime de paix universelle, les recommander, les opposer aux douleurs des guerres, c'en est un autre : qui n'est pas plus positif. Car, s'il ne sied pas de détruire sans envisager les conséquences de l'acte, il ne sert de rien de bâtir dans les nuages. Et la réalité que limitent les réalités ambiantes, pour s'accommoder avec les espérances pacifiques, exige des égards que n'ont ni les rêveurs, ni les contempteurs de l'époque.

Paul Adam, lorsqu'il redoutait la guerre, n'a pas dénigré l'armée : au contraire, il a fait ce qu'il a pu pour faire reconnaître son prestige et accroître ses chances de victoire. Mais, simultanément, il tentait de montrer au peuple que sa volonté serait plus forte que celle des monarques impérialistes, — si elle s'affirmait. Il n'a pas dépendu de lui que les socialistes de Bebel fussent incapables de tenir les promesses faites à Jaurès. Il n'a pas dépendu de lui que la discipline et l'union qu'il avait recommandées aux travailleurs européens fussent irréalisables, par la faute des travailleurs eux-mêmes, incapables de solidarité et d'intelligence. Et s'il a ébauché des constructions pacifiques, il n'a pas dépendu de lui, non plus que l'époque et le mauvais vouloir collectif fussent hostiles à leur réalisation.

Il l'avait prévu dans *le Mystère des Foules* :

En tous les temps les sages avaient honni le délire de la guerre, et en tous les temps la guerre avait enthousiasmé les foules.

siasmé les foules, car enfin là, seulement, la rancœur de la peine humaine s'assouvit, après de longues et cruelles patiences. Par la haine aussi les peuples se connaissent et s'aiment.

Et si, durant les combats, il a décrit « la nouvelle vie », qui ne voit que ce ne fut pas sans la plus sincère amertume :

Partout l'air crie, la terre frissonne et saute ; les villes s'écroulent, les peuples sont moissonnés, les flottes s'engloutissent dans les abîmes de la mer ; et jamais il n'y eut sur la planète, tant de savoir ni tant d'opulence pour multiplier les catastrophes défensives, offensives. C'est la nouvelle vie... (1).

Taine croyait que tout est possible à l'intelligence humaine ; tout. Paul Adam a pu le vérifier : tout ; elle est même capable de consommer l'anéantissement de ses œuvres. Mais comment eût-il approuvé cela ? Cela qui (justement) ruinait l'intelligence ? Car il le savait : ne l'avait-il pas marqué dans *l'Enfant d'Austerlitz* : la pensée, la justice, l'intelligence sont triomphes d'esclaves ? « En tous les temps, dit Omer Héricourt, l'intelligence comme une riposte différente et nouvelle, remplaçant le glaive brisé et les muscles garrottés, était née de la réflexion des vaincus ! » Comment mieux définir l'antinomie du glaive et de la raison ? Et comment mieux montrer son mépris pour la force brutale que par ce jugement qu'Adam appelle « la leçon des Chinois (2) » ?

(1) « L'Information », 5 septembre 1915, *L'Information*.

(2) « La leçon des Chinois », 5 août 1910, *Paris-Journal*.

Contents de peu. ils ont supprimé la plupart des besoins qui nous harcèlent et contraignent au travail, à l'ennui, à la haine nos multitudes ouvrières. Vénérant l'érudition dans la personne des mandarins, détestant la force dans la personne de leurs militaires ils parurent obéir aux prescriptions de notre divin Arouet, ridiculisant la guerre dans les fameuses pages où il décrit l'étonnement de l'homme qui verrait quelques milliers de chats réunis sur une plaine. se répartir en deux camps pour se précipiter ensuite les uns contre les autres, se déchirer, s'entretuer, proclamer et couronner un César à moustaches aiguës et à miaulements impériaux. Seuls les lettrés incapables d'accéder aux grades supérieurs acceptèrent le bouton des mandarins militaires. Le Candide chinois renonce à cultiver son jardin. Bouddha, Confucius et Voltaire voient leurs belles idées philosophiques et humanitaires démenties par cette singulière résurrection d'une armée endormie pendant trois siècles en quatre cents millions d'âmes jadis cruelles.

CHAPITRE II

POUR LA PLUS GRANDE FRANCE

Un homme politique qui ne serait riche qu'en convictions et ne concilierait point avec ses principes les leçons des événements afin d'en déduire les conseils d'une action serait peut-être un partisan sincère mais, en aucune façon, ne saurait montrer les vertus réalisatrices du chef. Si la science et l'universalité sont, pour les chefs de la politique contemporaine, de rares attributs, il ne semble point que ce soit un bienfait. Ni la logique ni l'intuition ne peuvent s'exercer librement dans un perpétuel empirisme. Des expériences réalisées dans le passé ou dans l'espace, des conclusions se dégagent dont il peut être superflu de refaire les frais. On peut montrer l'âme d'un chef sans en avoir ni le prestige, ni la capacité. Rien de cela ne paraît avoir manqué à Paul Adam, l'Encyclopédiste. Du passé, il n'ignorait rien. Des manifestations extérieures ou nationales dont il fut le contemporain, sa curiosité n'a rien dédaigné, son observation n'a rien négligé.

Ecrivant au jour le jour, en marge des faits, selon la loi commune à tous les auteurs qui voient dans

le journalisme un apostolat tout autant qu'un moyen d'expression plus direct, plus immédiat que le livre, l'auteur de *la Morale de la France*, des *Disciplines*, des *Visages du Brésil*, de *la Morale des Peuples* (et de tant d'autres volumes où ses chroniques sont recueillies) n'a pu manquer de puiser quotidiennement dans les souvenirs de son observation, dans les leçons de sa curiosité, aussi bien que dans les dossiers de l'histoire. Commenter un événement contemporain, c'est le situer en prévoyant ses conséquences, en étudiant ses causes, dans l'espace et dans le temps. Quand un auteur a ainsi exercé ses talents au jeu nécessaire des prévisions et des évaluations durant plusieurs années, il a acquis, par la force des choses, des notions inconnues de ceux qui dédaignent le décevant contact des hommes et des actions journalières. Le nombre même des événements, auxquels on assiste avec intérêt et entre lesquels on discerne des parentés, constitue une expérience sans cesse enrichie, et oblige le témoin à ne considérer faits, gestes et paroles que selon la norme d'une relativité supérieure aux paroles, aux gestes et aux faits eux-mêmes. Ce que l'observateur inhabitué ne saurait évaluer avec quelque exactitude qu'après un certain recul de temps, ce dont l'importance approximative échappe au commun, prompt à s'exagérer l'ampleur du mouvement dont il n'entrevoit qu'un détail, le journaliste de talent le cote et le note immédiatement avec une justice digne d'étonner des lecteurs plus sages et moins avares d'admiration que ne sont nos concitoyens.

Paul Adam, exerçant le métier de chroniqueur, qui était le sien, a fait, toute sa vie, sans effort sur-

prenant (quoi qu'il apportât à ses moindres travaux une minutie peu commune, dont ses manuscrits surchargés de ratures et d'additions offrent un bien émouvant témoignage), ce que n'ont su faire aussi élégamment que très peu d'écrivains et ce que, en tout cas, rêvent d'accomplir les uns après les autres tous ces journalistes improvisés qui, avocats, médecins, professeurs, négociants, ingénieurs, généraux, députés, sénateurs, futurs et anciens ministres, substituent, dans les journaux et les périodiques, leurs signatures honorifiques à la signature vierge de titre des écrivains dont c'est le métier d'écrire.

A l'expérience des faits révélés par les livres ou les télégrammes, il a été donné à Paul Adam de conjuguer l'expérience personnelle des voyages au loin. Sur place, au cœur des nations étrangères, il a appris à connaître d'autres hommes, d'autres mœurs, d'autres désirs, d'autres armes que les nôtres. Il ne lut certes pas de ces Français qui se cantonnent chez eux. Comme Chateaubriand et M^{me} de Staël, comme Stendhal et Flaubert, comme Loti, comme Maurice Barrès, il a enrichi sa sensibilité de visions innombrables et son esprit de souvenirs précis. Comment, voyageur habitué à confronter les valeurs au gré des latitudes, ne eût-il pas assuré ses convictions contre les dangers de l'absolu ? Curieux des pays étrangers connaissant leurs besoins et leurs vœux, comment n'aurait-il pas bien jugé leurs collectives actions, c'est-à-dire leurs politiques ?

I. — VUES GÉNÉRALES.

Un gouvernement avisé eût trouvé en Paul Adam un diplomate d'exception. J'en veux pour preuve, ses propres écrits, livres de conseils insuffisamment médités par ses lecteurs et ses pairs. On déplore que la voix d'un Paul Adam, muette mais imprimée, n'ait pu avoir la même influence que celle des tribuns de hasard assemblés dans un Parlement. Ce n'est, hélas ! pas sur son époque qu'un grand écrivain peut agir, désormais Il faut, aux politiciens, pour être écoutés, les tréteaux d'une réunion publique La presse qui commente leurs propos, dans chacun de ses organes au même moment, ignore avec obstination l'article mieux pensé, plus réfléchi de l'écrivain qui a le tort de n'être pas élu de la masse pour avoir raison et droit à quelque attention

S'il eût gouverné, ou contrôlé des actes de gouvernement, Paul Adam aurait exigé, notamment, depuis 1905, un armement plus intense de la France. Il voyait, nous le savons, dans l'épouvante de la force, le meilleur gage de paix Ce pacifiste socialiste savait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur l'Allemagne. Et lui qui a loué Lamartine, parce que :

. Onze années avant la marche des zouaves sur Turbigo, soixante trois années avant la prise de Tripoli, Lamartine avait compris tout d'abord que le problème de l'équilibre européen se résoudrait par la résurrection de la puissance méditerranéenne. Contre les forces opprimantes des Germains il n'était, il n'est qu'une résistance possible. l'entente des races parlant toujours les

patois romains et trouvant leurs exemples de justice ou d'honneur chez les héros du l'orum, chez les fondateurs de la civilisation occidentale. . Lamartine ne fut pas seulement un ouvrier méticuleux juxtaposant la marquetterie des hémistiches et des rimes : il ne fut pas seulement un conteur aux descriptions évocatrices. Il fut mieux que cela. Il fut un esprit assez robuste pour comprendre le rôle des lettres dans l'État. pour adapter ses talents à ce rôle, et pour inspirer, par le moyen de ses œuvres, les idées générales qu'il crut utiles au développement de l'humanité comme à la gloire de la nation... Chacun de ces génies a composé l'âme de plusieurs générations et l'âme actuelle de la nation tout entière. Car, si l'élite vit avec les esprits de Montaigne et de Flaubert, les bourgeois pensent encore selon Balzac, le peuple comme Hugo, les officiers comme Pierre Corneille, les aristocrates comme Chateaubriand, les professeurs comme Voltaire, les politiques comme Jean-Jacques, Diderot, ou Zola... (1).

Lui, disons-nous, qui loua Lamartine d'avoir fait figure de grand homme politique, sut en être un autre, à qui ne manqua que l'occasion de descendre sur l'agora, mais non celle de continuer l'œuvre multiple et parallèle des génies qu'il louait en outre.

Relisons *le Lion d'Arras* :

Les Prussiens sont vraiment les ennemis de la liberté en Amérique comme en Europe.. Ici, par delà les océans, eux et nous ne sommes que les gestes et les cris de deux rêves. Cris et gestes adversaires, et qui s'entre-tuent depuis le temps des Cimbres et de Marius, quand les multitudes hurlantes de la Barbarie et les légions de la loi romaine, pour la première fois, s'affrontèrent dans la vallée du Rhône...

(1) « Lamartine et l'Europe », 10 octobre 1911, *le Figaro*.

— Oui, le soldat de la force conquérante et le soldat de l'esprit civilisateur se rencontrent encore... (1).

Réduisant, selon sa coutume synthétique, les actes à l'idée qui les inspire, il *savait*, ainsi, quelles probabilités guideraient l'Allemagne prussianisée à la conquête de l'Europe. Combien de fois, dans ses articles, n'a-t-il pas recommandé la lecture des travaux de Jules Huret, connaisseur mal écouté des secrets germaniques, et l'*Alerte* de Pierre Baudin (2)? Il en tirait toujours la même déduction qu'à paraître redoutables, militairement invincibles, nous aurions gagné la paix, — malgré ce regret qu'on aurait pu épingle au chapitre de ses pensées pacifiques, mais qui ne sera pas ici déplacé :

Il semble absurde et très évidemment, de dépenser en achats de canons, projectiles et fusils, depuis un tiers de siècle, tant de milliards qui eussent suffi pour couvrir l'Afrique de routes, de voies ferrées, de ponts, d'usines et de villes pour civiliser le continent noir, pour lui faire produire quantité de froment, de bétail, à très bas prix, afin d'améliorer l'aise humaine. Malheureusement nous vivons dans l'ère barbare dont Socrate déjà flétrissait la manie tueuse. Il faut nous résigner à l'endémie, comme nous nous résignons à subir l'alcoolisme, la tuberculose, la grêle et les inondations.

Tant que l'aristocratie prussienne commandera les Allemagnes, la guerre demeurera menaçante, en dépit des efforts pacifistes et internationalistes. Il importe de se préserver. Voilà tout... (3).

(1) P. 216.

(2) Voir notamment dans les *Disciplines de la France* le chapitre *l'Europe et la France* où sont prévues et exposées bien des *raisons* de la politique germanique. A noter que cet ouvrage parut en 1908, pour recueillir des articles ou études bien antérieurs.

(3) *Ibid.*

Et pas plus qu'on ne sut se préserver de la tuberculose ou de l'alcoolisme, on ne sut se préserver de la guerre, — bien que Paul Adam lui-même feignît alors de croire à la supériorité tactique de notre armée sur l'allemande, comme il feignait de croire à l'épuisement financier rapide de l'adversaire, en cas d'un conflit prolongé.

Citons encore le même ouvrage :

Point de guerre. C'est entendu Nul ne veut engager la coûteuse. la terrifiante partie. Mais chacun veut sur l'échiquier diplomatique, dresser des prises formidables, qui, sans sortir de leurs cases, lui garantissent les avantages d'une victoire. Or, le jeu est dangereux A se mesurer et à se bluffer continûment, telles puissances peuvent tout à coup se trouver engagées dans un débat sans issue pacifique...

Le jeu est dangereux ! Il le savait bien, que son remède ne prévaudrait pas contre le mal. Mais le moyen de faire entendre raison à ceux qui auraient dû le savoir comme lui, comme Barrès, comme quelques autres qui, sans amour pour le militarisme, comprenaient le devoir patriotique puisqu'aussi bien ils étaient patriotes et sincères — de mieux armer leur nation. Celui qui rêvait de devenir « l'empereur de l'Europe » a voulu ce jeu dangereux.

Dans le temps qu'il prédisait cela, sans d'ailleurs parvenir à se représenter très objectivement ce que serait la lutte, Paul Adam suivait l'évolution des sentiments britanniques. D'un journal (1) il détachait même cette phrase dont les survivants tire-

(1) *Neue Politische Correspondenz*, citée par P. Adam, *op cit.*, p. 61.

ront le profit rétrospectif qui leur conviendra et qui éclaire toute la religion de Paul Adam :

Si la France (dans l'éventualité d'une guerre) veut tirer les marrons du feu pour l'Angleterre nous aurons soin d'attiser la fournaise ..

Il semble que si les hommes politiques qui négocieraient les détails de la participation anglaise, une fois celle-ci décidée, durant les dernières guerres, avaient connu cet avertissement et compris sa valeur, ils auraient, pour le règlement des dettes par exemple, préparé des engagements différents de ceux qui, la fournaise apaisée, placent la France dans la ridicule situation de devoir quelque chose au pays qui a, réellement, digéré les marrons. — Parce qu'il avait appris à connaître l'esprit anglais, Paul Adam se serait attendu à cette humiliation, comme il s'attendait à la catastrophe de 1914, après les avertissements de 1905 et de 1911, après avoir, surtout, constaté, à La Haye, l'attitude rebelle à tout projet de paix sérieuse, adoptée non seulement par les représentants germaniques, mais par ceux de la Grande Bretagne. A ces souvenirs, que d'allusions, au cours de ses écrits ! et que d'allusions mal comprises !

De même, il a noté que :

L'Amérique du Nord se germanise avec une promptitude stupéfiante. Les cinq cent mille Teutons de New-York, les deux cent mille de Saint-Louis règlent la lutte pour la vie dans l'Union, et au bénéfice de la classe qu'ils représentent. Nul doute qu'en pays latins ce même phénomène se produirait. .

Et c'est le motif pour lequel ce pacifiste trop politique pour se laisser duper refusait d'approuver les campagnes de la Confédération générale du Travail prônant moins le désarmement universel que la soumission économique de la France au despotisme berlinois.

Comptait-il sur l'aide russe ? Il l'a dit. Mais il a dressé aussi, ailleurs, le bilan de l'alliance franco-russe en réaliste à qui le mysticisme de l'amitié ne suffit point :

L'Alliance franco-russe a beaucoup amoindri le sens de l'énergie nationale. . Aujourd'hui, nous en sommes à nous demander si l'alliance franco-russe n'a pas servi la puissance allemande qui a vu décliner la vigueur de nos caractères, qui a vu les plus fastidieuses disputes religieuses abêtir vingt ans nos esprits parlementaires, qui a vu notre flotte se fondre, notre commerce avec notre industrie tomber du second au septième et huitième rang, notre armée perdre le cinquième de ses effectifs. Moins rassurés par une telle alliance, peut-être les Français eussent-ils mieux compris l'impérieuse nécessité de se vouloir très forts, très munis, et très nobles...

Impartialement, et quelle que soit notre préférence de citoyens, se fût-elle vouée même aux aspirations des socialistes, il faut convenir que la France n'a rien gagné de positif en Europe, depuis quarante ans, qu'elle n'a connu aucune des progressions manifestes chez les peuples émules d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique. Jadis nos égales, ces grandes nations, aujourd'hui, dépassent notre niveau commercial, industriel, militaire et moral. Notre *standard of life* est totalement inférieur à celui des patries concurrentes. Et le pis n'est pas cela, mais l'indifférence en quoi le déclin nous laisse (1)...

(1) « La métamorphose de l'esprit français », 12 avril 1911, *Revue hebdomadaire*.

Si, la plupart du temps Paul Adam s'est montré le plus optimiste des hommes, on avouera que les réalités les moins souriantes n'échappaient guère à sa vigilance. De l'amitié russe, nous n'avons guère récolté qu'un héritage de haine. Le bolchevisme a été follement redouté et commenté en France. Cependant, on l'exploitait — contre nous — d'Allemagne (1), ainsi que l'a très bien vu Paul Adam :

Les concitoyens de Karl Max adoptent momentanément ses formules pour obtenir l'alliance de la masse russe avec la masse germanique dans un temps prochain.

Si les Bolchevicks l'emportent à force de cruautés, s'ils établissent par la terreur une autorité solide Berlin leur représentera qu'il les a secondés, qu'il a combattu l'Europe adverse de leurs théories, qu'il les a rendus maîtres des provinces baltiques qu'il leur a procuré les armes, les artilleries, les moyens de destruction nécessaires à l'avènement de leur puissance, qu'il peut seul les ravitailler, leur vendre ou leur acheter qu'il leur a laissé, par cent mille, des prisonniers allemands pour encadrer les gardes rouges, manier leur artillerie, conseiller leurs tacticiens et leurs stratèges Si les Bolcheviks succombent, Berlin démontrera aux socialistes révolutionnaires que la République allemande est la réalisation même de leur idéal, qu'ils se trouvent voisins, que la Pologne est perméable, que, par leurs échanges, ils s'enrichiront mutuellement. Dans les deux cas, une Allemagne républicaine, marxiste au moins d'intentions, rassemble toutes les chances de restaurer la force moscovite, de se l'adjoindre, et de l'enrégimenter dans ses combinaisons stratégiques.

Cela ne fait point de doute. Et il faut, à tout prix, l'empêcher. Ou nos immenses sacrifices auront été inu-

(1) Et, moins craintifs, Ang'ais et Italiens se préparaient au même moment à l'exploiter différemment, à leur profit.

tiles. Avant dix années la germanisation économique et militaire de l'ancien empire russe sera le fait accompli (1).

Du moins. Paul Adam qui voyait la liberté et la vie de l'Occident mises en péril par cette entreprise, n'aura-t-il pas le chagrin de constater qu'une fois encore il n'avait pas eu tort... et qu'une fois encore son avis n'a pas été compris.

On a vu plus haut, au chapitre des anticipations, quel était le traité de paix prévu par Paul Adam. Durant les guerres, il fit campagne tour à tour pour le Portugal, la Roumanie, le Danemark, la Pologne, l'Italie, associés ou amis, états présents ou futurs qu'il associait à ses espoirs :

Avec la bravoure qui nous convient, M. Stephen Pichon a déclaré : « Nous ne séparons pas de la nôtre la cause de la Pologne Elle doit être une, libre, indivisible. » La sévère, la belle leçon donnée aux maximalistes si près d'abdiquer tous leurs principes afin de dominer en les abusant, leurs multitudes frivoles. M. Stephen Pichon a tenu le langage digne de la République, et qui grandit la Nation aux yeux du monde. Notre but de guerre, le voilà. Vaincre, en effet, pour affranchir les peuples le Polonais comme le Serbe, le Lithuanien comme le Tchèque. La guerre aux tyrans, la paix aux nations C'est la formule de 1792 celle de notre tradition essentielle.

A supposer que nous hésitions à désagréger l'empire des Habsbourg, nous souhaitons du moins que, dans les cadres politiques de l'Autriche-Hongrie, la Bohême, la Croatie, la Bosnie Herzégovine vivent selon leurs mœurs, leurs coutumes historiques, leurs aspirations de race.

1) « Pour la vie et la liberté de l'Occident », 1^{er} janvier 1919, *l'Information*.

Nous souhaitons que la Pologne affranchie recouvre la souveraineté de sa république antérieure à la conquête barbare des Germains durant le XVIII^e siècle. Nous souhaitons que ces nationalités bien définies par cent ans de luttes contre leurs oppresseurs puissent trouver sans peine des amitiés efficaces en Roumanie intégrale, en Ukraine indépendante, en Grèce délivrée de ses maîtres allemands, en Arménie arrachée à ses bourreaux turcs (1).

S'il pouvait savoir par quels traités de paix les Alliés, à Lausanne, ont mis fin à l'état de guerre entre eux et la Turquie, combien son inquiétude serait encore aggravée ! N'avons-nous pas assisté au mariage intimidant d'Angora et de Moscou ?

De Berlin à Constantinople, désormais, le chemin le plus court passe évidemment par Moscou. Cela est-il nouveau ? Dès 1913, à M. Monis, qui se croyait homme d'Etat, il donnait des conseils dont, plus tard, ses successeurs semblèrent parfois comprendre la sagesse ; mais ils ont bientôt désespéré les écrivains clairvoyants qui pensaient depuis longtemps avec Paul Adam que :

L'Asie mineure devient dès maintenant un pays de protectorat germanique... Habiles, nous ne devrions viser qu'à échanger nos droits traditionnels en Syrie contre des avantages formels dans l'occident de l'Afrique. Sur la terre de Carthage il nous faut demeurer intransigeants et même forcenés ; mais au delà de la péninsule italique, vers l'est, nous ne pouvons demander que de la déférence pour notre passé, que de la liberté pour nos œuvres de commerce et de propagande strictement in-

(1) « Le conseil de Robespierre », 7 janvier 1918, *l'Information*.

tellectuelle... En Asie mineure, nous ne pouvons rien que subir des rebuffades et des humiliations (1).

Au lieu de cela, depuis 1918, quelle politique a-t-on suivie ?

Durant les guerres où la Porte lia sa cause à celle des ennemis de la France, Paul Adam entrevoyait *l'Irrémédiable décadence de la Turquie musulmane* (2) ». Et de présenter son vœu de pacification des Balkans par la création des *États-Unis byzantins* (Grèce, Roumanie, Bulgarie, Turquie, Arménie, etc..., groupées autour de Byzance). Mais on a cru garantir l'Europe contre toute surprise balkanique en laissant mécontents aussi bien les Grecs (3) qui, pourtant, ne furent pas contre nous

(1) « Nos erreurs en Asie turque », décembre 1913, *Dépêche de Toulouse*. Consulter aussi, dans le même journal 8 février 1914, : « les Turcs et la Paix ».

(2) « Rome et Byzance », 23 octobre 1916, *l'Information*.

(3) Il faut noter, à ce propos, qu'on avait d'ailleurs tout fait pour dissuader les Hellènes d'agir à nos côtes. Et Paul Adam l'avait bien vu qui, dans *l'Information* du 2 novembre 1915, écrivait :

« Ici même, n'avons-nous pas mis en garde très discrètement la commission des affaires étrangères contre le danger de dire aux Balkaniques : « N'espérez plus Constantinople », quand fut tiré le premier canon dans les Dardanelles ? Le Grec, le Roumain, le Bulgare se sont chacun proposé, depuis 1880, de reconstituer un jour l'empire byzantin, avec la ville des *Comnènes* pour capitale ? Leur annoncer la ruine de cette illusion c'était les rendre fatalement et tous trois presque hostiles aux Alliés... »

Mais ce que savaient les écrivains curieux des problèmes orientaux, ministres et diplomates l'ignoraient... et l'ignorent encore.

En Asie mineure, ils n'ont pas mieux suivi le conseil favorable à l'Italie que le conseil favorable à l'Angleterre, que leur avait donné Paul Adam. (Cf. « Rome et Byzance », 23 octobre 1916, *l'Information*) :

« L'influence de l'Italie doit être considérable, dans l'Orient européen si les Alliés désirent qu'à jamais la route de l'Asie et du golfe Persique demeure fermée aux gens de Hambourg aux marchands de Vienne. Sur une Italie puissante, secondée par la France, les peuples qui furent jadis les Byzantins pourront s'appuyer dans l'avenir

durant les guerres, et les Turcs chargés de présents, battus mais victorieux, et libres de recommencer quand il leur plaira les massacres de chrétiens contre lesquels si souvent, avant nous et comme nous, protesta Paul Adam. A l'Allemagne, la politique française suivie contrairement aux conseils de l'auteur de *Basile et Sophia* a donné en Orient deux vastes succursales : Russie et Turquie.

De soutenir si mal ses intérêts, quel gré nous pouvait témoigner la Grande-Bretagne ? Et combien, suivant le conseil de Paul Adam, n'eût-il pas été plus sage de la laisser arbitrer librement la paix orientale ! En échange, quelles compensations ne nous eût-elle pas accordées en Afrique ?

Cette idée d'arrondir le plus possible, et de réunir, entre eux, de façon à ne former qu'un seul empire, nos domaines d'Afrique, Paul Adam la chérissait fort. Cela nous permettrait de renoncer à de trop lointaines et trop coûteuses possessions, également enviées de nos rivaux d'Afrique. Cette politique coloniale, on l'avoue en passant, paraît d'ailleurs

et garder la rive de la Méditerranée, derrière le rempart des Balkans ».

Un peu plus tôt, à propos de la condamnation à mort par le gouvernement autrichien du Dr tchèque Krainares, Paul Adam conseillait une intervention française consistant en mesures de représailles, parce que :

« Cent cinquante millions de Serbes, Tchèques, Polonais, Croates, Russes nous dédieront leur gratitude dès que nous aurons ainsi menacé de représailles, avec eux, le despotisme autrichien sous lequel pâturent quatre nations slaves au supplice. » « Le Crime nouveau des Barbares », 12 juin 1916, *Information*.

L'on s'est bien gardé de suivre ce conseil mieux que le précédent. Au reste, Paul Adam n'avait pu prévoir ni l'invraisemblable Mussolini, ni le miraculeux Mustapha Kemal pacha auxquels nous devons une situation complètement retournée — au détriment de la France.

seule rationnelle aujourd'hui encore, à beaucoup d'esprits moins friands de poésie que de réalités. La France en Afrique, l'Angleterre en Asie : c'est un programme que l'auteur de *Notre Carthage* n'a pas formulé d'aussi rigoureuse manière ; mais qu'il est permis de déduire de ses conseils :

Est-ce donc folie d'envisager avec sérieux le possible de sessions qui dotant de magnifiques territoires l'Angleterre, nous permettrait de lui demander en retour des compensations aux bords du Niger, et sur la côte occidentale de l'Afrique...

En un seul empire nos colonies de l'Afrique septentrionale, occidentale et soudanaise se rassemblent. C'est l'ancien empire de Carthage. La troisième république le recompose et le complète ..

Et il ajoutait :

Les Alliances utiles ne durent pas des siècles (1).

Avertissement insuffisamment médité, du voyageur que nous retrouverons tout à l'heure, en Afrique même, — et que nous avons vu déjà fier du pays qui est le sien et de son rayonnement sur les autres nations. On se fait partout, dit-il, une idée de la France au dessein de laquelle il serait prudent et logique de conformer respectueusement la politique

(1) « L'Asie et l'Afrique françaises » 11 novembre 1910 *Dépêche de Toulouse*. Cf. aussi, sur le même sujet, « les Moyens de Solution », 20 décembre 1910, *Paris-Journal* ; et encore, « les Tyrans d'Afrique », 14 mai 1911, *Dépêche de Toulouse*. Dans ce dernier article Paul Adam revient sur sa proposition d'échanger avec l'Angleterre et l'Allemagne des colonies mal situées par rapport aux autres possessions de chacun de ces pays. C'est à propos de la question marocaine ; un journal allemand s'était emparé de cette idée pour offrir à la France le Togo et le Cameroun en échange de Madagascar, c'eût été un marché de dupes, et il le repoussait avec indignation.

rationale, afin de ne blesser nulle confiance, de n'aggraver nulle sympathie

En presque tous les milieux, ceux de la Russie, ceux de l'Égypte et de la Grèce, comme en ceux de l'Amérique yankee, cubaine ou brésilienne, comme en ceux de l'Afrique soudanaise, les Slaves et les Hellènes, les Latins les Bambaras même connaissent essentiellement de notre histoire, la pensée de l'Encyclopédie, son acte, la Révolution son geste, les guerres napoléoniennes libératrices des peuples asservis par le despotisme des anciennes monarchies. Parlez à tel pope enfoui dans les neiges de sa forêt, à tel étudiant accroupi dans la mosquée d'El Azar, à tel lieutenant d'evzones buvant le raki devant un café de Corfou interrogez les passants rapides sur le pont de Brooklyn ou les agréables flâneurs contemplant les phosphorescences du golfe du Mexique derrière les balustres de l'hôtel Miramar ; écoutez les étudiants de Pernambuc aux yeux de feu, s'enthousiasmer dans leur belle Faculté de Droit ; causez avec un des chefs Toucouleurs Peuhes ou Bambaras que nous avons affranchis de la terreur esclavagiste et qui, dans nos écoles régimentaires apprennent les faits principaux de nos annales ; revenez à Rome ouïr les conversations du Corso et, à La Haye, celles de la Place du Vivier, vous apprendrez de toutes ces bouches aux ascendances hétérogènes que la France existe dans l'admiration des peuples pour l'œuvre de Rousseau de Voltaire, de Lafayette, de Danton et de Bonaparte, pour celle de Lamartine et de Hugo, ceux-ci considérés comme politiques.

Avant la Révolution, pour toutes ces élites, notre histoire se confond avec l'histoire embrouillée de l'Europe barbare et médiévale. La France, c'est le territoire conquis par une tribu germanique comme presque tous les territoires occidentaux de l'Empire romain et soumis à la brutalité du féodal, du leude, du roi blond contre qui lutte l'évêque avec ses clergés, loyaux dépositaires des principes latins, de la charité, de la fraternité chrétiennes, hardis fondateurs du communisme cistercien, courageux défenseurs des vaincus auxquels l'église offre l'abri

luxueux et consolant de sa nef, et l'abbaye, l'asile presque toujours inviolable de son cloître. Des siècles vivent; et, peu à peu, les vaincus se relèvent. Éduqués, instruits, éloquents et vibrants, ils ont les exemples de la République romaine sur les lèvres et dans leurs lèvres. Le contrat social est ébauché à Yorktown. Lafayette et Franklin triomphent d'abord. La tête du dernier roi barbare tombe sur la place de la Révolution, et le César latin oblige les armées germaniques à se retirer de l'Italie, à respecter le nouvel étendard de la Foi consentie par la Nation selon les principes du Forum. Alors le monde entier acclame et tressaille. Miranda et Bolivar quittent successivement Paris et l'atmosphère de la Convention pour soulever les libéraux du Vénézuéla. L'Espagnol Riégo, prisonnier de nos troupes, y apprend la vérité nouvelle et rêve aussitôt de donner à l'Espagne une Constitution. Le colonel Pepe médite la révolution de 1820 à Naples. Quelques convulsions, et le lendemain de février 1848, à la voix de Lamartine, l'Europe presque entière devient constitutionnelle. Plus tard les sons de notre *Marseillaise* retentiront dans Pétersbourg et dans Moscou, à Constantinople, à Téhéran, sur les bords du Yang-Tsé-Kiang. Tous les Américains du Nord et du Sud ont, depuis 1781, vécu, souffert, lutté, évolué avec les idées que Franklin fut chercher dans la loge maçonnique de Lafayette que Miranda recueillit dans les rangs de l'armée jacobine en marche, sous les ordres de Dumouriez, pour affranchir les Flamands et les Hollandais de la tyrannie autrichienne.

Derrière cela s'effacent les œuvres d'un saint Louis, d'un Louis XIV, d'un Richelieu, d'un Louis XV. Injustement peut-être, mais réellement. Si jadis Waterloo et Sedan furent pour certains les défaites imméritées de Napoléons insoucieux de leur mission première, reconstituant une tyrannie dynastique pareille à celle des vieux conquérants germains et de leurs descendances, *aujourd'hui*, ces deux noms de batailles signifient, pour la plupart des élites pensantes, l'odieux triomphe des aristocraties belliqueuses et autoritaires contre le peuple des libérateurs.

Car ce peuple de libérateurs beaucoup moins apprécié, il faut bien le dire, et alors considéré comme en décadence, sauf pour les choses des arts, ce peuple de libérateurs reconquiert à peu près son influence d'autrefois. Certainement les découvertes successives de Pasteur, de Berthelot, de Branly, la course des premières automobiles dans nos parcs la capture des premières ondes hertziennes dans nos laboratoires, la plongée des premiers submersibles dans nos ports, l'éclat du premier radium dans le cabinet des Curie, l'essor durable des avions dans nos airs, selon les théories de notre Mouillard, tous ces miracles ne furent pas sans nous restituer une bonne part de l'admiration perdue. Tandis que nos commerçants, incapables de soutenir les concurrences, donnaient, par leur inertie et leur maladresse, une piètre opinion de leur pays au dehors, tandis qu'ils le trahissaient par leur cupidité trop empressée, trop malhabile, par leur avarice sordide, par leur méfiance inique et outrageante devant le crédit des places étrangères nos savants, nos artistes et nos financiers rendaient à la patrie son prestige (1).

De telles constatations déterminent évidemment une certaine politique étrangère, une politique républicaine et qu'un seul pays d'Europe pourrait pratiquer... celle qu'il ne pratique d'ailleurs pas, parce que les hommes qui la font n'ont pas assez voyagé, ni assez lu avant d'accéder au pouvoir, pour percevoir le sentiment directeur que Paul Adam rapportait de chacune de ses excursions hors de France :

Que demain l'Allemagne l'Angleterre et les États-Unis se désagrègent en mille petites patries à la suite de cataclysmes politiques d'ailleurs tout à fait improbables rien ne disparaîtrait d'essentiel avec leurs unités

(1) Aspect de la France au dehors », 20 janvier 1913 *Depêche de Toulouse*.

rompues. La disparition de leurs pouvoirs militaires et diplomatiques ne serait pas une perte évidente pour les élites actuelles répandues sur les deux hémisphères. Que la France au contraire, disparaisse en tant que force historique, tous les libéraux, tous les socialistes de l'univers croiront avoir perdu leur principale chance de triomphe définitif et prochain (1).

S'il en était ainsi en 1913 est-on bien certain qu'il en soit encore de même à présent ? et pourquoi ?

Un système politique implique une succession d'idées conséquentes et d'actions conjuguées en vue d'une fin déterminée. Aurons nous réussi à montrer dans son ampleur le système élaboré et défendu par le journaliste et le chroniqueur Paul Adam ?

II. — PAUL ADAM, L'AFRICAIN.

Il y a, désormais, ce qu'il est convenu d'appeler des écrivains coloniaux. Coloniaux, les écrivains français qui sont allés aux colonies, l'ont dit dans des livres. Il en est d'illustres, tels MM. Pierre Mille, qui visita Madagascar ; Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt, annonciateur de difficultés indo-chinoises ; Marius Ary Leblond, venus des îles glorieuses des souvenirs de Leconte de Lisle et de Heredia, en passant par Madagascar, avec Gallieni ; Jérôme et Jean Tharaud voyageurs marocains, enchanteurs syriens ; Robert Randau, l'Africain :

(1) « Aspect de la France au dehors », 20 janvier 1913. *Dépêche de Toulouse*.

et que je n'oublie pas M. René Maran, le benjamin de cette liste, peut-être mais non le moins intéressant ; Roland Dorgelès aussi.. et l'on ne saurait se permettre d'oublier Loti, le Chateaubriand musulman, ni Claude Farrère, ce Loti bouddhiste, ni Maurice Barrès qui, lui aussi, fut en Syrie. Eh bien j'en oublie ils sont trop ! — aucun de ces colonisateurs et voyageurs chargés de gloire n'a peut-être — si ce n'est Loti — visité tant de pays que Paul Adam. Aucun, à coup sûr, n'a de surcroît, combattu avec plus d'ardeur pour l'émancipation coloniale de la France. Un Loti, un Farrère, les Tharaud sont des narrateurs incomparables ; mais les couleurs, les costumes, les visages du sol et ceux des êtres les intéressent bien plus que les idées. Avec Paul Adam, comme avec Ajalbert et Barrès, au contraire, les images pittoresques sont mises au service des idées. Au reste, on n'oublie point d'évoquer, quand on nomme quelques écrivains coloniaux, le visage bronzé par le soleil du voyageur des *Visages du Brésil* et des *Vues d'Amérique*, comme l'auteur de *la Ville Inconnue* et de *Notre Carthage*.

Il convient d'étudier de ce point de vue l'œuvre de Paul Adam, l'Africain. Je lui donne le surnom de *Scipion*, parce qu'il s'est baptisé ainsi (1) :

Vous êtes un colonial ? m'a-t-on demandé souvent. — « Non, mais je suis un Africain », ai-je toujours répondu.

(1) « L'équité dans Carthage », 21 septembre 1913, *Dépêche de Toulouse*. Dans cet article, Paul Adam demandait avec énergie que le colon africain fût protégé contre les exactions de certains exploitants.

En effet, je passe une bonne part de ma vie à regretter que les efforts dépensés par nos pères en Asie, en Amérique centrale, en Océanie ne l'aient pas été sur la terre d'Hamilcar et de Jugurtha...

De tous les écrivains dits « coloniaux », il est celui qui a le plus parcouru et le mieux aimé le continent noir ; il est celui qui lui a consacré le plus d'efforts ; il est celui qui a le plus fait pour que l'Afrique où « Notre Carthage » se trouve enclose devienne le complément, direct, si j'ose dire, économique et militaire de la France. Pour commencer, depuis 1911, avec son ami le général Mangin, il a réclamé la constitution de l'armée noire : 100.000 hommes, volontaires, seraient venus se mettre à la disposition de la France, au premier signe. Et le général Mangin assura quelque part que ce nombre aurait pu aisément être triplé (1). Il aurait suffi (2) de verser aux familles des soldats une allocation de cinquante centimes par jour. Cette armée aurait pu être très utile, en 1915 aux Dardanelles. Mais pour la constituer, on a attendu 1916 et 1917. Or qu'écrivait-il, en 1911 ?

Recruter une armée parmi ces citoyens nouveaux (les indigènes des colonies), c'est affirmer encore le principe de la Révolution qui voulut : le principe de l'égalité cutanée, la suppression de l'esclavage et de la traite. Au moment où nos effectifs européens diminuent sans cesse faute de naissances croissantes, il faut songer à défendre

(1) Sur cette question outre les ouvrages de Paul Adam, il faudrait consulter l'ouvrage de M. Alphonse Seche qui a préfacé le *Général Mangin Les Noirs* ainsi que le livre de Mangin : *L'Afrique Noire*. Et sur l'esprit si méconnu des noirs, le remarquable témoignage de M^{me} Lucie Cousturier *Des Inconnus chez moi*, devrait être retenu.

(2) « L'Armée noire », 2 août 1915, *L'Information*.

notre immense empire africain avec d'autres troupes que celles cantonnées en Algérie, mais rappelées en France dès la première heure de la mobilisation (1).

On ne trouvera pas Paul Adam en contradiction avec soi-même. Il convient de remarquer ici que le colonisateur est toujours en accord avec les principes révolutionnaires. Ne découlaient-ils pas des idées romaines ? et Carthage ne fut-elle pas la force de Rome ? — Carthage (il désigne sous ce nom historique notre empire africain) fera la force de la France, quand on voudra. Préfaçant *Notre Carthage*, ouvrage posthume, le général Mangin écrivait : « Notre Carthage est sur le Sénégal et le Niger. » C'était la conviction de Paul Adam. Il l'a dite et redite. A quantité d'articles, il a donné ce titre : *Notre Carthage*, avant de le destiner au recueil des souvenirs du voyage qu'il fit au Sénégal, au Soudan, sur les rives du Niger, à Tombouctou, autour du Tchad (2).

Il croyait en l'avenir des races noires. N'ont-elles pas eu, « au Moyen Age et pendant notre Renaissance, leurs gloires (3) » ? Pourquoi, grâce à leur héroïsme et leur endurance, ne retrouveraient-elles pas semblable apogée ? Déjà, les Faïdherbe, les Roume et les Merlaud-Ponty (4) « ont rendu la fécon-

(1) « Les tyrans d'Afrique », 14 mai '911, *Dépêche de Toulouse*. Consulter aussi « la Force Noire » 14 janvier 1918, *l'Information* (écrit à propos de l'envoi au Sénégal du député Diagne pour y organiser le recrutement indigène, cet article est le cri d'une joie : enfin, on répondait au vœu de Paul Adam initiateur, avec le général Mangin son ami de la création d'une armée noire) et « l'Heure de l'Afrique » 4 février 1918, *l'Information*.

(2) *Notre Carthage*, Fasquelle, édit. 1922

3 « L'Afrique de Merlaud Ponty », 26 juin 1915, *l'Information*.

(4) Amédée William Merlaud Ponty (1866-1915) est mort gouverneur général de l'A. O. F.

dité de la vie antique aux patries » (1) noires. Des colonisateurs, il savait les vertus. C'est à propos des conquérants du Soudan qu'il écrivait :

Homère n'a point chanté d'exploits, ni Plutarque conté des vertus comparables à ceux et à celles de ces héros bronzés, de leurs chefs...

Jadis, la religion canonisait cette sorte de civilisateurs...

Je ne sais si l'avenir réserve aux pacificateurs de l'Afrique française une telle auréole. Ils la méritent cependant (2).

Mais pour que l'avenir réponde aux espérances qu'avouait Paul Adam, de longs, d'intelligents efforts étaient nécessaires, — qui le sont plus que jamais. Le devoir d'assainir les pays tropicaux lui semblait justement essentiel. N'avait-il pas constaté au Soudan, par exemple, qu'une ville comme Djenné, comptant quatre mille cinq cents habitants et plus, chef-lieu d'un gouvernement de quatre-vingt deux mille âmes, était encore, en 1911, sans un médecin ? L'administrateur, à l'aide d'un manuel, s'efforçait de suppléer à cette absence incroyable. Et ce que faisait là cet administrateur délégué d'une administration fertile en incohérences augmentait grandement son prestige de chef : « Cette lutte contre la mort, écrivait Paul Adam, en demandant des médecins pour l'Afrique, augmente notre prestige de civilisateurs » (3). Qu'en dépit de l'imprévoyance métro-

(1) *Loc. cit.*

(2) « Comment on meurt au Soudan », 18 sept 1910. *Paris Journal*.

(3) « Des médecins pour l'Afrique », 16 mars 1913, *Depêche de Toulouse*.

politaine on ait obtenu là des résultats satisfaisants, c'est bien le prodige. Sans doute est ce aussi une des raisons qui faisaient dire à l'auteur de *la Ville inconnue*, quelques années plus tard :

Notre Carthage est un empire de songe, plein de richesses incomparables peuplé de héros prêts à combattre encore pour le drapeau qui les délivra des sultans esclavagistes, et qui leur fournit la liberté (1)...

La liberté, et la civilisation ; mais la civilisation exige des médecins ! — Peu importe. Paul Adam ne doutait point. Et peu de temps avant sa fin, il pouvait croire encore, — et avec raison :

L'avenir de la France se prépare en Afrique Point ailleurs. Nous prospérerons ensemble et nous déclinons ensemble.

La conquête de l'Afrique n'a pu, c'est bien évident, être voulue, ordonnée et encouragée que par des impérialistes. Tout effort destiné à accroître la puissance nationale est impérialiste : donc, immoral et blâmable, s'il s'accomplit aux dépens de peuples amoindris par le gain du conquérant. Est-ce le cas en Afrique ? Le vaincu — si vaincu il y a — ne devient-il pas, en même temps, le civilisé ? Lisons la préface de *la Ville inconnue* Avec plus de netteté qu'ailleurs, si possible, l'auteur a signifié son opinion que, dans l'entreprise africaine, il n'y a de perte, ni de dépens, pour aucune des parties :

(1) « Ceux de notre Carthage », 15 octobre 1917, *l'Information*.

Les Anglais en Nigeria et au Soudan Egyptien ; les Français au Sénégal, au Soudan central, au Tchad et au Congo, chassent, de partout le tyran. Ils affranchissent ce qui survit des nations sédentaires. Ils leur rendent la certitude inespérée de posséder leurs personnes, leurs troupeaux et leurs cases de respirer, sans craindre pour une heure prochaine l'incendie, le rapt, le pillage, la servitude ou la mort. Ressuscitées moralement, ces races reprennent confiance.

A lire le *Culte d'Icare*, incidemment, on se convainc que, pour Paul Adam, Napoléon III, souverain sous le règne duquel s'opérèrent en Afrique nos premières conquêtes, a continué l'œuvre civilisatrice de Bonaparte, grand chasseur de tyrans couronnés, habile à répandre les idées encyclopédiques et révolutionnaires, en Europe, pour le bonheur des peuples. Illusoire ou non, cette idée a la même valeur. En Afrique, on peut admettre que, depuis la pacification de l'Algérie jusqu'à la pacification du Maroc, la France, en effet, propagandiste des libertés européennes, a continué l'œuvre des chevaliers du Droit et des Carbonari :

Approuvée par le peuple qui la suit, qui peine et meurt avec elle sur les champs de bataille, l'élite, fille de la pensée gallo-romaine, se voue à la délivrance de l'Afrique, comme elle se voua dès le XVIII^e siècle à la délivrance de l'Amérique et de l'Europe.

Avec le même héroïsme, avec plus de savoir et de diplomatie, notre jeunesse militaire continue l'œuvre des soldats jacobins poursuivant les armées de la tyrannie, à travers le monde (1).

(1) Préface de la *Ville inconnue*.

L'écrivain qui a évoqué cette poursuite à travers l'Europe jusqu'à Moscou, et qui, dans ses chefs-d'œuvre — *la Force, la Ruse, l'Enfant d'Austerlitz* — a donné un sens si noble à la geste révolutionnaire et impériale, — comme il avait, dans *le Lion d'Arras*, révélé d'une manière que Taine eût prisee, la naissance des idées destinées à influencer les événements européens jusqu'à leur premier aboutissement (*la soleil de juillet*, 1830), tout logiquement, a montré, dans *la Ville inconnue*, les aboutissements plus reculés des mêmes idées, sans affaiblir — et bien au contraire — l'unité de son œuvre

Ainsi légitimé, l'effort de la France en Afrique doit être poursuivi sans relâche. Là se trouvent nos meilleures possibilités d'action.

Nous y comptons vingt millions de sujets, au moins, gens pour la plupart aussi développés que l'étaient, au début du dix-huitième siècle, nos villageois, nos artisans, nos pêcheurs, nos soldats, nos curés, nos magisters. L'élite manque seule, qui peut établir, maintenir la paix intérieure, obliger les forts à la justice envers les faibles, combattre les maladies, supprimer l'esclavage et les habitudes cruelles des fanatiques. Cette élite, nous essayons de la donner aux vingt millions d'hommes affranchis par nos armes des tyrannies qu'exercèrent les sultans du Nord et les conquérants négriers du Centre. Aucune autre de nos possessions ne nous vaut de semblables avantages. Trente heures de trajet nous en séparent. L'Indo-Chine et ses vingt-quatre millions de citoyens ne peuvent nous secourir en aucune façon, vu l'énorme voyage qu'il faut accomplir, dans un sens ou dans l'autre. Tout notre effort doit tendre, par conséquent, à multiplier les éléments de notre puissance entre la Méditerranée et le Congo. Pour des territoires importants et peuplés dans l'occident de l'Afrique, notre

diplomatie céderait avec sagesse les îles que les Austro-lyens convoitent (1).

Ça, c'est le principe même de la « politique des échanges » que Paul Adam a toujours préconisée. Il lui apparaissait que notre action en Asie s'opérait au détriment de l'action entreprise au delà de la Méditerranée. Plus haut, on a vu quels avantages il attendait d'une politique ainsi réfléchie. L'histoire, à ses yeux, la justifiait en outre :

... Toute nation encline à disperser ses efforts au loin, lorsqu'elle cesse d'être dans la partie du monde où elle agit, la seule puissante encourt les plus terribles risques. C'est l'histoire de l'Empire macédonien après Alexandre. C'est l'histoire de l'empire romain après Constantin ; celle du royaume de France après Louis XV, quand il perdit les Indes et le Canada ; ce fut encore la destinée de Napoléon, ayant démesurément étendu les tentacules de ses peuples et ainsi favorisé la naissance de la force moscovite, la résurrection du pouvoir autrichien, dès les premières défaites de la grande armée (2).

Et il concluait :

Cette nécessité de concentrations entre la Provence, la Corse et notre Afrique du Nord, dans la Méditerranée occidentale, doit influencer toutes nos combinaisons diplomatiques et stratégiques. Avec un moindre acharnement, nous pourrions donc nous cramponner à nos territoires du Pacifique et de l'océan Indien, désormais. Il suffira qu'on nous offre des compensations en Afrique,

(1) « La politique des échanges », 16 mars 1914, *Dépêche de Toulouse*. Il serait injuste de ne pas noter que l'Indo-Chine a néanmoins secouru la France en une certaine mesure, durant l'épreuve de 1914-1919. Mais à la force de la thèse cet argument d'équité ne retire rien.

(2) *Ibid.*

pour nous rendre fort traitables devant les appétits de nos émules dans les contrées australiennes (1).

L'Afrique semble avoir été l'objet d'une passion véritable, et fort légitime, pour l'auteur de *la Ville inconnue* qui a si admirablement compris la psychologie de l'officier français luttant pour faire reculer les frontières de son pays plus avant, mais aussi, mais surtout, pour répandre la civilisation latine. C'est lui qui leur fait dire en un sublime langage que « l'on peut mourir sans honte là où s'anéantissent une Chaldée, une Égypte, une Carthage, réduites en pierrailles et en poussières ; n'est-ce pas, pays de ma pensée ? » C'est assurément un genre de mort qu'il aurait choisi si choisir eût été possible. .

III. — LE THÉORICIEN DE L'IDÉE LATINE.

L'Afrique, réservoir d'hommes, source inépuisable de richesses, empire magnifique, complément direct, par le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, de la terre de Massilia, qui fait de la Méditerranée occidentale un lac français, baignant l'empire de Carthage et celui

(1) *Loc. cit.* Il convient de faire souvenir qu'environ le même moment (1914) M. Jean Ajalbert publiait son livre : *Il y a des Nuages sur l'Indo-Chine*. La politique préconisée par Paul Adam ne fut d'ailleurs pas l'adhésion de tous les coloniaux : gouverneur général de l'Indo-Chine et ministre des Colonies, M. A. Sarraut en fut l'adversaire. M. Sarraut aime beaucoup son fief indochinois. Cela se conçoit. Quelques jours plus tard, le 1^{er} avril 1914, Paul Adam opposait un argument positif à ses espérances sentimentales : pour que la France fût en sécurité en Extrême-Orient il lui faudrait une marine puissante. En 1914, ce n'était déjà plus le cas.

de l'Encyclopédie, assure à la France la primauté des nations latines. Voilà un fait. C'est un fait politique. Il situe la France dans l'Europe. Il doit inspirer une politique. Quelle politique ?

Qui a fait l'unité de l'Espagne, nation latine ? — La France.

Qui a fait l'unité de l'Italie, nation latine ? — La France.

Qui a fait l'unité de la France, nation latine ? — La France elle-même.

Qui doit faire l'unité du monde latin ?

Paul Adam répondait : La France. Et c'est le *leit motiv* de son œuvre, — l'une des directives de son effort. « Il y a des Latins », proclame-t-il, en réponse à un article de M. Maroni, et ce dans un journal romain (1), en des pages qui seront à leur place ici :

Dans un curieux article de la *Stampa* de Turin, un triplicien hier encore fervent, M. Ettore Maroni, contesta les principes de l'idée qui ressuscite et renouvelle, parmi quelques races aux patries méditerranéennes et à la culture helléno-latine, le goût de leur antique unité maintenue, jusqu'aux invasions barbares, par la forte intelligence de Rome.

Après d'autres, M. Ettore Maroni pose la question fallacieuse : « Quels sont les Latins ? Qui les connaît ? Nous connaissons ici le peuple français, le peuple italien, le peuple espagnol, entités *politiquement* déterminées, peuples de sangs divers et de destinées diverses qui n'ont de commun que le voisinage, cause de rivalités, et qui cent fois, ont été en paix parce que, cent fois, ils en étaient venus à la guerre. »

On peut répondre aisément à ces objections quelque peu démodées.

(1) *L'Italie*. Rome, 24 décembre 1911. Nous reproduisons *in extenso* l'article de Paul Adam.

L'état de guerre dans le passé, ou plutôt, dans un certain passé n'implique pas, historiquement, l'incompatibilité d'humeurs éternelles ni même la disparité. Loin de là. Étéocle et Polynice étaient frères. Et à commencer par l'Italie elle-même, nous citerions les conflits innombrables qui, pendant le moyen âge et la Renaissance, précipitèrent l'orgueil de Venise sur la jalousie de Milan la furie de Sienne contre la vanité de Florence la rage de Pise sur la puissance de Gênes. Rien de ces querelles n'empêcha la fusion définitive des multiples États italiens après Solferino, après Sadowa, après l'expédition des Mille après la prise de Rome. Piémontais, Sardes Siciliens ivront désormais en frères comme jadis les Étrusques, les Sabins et les Samnites après la victoire de Rome.

Qui donc en douterait sans recevoir de M. Ettore Maroni le démenti le plus net ? L'argument des guerres antérieures ne semble donc pas irréductible.

Aussi bien les Français n'ont-ils pas été combattre en Italie des Latins, mais les tyrans de ces Latins mêmes, les Allemands, les Espagnols les Autrichiens, Maximilien Charles-Quint fils d'archiduc et petit-fils d'empereur allemand.

L'objection des « sangs divers » ne soutient pas mieux les attaques de l'évidence. Basques et Picards Bretons et Lorrains, Provençaux et Normands, nous formons en France, depuis longtemps une nation très cohésive. Déjà les ambassadeurs de Venise pouvaient au début du seizième siècle l'attester :

Il y a des États plus fertiles et plus riches que la France, tels que la Hongrie et l'Italie ; il y en a de plus grands et de plus puissants, tels que l'Allemagne et l'Espagne, mais nul n'est plus uni.

En vérité sociologique, ni les souvenirs de leurs anciennes querelles, ni les constatations de leurs disparités somatiques ne pourront empêcher les Italiens, les Espagnols et les Français de se confédérer, un jour, s'ils le jugent opportun.

Ces peuples, poursuit M. Maroni, — parlent des

langues qui *peuvent* (1) se ramener à un type commun, mais seulement *parce qu'ils furent élevés à la civilisation* dans un assujettissement commun qui prit fin il y a quatorze ou quinze siècles.

Restriction bizarre. Au *seulement* de M. Maroni nous substituons le mot *surtout*. Certes nous fûmes « élevés » *ens mble* « de la barbarie à la civilisation » selon des règles analogues, et par des maîtres pareillement instruits. C'est pour cela même *pour cela surtout*, que les élites des trois peuples se peuvent sentir fraternelles spirituellement et sentimentalement.

L'unité nationale dépend moins de l'homogénéité première que d'une longue parité intellectuelle et morale. Cette parité intellectuelle tout la prouve, et *d'abord* la similitude persistante de nos trois langages à travers les époques. Ni les Arabes en Espagne, ni les Francs germaniques chez nous, ni les Lombards à Milan, ni les Normands à Salerne, ni les Byzantins ou les Sarrasins en Sicile ne purent détruire le latinisme foncier de nos trois dialectes malgré la brutalité de la conquête, la persistance de l'occupation, ou la politique oppressive des gouverneurs. Bien plus : en moins de deux siècles, les pirates danois et norvégiens de Rollon à qui nous cédâmes la Normandie, adoptèrent notre langue, et l'importèrent chez les Anglais, après la bataille de Hastings. A Palerme et à Venise à Séville et à Pampelune, à Marseille et à Dunkerque, les langues latines murmurent jasant ou crient sans joindre guère à leurs phrases de substantifs barbares. De ceux-ci la proportion est infime, en tout cas.

Quant à la parité morale, elle est tout autant démontrée par la vigueur de notre triple catholicisme dont la résistance aux attaques du protestantisme fut invincible. Nos races méditerranéennes demeurent catholiques ou orthodoxes. Point de luthérien ni de calviniste qui ait su de manière définitive convaincre l'une de nos provinces. Les huguenots ne vécurent jamais en France, sinon qu'à l'état sporadique et provisoire. En Italie, en Espagne ont ils même surgi ?

Mœurs catholiques, sensuelles, iconolâtres ; perma-

nence des langues latines en dépit des invasions nordiques et dominatrices ; consanguinité même, et incontestable, des trois nations apparentées par les mariages avec la race littorale, depuis les origines les plus lointaines ; individualisme libertaire des hommes et des cités. Voilà un ensemble de caractères communs bien faits pour définir suffisamment les Latins et leur inspirer même tout à l'heure, la passion de se concentrer mieux devant la menace du germanisme protestant, féodal, autoritaire et disciplinaire

M. Ettore Maroni semble trop oublier que l'enseignement de la langue et des mœurs romaines fut bientôt accepté comme un bienfait immense et d'ailleurs très réel. De l'Ibérie et des Gaules combien de généraux partirent ensuite, avec leurs troupes, indigènes à demi, pour gravir les Sept Collines, et s'installer au Palais des Césars considéré comme la capitale et comme le siège du pouvoir dans tout notre Occident ? Gloires littéraires et impériales de Rome. les Sénèque, Trajan ne sont-ils pas nés dans la péninsule ibérique ? L'empereur Julien n'a-t-il pas régné de Paris sur le monde latin ? Le Gaulois Vindex n'a-t-il pas un moment réuni ses soldats et les légions pour marcher vers le Tibre. punir les fautes de Néron, et proclamer Galba ? La politique du Capitole était celle de tous les pays latins. Même lorsque notre Sabinus se révolte, il ne pense qu'à s'arroger le titre de César. Indéfiniment on puiserait, dans l'histoire, des témoignages.

N'en déplaise à M. Maroni, la merveille c'est précisément que, depuis quinze siècles, cet esprit subsiste avec sa langue et ses mœurs. Elle seule, n'apparaît-elle pas comme une survie manifeste de la législation romaine, cette importance du municipale ayant récupéré, sur l'audace conquérante des barbares, ici les franchises de nos communes, en Italie les libertés absolues, des Sienne, des Pise, des Florence, comme en Espagne les privilèges des villes, des provinces à *fueros* (du latin forum) ? Accordée jadis par les prêteurs des légions à la volonté des villes, cette importance triompha de l'arbitraire imposé par les féodaux arabes et germaniques.

Non, les influences des Allemands gibelins, pillards de l'Italie, ni celles des Maures introduites dans les Sierras, ni celle du féodalisme franc, ne purent adultérer les caractères de notre civilisation primordiale. Intacts et libres, ils prévalent au début du ^{xx}^e siècle. La vitalité trinitaire de ces forces est devenue plus manifeste depuis le succès universel de notre Révolution apprêtée par l'admiration de nos Encyclopédistes, par la République romaine et les stoïciens. propagée par le courage des soldats jacobins obéissant à Bonaparte, empereur très latin vraiment de nom et d'ascendance.

Donc la fidélité de nos races à la langue et aux mœurs latines ne semble pas uniquement le résultat d'une obéissance servile aux militaires de Rome, puisque cette fidélité fut conservée, tant par l'église que par les villes, durant quinze siècles après la chute de l'Empire et sous la domination des Barbares. Tout ce qu'avance là dessus M. Ettore Maroni tourne au profit de ses contradicteurs. Cet audacieux écrivain suppose encore que « si les Athéniens avaient vaincu à Syracuse et si l'Occident avait été pénétré d'hellénisme au lieu de romanisme, Rome, Madrid et Paris parleraient aujourd'hui avec l'aoriste et l'optatif ». Soit. Mais qu'est-ce que cela peut infirmer de notre thèse ? En fait ce n'est pas Athènes, c'est Rome qui nous a tirés de la sauvagerie, qui nous a donné sa culture, culture que nous avons jalousement gardée, Italiens, Espagnols et Gallo-Romains. Or, les Lombards, les Sarrasins, les Byzantins, les Arabes et les Germains nous ont domptés à leur tour, et pourtant nous ne parlons pas avec les radicaux allemands, les mots de l'Islam, ni l'aoriste byzantin.

Notre résistance à leurs efforts nous définit suffisamment. Nous sommes des Latins.

Quelle est l'idée latine, dit encore M. Ettore Maroni, sinon celle-ci, qu'une civilisation unique doit valoir pour tous les peuples et que tous les hommes doivent être réduits à une discipline unique supérieure aux groupes particuliers et aux intérêts individuels ? Et qui, en dehors de l'Église catholique et du socialisme peut se vanter d'être le représentant légitime de ce principe ?

Je ne pense pas que l'on ait, de notre temps, professé l'espoir d'étendre sur tous les peuples le drapeau de la civilisation latine. On se borne d'ordinaire à souhaiter devant le germanisme autoritaire une simple confédération entre Italiens, Espagnols et Français. Souvent les Roumains demandent à s'associer ce qui nous flatte beaucoup, ce que nous aimerions réaliser, si les difficultés politiques et géographiques ne nous paraissaient pour l'heure insurmontables. On s'étonne d'entendre un penseur comme M. Ettore Maroni soutenir que nous voulons soumettre à nos idées les races germaniques, anglo-saxonnes, scandinaves et slaves ? Ce fut peut-être le rêve de l'Église catholique (c'est à-dire universelle) au moment de son apogée. Ce ne peut être celui de contemporains, plus épris de réalités, plus pratiques, et peu mystiques. Nos actes visent à la création d'un équilibre durable entre la force des races latines solidement contractées et la force des races germaniques trop avides. Que cet équilibre soit favorisé par des alliances, des contrats économiques, des sympathies acquises en Russie, en Roumanie, en Amérique du Sud, en Angleterre même, nous ferons tout pour l'obtenir. Cela posé, je ne vois nullement pourquoi seul le pape ou quelque comité international des socialistes seraient licitement autorisés à défendre notre vœu. Latinisme ne signifie pas internationalisme ni même européenisme.

M. Ettore Maroni demeure, en ses raisonnements, un triplicien. Certes, l'incompatibilité d'humeur s'accroissant chaque jour entre ses compatriotes et leurs alliés du nord, il commence à ressentir lui-même les effets de cette inévitable mésentente. Les injures adressées par la presse allemande aux conquistadores de la Tripolitaine, ont atteint le brillant chroniqueur de la *Stampa*. Et il a prédit la fin du pacte qui lie encore la descendance des Arminius à celle des Varus. Toutefois M. Ettore Maroni se résigne mal à reconnaître les causes vraies de l'erreur gibeline : celles que nous venons d'énoncer en discutant son argumentation. Pourtant il faudra bien que sa vigoureuse intelligence en vienne à penser comme nous. Les faits lui suggéreront fatalement notre idée. Comme nous,

il admettra qu'il y a des Latins. Comme nous il se devra de nommer ainsi les races méditerranéennes qui, différentes d'origines, furent imprégnées à fond par l'esprit législatif et littéraire de Rome, qui commencèrent à vivre en état de civilisation avec des arts, des lois et des philosophies depuis la venue du proconsul, qui dans la suite adoptèrent le christianisme papal, et qui sauvegardèrent durant quinze siècles ces mœurs acquises malgré les invasions, le protestantisme et la domination des Barbares, aujourd'hui rejetés de nos trois pays depuis Navas-de-Tolosa, Iéna et Solferino. M. Ettore Maroni nous accordera de plus que l'unité de culture fait la nationalité vraie. Aujourd'hui ne voyons-nous pas en effet, que les élites de l'Alsace réunie deux siècles seulement à la France, ne peuvent plus tolérer le contact des Allemands, quoi qu'on ait tenté, depuis quarante ans, pour leur assimilation nouvelle ?

Le lendemain de nos lois antireligieuses, il a fallu, de Berlin, demander au Souverain Pontife l'exercice d'une pression constante sur les curés d'Alsace. Ainsi le Kaiser obtint provisoirement la passivité civique des paysans sous le joug des fonctionnaires prussiens, mais par des moyens catholiques romains. Il a donc suffi que de Louis XIV à Napoléon III, les Alsaciens d'origine germanique fussent pénétrés, les élites par notre esprit classique si latin d'idées, le peuple, par notre esprit encyclopédiste et révolutionnaire, il a suffi que les élites prissent goût à notre culture ; et tout a disparu des sentiments teutons à Strasbourg comme à Colmar.

Que M. Ettore Maroni veuille bien songer à tout cela. Plus tard il dépouillera son travestissement gibelin. Il se reconnaîtra lui-même comme un fils des héros allaités par la Louve, comme un latin de culture identique à celle de notre Anatole France auquel sans doute il emprunta le pseudonyme de Bergeret. Or Bergeret, professeur de langues anciennes, et qui commente Virgile avec dévotion, Bergeret type admirable et sans pareil du Français moderne, du véritable Français, c'est-à-dire du provincial instruit, paisible, indulgent et qui garde le sourire ironiste de Montaigne sur les lèvres, ce Berge-

ret là n'a rien énoncé de contraire à notre thèse. Et l'entente semble à moitié faite puisque c'est de ce nom français, symbole de l'esprit latin, que M. Ettore Maroni masque coquettement déjà son visage de bel écrivain et de penseur souvent judicieux.

Ayant cité ces pages, on pourrait s'abstenir d'y rien ajouter si, de la doctrine ainsi fondée, des principes politiques n'avaient découlé. Ailleurs, en disciple de Taine, l'auteur avait noté, au retour d'Italie, que l'influence de la nature sur le moral et l'histoire des nations lui apparaissait en toute évidence (1) Cette influence commande certains ménagements, certains respects. En tenir compte, c'est être réaliste. Des influences similaires ne peuvent-elles allier leurs effets ? Il y a des Latins d'Italie ; il y a des Latins de France ; il y a aussi des Latins d'Espagne. Et :

Nous pouvons être 90 millions de Latins, depuis Cadix jusqu'à Venise non pas « alliés », l'heure des noces définitives ne sonne pas encore, mais véritablement amis. Pour cela, nous, Français, nous devons tout faire. La patrie de Sénèque et de Trajan a droit à notre dévouement total, nous fallût-il, pour cela, perdre quelques bénéfices matériels et moraux.

Les 20 millions de celtibères, trahis trop souvent par la chance, qui parlent notre langue commune, le latin, si nous voulons bien considérer nos idiomes italiens, portugais, espagnols et français comme les simples dialectes régionaux d'une même patrie méditerranéenne habitée sur les côtes, par la même race, dite « littoral », ethniquement. Toute la chance de l'avenir naîtra de l'accord parfait entre les Méditerranéens. Nous n'achèterons jamais trop cher la confiance et l'amitié du

(1) « Le génie des Alpes latines », 10 septembre 1910, *Figaro*.

peuple espagnol. La patrie de Cervantès et de Véga nous est une sœur spirituelle (1).

Avec nos sœurs, ne pouvons-nous, en face du germanisme, faire bloc ? On voudra bien se souvenir que cette thèse du fédéralisme méditerranéen et naturel a été soutenue, à peu près au même moment, toute sa vie, par un autre écrivain de France, — Latin lui-même : *Frédéric Mistral* (2), dont nous avons fait, depuis qu'il nous a quittés, l'un des prophètes de l'idée fédéraliste. En la Provence latine, Mistral voyait le trait d'union naturel destiné à relier un jour l'Italie à l'Espagne par une province française. L'accord de Paul Adam avec Mistral paraît avoir été complet. Et l'on estimera peut être que de tels guides mériteraient d'être suivis. On y consentirait volontiers en France ; mais peut être ne serait-ce qu'en France seulement, voire en Catalogne.

Paul Adam savait bien — il l'a montré dans un chapitre déjà cité des *Disciplines*, — que l'Italie ne demeurerait pas longtemps soumise à la politique germanique de Vienne et de Berlin. Et, durant qu'Italiens et Français combattent de concert, assistant aux bienfaits de la réconciliation, il peut dire :

L'espoir des ancêtres méditerranéens rythme des battements de nos cœurs américains, latins et slaves, afin de réaliser le vœu de Socrate et de Platon, le vœu de la république juste (3).

(1) « La créance du Cid », 23 mai 1911, *Paris-Journal*. A propos de l'attitude de l'Espagne au Maroc.

(2) Cf notre ouvrage sur *Frédéric Mistral* (un vol. aux éditions de la *Nouvelle Revue critique*).

(3) « La synthèse des grandes forces », 18 juin 1917, *l'Information*. «... Les tendances de nos races méditerranéennes. Tendances qui

Et encore :

40 millions d'Italiens, 39 millions de Français, 20 millions de Portugais et de Brésiliens, 6 millions d'Argentins, 6 millions de Roumains, 4 millions de Chiliens, 10 millions de Latins répartis en Colombie, en Vénézuéla, en Équateur, en Pérou, en Bolivie, en Paraguay, en Uruguay, en Guatémala, en Honduras, en San Salvador en Nicaragua et Costa-Rica, enfin trente millions d'Africains protégés par la civilisation méditerranéenne sur le continent de Carthage et d'Ophir, telle est la somme d'intelligences et de vigueurs qu'une ligue de la Fraternité latine pourrait réussir à totaliser afin de composer un pouvoir moral et matériel en état de balancer, dans l'avenir, la brutalité des Germains, des Hongrois, des Bulgares et des Turcs (1).

Ainsi, le dieu de l'Encyclopédie se manifeste dans toute sa puissance :

Fait capital peut-être de la guerre que cette renaissance du monde latin au vi^e siècle par les barbares, fragmentée par les conquérants féodaux en mille patries hostiles et reconstruit durant l'alliance de 1916-1919.

Cent cinquante-cinq millions de Latins se laisseront-ils gouverner par des Barbares ? — Ce bienfait de l'union durera-t-il ? Ne sera-t-il pas déçu, celui qui se réjouissait en 1916 (2) :

J'ai tant lutté pour l'union des Méditerranéens, malgré les ironies, les sarcasmes des aveugles et des ignorants,

vivent en nous plus que nous-mêmes depuis vingt siècles. Tendances qui inspirent tout de nos amours, de nos espoirs, de nos lois, de nos forces. Tendances que nous croyons le moi et qui sont elles-mêmes éternelles en des millions d'hommes contemporains, futurs. » (*Ville inconnue*, p. 89.)

(1) « La fraternité latine », 7 août 1916, *l'Information*.

(2) « Éternité de l'œuvre latine », 13 avril 1916, *l'Information*.

que j'ai bien le droit de me réjouir en saluant aujourd'hui les enseignes de Rome, lumineuses sur le sommet des monts qu'elles reconquièrent.

A propos d'un voyage pompeux du roi d'Italie à Paris Paul Adam résumait et réunissait les raisons qui militeront toujours en faveur d'une commune politique. Il faut citer *in extenso* ces pages riches d'avertissements perdus :

De l'Italie complétée, puissante et victorieuse, le prince est venu parmi nous avec aussi le prestige antique du nom romain. Nous autres, Celto-Latins des Gaules, avons-nous bien senti ce que cela signifiait pour notre avenir ? Tressant les lauriers de l'Isonzo et de la Piave avec ceux de la Marne, de l'Yser et de la Somme, nos deux peuples en triomphe se doivent lier pour l'avenir et constituer, comme le souhaitèrent les paroles des toasts officiels, le centre définitif des forces émises, depuis les origines, par l'esprit de la Méditerranée. Dans la coalition que forment, pour le salut de l'humanité pensante, les nations atlantiques et latines, celles du Nord européen et américain possèdent plus de richesses agricoles et industrielles, plus de moyens mécaniques et financiers que celles du Sud réparties sur l'ancien et le nouveau continent. Les septentrionaux disposent, à Washington, comme à Londres, d'innombrables, de prodigieuses valeurs.

L'équilibre au sein de la coalition, l'égalité entre ses éléments, ne peut donc s'établir que si tous les Latins, par une fidèle et invincible union, compensent cette supériorité initiale de leurs partenaires. Cette égalité, il la faut pour assurer l'exclusion de jalousies inutiles. Nous nous aimons tous. Nous nous le prouvâmes au prix du sang. Néanmoins, il importe de songer à l'avenir, à ses surprises.

Des Italiens nous espérons la permanence d'une sympathie qu'assurent les souvenirs de Magenta, de Solferino, du mont Tomba et de la Piave reconquise, de

Reims défendu. Les paroles de Victor-Emmanuel et du Président Poincaré nous la promettent. J'estime que nous devons sacrifier beaucoup au maintien de cet accord. Il nous garantit cette égalité relative entre les peuples de langues latines et les peuples de langue anglaise, au cœur de notre Confédération.

Dans une telle assemblée d'États, s'il n'existe point d'égalité apparente, les sentiments des moins forts à l'égard des prépondérants risquent de s'altérer un jour, quelle que soit la magnifique générosité des nations les mieux pourvues. Or, il importe qu'entre nous la concorde règne parfaitement. Washington, Londres, Paris, Rome, sont les quatre éléments principaux de ce que nous appelons déjà la Société des Nations. Sans leurs pouvoirs conjugués cette force nouvelle ne saurait accomplir sa tâche régulatrice. La paix générale dépend de la confiance absolue entre les quatre chancelleries. Leur association étroite peut seule imposer aux élites germaniques les conventions nécessaires et inspirer aussi le respect des jeunes républiques qui naissent vers l'orient de l'Europe.

Car il serait puéril de soutenir que le militarisme allemand va disparaître à jamais, que sa vigueur agonise.

On ne supprime pas, en un coup, les pouvoirs de 80 millions d'hommes attachés au même idiome et aux mêmes traditions, aux mêmes intérêts, aux mêmes philosophies. Rassemblés, les Allemands d'Autriche et ceux des autres pays teutoniques ne peuvent avoir aujourd'hui dans l'imagination qu'un espoir, la revanche. Ils l'avouent. Les fils de Kant, de Goethe, de Hegel, de Wagner et de Nietzsche, les disciples de Treitschke, de Naumann et de Tirpitz, les élèves de Ludendorf et de Hindenburg ne souffriront pas éternellement d'être froissés par l'obsession de leur défaite. N'en doutez pas. En quelques années, leur politique recouvrera les moyens indirects de se créer une force aussitôt dangereuse pour la Pologne trop voisine, par exemple, et contrainte de subir les influences économiques d'une industrie, d'un commerce aux méthodes audacieuses, d'une

science prête à exporter ses ingénieurs, ses universitaires, ses économistes, fondateurs d'usines.

Ce problème énoncé en 1914 pour le destin de la Serbie s'offrira très probablement pour le destin de la Bohême ou pour celui de la Pologne. Comment ces républiques se trouveraient-elles à l'abri d'une agression tudesque, si Washington, Londres, Rome et Paris ne pouvaient alors intervenir avec l'ensemble des pouvoirs moraux et matériels que comptera la Société des Nations ?

Si nous ne voulons entièrement occuper les Allemandes et y maintenir une surveillance militaire qui leur défende la fabrication des armes, celles d'aujourd'hui comme celles imaginées demain par les talents des inventeurs, seule l'autorité des quatre grands États occidentaux affirmera la paix.

En effet, autour de Rome et de Paris, les Amériques latines se grouperont volontiers. L'Espagne elle-même, l'Espagne de Romanos suivra l'exemple de la Roumanie et du Portugal. La fraternité latine se réalisera dans une sorte d'apogée, malgré les espaces de l'Atlantique, les cimes des Alpes et des Pyrénées, le large cours du Danube. L'Italie d'Auguste, l'Espagne de Sénèque, la Roumanie de Trajan, le Portugal des légions lusitaniennes, les Amériques civilisées par l'effort celtibère des cinq derniers siècles composeraient, avec les Gallo-Romains, une formidable entité.

La somme des territoires, l'addition des ressources agricoles et industrielles, les nombres des citoyens, le prestige des traditions communes aux littératures antiques, à l'histoire de Rome, de la France, de l'Espagne et du Portugal, premières élites initiatrices du Nouveau Monde, des Indes et de l'Afrique, la gloire présente d'avoir vaincu, avec le Brésil et Cuba même en armes, tout l'ensemble des redoutables Allemandes, ces vertus attribueraient à la fédération des races dites « latines », une puissance non pareille dans l'avenir. Elle formera avec les dominions et l'empire britannique le corps essentiel de la Société des Nations.

Cette possibilité, le roi Victor-Emmanuel l'apportait

hier à Paris dans les plis laurés de son drapeau. L'immense empire des races à culture helléno-romaine qui s'uniront quelque jour se peut ébaucher autour du prince dont les aïeux ressuscitèrent l'unité italienne, dont la volonté opulemment instruite par le souvenir de Marius et de César sut, à point, briser le joug teuton que la menace opiniâtre de l'Autriche avait placé sur les épaules des crispiniens et des giolittiens, de leurs partisans. Libérateur de son peuple et de son avenir, vainqueur de l'ennemi héréditaire, entré triomphalement à Trente, précédé dans la gloire par les chants du divin poète. et par les vols de l'aviateur qu'est à la fois le grand penseur Gabriele d'Annunzio. Victor-Emmanuel attire sur lui, maintenant, tous les regards des peuples nourris par l'intelligence du Forum Il peut édifier cette énorme force de la fédération latine. Nous devons l'aider de toutes manières en cette tâche. La réussite serait la garantie de la paix permanente sur la planète.

Aussi que nulle restriction ne vienne diminuer notre ferveur à servir les destinées de l'Italie : notre intérêt, comme celui de la civilisation ne diffèrent pas des aspirations romaines. Ou bien ils n'en diffèrent que peu. Nous devons admettre cela d'abord. Ensuite, s'il paraît opportun, nous saurons demander aux ministres de l'Italie les concessions favorables à nos sentiments de Français. à ceux des races affranchies par l'effort miraculeux des Alliés. Point de doute, que sur ces points, l'entente ne se réalise entièrement. C'est l'affaire de quelque temps. de quelque travail capable d'éclairer mieux, en leur confusion, les événements trop nombreux et trop divers des cinq années tragiques. Nous nous comprendrons. Le roi d'Italie pourra, sans hésitation, placer à son front le laurier des Césars après avoir gravi, parmi les acclamations du peuple romain. les pentes du Capitole et pourra recevoir, à son tour, l'illustre surnom de « Germanicus » (1).

(1) « Le marche au Capitole ». 23 décembre 1918, *l'Information*. Paul Adam évidemment, n'avait pas prévu personne n'avait prévu la venue d'un Mussolini qui retarda longtemps la réconciliation

A sa voix, des échos isolés répondaient Et, dans le *Corriera d'Italia*, avec confiance, il notait ce propos :

Il faut avoir présente à l'esprit l'idée que la France peut se trouver demain isolée avec ses quarante millions d'habitants en face d'une Allemagne agrandie et qui comptera sans doute quatre-vingts millions d'âmes.

Comme nous gagnerons toujours à nous accorder avec les Italiens ! Et Paul Adam d'approuver :

... Les Italiens et nous devons être le centre de la pensée, de la justice méditerranéennes. La Rome des Gracques, le Paris de la Convention ont appris à l'univers la Divinité du Droit. Il appartient à leurs fils de ne pas fléchir devant la justice, de vouloir toutes les solutions d'équité (1)...

Et que n'attendrait-on pas du génie latin ?

Point de luxe, point d'idées philosophiques, point de littérature qui n'aient leur source dans l'intelligence hellénique et romaine, qui n'en rééditent les conceptions (2)...

Toutes les idées créatrices furent suggérées par les eaux latines qui bercèrent les galères d'Athènes, les flottes de Rome, les dromons de Byzance, les longues barques des Normands, les galéasses des Arabes, les nefes de Venise, de Salerne et de Tarente, les galions de Cadix, les vaisseaux de Marseille, les frégates de Malte, les croiseurs de Toulon, les submersibles de Bizerte (3)...

définitive de la France et de l'Italie. — pas plus que lui, si confiant dans l'Espagne de Rommonès, n'aurait imaginé Primo de Rivera.

(1) « L'Appel aux Latins », 17 février 1919, *l'Information*.

(2) « La Cité future », un vol.

(3) « Le Laurier sur un tombeau », le tombeau de Bruno Garibaldi, 4 janvier 1915, *l'Information*.

Où le génie moderne s'est-il manifesté ? Paul Adam l'a répété inlassablement ; la création est toujours latine ; germanique, la copie.

— Ce n'est pas en Allemagne que la première automobile a roulé, que le premier avion a plané, que le premier submersible a plongé. Tout cela fut inauguré dans nos pays latins, par le génie latin (1) ..

Les trois problèmes de mécanique cherchés ardemment au cours du XIX^e siècle par tous les savants et les techniciens des deux mondes, ces trois problèmes ont été résolus grâce à l'esprit latin, et non grâce à l'esprit germanique...

La création est supérieure à l'adaptation. La suprématie demeure donc tout entière au génie latin (2).

Ailleurs encore (3), il avait écrit, à propos du monument élevé à Héliopolis le 25 février 1912, à la mémoire du Français Louis Mouillard (Cf. *le Culte d'Icare*), précurseur de l'aviation obstinément méconnu :

C'est à l'initiative de nos races latines que l'époque doit encore l'aviation, comme elle lui doit le radium de Curie, le tube de Branly conquérant des ondes hertziennes, le premier submersible que notre Jules Verne avait décrit, la première automobile dont notre avenue du Bois fut la piste d'essai. Le génie créateur de la méditerranée semble nous avoir ainsi légué l'esprit qui garantit aux hommes la maîtrise sur la matière, sur l'espace et sur le temps.

L'automobile, l'aérostat, l'avion, le sous-marin, en effet, sont d'invention latine. Et combien d'au-

(1) *Loc. cit.* Tout cela est incontestable. Mais les progrès de l'hygiène et de la société démocratique ne viennent plus guère des pays latins. N. D. L. E.

(2) « Les créateurs et les copistes », 14 février 1916, *l'Information*.

(3) « La discipline des vautours », 14 février 1912, *le Figaro*.

tres découvertes attestent le génie latin ! En vain, le Germain et l'Anglo Saxon prétendaient l'égaliser. Quel usage ferons-nous de notre commun génie ? — Celui qui, dans *la Force* et *la Ruse*, a voulu par cette splendide évocation de l'hère héroïque, montrer la persistance des idées latines, des intérêts latins, dans la société de l'Empire et de la Restauration. « dans la société qui forma nos esprits modernes, penserait aujourd'hui qu'il n'est pas trop tôt pour formuler à nouveau le vœu de toute sa politique extérieure :

Dans l'avenir des siècles, lorsque les maîtres auront dû réduire, vu l'accumulation des faits, les annales de la civilisation à quelques traits principaux, la gloire de la Révolution française égalera celle de la Paix romaine et du Christianisme... Le chant des Marseillais, c'est le chant de la Méditerranée civilisatrice, où naquirent les arts, les commerces, les échanges des idées sur les ports attirant vers leur trafic les baris égyptiennes à voile courbe, les pontecantores grecs, les birèmes phéniciennes et carthaginoises, les galères romaines. De ces idées tumultueuses, africaines, asiatiques hellènes, italiotes et celtes une lumière a jailli dont fut éclairé l'obscur des âmes préhistoriques. ... Comme nos encyclopédistes dictèrent les espoirs de la Révolution universelle, c'est aussi un philosophe des races latines, notre Auguste Comte, qui a dicté les espoirs des républicains portugais .. L'influence d'Auguste Comte détermine la révolution de Portugal après avoir éduqué les différentes fractions radicales françaises étrangères qui dominent aujourd'hui dans les Parlements qui préparent la révolution d'Espagne avant l'union, peut être prochaine des républiques latines alliées contre les aristocraties féodales, contre le pan-germanisme belliqueux des junkers allemands, ceux de Prusse et d'Autriche.. (1)

(1) « Le chant de la Méditerranée », octobre 1919.

Sa foi dans les idées latines, elle allait, on le voit, jusqu'au mysticisme. Il les considérait d'abord comme les idées mères de l'Encyclopédie, comme les idées créatrices de la Révolution. Transmises par les générations, les clubs, les livres, elles animent les apôtres à plusieurs siècles de distance. On les voit réapparaître, fidèles, sous les aspects innombrables des progrès nouveaux et des idées neuves. Si bien que l'auteur Adam acceptait d'être absolument déterminé par les idées latines et révolutionnaires : il leur appartenait, pensait-il, comme les héros de ses romans, comme les héros de l'histoire, fussent-ils Robespierre et Danton. Il en était convaincu : l'homme n'est pas son maître ; il est l'esclave, l'interprète, le véhicule et l'animateur de ces *idées mères* qui régissent les civilisations et font l'éternité des mondes.

IV. — IDÉES POUR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.

C'est notre thèse depuis longtemps formulée que la vraie société des Nations ne sera pas réalisable hors des principes fédéralistes. Les grands penseurs qui, à l'instar de Proudhon et de Mistral, ont donné naissance à ce qu'on nomme à présent l'idée fédéraliste, ont plus fait pour la Société des Nations que les hommes politiques qui ont feint d'en susciter l'embryon (1) Fédéraliste méditerranéen et, je dirais

(1) Qu'on nous permette de renvoyer le lecteur curieux de telles idées à notre ouvrage : *la Leçon de Pyrrhus ou la paix n'est pas faite* (Bossard, un vol.).

presque mistralien, Paul Adam, comment l'oublions nous. honora de son appui les fondateurs de la *Société Proudhon*, devenue depuis la *Ligue pour l'organisation de la Société des Nations*. Nous eûmes l'honneur de siéger à ses côtés, au sein du Comité directeur de cette Société dont les fédéralistes Jean Hennessy et Charles-Brun furent les animateurs. Ses conseils y furent respectueusement entendus. Je puis dire ici que sa confiance en un succès fut très relative. Réaliste, il ne se leurrerait point sur les promesses de l'avenir. Mais il fut des nôtres sans réserve, pour la révélation et la défense de l'idée (1). Aussi bien, ses écrits disent quelles pensées étaient les siennes. Dans l'énorme collection des articles qu'il n'a pas eu le temps de rassembler, nous trouvons aisément les confirmations de nos souvenirs personnels.

Rappelez-vous d'ailleurs les rêves d'Omer Héricourt, *l'Enfant d'Austerlitz*, prévoyant le jour où la nation européenne étant constituée, « il n'y aurait plus qu'une capitale, Rome ; qu'une nation, la chrétienté ; qu'une langue le latin » ! Chimères, sans doute, mais que le véritable père d'Omer avait certainement caressées pour lui.

Rappelez vous les paroles du grand Carnot, dans *le Lion d'Arras* :

Puisque la souveraineté appartient à tous les peuples, il ne peut y avoir de communauté de réunion entre eux qu'en vertu d'une transaction formelle et libre. Aucun

(1) La Société Proudhon fut une des toutes premières en France, qui s'assignèrent cette fin. D'autres, plus bruyantes, sont nées depuis, qui n'ont pas plus fait pour l'élaboration de la doctrine.

d'eux n'a le droit d'assujettir l'autre à des lois communes sans son exprès consentement.

Où et quand Proudhon a-t-il rien écrit de plus formel, pour justifier le principe fédératif ?

Il n'était pas loin de prévoir le pacte de garantie et de sécurité internationale, celui qui a écrit dans *la Ville inconnue* (1) :

Il ne faut pas s'engourdir lâchement au frais quand des races innocentes souffrent au loin, sous le glaive des barbares, si l'on croit à la mission de sa race, de ses aïeux et de ses fils, dans le monde.

Ailleurs, on vient de le rappeler, il préconisait, pour remédier à l'incohérence balkanique si fertile en dangers, la constitution d'États-Unis byzantins. N'était-ce pas, utopique ou non, un projet fédéraliste ?

Avait-il attendu les guerres pour soutenir ces idées justes ? On voit bien que non. Son espoir pacifique n'était-il pas que la Société des Nations se ferait toute seule, petit à petit :

A multiplier le nombre des conventions particulières, les ambassadeurs et les chanceliers établiront vite une sorte de jurisprudence internationale qui finira par s'imposer d'elle-même aux patries historiquement adversaires .. Les races civilisées ont pour devoir principal de produire ensemble, et non de se détruire en recourant, par forfanterie puérile, à l'antique jugement de Dieu. Comme je le démontrerais dans mon livre sur les Impérialismes (2), la prudence commune exigerait qu'on se liât pour faire face aux périls (3) ..

(1) Un vol., cf. p. 28.

2 « Les impérialismes et la morale des peuples. »

(3) « Vers la Grande Paix », 3 mars 1908, *Depêche de Toulouse*.

Et tout au début des guerres, il répétait ses avertissements inattendus :

J'ai mille fois écrit, pour ma part, qu'on avait eu grand tort de ne pas conclure, à La Haye, le traité entre la Russie et le Japon qui fut signé à Portsmouth ; de ne pas réunir, à La Haye la Conférence qui se tint à Algésiras, en 1905 ; de ne pas finir à la Haye, les discussions d'Ouchy par quoi fut achevé le conflit entre les Italiens et les Turcs ; de ne pas tenir, à La Haye, depuis 1900, toutes les assises de la paix. On eût ainsi affirmé la permanence de l'arbitrage en un même tribunal....

— Nous ne luttons pas pour nous seuls, mais pour quarante et une puissances ayant reconnu la nécessité de substituer enfin l'arbitrage à la guerre et la saine dialectique aux ravages, aux massacres, aux dévastations.

La Confédération générale du Travail est absolument en accord avec ses principes quand elle recommande au prolétariat la lutte à outrance jusqu'à la victoire qui détruira la suprématie du militarisme en Europe (1).

Il en a prévenu l'Europe, quand il a décrété qu'il ne pouvait plus y avoir de neutralité nulle part :

En ne présentant pas leurs observations aux chancelleries, lorsque fut envahie la Belgique contrairement aux promesses écrites et signées par les envahisseurs allemands, tous les neutres se sont mis pour l'avenir dans le plus mauvais cas diplomatique.... Les États neutres admettent l'invasion de leur territoire par les armées des grands États... Le précédent est établi... (2).

Car tous les peuples sont solidaires, dans l'alliance comme dans l'inimitié. Et, s'il fallait s'en assurer,

(1) « L'insigne du lecteur », 8 février 1915, *l'Information*.

(2) « Il n'y a plus de neutres », 25 juillet 1915, *l'Information*.

es catastrophes successives qui se produisent en Europe depuis 1918, abattant les couronnes et bouleversant les systèmes financiers, ne le démontreraient-elles point ? — Durant les guerres, ne fût-ce pas plus évident encore ? Evoquant les travaux manqués des conférences de La Haye. Paul Adam réduisait l'antagonisme multiple à son aspect le plus schématique : « Le combat, disait-il (1), se prolonge contre l'idée d'arbitrage et de justice soutenue par les ambassadeurs de quarante et un peuples à la seconde conférence de la Haye, et l'idée brutale de conclusion belliqueuse... L'idée latine et byzantine de la paix future combat contre l'idée germanique de la guerre éternelle ». En d'autres termes : le combat, selon Paul Adam, était soutenu par les Latins contre les ennemis de la Société des Nations. Et le mot lui déplaisait si peu qu'il prévoyait bien avant sa naissance l'une de ses attributions présentes. Parlant de la rive gauche du Rhin, il disait :

Si vous ne l'attribuez point (la rive gauche du Rhin) à la Ligue des Nations pour accomplir ses devoirs de police universelle, sachant que depuis Arioviste jusqu'à Guillaume II, les Gaules furent la proie convoitée par les Teutons usurpant la rive gauche du Rhin, vous allez nous interdire l'occupation de toutes les contrées indispensables, sur cette rive, aux manœuvres stratégiques de notre défense (2).

Soyons plus nets : c'est une « paix romaine » qu'il souhaitait à l'Europe. Et tous ces commentaires

(1) « La Nouvelle vie », *Information* (article déjà cité).

(2) « La trahison de Thémis », 16 mars 1919, *l'Information*.

sont bien superflus quand, de sa plume, il a tracé par rapport aux pays rhénans, l'histoire de l'ancienne paix des Gaules, telle qu'elle imposèrent les soldats de Rome, pour concrétiser ses désirs patriotiques, par rapport à la Société des Nations !

Voici ces pages où s'épousent les leçons du passé et les espérances en l'avenir, sous le titre de *Souvenirs latins* (1) :

Dans l'histoire, parmi les systèmes de paix générale, et qui semblent analogues à la Société des Nations, aucun d'eux ne satisfait l'esprit comme la paix romaine. Elle dura trois siècles pour le moins. Les patries associées depuis les îles d'Écosse jusqu'à l'embouchure du Danube et jusqu'à la Perse occidentale, celles d'Europe, d'Afrique et d'Asie se développèrent en une communion permanente ou à peu près. Le gouvernement des Césars leur laissait une large et vivante autonomie. Mommsen l'a parfaitement démontré. Successivement elles donnèrent à la Ville ses empereurs. Il y en eut de gaulois, d'espagnols et de syriens. Les centurions recrutaient nombre de leurs soldats dans le pays même de leurs garnisons. Donc en nommant un César, ils désignaient le candidat du peuple qui vendait au camp latin des vivres et des fournitures militaires, qui recevait sur ses terres les vétérans devenus colons, qui donnait sa cavalerie aux troupes auxiliaires, qui se trouvait, au total frère immédiat de la légion. Presque toujours, les armées du capitole étaient apparues dans la région à l'appel des citadins, des agriculteurs menacés par une invasion de races pillardes. La plupart des chefs pouvaient, sans artifices, parler comme Petilius Cerialis haranguant les gens de Trèves et les Lingons au nom de Vespasien, en l'an 70 :

(1) « Souvenirs latins », 23 août 1919, le *Rhin illustré* (Mayence). Cet article a paru simultanément en français et en allemand. Nous le reproduisons *in extenso*, puisqu'on y trouve toute une partie de l'histoire de l'idée fédéraliste.

« Quand nos généraux sont venus en Gaule, ce ne fut point par esprit de cupidité mais à la prière de vos aïeux. Leurs dissensions meurtrières les épuisaient. Telles factions avaient imploré le secours des Germains qui posaient déjà sur la tête des uns et des autres, le joug de la servitude. Rappelez-vous le succès de Marius sur les Cimbres et sur les Teutons ; nos exploits glorieux contre les Chérusques. Si nous avons occupé les rives du Rhin, ce ne fut pas pour protéger l'Italie, mais pour empêcher un nouvel Arioviste de vous opprimer. Croyez vous que Civilis, ses Bataves et ses Germains d'aujourd'hui auront pour vous plus d'égard ? Les mêmes motifs d'invasion subsisteront toujours pour les Germains : la débauche la cupidité, le besoin d'émigrer. Toujours on les verra quitter leurs solitudes et leurs marécages pour asservir vos campagnes si fertiles et vos personnes. Ainsi les Prussiens et les Bavaïrois se sont-ils installés ici .. Nous ne vous demanderons que les moyens de maintenir la paix sous vous. Or pour avoir la paix, il faut des soldats. Pour les soldats, il faut une solde ; pour constituer cette solde, un tribut. Le reste est commun entre nous. Vous-mêmes le plus souvent, vous commandez nos légions. Vous même vous gouvernez ces provinces ou d'autres Nul privilège. Nulle exclusion. Si l'empire romain disparaissait, que verrait-on sur la terre si ce n'est la guerre universelle ? (On le connut bien dans la suite, après le 4^e siècle.) Il a fallu huit cents ans d'une discipline et d'une chance constantes pour élever ce colosse qui ne pouvait être détruit sans entraîner la ruine de ses destructeurs. (Comparez en effet la prospérité du temps romain à celle du temps mérovingien.) Et quel peuple serait plus que vous en péril ? Vous qui êtes le plus à portée de l'ennemi, vous qui possédez l'or et les richesses que convoite l'envahisseur ? »

Quel sens prophétique dans ce discours de l'an 70. Remarquez ceci Petilius Cerialis s'adresse aux gens de Trèves que les Gaulois, réunis en assemblée solennelle dans Reims, adjurent de rester fidèles comme eux, à la paix romaine, à la loi du Forum, à la loi con-

sentie par le peuple au Sénat qui le représente. Ces Gaulois étaient les mandataires de tous ceux prospérant entre l'Atlantique et le Rhin, entre la mer du Nord et la Méditerranée. Ils tenaient pour « Germains » les tribus et les hordes en furie à l'est du fleuve que Tacite désignait pour limite naturelle, logique des Gaules et de la Germanie. Par là se préparent les envahisseurs. Par ici travaillent les producteurs. Ceux là sont la force qui s'empare. Ceux ci sont le droit qui défend les fruits du travail.

Petilius Cerialis vainquit. Ses cavaliers capturèrent la prophétesse de la forêt germanique, Vellida. Elle fut conduite à Rome. L'historien Babelon, après avoir traduit le discours dans son imposant ouvrage sur le Rhin, note que Tacite écrivit à propos de cet événement même sa fameuse phrase : « Les Bataves se battent pour la gloire, les autres Germains pour le butin, les Gaulois seuls pour la Liberté. »

Le discours de Cerialis divise bien nettement les races qui selon leur habitat à l'Ouest ou à l'Est du Rhin, différaient par les mœurs et les doctrines. Selon lui, les Rhénans et les autres Gaulois constituent une même nation opposée aux Germains nomades se déplaçant et combattant dans toute l'Europe centrale. De ceux ci, maintes tribus s'étaient alors infiltrées parmi les Gallo-Romains de la rive gauche afin de connaître la sécurité, les avantages de la civilisation agricole et citadine, la paix due à la force des légions. Ménapiens, Trévires, Ubiens, Sicambres s'étaient même enrôlés sous les aigles pour repousser les invasions des races centrales, pour écarter ce péril. Nomursen l'a constaté :

Les Triboci, les Mémètes, les Vangions établis depuis longtemps au milieu des Celtes partagèrent la fortune de la Gaule. Le Rhin reste toujours de ce côté la principale ligne de défense pour les Romains. Les Germains de la rive gauche se fondirent dans la population de l'Empire. Par conséquent, ils se firent Latins, loin de transformer selon leurs mœurs les milieux qui les reçurent. Les immigrants apprirent le Gaulois. Comme les aborigènes, ils l'écrivirent avec des caractères grecs

et romains ; les patois germaniques ne persistèrent pas, faute d'écriture. Au contraire, les archéologues ont relevé des inscriptions latines en nombre sur les bords du Rhin et du Neckar ; car l'esprit de la rive gauche y domina jusqu'à la chute de l'Empire. Le gaulois demeurait la langue des marchés, des comptes, des calendriers. Saint Jérôme l'entendit parler à Trèves comme il l'avait entendu parler en Asie Mineure par les Galates. Point de lieux, cités, qui portent des noms germains. Presque toutes sont désignées par des vocables gaulois ou latins - Ainsi les Gallo-Romains avaient dans leur civilisation absorbé les 40 mille Sicambres que Tibère admit, l'an 9 avant J.-C., sur la rive gauche. Beaucoup de ces néophytes vinrent à Mayence, *Mongontiacum*, honorer avec une âme déjà latine, le cénotaphe de *Drusus Germanicus*, beau-fils d'Auguste, mort près de là, désarçonné par son cheval, après une brillante campagne entre le Rhin et le Weser, contre les dévastateurs.

A Mayence résidait le gouverneur romain pour la province qui comprenait les pays de Strasbourg, alors *Argentoratum*, de Spire, alors *Noviomagus*, de Worms, alors *Borbitomagus*.

Les historiens s'accordent pour relater comment Varus, très confiant, se lia d'amitié avec Hermann (*Arminius*) et beaucoup d'autres. Ce Chérusque du Weser commandait une troupe barbare à la solde de l'empire et il avait acquis le droit de cité avec le titre de chevalier avant de trahir les légions romaines qu'il fit massacrer dans le *Teutoburgerwald* durant leur marche sans défiance en pays d'alliés. Le frère d'*Arminius* répudiant ce forfait, persista dans son loyalisme pour les légistes du Forum. Le beau-père d'*Arminius* appela même les Romains sur la rive droite. Il leur promit son aide et celle des siens. Son fils, un *Sigismond*, était parmi les ambassadeurs. *Flavius le Borgne*, frère d'*Arminius*, professait son dévouement à la loi de Rome lors d'une entrevue fameuse. *Flavius* essaya de ramener *Arminius* à la cause du droit et de la civilisation méditerranéenne.

L'exemple offert par les proches du vieil Hermann nous apprend quelles étaient les relations véritables des grandes familles rhénanes et des Gallo-Romains au siècle d'Auguste. Et lorsque nous lisons qu'à l'avènement de Tibère, les légions de *Castra Vetera* (Xanten) se mutinèrent revendiquant le droit d'élire l'empereur, nous comprenons de quelle manière les Gaulois, les Romains, les auxiliaires de l'armée, les Germains eux-mêmes enrôlés parmi ces auxiliaires, s'estimaient membres de la Société des Nations créée par Rome, sous la protection de ses codes, sous la garantie de sa justice. Cet esprit-là peut-il ressusciter ?

Germains, Gaulois, Latins de la rive gauche ne sauraient-ils vivre de nos jours en fraternité comme vécurent les parents d'Arminius avec les capitaines de Varus, comme vécurent les Ménites, les Triboques et les Vangions avec les fils des villages et des cités, Gaulois qui reçurent amicalement les quarante mille Sicambres admis par Tibère ?

Voilà qu'entre les événements de l'immense tragédie près de s'achever, un fait est apparu qui fournira quelques sujets de dissertation à la philosophie de l'histoire. Durant l'année 1916, l'empire romain ressuscita, il ressuscita tout entier en armes, sous les drapeaux glorieux, avec les légions de la Grande-Bretagne, des Gaules, de l'Asie, de l'Afrique numide, punique et libyenne, de la Lusitanie, de l'Italie, de la Grèce, de l'Égypte, de la Dacie danubienne, de l'Arménie et du Pont. Alliés, les peuples de ces diverses patries ont ensemble combattu jusqu'à la victoire du droit. Anglais, Français, Portugais, Algériens, Tunisiens, Marocains et Soudanais, Italiens, Hellènes, Roumains, avec leurs colons des Amériques, de l'Asie, de l'Australie, ont lutté pour la paix romaine, comme à l'époque de Trajan et de Marc-Aurèle, quand leurs ancêtres portaient le casque du légionnaire et marchaient à la suite des licteurs.

De tout ce qui se produisit entre 1914 et 1919, c'est apparemment le fait capital et que les penseurs de l'avenir admireront deux mille ans après le triomphe de Germa-

nicus et après une dispersion de quinze siècles : les races jadis associées pour la paix romaine se sont unies pour la Société des Nations. C'est le grand miracle du xx^e siècle.

Comment à Mayence n'y songerait-on pas longuement, dans cette ville que Claude protégea contre les invasions de l'Est en édifiant ses redoutes, dans cette ville où paraissait la garde germanique de Caligula, en cette ville d'où partirent les cohortes de Vangions et de Némètes que commandait Pomponius et qui purent délivrer, parmi les Chérusques, tels soldats de Varus prisonniers depuis quarante ans, en cette ville d'où s'élancèrent, sous les insignes du Sénat et du peuple romain, les légions bientôt conquérantes de la Grande-Bretagne. A Mayence même, Galba eut des zélateurs quand les gens des Gaules persuadés par Julius Vendex et soutenus par les légions du Rhin, les « très Galliae des médailles » proclamèrent cet empereur, le 6 avril 68. Ainsi que Cologne, Trèves et Langres, Mayence encore acciama l'élection de Vitellius, candidat des mêmes Gaules et des mêmes légions qui purent battre Othon et Bédriac, le 14 avril 69. Mayence et Lyon plaçaient sur le trône de Rome leur empereur. Mayence et Lyon, Trèves et Langres gouvernaient le monde par le moyen de Galba et Vitellius, leurs mandataires. De concert ces villes et leur élite s'opposaient à Vespasien élu par l'Orient.

Quelles marques plus significatives de l'union étroite entre ces grandes villes l'histoire eût-elle pu rassembler ?

Les Gaules étaient alors si parfaitement latines que trois mille légionnaires à peine suffisaient pour maintenir partout le principe de centralisation latine. Mais sur le Rhin et sur les positions de la rive qu'on nommait « la limes », il fallait quarante-huit mille soldats, huit légions au complet, afin de protéger contre les invasions germaniques ces fertiles ces merveilleuses régions au sein desquelles s'élevaient Castellum Magon-tiacense, Aquæ Mattiacæ. Volontiers *pro aris et focis* combattaient tous les citoyens de cette heureuse patrie. Vainqueurs ils dédiaient, sur les champs d'Andernach,

un autel *Finibus et genio loci, et Jovi optimo maximo* (aux frontières, au génie de l'endroit et à Jupiter le meilleur, le plus grand). Mayence a-t-elle oublié les deux cent mille Latins qui se rassemblèrent sous ses murs au temps de Caligula et à son ordre pour aller par delà le Rhin, intimider la menace des envahisseurs teutons à l'aspect de la puissance méditerranéenne ? Ne convient-il pas de rappeler ces souvenirs de gloire commune lorsque va naître la Société des Nations pour ressusciter, dans le monde, la magnificence de la paix romaine, sans doute ?



Avec quel enthousiasme, d'autre part, Paul Adam aurait accueilli l'idée du ministre Herriot, dotant la Société des Nations et le monde avec elle, malgré l'opposition anglaise, d'un Institut international de Coopération intellectuelle, installé à Paris, capitale de l'Univers pensant, lui qui, dans la Cité future, avait dit :

La solidarité favorise l'apparition des idées créatrices.

Qu'il y ait un lieu au monde où puissent, autour de laboratoires et de bibliothèques parfaitement organisés, se réunir les hommes que travaille le même espoir de guérir les maux de leurs semblables ou le même espoir d'anéantir les forces de la nature au labeur des sociétés, ou le même espoir de fixer, en des symboles plastiques littéraires, symphoniques, les émotions rares de la pensée active et de la sensibilité réceptive : ce serait une garantie précieuse de la continuité que nous souhaitons à l'énergie si fertile de l'ère présente

Un pareil centre devient indispensable aujourd'hui : Centre mondial de recherches scientifiques, philosophiques, où les savants notoires, en possession d'idées neuves, pourraient facilement expérimenter la valeur

des hypothèses établies soit par eux, soit par leurs disciples.

Un centre dont rien n'écarte les bonnes volontés. Un centre favorable pour ainsi dire au « record » de l'imagination créatrice, et où rien d'utilement conçu par le cerveau humain ne serait perdu. Un centre d'où les connaissances économiques et pratiques rayonneraient sur toutes les parties du monde. Un centre et une ville hors de toutes les querelles historiques et sociales, de toutes les rivalités économiques et nationales. Un centre appartenant à tous, sans exception possible. A tous. A l'esprit de tous. A l'esprit seul.

Washington et New-York, Londres, Rome, Paris, sont déjà des cités cosmopolites où les élites de toutes les races aiment se rencontrer, se parfaire au contact mutuel de leurs excellences.

Pas de voyageur qui n'ait, durant le séjour dans ces capitales, souhaité la formation d'une nationalité supérieure, en imaginant un pouvoir qui convierait les hommes et les femmes réputés pour leur savoir à émigrer vers le même pays et à y constituer une nouvelle force, celle de l'excellence.

Ainsi, peu à peu, se composerait une élite constante et la *meilleure*, dont les idées vives sans cesse accrues par la controverse et les expériences, se multiplieraient en une atmosphère spéciale.

L'aristocratie du savoir se composerait

Il s'agit en effet d'une chose essentielle, pour toutes les nations. A savoir :

Retarder le plus longtemps possible la fin de l'ère créatrice, qui nous comble de biens spirituels de vie intense depuis un siècle et davantage ; et, pour cela, favoriser les relations permanentes des philosophes, des savants, des artistes, des éconômistes et des politiques en favorisant la réunion en une élite internationale de tous les hommes, de toutes les femmes notables pour leurs travaux intellectuels.....

..... Comme il apparaît sage le vœu qui rassemblerait

en une même patrie les intelligences, en laissant les barbares se haïr au loin : en dehors.

Oui, la ville de l'Esprit peut, un jour, devenir aussi le centre d'une justice par tous acceptée. Ce serait alors la fin des guerres odieuses à toutes les philosophies que la science ancienne et moderne confirma.

Mais Paul Adam imagine une *Cité future* (1) véritablement édifiée, en pierre, selon des plans d'architectes connus, pour servir de capitale aux élites. Or, son vœu se rapprochait sensiblement de celui qu'est en train de réaliser d'année en année la Société des Nations.

(1) Un vol. édité en 1914 par le Comité « France-Amérique » (21 rue Cassette, Paris), avec une préface d'Em. Boutroux.

CHAPITRE III

POUR LE BONHEUR DE LA NATION

Le but d'une société bien faite, a dit Victor Hugo, consiste à « élargir et adoucir sans cesse la montée qui conduit du travail à la propriété, du prolétariat à l'émancipation. Dans la civilisation vraie, la montée de l'humanité est une ascension continuelle vers la lumière et la liberté ». Programme socialiste, si l'on veut ; eudémoniste et social, à coup sûr, qu'il faut rapprocher du critérium selon lequel Taine jugeait les hommes : à savoir qu'un homme n'est digne d'admiration que lorsqu'il a contribué ou voulu contribuer à diminuer la somme des douleurs dont, les uns et les autres, nous sommes tributaires. Pensons aussi à l'œuvre entier de Voltaire, déclarant humblement : « J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage. » A l'effort obstiné d'un Paul Adam, on ne voit pas d'autre sens. Socialiste à la manière de Victor Hugo, il a été un citoyen admirable, selon le dogme de Taine. Au bonheur possible de la Nation, il a consacré, outre les fables morales et historiques de ses romans, la plupart des articles que son métier devait aux journaux. En lisant

ces articles — dont un grand nombre sont réunis en volumes — on peut se convaincre qu'il n'est pas impertinent d'appeler Paul Adam un homme d'État. Il a écrit comme tel. Il n'a pas dépendu de lui de ne pas gouverner. En 1888, en pleine période boulangiste, à Nancy il prêcha pour son compte et celui de ses amis, au cours d'une campagne orageuse, « le socialisme libéral, le parallélisme des forces, notre (celle des Boulangistes) répugnance pour la morale de l'affaire Wilson, pour ces concussionnaires du Panama qui se révélaient ». « De cette lutte, — a-t-il écrit dans la Préface des *Lettres de Malaisie*, — je sortis écœuré. Les manigances électorales m'avaient peu ravi. Bourgeois et plébéiens, réactionnaires et révolutionnaires me parurent trop éloignés de cette Vertu qui doit être le principe d'une République » Paul Adam ne fut pas le seul intellectuel de haute valeur que la gent électorale ait découragé de prendre soin de ses intérêts et de songer à son bonheur. On verra, par ce chapitre, que l'homme d'État qui, candidat en 1888 à Nancy, fit élire Maurice Barrès député (et qui a conté les détails de sa campagne dans un roman fameux : *le Mystère des Foulès*), avait sur tous les grands problèmes sociaux, les idées d'un chef. Il ne lui a pas été donné de les réaliser sous forme de lois ; mais les écrits restent où il a consigné ses pensées d'homme politique *in partibus*. Bien avisés seront ceux qui croiront devoir s'en inspirer. S'il avait été élu représentant du peuple, qu'aurait-il fait ? Nous connaissons ses idées politiques. Passons aux actes : j'entends à ceux qu'il a prêchés. Et rendons-nous aux évidences.

A travers les articles du programme politique,

déjà, un diplomate s'est montré. Voici percer de même et simultanément le sociologue et l'économiste. Tel chapitre de *la Morale de la France*, de *la Critique des Mœurs*, des *Disciplines de la France*, ou de *la Morale de l'Education*, tel article de guerre est d'un conseiller du commerce extérieur ou d'un président de Chambre de commerce ; tel autre serait d'un membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Consultez les sommaires. On y relève des titres tels que ceux-ci : *le Devoir d'exporter*, *Du crime passionnel*, *la Mévente des cercueils*, *la Peine de mort*, auprès de chapitres comme *le Centenaire de Tilsit* ou *les Vices de l'Education nationale*.

Qui dira quel est le problème humain que la curiosité de Paul Adam n'aura point effleuré ?

Ici, d'ailleurs, nul commentaire n'est souhaitable : les pensées détachées des ouvrages et articles divers de Paul Adam se suffisent à elles-mêmes. On se bornera à en indiquer les sources, après les avoir classées par grandes rubriques, pour la commodité du lecteur.

I. — POUR FORMER DES CITOYENS.

Ce que la République, depuis quarante ans, dépensa pour ses instituteurs et l'enseignement public, ces milliards n'ont presque rien acquis à l'actif de la mentalité nationale, l'œuvre des maîtres est fort médiocre en ses résultats, soit que notre gent écolière ne puisse rien apprendre de plus que lire les faits divers et les crimes, écrire une lettre de vingt mots, additionner, soustraire, multiplier des nombres simples

en s'aidant de ses doigts : soit que les parents refusent d'envoyer leurs petits à l'école et préfèrent les employer aux besognes domestiques, soit que nos instituteurs trop bourrés, ne puissent communiquer à la simplicité des enfants leurs sciences évidemment superflues pour une humble tâche de pédagogues ruraux et faubouriens. Nous devons tristement constater l'insuffisance de l'enseignement primaire.

Ajouter, pour le moral, que la criminalité juvénile se multiplie fort, ici comme ailleurs, et il faudra bien songer que l'enfant des classes laborieuses mérite désormais plus de soins et plus de surveillance extra-scolaire, si nous voulons éviter les reproches et les mépris que les nations lettrées adresseront à notre descendance tardigrade et nigaude (1).



A l'école, au lycée, au régiment, il conviendrait d'instruire les enfants et les conscrits sur les erreurs de la pensée unilatérale. Malheureusement l'instituteur, le professeur même enseignent surtout aux hommes des partis pris, des enthousiasmes sentimentaux, des haines et des mépris de tradition. Le maître harnache les écoliers avec des œillères. Il leur indique une seule route étroite et indéfinie hors de laquelle les enfants n'imaginent rien que le stupide et le féroce (2).



...Contre cette folie d'égaliser les hommes en avilissant les meilleurs au lieu d'exercer les plus indolents, il faut protester de toutes parts....

(1) « Organisation de la demeure ouvrière », 22 février 1914, *Dépêche de Toulouse*. Paul Adam aurait souhaité pour l'éducation des enfants un régime vraiment républicain dont il faut ici montrer le caractère.

(2) « La vengeance des forces asservies », octobre 1910, *Revue hebdomadaire*.

Le latin et le grec de l'enseignement classique préparèrent même les âmes des géants qui parfirent l'œuvre de la Révolution et de son épopée impériale. Tribuns, législateurs, stratèges et mathématiciens de la plus fameuse époque eurent l'esprit nourri par le classicisme dont nos ministres actuels veulent maintenant priver la nation, on ne sait pourquoi, et contre toutes les leçons de leur parti (1).



Fêtant le millénaire de Cluny, dans ce septembre, nous avons fêté la résurrection de la culture latine sur la Celtique dévastée par la barbarie des Teutons. De ces cloîtres bénédictins, puis des cloîtres cisterciens, les chartes, les parchemins, les livres sont sortis. La science de la loi rétablit l'équité autour des Alesia qui se réédifient, qui protégeront de leurs murailles le droit du municipale, de la commune du tiers, contre l'homme d'outre-Rhin et son caprice féodal.

Tel est le rôle de la culture latine dans l'histoire de nos races celtiques. Telle est la beauté qu'elle a valu au peuple des états généraux et de la révolution universelle, au peuple libérateur Alesia et Cluny, ce sont les matrices de notre vie nationale (2).



Au lendemain de la Paix, l'obligation du service militaire devra comporter l'obligation d'un savoir professionnel (3).



(1) « La science et la tradition ». *Revue hebdomadaire* (à propos de *L'homme qui a perdu son moi* de M. André Baudouin, 6 janvier 1912.

(2) *Alesia et Cluny* (à propos du millénaire de Cluny) : 9 octobre 1910, *Paris journal*.

(3) « L'enseignement industriel et agricole à la caserne », 28 juillet 1917, *la Victoire économique*.

Nécessité de l'éducation.

— Tu n'as pas suffisamment cultivé ton esprit pour être sûr de ta supériorité...

— Sans doute... mais se juger supérieur, n'est-ce pas une vanité de taré ?

— N'importe, il faut cultiver ses facultés, les physiques et les spirituelles (1).

* * *

On croit à tort que la vie de famille est toujours la préférable pour élever bien l'enfant. Oui : si la famille vit dans l'aisance, dans un beau quartier, bien aéré, dans un local spacieux. Non : si l'enfant pousse avec ses frères et sœurs dans un galetas de quelques pieds carrés où la lessive sèche, où le malade tousse, où l'ivrogne éructe, où les époux s'embrassent lubriquement, où l'aïeule râle, où la mère gifle en glapissant l'écolière qui cassa le litre de vin... (2).

* * *

Un chef de village goulbé (nègre) et un maire conservateur de Touraine présentent peu de différences mentales. Un pasteur peuhl du Niger et un berger de la Loire discutent avec autant d'ignorance fondamentale et d'expérience acquise, sur la santé du troupeau...

Un Ouoloff du Sénégal cultive mieux son champ que la plupart de nos Gascons (3).

* * *

Ce qui nous importe à nous Français, c'est la création soigneuse d'élites où les héros se puissent logiquement composer. Autant que je l'ai pu voir durant mes voyages, autant que je l'ai pu concevoir selon mes lectures et mes observations immédiates de la vie, nous

(1) *La Ruse* (p. 220).

(2) « Sauver l'enfance », 1^{er} septembre 1917, *l'Information*.

(3) *La Ville inconnue*, p. 41 et 42.

avons commis une erreur en espérant trop de l'instruction primaire même la plus développée. Sauf deux ou trois par école, les enfants qui reçoivent cette instruction n'atteignent pas, en général, à une connaissance même rudimentaire de l'indispensable.. (1).

* * *

Tout dépend de l'élite et des élites. De plus en plus, tout dépendra d'elles. Il faut maintenant du génie pour devenir un financier passable en état de faire, à chaque heure, la synthèse des intérêts économiques généraux. De l'usurier au Trustee, la différence est énorme. De Nucingen à Pierpont Morgan, la distance est fantastique. Commander trois millions de soldats et non plus trois cent mille, change singulièrement la complexité des problèmes stratégiques étudiés par le général.

Il faut donc organiser des élites différentes et nombreuses, à plusieurs degrés. où les talents se puissent former. Aussi la valeur nationale d'un jeune garçon capable, par ses atavismes et son éducation première, de recevoir l'enseignement classique des facultés, *cette valeur est considérable* (2).

II. — GOUVERNER.

Celui qui tout d'abord et avant tout, excluant de son esprit les querelles fastidieuses des castes, considère la République dans ses rapports avec les autres nations, dans sa force comparée aux forces extérieures, dans sa richesse comparée aux richesses concurrentes, dans sa fatalité historique comparée aux destins des peuples amis, neutres ou rivaux ; celui-là est un homme d'État. Il subordonne les haines de parti à la grandeur de la

(1) « La valeur de l'orphelin », 30 octobre 1914, *le Gaulois*.

(2) *Ibid.*

Nation. l'intérieur à l'extérieur, le simple au complexe (1). ...

— Subordonner l'intérieur, c'est à dire les passions des sectes politiques; à l'extérieur c'est à-dire à la sécurité de nos peuples : voilà le principal pour l'homme d'État (2).....

* * *

Gouverner, aujourd'hui, c'est assurer d'abord la puissance économique de la nation.....

L'art de gouverner c'est principalement l'œuvre de composer une force unanime avec les forces inefficaces et divisées qu'engendrent les rancœurs, les haines les ambitions des individus, puis de diriger cette force irrésistible contre les ennemis réels de la nation, ceux qui d'après tous les avis de l'histoire et de la sociologie, détermineront sa faiblesse, humilieront sa volonté de puissance, évinceront des marchés ses produits et ses agents, amoindriront ses possibilités de bénéfices et de salaires, ainsi limiteront sa richesse avec sa vie (3) ...

* * *

Gouverner ce n'est pas obéir aveuglément aux appétits naïfs de sa faction électrique, ni partager ses erreurs économiques ou diplomatiques, ni sacrifier à ces soifs particulières l'avenir du pays, sa position dans le monde, sa richesse indispensable à sa force, son prestige garant de la paix, sa santé financière garantie du crédit (4)...

* * *

Il nous faut des Fouquier-Tinville et des Marat — La peur de frapper justement est le mal funeste de notre démocratie. Nos ministres semblent craindre toujours

(1) « L'intérieur et l'extérieur » 21 août 1916, *l'Information*.

(2) *Ibid.*

(3) « La métamorphose de l'esprit français », 12 avril 1911, *Revue hebdomadaire*.

(4) « De Lamartine à Kerensky », 5 novembre 1918, *l'Information*.

que les délinquants punis selon la loi leur deviennent, le lendemain, des ennemis puissants soutenus par une clientèle acharnée, par des parlementaires sans scrupules et trop fidèles à leurs électeurs, aux basses passions de certains électeurs (1).....

■
* *

Il sied l'admettre la difficulté évidente de gouverner à notre époque, contre les puissances de la Bourse (2).

■
* *

Je préférerais que les ministres ne fussent jamais choisis dans le Parlement (*Le choix des Ministres par leurs fonctionnaires*, (3)).

* * *

Si la guerre est l'épreuve des talents parlementaires, si l'usage des armées, si le choix de leurs chefs autorisent à juger la politique dont ils dépendront, si les rendements de l'économie publique, si les miracles de l'industrie sont dus à l'intelligence des ministres qui les favorisèrent, des majorités qui votèrent la confiance à ces ministres successivement, enfin si dans les heures flamboyantes de la tragédie, les problèmes du gouvernement s'éclairent avec tout leur sens, on peut avancer que de 1914 à 1918, l'éloquence sut agir dans les esprits progressivement, améliorer, de saison en saison, par leur entremise tous les moyens de notre défense jusqu'à la victoire entière. Entre d'épouvantables angoisses au milieu d'innombrables deuils, l'art de l'orateur sut obtenir ainsi de l'opinion laissée libre des citoyens et des soldats, un effort sans pareil de ténacité, de génie créa-

(1) « Il nous faut des Fouquier-Tinville et des Marat » 10 décembre 1911, *Dépêche de Toulouse*

(2) *Dépêche de Toulouse* 16 octobre 1913.

(3) La parenthèse est à la fois le titre et le sujet de l'article, 7 juin 1914, *Dépêche de Toulouse*.

teur, d'obstination courageuse, parmi les épouvantables supplices ignorés aux enfers des légendes (1).

* * *

S'adressant à des foules mal instruites, passionnées, décidées à servir d'abord leur haine de castes, quand elles ne sont pas entraînées vers les sacrifices les plus sublimes par leur enthousiasme pour la Justice et la Liberté, nos orateurs propagèrent dans le peuple le goût du simplisme le plus niais. Où bien l'électeur se croit socialiste, radical, et tout lui paraît mensonge, vol, crime que défendent les nationalistes, les républicains du centre. Ou bien l'électeur s'avoue clérical, conservateur, et tout lui semble vice, honte, abjection que proposent les socialistes, les radicaux. Nul ne suppose la franchise, la sincérité du contradicteur. Arbitrairement les apôtres isolent une catégorie de faits : les erreurs du temps présent, la souffrance du prolétariat. Et ils nous exhortent à nous hypnotiser exclusivement sur les problèmes. C'est simple. C'est bête. Aussi les hommes d'Etat furent, en France, peu nombreux (2)....

* * *

Les hommes sont bas ; il convient qu'on les mène avec les moyens indispensables. Laissons cette besogne à qui elle plaît (3).

* * *

La chose publique mérite que les concitoyens lui sacrifient leurs plus chers trésors (4).

* * *

Nous aimons trop nous inscrire dans un parti. La plu-

(1) 1918 ou 1919. Comparer cette opinion, dictée par les bienfaits de l'éloquence durant la guerre, à la suivante

(2) « L'intérieur et l'extérieur », 21 août 1916, *l'Information*

(3) *La Force* (p. 78, édition Flammarion, t. 1).

(4) *La Ruse* (p. 316).

part de nos concitoyens ont le goût des catégories. Ils se veulent exclusivement socialistes, radicaux, progressistes, conservateurs. Et dès lors, toutes les sottises des énergumènes appartenant à sa faction, le Français les adopte sans autre mesure.....

— A notre époque, il faut embrasser le total des faits, des pensées, et se décider non pas selon la bêtise fatalement étroite de son parti, mais selon sa conscience d'homme libre, éclairé, capable de dresser une table des valeurs sur laquelle on inscrira, d'après leur logique, les vœux des partisans et les vœux des adversaires. Il faut penser en dehors des partis. Il importe de devenir justes. La guerre doit nous enseigner au moins cela.....

— Arrachons-nous à la myopie fatale du parti, pour être des censeurs à l'esprit multilatéral, capables de comprendre les ensembles, d'embrasser toutes les forces dans les synthèses de notre observation. Et pour cela tentons plus d'efforts intellectuels. Lisons davantage et tout. Connaissions mieux les trésors de notre pensée, celle que les élites du monde étudient. Rémy de Gourmont, Émile Faguet, Appell sont plus aimés, commentés, cités au dehors qu'ici. C'est bien à notre honte. Que de fois j'entendis au loin réciter les passages de nos livres que trop de gens ignorent à Paris, les littérateurs mêmes. si terribles pour la littérature qu'ils ne signent pas (1).

III. — LE CONTRAT SOCIAL.

Le contrat social, comme tous les contrats, suppose un échange de forces entre les deux parties Ici, l'individu et la collectivité s'engagent Elle lui assure la protection de la vie, du salaire, d'une liberté relative et dé-

(1) « La valeur de la pensée française », 8 mai 1916, *l'Information*.

finie, de la dignité. outre l'usage du domaine aménagé, de l'outillage économique des écoles, des bibliothèques, des hôpitaux, etc. . Elle protège le foyer, le rend inviolable, le défend contre tous. De plus, la société se charge d'empêcher l'intrusion des hommes étrangers au contrat national, et qui viendraient tantôt nous ravir nos emplois, tantôt s'emparer de nos débouchés agricoles industriels, tantôt prélever à leur bénéfice des dîmes et des impôts, ainsi qu'il en allait autrefois, lorsque le conquérant avait soumis les races faibles. Afin de résister à ces pressions du dehors l'État dépense de l'argent et des forces. Où prendra-t-il cet argent, ces forces, sinon chez l'individu ?

Celui-ci, vraiment, oublie trop qu'il a contracté une dette énorme envers la collectivité. Sans elle, sans ce qu'elle a fait pour lui, depuis le temps où elle n'était que la meute de chasseurs, la horde au seuil de la caverne, la tribu suivant son troupeau de pâturage en pâturage, sans ce qu'elle a fait alors, et plus tard, autour du camp, dans la cité le long du fleuve ; sans tout cela, l'individu ne serait qu'une bête malheureuse torturée par la faim ou par le rut, traquée par les fauves, toujours prêt de périr sous la dent du carnassier, sous la massue du rival disputant la proie. Contre cette dent, contre cette massue la tribu d'abord a protégé son fils. Elle l'a recueilli blessé, transi. Elle a défendu son sommeil de convalescent, nourri sa faiblesse de malade. Elle l'a réconforté, guéri.

Que lui demandait-elle en retour ? De pareilles attentions pour autrui pour les frères et les cousins ; et de ne pas les courroucer en dérobant leurs armes, leurs trophées, leurs venaisons, en séduisant leurs épouses, leurs filles, leurs sœurs. Cet échange de bons procédés entre l'individu et le clan, c'était le « devoir moral », déjà. Ne pas nuire à son allié du groupe. Ne pas occasionner de querelles intestines, causes d'affaiblissement général, en s'adonnant au vol, à l'adultère, au rapt. Tout le code tient dans ces prescriptions des âges les plus anciens. Que demandait encore la tribu à celui qui jouissait de cette entente et de cette protection ? La présence au

combat, dès l'attaque de l'ennemi ; l'obéissance à l'ancêtre qui juge, au chef qui conduit. Et enfin la contribution, par le travail de chacun, à l'entretien du troupeau commun du rempart nécessaire. Sinon le rebelle était exclu, rendu aux dangers de la vie solitaire dans les bois, dans les savanes.

Ainsi, chez les âmes des primitifs, l'idée du devoir moral trouvait bientôt ses expressions vivantes qui le fixèrent en dogmes et en lois, sanctionnés. Fichte avait bien raison de dire que l'homme ne peut être qu'une expression de ce devoir (1).

■
* *

— Que révères-tu le plus ?

— Le contrat social et la loyauté de ceux qui le respectent (2)

■
* *

La loi permet l'entente des citoyens, elle écarte et résout les conflits, elle garantit la paix, elle mène donc au triomphe de la fraternité de l'esprit (3).

■
* *

Le droit n'est que la consécration d'un état de choses établi par la force... C'est un parti entre le conquérant et le vaincu (4).

■
* *

... Le principe de l'état seul intéresse, et les instruments humains de l'État, politiciens, généraux, n'ont qu'une valeur transitoire dont la moralité ou l'immoralité importe peu au destin des peuples (5)...

(1) « Le devoir moral », 17 février 1914, *Dépêche de Toulouse*.

(2) *La Ruse*, p. 220.

(3) *Ibid*, p. 221.

(4) *Ibid*, p. 383.

(5) *La Force*, p. 289.

IV. — RÉGIONALISME.

Que les hommes de même volonté pussent se réunir en certaines régions de la patrie et développer leurs espoirs selon les lois provinciales : telle était la conclusion de leurs propos. Cela mènerait par les voies douces à l'individualisme pur. Peu à peu, les groupements se sectionneraient. L'autonomie, d'abord provinciale, deviendrait départementale, cantonale, communale. Enfin, les plus hardis des citoyens, au bout de la période, réaliseraient peut-être, dans des siècles, le vœu de l'anarchie théorique : le citoyen ne subissant d'autres lois que celles créées par une conscience sûre (1).

*Arras.*

Salut, ville..., où j'ai pleuré mes premières larmes, où j'ai ri mes premiers rires, où mes lèvres ont effleuré pour la première fois les lèvres chaudes d'une enfant timide... Je reviens à toi chargé de plus de douleur..., et cependant, ton carillon m'accueille avec la même ariette des cloches... Les visages de tes maisons ont à peine jauni. Mon cœur a vieilli bien plus... Je n'ose pas entrer dans la ville qu'annoncent les odeurs de grains et de tannerie apportées par le vent. Il me semble que je passerais inconnu devant les yeux des façades et que cela me causerait une angoisse... Allez-vous reconnaître votre ami, tuiles moussues des toits, battants des pompes sur les citernes, bourgeois graves à califourchon sur vos chaises de paille, ménagères en tabliers de cotonnade, grisettes aux fanchons mal nouées (2) ?

(1) « Le mystère des foules », p. 290 et 291, t. I. Ed. Flammarion.

(2) « La force », p. 240. c'est le retour d'Héricourt dans Arras, ville natale de Paul Adam. Pour marquer le sentiment régionaliste de l'écrivain, cette citation paraît particulièrement significative.

Basques et Picards, Bretons et Lorrains, Provençaux et Normands, nous formons en France, depuis longtemps, une nation très cohésive... En vérité sociologique, ni les souvenirs de leurs anciennes querelles, ni les constatations de leurs disparités somatiques ne pourront empêcher les Italiens, les Espagnols et les Français de se confédérer un jour s'ils le jugent opportun... L'unité nationale dépend moins de l'homogénéité première que d'une longue parité intellectuelle et morale (1).

Le destin historique et politique de la nation tandis que le destin économique partitif incomberait à la prudence des assemblées provinciales... Avant tout, il s'agira de rechercher quel principe le géographe administratif invoquera pour définir ces quinze provinces et les ceindre de frontières. Opérera-t-on comme jadis, pour les circonscriptions électorales selon la théorie exclusivement politique de la majorité triomphante? .. La justice voudrait qu'on formât, selon le possible, des provinces où l'élément révolutionnaire prédominerait, d'autres où l'élément conservateur tiendrait l'influence, d'autres où la puissance du syndicalisme évidemment s'agglomère. Ainsi toutes les forces de la nation seraient normalement représentées avec leur coefficient naturel, le scrutin de liste aidant. L'équité, malheureusement, ne séduit pas toujours les victorieux.

A mesure que nous avançons dans l'ère républicaine, il me semble que les intérêts sentimentaux des partis doivent le céder, de plus en plus, aux avantages réels des populations. L'économie publique doit seule fournir les raisons de la géographie administrative nouvelle. Avant tout, et puisque l'existence de la république n'est plus en jeu, il convient de fournir aux diverses parties

(1) « Il y a des Latins ». 24 décembre 1911, *l'Italie* (Rome). Cet article est reproduit dans le cours du chapitre II du présent volume, § 3.

de la France un maximum de chances, capable d'accroître leur prospérité respective. Aux économistes compétents, il appartient de dire si le cadastre officiel de la région enserrerait utilement un ensemble de territoires soumis à des exploitations analogues, ou s'il vaudrait mieux rassembler dans ses limites une diversité d'industries, de commerce et de cultures aptes à mettre en jeu l'ensemble des énergies productrices... En résumé, il y a tout un gros volume à composer fort soigneusement sur « la Région » avec le concours des économistes, des historiens, des parlementaires et des diplomates (1).



La lenteur, l'incroyable lenteur de ces Français jadis convaincus de prestesse, de légèreté, de frivolité même, et qui, maintenant, dorment sur leurs dossiers. La lenteur de l'administration supprime la vitalité du pays, c'est un mal et qui lui aussi, répand la terreur parmi les intelligences. Rappelons-nous l'incapacité de nos compétences pour favoriser la natalité (2).



Les grandes cités de la France reprennent le rôle qu'elles avaient perdu durant la phase de centralisation. Elles redeviennent des villes d'idées particulières. Elles recouvrent leur patrimoine spirituel. Ce que les provinces ont oublié de leurs caractères et de leurs mœurs, les capitales industrielles le ressuscitent à présent.

Lyon assume l'œuvre de constituer une théorie du commerce, dégagée de l'empirisme, et pourvue de logi-

(1) « La région », 8 juillet 1910, *Dépêche de Toulouse*. A propos d'une brochure de M. Henri Bérenger consacrée au régionalisme et intitulée : *Vers la démocratie*. Il serait injuste de ne pas noter que ce gros volume souhaité par Paul Adam a été composé dans le même temps par un écrivain et une grande conscience : M. Charles Brun. Son titre : *Le Régionalisme* Bloud, ed. Paris, 1910. Paul Adam ne l'a point ignoré.

(2) « Le règne de la lenteur », 30 janvier 1919 *l'Information*. On trouve en cet article de nombreux exemples d'incurie administrative, résultant de l'excessive centralisation.

que définitive. Telle que cette science est comprise, au pied de la colline de Fourvières, elle atteint déjà la grandeur des plus hautes spéculations humaines. Peu de ses visées avorteront, parce que cette évolution procède des nécessités du site et des coutumes originelles. Le sort de la ville fut constant à travers les époques. Elle se dresse sur le lieu que franchirent, aux temps reculés, les marchandises venues du Nord par la vallée du Rhin, et que l'on transportait dans celle du Rhône, afin de leur faire gagner la côte méditerranéenne et les mouillages des navires phéniciens. Ce fut la grande route de l'étain, de l'ambre, aux âges préhistoriques et gaulois. Plus tard les légions romaines foulèrent le même chemin, en portant aux Helvètes, aux Belges, aux Germains, la civilisation du Forum, les lois des proconsuls, et le culte maçonnique de Mithos. Munacius Plancus, qui réunit, par des voies, par des constructions, les bourgs épars au confluent du Rhône et de la Saône, prépare le gîte d'une cité considérable aux voyageurs des Hollandes et des Allemagnes. Ils se rencontrèrent là, pendant tout le moyen âge avec les marchands et les moines d'Italie, les bandes militaires parties de Suisse, les émissaires des villes anséatiques. Alors la plaine et les collines se couvrirent de maisons. Les soies orientales vinrent de Marseille sur les métiers des brodeurs. Alors commença la gloire des canuts... Dans cette vieille cité du négoce, une élite d'intelligence se créa parmi les familles des ouvriers, des fabricants, des ingénieurs. Comme les cellules d'un cerveau, elles s'agglomèrent aujourd'hui en une sorte d'Université spéciale qui engendre les idées, fonde une école d'économie politique, développe rapidement toutes les sciences relatives à l'industrie du tissu, étudie les solutions possibles du problème social, fait explorer la Chine, met en valeur la richesse de Madagascar. . Lyon se souvient d'avoir été le centre où venaient aboutir les voies militaires des légions romaines. Elle dégage une force neuve et indépendante qui tire de soi-même ses ressources. Avant peu d'années, elle sera la capitale spirituelle des affaires...

De Bordeaux les steamers emportent nos vins légers du Languedoc mêlés à ceux de l'Espagne plus épais, plus riches en alcool, les élégances de nos modes et toutes les merveilles de la fabrication française. vers le Brésil, l'Argentine, le Chili et le Pérou. Ces transactions de la Gascogne avec ces pays latins d'outre-Mer, l'obligent à rechercher l'association des négoces espagnols. Pour lutter contre l'Allemagne et l'Italie qui prétendent substituer leurs barriques aux nôtres sur les marchés de l'Amérique du Sud, il faut une entente associant les efforts tentés en deçà, au delà des Pyrénées... C'est à Bordeaux que se peut sceller un pacte urgent. Il doit, au plus tôt, lier entre eux les Français et les Espagnols qui peuvent opposer leur double force latine aux concurrences de l'Est et du Nord (1).... Les intérêts économiques de Bordeaux et des vigneronns espagnols exigent une manière de libre-échange entre les deux pays.... Lorsque nos commerçants ne peuvent, là-bas, soutenir la concurrence, ils cessent d'acquérir ici les cuvées rendues invendables, ainsi qu'il arriva en 1907. Nos cultivateurs de quatre départements furent ruinés. Les armateurs de Bordeaux ne trouvèrent plus qu'un fret amoindri. L'absurde invention du protectionnisme électoral faillit consommer la déchéance de la Gascogne (2). Donc Bordeaux doit être la ville où se développera, comme une volonté essentielle et vitale, le désir d'une association économique avec la patrie de Sénèque et de Trajan, préliminaires d'une alliance pour garder libre le passage de l'Océan à la Méditerranée. Bordeaux sera la capitale des idées favorables à la reconstitution de l'hégémonie sans laquelle l'Italie, la France et l'Espagne se verront conquises économiquement et politiquement par les races du Nord...

Lille devient la capitale du socialisme.

Marseille est la porte de France ouverte sur l'Orient.

(1) Avis à rapprocher des théories de Paul Adam touchant l'union des peuples latins.

(2) Ainsi, Paul Adam était libre-échangiste : à rapprocher de ses vues diplomatiques et politiques.

Grecs et Phéniciens, Latins de l'Ombrie, Maures, colons romains, fonctionnaires nés sur les sept collines s'y coudoyèrent durant des siècles. De là, les puissants essors des légions s'irradièrent jusqu'aux provinces ibériques, jusqu'aux lacs d'Ecosse, jusqu'aux champs d'Arminius. De là partit le vexillum latin pour unir, en notre âme, tant de races diverses.

Ainsi notre République fut la fille des Latins. Leurs pensées y commandent encore. La *Dépêche de Toulouse* dicte à la France les volontés du Midi méditerranéen. Les idées forces de ce journal guident nos ministres dociles à la majorité que forment Marseille, Toulouse et Bordeaux, villes maîtresses du pays.

Par le génie de Jean Lombard, Marseille a produit une œuvre littéraire insigne et qui est l'expression de ses origines grecques, de ses traditions méditerranéennes, de ses races hétérogènes unies en un peuple tel que le peuple de Byzance.

Méditerranée, toute notre âme est sortie de tes flots (1).



Le Franc, le Cévenol, le Méditerranéen ; la race qui a gouverné, la race qui a labouré, la race qui a trafiqué (2)...

V. — LA DÉPOPULATION.

— Les charges de la paternité, de la maternité disparaissant, beaucoup songeraient moins à limiter la descendance (3)...

(1) « Les pensées des villes » (ch. XXI du *Malaise du Monde latin*).

(2) « La ville inconnue », p. 156.

(3) « Le cancer de la nation », 19 février 1917, *l'Information*.



L'acte de détruire une existence humaine encore future mais présente dans le sein de l'amoureuse est toujours un crime (1)...



C'est un don précieux que la fille-mère elle-même fait à la patrie (1)...



Il convient de sauver l'enfance, si l'on veut qu'elle continue la France (2). .



Quelles que soient les circonstances, une femme qui donne un enfant à la patrie mérite le respect, la reconnaissance et l'amitié de tous les bons citoyens. Si la méchanceté de la rue n'avait pas invectivé contre l'amante, féconde sans mari nous n'aurions jamais connus les crimes de l'avorteuse ni du médecin équivoque dont l'immonde science dépeuple le pays.

A la bêtise des cléricaux, à la haine du bonheur, à leur morale étroite, nous devons les mœurs qui chaque jour, anéantissent tant de forces indispensables au destin de la nation. J'estime, pour ma part, que la maternité honore complètement la femme dont elle a marqué les amours, si vicieuses qu'elles aient été. En notre temps de liberté de conscience, la première preuve à donner de notre indifférence en matière religieuse, c'est le témoignage évident de la gratitude universelle envers toute mère légitime ou non (3)...

(1) « Sauver l'enfance », 1^{er} septembre 1917 *l'Information*

(2) « La France devant l'Europe », 28 décembre 1913, *Dépêche de Toulouse*.

VI. — LES DROITS FÉMININS.

La courtisane reçoit plus d'invectives que le spadassin, que l'usurier, que le pamphlétaire, que le cabaretier, que l'inutile, que le cabotin. Est-ce bien juste ? L'opinion s'affirme bien plus sévère à l'égard des Manon Lescaut qu'elle ne se montre à l'égard de l'escroc repentî (1).



L'homme ni la femme ne sont nés bons, ni conciliants comme le pensèrent les Jean-Jacques et les Bernardin de Saint Pierre, comme nous le pensâmes, vers 1890, lorsque la philosophie anarchiste séduisit nos cœurs et nos intelligences...

Si le sang des tragédies passionnelles empourpre trop souvent les autels d'Eros, que le dieu nous enseigne au moins, en nous inspirant toute cette horreur, à respecter mieux, à honorer davantage les associées, femmes et mères dont l'énergie magnifique, soutien des maris et des fils, assura toujours le salut de la France, émergée de ses ruines temporaires comme de ses douleurs provisoires (2).



Seul le suffrage des femmes y mettra fin (*aux pires égoïsmes politiques*) lorsque cette justice sera rendue à l'intelligence, à l'énergie et à l'activité de nos ménagères, celles du magasin, de la ferme et de la fabrique, celles aussi qui cousent auprès du berceau (3).



(1) « Misère sociale de la femme », 25 mars 1911, *le Figaro*.

(2) « Le mauvais désir », 11 novembre 1911, *Paris-Journal*.

(3) « Le devoir moral », 17 février 1914, *Dépêche de Toulouse*.

Les femmes d'honneur sont le plus grand nombre, et de beaucoup. malgré le discrédit où les farceuses mettent à présent le mariage. Rien ne branle cette foi des épouses loyales en elles-mêmes. Elles cultivent l'orgueil de leur vertu. Cela les sauve. Car, pour elles aussi, lorsque deux ou trois hivers ont neigé sur la torche d'hymen, l'amour se dissipe ; les illusions aimées dans l'époux disparaissent ; la monotonie de vivre navre, et le bruit tente. Les vertueuses demeurent intactes par ceci surtout qu'il leur répugnerait de s'avilir, jusqu'à paraître un objet de satisfaction pour le libertin (1).

VII. — MISÈRES SOCIALES.

Plus que les autres, le peuple de France se suicide heure par heure dans les cinq cents mille cabarets où il apporte l'essentiel de son gain (2).



Sur l'alcool :

Le dieu qui tue (3).



L'alcool est-il un dieu qui a ses rites, son clergé, ses doyens, sa congrégation de l'Index, ses cardinaux intransigeants (4) ?

(1) Cité par M. J. Héritier dans le petit recueil des pensées choisies de Paul Adam : *la Victoire de la Vie* (Sansot ed., 1908).

(2) « Le monstre Caroblepas » 1^{er} décembre 1910 *le Figaro*.

(3) « Encore l'alcoolisme », 16 oct. 1913, *Depêche de Toulouse*.

(4) *Ibid.*, « le Dieu qui tue ».

VIII. - UNE POLITIQUE ÉCONOMIQUE.

Paul Adam, à tous les propos, a développé quelques idées essentielles dont le développement constituerait, si l'on voulait, une véritable doctrine économique. Par la juxtaposition de morceaux choisis dans ses livres et ses articles, cette doctrine, aussi bien, s'affirmerait. Il n'a pas été possible d'entreprendre pour le moment un travail qui exigerait à lui seul un gros volume. On le trouvera, sous la rubrique sus-indiquée, que quelques fragments d'articles et d'études indiquant les principales idées de Paul Adam à cet égard. Il convient, toutefois, de rappeler en quelques mots sommaires, qu'il n'a pas cessé de démontrer la puissance de l'argent (cf Trust), dont les capitalistes français conseillés par de mauvais banquiers firent un usage si peu favorable à leur patrie ; des intérêts matériels sont toujours à l'origine de tous les conflits internationaux et intersociaux ; il n'a pas cessé de soutenir la nécessité de produire beaucoup, d'exporter beaucoup, pour créer plus de richesse ; d'où, pour l'exportateur, la nécessité aussi de défendre ses avantages, afin de pouvoir mieux payer un peuple de travailleurs et d'éviter tout chômage ; on se rappelle que Paul Adam, d'autre part, a énergiquement soutenu le principe des retraites ouvrières, œuvres de MM. Viviani et Paul Boncour, dont il a dit : « C'était là, vraiment, le premier pas sur le chemin de l'évolution sociale. Ce fut là vraiment la seule action accomplie en quarante ans de République dans l'intérêt des classes ou-

vrières (1) ». Il n'a pas cessé non plus d'affirmer la nécessité de la loi associant le travail au capital par une égale répartition des titres et une égale représentation. « Dès maintenant, disait-il, il importe que l'ouvrier se considère comme le propriétaire, associé, de toute entreprise où il peine, et qu'il agisse comme tel (2). » Ailleurs, avec une égale vigueur de pensée, il a recommandé la constitution des ports francs ; la solution de la crise de l'apprentissage :

Quand on examine la détresse actuelle du petit commerce dont les votes conduisent vers le pouvoir ces fantasmagories (3) on demeure stupéfait de l'impuissance à réaliser qu'ils manifestent. Or, pour offrir une solution de ce très grave problème intéressant des multitudes et les plus dignes de soins, il suffirait d'établir une méthode logique d'association permettant à tels syndicats de crémiers, de fruitiers, d'épiciers la faculté de traiter avec les fournisseurs comme traitent les grands magasins d'alimentation, qui achètent beaucoup à la fois selon la meilleure offre du producteur. Associer de même les merciers, les couturières, les tailleurs, les cordonniers, en faire des syndicats imposants par le nombre de leurs adhésions, de leurs commandes, et capables, ensuite, de choisir entre ceux qui solliciteront leur clientèle : voilà quelle devrait être la besogne quotidienne et assidue, la besogne économique et supérieure, par là même, des parlementaires élus grâce aux suffrages des boutiques. Qu'ont-ils fait dans ce sens ? Je vous le demande, épiciers, fruitiers, merciers, tailleurs ?

(1) « Le problème du petit commerce », 24 juin 1924, *Dépêche de Toulouse*.

(2) « Une leçon de la démocratie américaine », 14 septembre 1913, *Dépêche de Toulouse*. Voir encore : « Pour la production intense », (25 juin 1917, *l'Information*) ; « Avantages du port franc » (22 avril 1916, *l'Information*), « Nos possibilités de création » (16 juillet 1917, *l'Information*), etc.

(3) « Les socialistes unifiés ».

— Moins que rien. Nous vivons au temps où le principe d'association, le principe même du socialisme triomphe formidablement, dans les banques, les groupes d'usines, en Amérique et en Allemagne. Nous vivons au temps où les associés du Mexique suscitent des guerres pour les pétroles, et où, pour ces mêmes pétroles, en Perse, la Russie et l'Angleterre furent, quelques heures, naguère, sur le point de recommencer la fameuse controverse du dix-neuvième siècle entre l'Ours et la Baleine. Nous vivons en ce temps plein d'exemples quotidiens, variés, innombrables et féconds, et les Unifiés n'arrivent point à enfanter une méthode d'association, ni même à en essayer une qui atténue la misère et l'angoisse épuisante de leurs électeurs. L'on jette des ministres bas. La belle affaire (1) !



... Le négoce fut trop gorgé au détriment des travailleurs. Depuis l'installation de la république radicale, on lui a concédé toute l'importance, toutes les faveurs. Primes d'ailleurs inutiles et scandaleuses à la marine marchande abaissement des tarifs pour les marchandises sur les voies ferrées, maintien des patentes au taux minimum, admission dans tous les conseils politiques, décorations, honneurs, électorats, et même portefeuilles de ministères : le boutiquier a tout reçu. C'est lui qui achète les automobiles, les villas, les vins rares, les mobiliers somptueux. Qu'a-t-il fait pour cela ?

Il a laissé les transactions allemandes et les transactions américaines étouffer les nôtres sur la plupart de nos anciens marchés. Il a perdu la place que ses pères lui avaient léguée sur les statistiques du négoce universel. Lui-même amoindrit par son impéritie la situation de la France dans le monde. Naguère les jeunes Turcs lui offrirent au lendemain de leur révolution de prendre toute l'influence économique à Constantinople. Notre

(1) « Le problème du petit commerce », 26 juin 1914, *Dépêche de Toulouse*,

marchand ne sut le faire. Il abandonna la chose aux Allemands. Sa paresse a trahi la nation un peu partout. Malgré cela, il tranche. Il parle de haut. Il est insolent. Il a de la jactance. Il dit : « C'est à prendre ou à laisser (1)... »

Pendant les guerres :

Il suffirait que nos premiers instituts de crédits, que nos sociétés de métallurgistes, que nos *Louvre* nos *Printemps*, nos *Bon Marché* nos *Potin*, constituassent un trust d'exportateurs, ayant leurs comptoirs dans les ports et les principales villes de l'Amérique latine, pour chasser les marchands teutons et réaliser en peu de temps de remarquables bénéfices (2).



Il ne s'agirait pas de s'endormir. Déjà, nous achetons plus cher, à Londres, le shelling qu'en période normale. Nous aurons besoin de faire des recettes à un moment donné pour relever le change sur Londres, de notre étalon monétaire. Ce devoir patriotique et urgent incombe, en partie à nos exportateurs. A leur tour de mobiliser, de prodiguer toutes leurs énergies.

.... Les marchés jusqu'à ce jour accaparés par les Allemands dans les Amériques, peuvent devenir nôtres si notre producteur répondant aux invites des peuples qui nous sont favorables et de plus en plus, daigne secouer son indolence habituelle. Evidemment il y a des obstacles : pénurie de main-d'œuvre, lenteur des transports, etc. Mais puisque nos voisins d'Angleterre les surmontent, pourquoi ne saurions nous les surmonter aussi ?

— Que les petits et les gros producteurs s'unissent. Il le faut. *Leur devoir est de s'associer* pour accroître la

(1) « L'Émeute pour la vie », 3 septembre 1911, *Paris-Journal*.

(2) « Nécessité d'un trust » 29 avril 1915 *l'Information* (à propos de l'envoi au Brésil de la mission Pierre Baudin).

richesse du pays, nerf principal de la guerre, et seul moyen de grandir les forces de la nation (1).



Nord-Américains, Anglais, Allemands nous ont ravi bien des clientèles en les attirant vers des comptoirs somptueux, des magasins monumentaux des crédits illimités alors que notre parcimonie les attendait au fond d'immeubles vétustes, de boutiques médiocres, de quartiers sans apparence. Le billet à long terme que refusait notre épargne méfiante, nos concurrents l'accordaient avec munificence (2)..

Nous sommes le seul Etat européen demandant plus à l'Amérique Latine que nous ne lui expédions. Et, devant ce pitoyable constat, nos financiers ne s'entendent pas pour constituer une banque d'exportation, une banque de crédit à long terme, par les moyens de laquelle nos producteurs offriraient les délais nécessaires à la clientèle séduite par les facilités allemandes (3)....



Il convient de réagir contre le manque d'ambitions extrêmes contre ce mépris de la puissance financière, contre ce dédain de la gloire dévolue à qui seconde le développement des sciences, des lettres et des arts, en usant de munificences impériales. Car, de ces ambitions, la patrie profite largement. Sa vigueur est constituée par ces énergies inlassables par ces volontés opiniâtres et heureuses. Or s'il est horriblement difficile de convaincre le Français de vouloir jusqu'au bout de ses possibilités, il l'est beaucoup moins pour l'Etat, pour un ministre clairvoyant, ferme et résolu, d'engager un ensemble de sociétés productrices qu'il racole lui-même,

(1) « Le devoir d'exporter » 15 juin 1915, *l'Information* (cet article faisait suite à « Nécessité d'un Trust »).

(2) « La leçon sur le Bug » 25 août 1915, *l'Information*.

(3) « Au son du tocsin », 25 décembre 1916 *l'Information*.

sous sa garantie dans une série de créations nouvelles dont il montre les acheteurs ses consuls les ayant présentés d'avance (1) ...



Il n'est pas de livres, brochures, opuscules, publications officielles même qui ne me révèlent chaque jour quelque ignorance, quelque imprévoyance stupéfiantes

— Produire Il faut produire coûte que coûte ; puis exporter ; cent livres intelligents le crient sans quoi la pauvreté de la nation nous annihilerait après la guerre (2).

IX. — LES CAPITALISTES ABSURDES.

Nos fils pleureront l'erreur qui fit engager nos capitaux dans l'industrie allemande, alors que s'offrait à nos initiatives un empire très fertile, peuplé par vingt millions d'habitants et plus..

Car rien ne se fera d'utile et de pratique, au xx^e siècle, que par la synthèse des capitaux et des forces. Il importe, avant tout, de les associer, quelle que soit notre répugnance à contrarier notre individualisme latin, ou nous périrons (3).



Si les capitaux que nos finances prêtèrent aux Allemandes, et qui servirent à multiplier une industrie, une métallurgie dont nous souffrons cruellement les atteintes,

(1) « Une méthode synthétique de contrats internationaux », 1917, *la Victoire économique*

(2) « Le cri des livres », 24 septembre 1917, *l'Information*.

(3) « Le Maroc et l'Afrique française », 9 juillet 1917, *l'Information*.

si ces capitaux avaient permis aux Amériques latines de mieux outiller leurs mines et leurs ports, d'étendre leurs réseaux ferrés, de mettre en exploitation les trésors inestimables cachés encore dans leurs terres vierges, quel n'eût pas été notre avantage ? Une politique déplorable arma nos ennemis.. (1).



L'épargne seule ne peut nous rendre la richesse nationale. Elle arrêterait la circulation du numéraire et les cours des changes pour aider une très lente et minime récupération de capitaux que les économes, que les prudents placeraient à l'étranger .. (2).



A maintes reprises, durant cette année 1904, date de l'Exposition universelle organisée par la ville de Saint-Louis, je constatai que nos capitalistes de France, trop timides trop sceptiques, eurent haussé les épaules devant des propositions paraissant là bas fort dignes de crédit (3).



— Et la dévotion excessive pour le Bas de Laine nous a coûté le déboire de Charleroi, l'occupation par l'ennemi de nos départements septentrionaux et lorrains, les plus riches en minerais, en industries fructueuses et nécessaires pour la défense nationale elle-même (4).

(1) « Pour l'avenir de la Française », 18 mars 1918, *l'Information*.

(2) « Nos possibilités de création », 16 juillet 1917, *l'Information*.

(3) « Puissance de l'Amérique », 7 juillet 1917, *la Victoire économique*.

(4) « La leçon sur le Bug », 25 août 1915, *l'Information*.

X. — LE TRIOMPHE DES MÉDIOCRES.

On reproduit ici le titre d'un ouvrage de Paul Adam qui fera, à l'issue de ce chapitre, l'objet d'une étude particulière, pour réunir du même lien ses idées anciennes et nouvelles au sujet du rôle de l'écrivain dans la nation et de la place faite à l'intelligence des penseurs et des savants.

Paul Adam, sous vingt formes diverses, a repris à son compte le vœu de Platon qui souhaitait que le pouvoir appartînt aux philosophes. Les vrais philosophes ne sont pas seulement les manieurs d'idées abstraites touchant le mystère des raisonnements humains, — et dont les ouvrages illisibles paraissent sous la firme de M. Alcan. Clercs, lettrés, savants, pédagogues, historiens, psychologues, médecins, avocats, écrivains, poètes, artistes : voilà les philosophes. Or, on gouverne sans eux. Ces augures en sont réduits à la publicité confidentielle de leurs travaux. On ne les écoute pas. A l'inverse de ce que souhaitait Platon, le pouvoir semble les mépriser. De là, mille et mille malheurs, dont souffre le pays, victime de l'inintelligence aux innombrables visages.

J'ai dit que Paul Adam était républicain. En 1871 au lendemain de la défaite, sur les conseils des fondateurs de la République, un c i un conseil se était répandu sur le territoire français :

Nommons une assemblée nationale qui soit composée de tout ce que nous avons de meilleur, de tout ce que les anciens partis comptaient de plus sage de plus expérimenté

plus dévoué à l'intérêt national. Allons chercher les sages des plus anciens régimes dans leurs vieux manoirs. Allons chercher aussi les vieux libéraux qui servaient sous Louis-Philippe. Allons chercher les républicains de 48 qui animait un noble idéal. Faisons place aux généraux qui ont sauvé l'honneur s'ils n'ont pas pu fixer la victoire à nos troupes. Cueillons la fleur de la France dans trois générations. Unissons la sagesse des anciens à l'ardeur des Jeunes (1).

Un écrivain politique, M. Eugène Lautier, a fait remarquer que le pays répondit à ce conseil par l'élection de l'Assemblée nationale de 1871, dont, disait-il, la majorité était conservatrice et dont j'ai pourtant entendu dire par Henri Brisson et par Clemenceau qu'ils faisaient partie de la minorité, qu'elle réunissait l'élite de la France, et qu'elle faisait honneur à la patrie. »

Depuis 1875, le pays n'a plus connu pareille fortune. L'élite de majorité, élite de minorité ont été, semble-t-il, épudiées ensemble, — et le sont demeurées. Ce dont Paul Adam fut, toute sa vie, attristé :

Et pourtant :

Auguste Comte l'a prédit. Et pour ce qui concerne la réorganisation de la société, demain place encore au psychologue, au sociologue, à l'économiste, aux savants experts dans la connaissance positive et mathématique des forces sociales. . (2).

* * *

Victor Hugo se trompe moins politiquement que tous

(1) Paroles d'Adrien Hébrard, rapportées dans *l'Homme libre* par Eugène Lautier - en 1923

(2) « Le cancer de la nation », 19 février 1917, *l'Information*.

les ministres de Napoléon III. Lamartine avait prévu les fautes du Second Empire, comme jamais ne les prévirent ses amis ses rivaux de 1850...

L'élite spirituelle ne doit point, en de pareilles époques, se confiner dans la Tour d'ivoire. Il lui appartient de parler, d'avertir, d'émouvoir l'opinion (1)...

Ni les princes, ni les foules, ni les législateurs ne semblaient capables de prévoir les périls. Médiocres ils s'occupent de tâches médiocres (2).

... Les influences immorales de la richesse dominatrice furent atténuées par l'éclat de la bravoure et de la science triomphantes. A cette heure, la démocratie veut abolir les distinctions qui rehaussent, aux yeux du monde, les prestiges de ces vertus. Elle ne laissera debout, pour enseigner l'enfance, que l'absolue souveraineté du veau d'or... Notre démocratie n'entend laisser de suprématie visible qu'au luxe des millionnaires. Est-ce habile ?

A mesure que l'on pénètre mieux par l'étude critique des documents toutes les manifestations de l'histoire, il semble que l'on doive, en stricte justice, attribuer les initiatives capitales de la civilisation, moins aux princes selon l'ancienne façon des Anquetil et des Henri Martin, et moins aux plèbes selon la fantaisie politique des commentateurs ministrables qu'aux élites. Et, par élite, il faut entendre un ensemble très large de castes qui naissent, grandissent puis se dispersent ou persèverent aussi bien dans les multitudes ouvrières et paysannes que dans les majorités intelligentes...

Les peuples sans élite, comme les Gaules avant César, ne peuvent écarter les invasions...

Cinq mille personnes, en tout, consommèrent la Révolution française, dont les échos retentissent, aujourd'hui,

(1) « Les paysages de guerre », 3 septembre 1918 ; *l'Information*.

(2) « Un symbole connu », 27 août 1917, *l'Information*.

la Chine, après avoir modifié les coutumes des Amériques et de l'Europe. Ces cinq mille gens, avocats, prêtres, hobereaux, savants, littérateurs, officiers, renversèrent tous les monarques au nom des souvenirs latins, et compromirent à jamais le pouvoir royal, maintenant passé entre les mains des parlements. Les mêmes cinq mille gens soumièrent au principe de la libre pensée les peuples dévots...

Ulysse, Enée, Montaigne Hamlet, Faust, Gil Blas, Rubempré Julien Sorel Solness, le prince Pierre Roncolnikof, Hamilcar, père de Salammbô, Son Excellence Eugène Rougon, Dominique et l'abbesse de Jouarre, tous ces héros de l'élite se différencient infiniment et différencient les milieux où ils agissent. Ils les caractérisent, ils leur assurent des visages significatifs et distincts.

Dans notre pays, constitué par vingt races hétérogènes, les littorales, les celtiques, les basques, les flamandes, les austrasiennes, comment assurer la cohésion d'une élite encadrant ces foules, étrangères les unes aux autres, sinon par une forte culture identique et spéciale ? Le latin, le grec, appris aux fils des familles studieuses, les unirent précisément de cette unité de caractère. Ayant albutié dans tous les collèges, depuis l'ère romaine jusqu'à 1702, les mots que les Gracques Caton et Brutus prononcèrent afin d'exprimer leurs vertus courageuses, nos aïeux, nos pères se croyaient des frères loyaux... On se fiait à qui n'eût voulu s'entendre renier par l'ombre d'Aristide, par celle de Régulus. Ces souvenirs communs étaient une garantie morale pour la confiance que faisaient les intellectuels... L'élite de la France fut toujours latine, malgré le nom imposé par la conquête des Saliens et des Ripuaires. Verrons-nous les ministres de la troisième république détruire légèrement cette force prodigieuse (1).



L'excellence de l'humanité persiste à persévérer dans

(1) « Des élites », 19 juin 1911, *Paris-Journal*.

son être au gré des lois obscures qui la métamorphosent. Les littérateurs furent toujours des prophètes politiques excellents. Ce sont eux qui ont changé les mœurs et fait triompher les réformes équitables. Zola n'a-t-il point ouvert les voies au socialisme dans l'âme de la bourgeoisie même (1) ?



... L'aristocratie intellectuelle ne veut plus que l'automobile luxueuse d'un restaurateur ou d'un courtier éclabousse un Branly, génial inventeur de la T. S. F. et si pauvre que l'on doit quêter pour obtenir la somme nécessaire à ses expériences de télémechanique. Elles seront plus utiles à la patrie que la vanité satisfaite d'un épicier millionnaire, chevalier de la Légion d'honneur et président de comités électoraux (2).



C'est durant les guerres que Paul Adam s'irrita surtout de voir l'intelligence et le génie mis à l'ombre tandis que la sottise gouvernait :

— Notre idéologie littéraire, et ses apôtres, voilà donc ce qui constitue, au dehors, notre lustre...

— Et pourtant, ici, tout le monde conspire contre cela. Nos journaux, nos revues même s'occupent à peine du livre qui paraît. Que de chefs d'œuvre méconnus, étouffés dans le silence ! L'esprit à la mode prodigue les injustices de ses sentences contre les écrivains de l'Encyclopédie.

On ternit à plaisir notre vraie gloire, la plus solide, la plus universelle. On oppose Jeanne d'Arc à Danton, les Croisades aux guerres de la Révolution, comme si les unes et les autres n'avaient pas également ému l'intelli-

(1) « Les lettres et les mœurs » 9 juillet 1911, *Depeche de Toulouse*.

(2) « L'émeute pour la vie », 3 septembre 1911, *Depeche de Toulouse*.

gence de l'humanité, afin de briser le joug pesant sur les chrétiens de la Palestine envahie par l'Islam, afin de briser le joug pesant sur les libéraux de l'Europe opprimée par le féodalisme des Germains. Les actes furent semblables, et les causes pareilles. Actes, idées propres à la nation. Pourquoi donc opposer les principes au lieu de les unir plus étroitement ? Jeanne d'Arc et Danton ne sont pas si loin l'un de l'autre que tant de naïfs et de simplistes le supposent, en se haïssant, en s'injuriant avec haine.

Nous sommes ingrats pour la pensée française, celle d'hier, celle d'aujourd'hui. Et cela risque de nous diminuer. Nous nous contentons de vanter, sans les lire, les ouvrages de 4 ou 5 écrivains favorisés par la mode, puis de jouer aux gens de goût en dirigeant notre ironie contre les autres œuvres, et sans les lire non plus. Est-ce bien digne de nous, ce jeu-là, lorsque la pensée de nos littérateurs gagne une si belle partie en ce moment, à la face des peuples enthousiastes lorsque par la bouche du président Wilson, parlent Montaigne, Voltaire et Danton (1) ?



Confions aux meilleures intelligences les destins de la patrie. Il faut asseoir les membres de l'Institut sur les sièges du Sénat.

Nos possibilités de victoire sont infinies. Il nous manque seulement de mettre à notre tête les plus adaptés aux besoins du moment (2).



Le pis est qu'un homme de la plus haute valeur et de la plus belle énergie, si ministre qu'on le nomme, ne peut rien changer ou presque à cet état de choses. Qu'il appartienne à l'Institut (3) depuis sa prime jeu-

(1) « Valeur de la pensée française », 8 mai 1916, *l'Information*.

(2) « Si non qu'arrivera-t-il ? » 2 novembre 1915, *l'Information*.

(3) Plusieurs fois, Adam à ce propos, exprime l'idée que les mem-

nesse, qu'il ait obtenu la vénération de tous les savants pour ses découvertes et ses calculs, qu'il apparaisse comme le plus digne de commander pour le salut de la République, cela ne lui confère pas le droit de modifier l'inertie des Compétences et des Commissions techniques .

Les compétences, en redoutant les responsabilités, les attaques, les blâmes diminuent les forces de la Nation énormément. Et ça se passe toujours ainsi (1).

* *

Les bureaux, les jurys de concours, les sénateurs et les députés ne savent pas, dans la République des camarades, choisir, élire, recommander les compétences qu'il nous faut pour abrégier la guerre et avancer l'heure du triomphe (2).

* *

Il nous appartient d'encourager les chercheurs, les inventeurs, les intelligents de toutes sortes, même sans mandat, au lieu de railler, avec le sourire fin de l'imbécile et le sarcasme de l'ignorant toutes les tentatives pour augmenter notre avoir militaire, en hommes et en machines (3).

* *

Le plus agaçant est sans doute que Jourdan, Masséna, Desaix, Moreau, Bonaparte et Davoust existent. Certainement. Ils enragent quelque part dans une tranchée, dans un bureau, dans une caserne. Cette élite y subit

bres de l'Institut devraient seconder de leurs conseils les ministres et les parlementaires. L'idée n'était pas nouvelle pour lui. Un chapitre de son livre « le Malaise du Monde latin » intitulé *Abdication d'une Caste* en contient le témoignage déjà (1910). L'auteur souhaitait que le pouvoir appartint aux membres de l'Institut

(1) « Les Compétences de la Nation », 28 août 1916, *l'Information*.

(2) « Le Problème obsédant », 18 septembre 1916, *l'Information*.

(3) « Les Prodiges et les Économies », 3 janvier 1916, *l'Information*.

l'effet de nos mœurs actuelles de notre jalousie latine si durement critiquée pour les esprits un peu complets, si favorable aux secondaires, aux simplistes, aux médiocres.

« Depuis cinquante ans je vis dans le monde parisien où les ambitions s'excitent, où se révèlent peu à peu les mérites des écrivains, des politiques, des officiers, des savants. J'ai vu naître et grandir bien des notoriétés, s'ébaucher bien des gloires. Un jeune homme de valeur, s'il n'a point de fortune, consomme dix ans à lutter contre le malheur, à s'instruire davantage, après les diplômes. Autour de lui se composent des sympathies, des amitiés, des admirations. Elles lui demeurent fidèles jusqu'au moment où il semble près de réussir. Au-sitôt les sympathies des émules se réservent. Leurs amitiés tiédissent. Leurs admirations s'atténuent. Le premier succès transforme les zéloteurs de la veille en critiques encore indulgents, mais narquois. Ils se sentent diminués, lésés par l'aubaine du camarade.

Eux-mêmes, autant que le privilégié, méritent cet éloge, cet avancement, cette marque de respect, cette fonction lucrative. Pourquoi ne le reçoivent-ils pas également ? Quelle injure ; et réelle ! D'ailleurs, il faut reconnaître que, le plus souvent, l'approbation du dehors ne couronne pas le meilleur du groupe. Elle ne distingue pas non plus d'ordinaire le moins intelligent. Elle accorde volontiers sa faveur au moyen. D'où la juste irritation des meilleurs, l'injuste envie des pires (1).

* * *

Tolstoïa mieux connu la campagne de 1812, à laquelle il n'avait pu participer, n'étant pas né, que Ségur et le sergent Bourgogne et Marbot qui la firent, qui en souffrirent. Il faut que les médiocres s'y résignent et qu'ils rengainent leurs ironies. Il y a des esprits capables de

(1) « Le Complot contre le génie », 24 janvier 1916, *l'Information*. On retrouve *in extenso* cet article dans la préface aux « Lettres de l'Empereur », parues en 1916 (Grès, édit.) dont il sera parlé au cours du chapitre.

synthèse. Par une énorme dépense de travail, ils ont exercé leur intelligence à observer plus que n'observent les autres et plus vite, à comprendre plus amplement les qualités, les quantités, leurs différences, leurs sommes, leurs coordinations possibles. Pour cela, ce sont des âmes de chefs : généraux, hommes d'Etat, grands financiers, grands industriels, poètes aux créations embrassant les époques (1).

Le génie en tête de la Nation (2).

Après avoir parcouru six mois les Allemagnes où, dit-il, les plus intelligents, depuis la guerre, dirigent tout, un neutre voyage en France. Il y veut admirer sincèrement les fabuleux efforts qui nous restituèrent si glorieusement Douaumont, Vaux, et qui nous acquirent les dévouements des Italiens, des Roumains victorieux au sud de Gorizia comme dans la vallée de Jiul. Il vint me faire visite, l'autre jour. Il commença par me dire sa grande satisfaction pour la quantité de personnes fort intelligentes aussi, fort savantes qu'il rencontra, le nombre des livres nouveaux, excellents, qu'il lut dans les villes de nos provinces où il lui plut de s'arrêter, afin de connaître mieux l'âme de la République, avant celle de Paris. Dans les gares principales de son parcours il est descendu ; dans quelques stations aussi de minime importance. Il prétendait nous voir à l'œuvre tels que nous sommes à cette heure et tous, paysans, ouvriers, marchands, avocats, médecins, professeurs, industriels ; élites et multitude : le peuple de la République, le vrai, en qui se formèrent les héros de Verdun.

Parmi ses réflexions de philosophe ambulante, l'une me parut l'obséder. La voici. Ses lettres de recommandation l'ont mis en rapport, sur chaque point de son iti-

(1) « Chefs et Soldats », 30 octobre 1916, *l'Information*.

(2) Nous reproduisons *in extenso*, ici, un article paru dans *l'Information* du 6 novembre 1916 où Paul Adam a résumé toute campagne en faveur du génie brimé par les médiocres.

néraire, avec des bourgeois instruits, professeurs, archivistes, libraires, magistrats, industriels, vendeurs de machines et d'outils agricoles, avec le métallurgiste, le filateur et aussi avec le maire, la maîtresse d'école, l'ajusteur-mécanicien, les vignerons, les charpentiers, l'aubergiste. Leur savoir acquis par les livres, ou l'observation attentive des faits confondit, en général, la critique préventive du touriste.

Il nous croyait moins intelligents. Les conversations sur la guerre lui ont brusquement révélé, partout, une élite munie de connaissances stratégiques, économiques très complètes. Cela le surprenait d'autant plus que lui-même travaille cette matière pour la rédaction d'un ouvrage historique destiné à son pays.

Or, continua le visiteur, dès son arrivée à Paris, il avait dû causer, pour remplir sa mission, avec des parlementaires, les membres des Commissions, les chefs de service dans les ministères, les guides influents de l'opinion. Soudain il n'avait plus rencontré que des esprits encore intéressants, mais moins bien pourvus. Beaucoup de ces personnages n'étaient même pas au courant de ce que les revues un peu sérieuses apprennent, dans les cercles de province, aux joueurs de whist, à l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées, au juge d'instruction, même au fabricant de charrues et de semoirs. Bref, l'intelligence française lui paraît beaucoup moins active à Paris, dans les milieux dirigeants, sauf en certains cercles dont tout le monde approuve d'ailleurs les conseils, sans les suivre jamais.

Mon étranger se plut malicieusement à poser des questions sur les traités de l'art militaire, ceux de Jomini, de Clausewitz, surtout sur la *Guerre de Demain* que signa Bernhardt, et qui demeure si fameuse. Peu de gens, même entre ceux commis par le suffrage de leurs concitoyens au contrôle des armées, ou de la préparation militaire, avaient lu ces volumes de manière à pouvoir se les rappeler utilement. Et cela dans l'heure où il semble si nécessaire d'approfondir les questions de la stratégie, de les étudier, de les discuter à fond, pour créer, autour du Parlement, une atmosphère de savoir indis-

pensable si l'on y veut voter sans nuire aux destins de la Nation.

Mon neutre s'indignait, car il est sot de plaisanter le « stratège en chambre ». disait-il, et, moyennant cette facétie, de s'arroger le droit à l'ignorance de ce qui importe le plus aujourd'hui. Tel qui vote imperturbablement sur les embusqués, sur le travail dans les usines de guerre, sur les finances de l'Etat et des biens particuliers, sur la marine marchande, les allocations et sur l'emprunt devrait réunir, en sa tête, assez de connaissances stratégiques réelles pour se faire une opinion déduite relative à la longueur probable de la guerre et à la série des chances, des malchances diverses qui peuvent advenir. A Paris les personnages de renom, ceux que l'on aime, que l'on écoute, que l'on applaudit, ceux à qui l'on confie tout, ne possèdent pas le dixième du savoir emplissant les cerveaux d'un Conseiller à la Cour et de ses amis dans quelque Bourges, de tel libraire et de ses clients préférés à Toulouse, des professeurs devisant avec sagesse en un collège provençal, des courtiers en grains réunis dans leur chambre syndicale devant la mer qui baigne un grand port, ni même des étudiants un peu fiévreux, après leur cours, sur le seuil d'une faculté quelconque dans l'Auvergne ou la Gascogne, la Vendée, la Normandie.

Evidemment le peuple choisit mal ses élus.

Ici, me disait encore le neutre, vous accordez beaucoup de votre confiance aux acteurs, aux déclamateurs, aux pamphlétaires, aux scandaleux du tréteau. Prenez garde. Prenez garde. Ils parlent tant, qu'ils ne lisent rien, qu'ils n'apprennent rien.

Dans ce siècle de pensées innombrables, naissant à foison, encombrant mille et mille livres successifs, jailissant de tous les laboratoires avant d'animer les usines et les banques ; de peupler la mer et le ciel avec de nouveaux tritons, de nouveaux Icares, vous ne croyez qu'aux rhéteurs et aux énergumènes qui perpétuent les gestes et les cris surannés.

Cependant, vous avez choisi un professeur, Albert Thomas, pour organiser votre soute à munitions. C'est

une de vos réussites les plus stupéfiantes à nos yeux d'étrangers, qui, confessons-le, ne vous estimions pas selon votre valeur avant cette grandiose tragédie. Nous vous pensions incapables de force, de persévérance, de labeur. Mais à qui la faute ? Si peu de vos grands esprits dominant chez vous, mais toutes sortes de coquecigrues.

Avant la guerre nous vous regardions courir à l'abîme derrière vos bateleurs. Nous tremblions pour votre destinée. Vos meneurs gesticulaient à rebours. Ils vouaient 980 millions à l'armement et l'Allemagne 2.200.

Et puis, votre admirable peuple, à force d'héroïsme, de travail et de patience, bat, oui, bat la toute-puissante Germanie depuis deux années entières. Avec des guerriers comme ceux-là, des ressources comme celles que vous créez tous les jours, vous devriez tenir le triomphe déjà, ce qui serait si vous joigniez vos meilleures intelligences aux hommes de la politique, si vos Bergson, vos Boutroux, vos Painlevé, vos Ribot, vos Briand, vos Deschanel, vos Cambon, vos Berthelot, vos Margerie, vos Arthur Fontaine, vos Albert Thomas, vos Schneider, vos Loucheur, vos Bergès, dirigeaient la Nation sévèrement et en dépit des bateleurs ; et contre les intérêts mêmes de ces bateleurs. Ne pouvez-vous former un Conseil des Dix, des Vingt, des Cent, lui attribuer les pouvoirs de la dictature et finir le dénouement de cette tragédie sublime, par un élan suprême digne de votre génie ?

Vous le pouvez, si vous cessez de permettre aux médiocres l'étouffement de ce génie, de ceux qui l'ont dans leur tête et dans leur cœur.

* * *

Seules, les compétences, qui se trompent de manière continue, auront-elles toujours exclusivement la confiance du peuple ?

Les compétences ne réalisent rien pour le développement de notre économie publique.

Joueurs de manille et de bridge, quand donc cesserez-vous de remuer des cartons ridicules dans les cabarets, dans les salons ? Quand donc, au lieu de cela, penserez-vous discuterez-vous, lirez-vous, afin de choisir une élite directrice, des hommes supérieurs, plus aptes à conduire la République sur le chemin de toutes les victoires et aussi de toutes les justices ?..

Notre jalousie nous empêche d'appointer sérieusement les inventeurs, les savants praticiens (1).

■
* * *

Au xx^e siècle, l'autorité doit s'appuyer sur les conclusions de la science.

Le parlement doit collaborer avec tous les corps savants d'une manière effective (2).

* * *

(Il faut)... considérer avec clairvoyance la table des valeurs humaines, puis en appliquer, équitablement, les conseils, pour utiliser, selon leurs hiérarchies évidentes, les forces de la nation (3).

* * *

... Qu'est-ce que l'élite de France, au point de vue intellectuel ? Les calculateurs de statistiques chiffrent par un million, à peu près, les personnes que l'on peut dire, au sens large, constituer la classe bachelière, en comptant les professeurs, les avocats, les officiers, les magistrats, les fonctionnaires, les ingénieurs, les notaires, avoués, puis leurs proches évidemment instruits ou capables de goûter les lettres. Il est donc un million de Français en état de réfléchir pertinemment sur le cours des choses... Eh bien ! de ce million d'âmes, combien cherchent à s'accroître en spiritualité ? Cinquante ou soixante mille à peine. C'est le total des abonnés aux

(1) « L'Ecole des compétences », 18 juin 1918, *l'Information*.

(2) « Discours et résultat » 12 août 1918, *l'Information*.

(3) « L'Intolérable », 7 juillet 1914, *Dépêche de Toulouse*.

diverses publications sérieuses qui continuent la tâche de l'encyclopédie de semaine en semaine, de mois en mois... quelisent donc nos bacheliers licenciés, docteurs, agrégés. que lisent leurs familles ? Des feuilles à télégrammes et à faits divers (1).

* *

L'esprit concierge est monté de la loge au salon (2) et à la bibliothèque. Sur le million de bacheliers, cent mille à peine refusent de s'intéresser fiévreusement à la disparue de Saint Cloud et aux fantastiques grossissements inventés par les reporters... Fonctionnaires, officiers, magistrats ou négociants, tous exigent du scandale et du crime en première page, entre des imputations calomnieuses contre quiconque ne partage pas l'avis politique de la gazette. ...

* *

Il semble qu'une fois les diplômes conquis, et la place officielle gagnée dans l'administration, le tribunal ou le régiment, chacun cherche à redevenir rustre par l'esprit. Et le pis n'est point que ces curiosités inférieures gagnent la bourgeoisie, c'est qu'elles la puissent accaparer...

* *

Sous prétexte d'admettre seulement l'exact et le positif, on a retranché de la préoccupation toutes les idées, une à une. Les concepts à formes littéraires furent relégués, comme une à forme scientifique. Pourtant le socio-

(1) Ce passage et les suivants sont extraits de la préface de la *Morale de la France* (un vol.)

(2) Autre symptôme d'un mal analogue : l'étroitesse d'esprit, le sectarisme aristocratique des classes bien pensantes dont Paul Adam a si uligné l'effrayante impudence par une phrase du *Serpent noir* ; parlant d'une parente, il écrit : « Quel que soit son esprit très ouvert, il n'admet pas qu'un savant comme Pasteur, qu'un poète comme Hugo, dont elle commente très intelligemment les œuvres, aient pu se croire les égaux de n'importe quel petit vicomte dilapidateur, fétard et benêt. » (Page 10.)

logue constate que toute littérature a déterminé les mœurs des générations venues vingt ans après elle. Donc il ne semble pas négligeable de guider le goût. Mais l'élite affecte le dédain des livres.

* * *

..... Le million de bacheliers veut s'abêtir, opiniâtrement.

* * *

La bêtise distrait, l'intelligence ennui l'élite française qui le marque par son goût pour une presse dépourvue d'idées, d'art et de morale.....

Combien de magistrats, de capitaines jureraient, sans réticence, le soir de la Saint Sylvestre, qu'ils ont, dans l'année, connu douze idées importantes ?.....

* * *

C'est toujours au plus sot des lecteurs que l'on obéit. Ainsi l'intelligence du journal décline à mesure que le tirage croît. Aussi le million de bacheliers peu à peu se laisse suggérer par les aspirations d'une plèbe ignorante et vicieuse...

* * *

La presse fait l'opinion totalement, sauf en quelques groupes très éclairés mais sans pouvoir. ...

Cent poètes vivants produisent aujourd'hui des œuvres meilleures que celles des Racine des Musset et des Lamartine, égales presque à celles des Ronsard, des Hugo et des Hérédia. Qui le sait ? Pas même les littérateurs empressés à quérir les défauts minimes et insignifiants de ces poèmes afin de ruiner la fortune de l'émule. Ainsi renseigné le public suit sa niaiserie et se rue sur les sottises de quelque Pierre de Coulevain au lieu de dévorer les œuvres des Rosny, des Elémir Bourges. Qui pourra jamais dire pourquoi, approuvés par les journaux tant de gens aiment affirmer leur bêtise en avouant leur enthousiasme des vaudevilles qui, tous les soirs, retournent

l'adultère sempiternel sur le gril des diverses scènes parisiennes ? Taine, Albert Sorel, voire Montaigne et Flaubert sont moins connus du monsieur et de la dame que les âneries incarnées par les filles de théâtre. L'assassin et le vaudevilliste sont devenus les idoles de l'élite française. Elle n'a d'oreilles et d'yeux de sens que pour l'apache et le faiseur de dénouements Effroyables corrupteurs de l'esprit national. les cinq ou six directeurs de journaux accélèrent cette décadence de la mentalité générale en élaguant de leurs gazettes, le plus possible, les idées, les excellences de notre âme.



En aucune époque le génie français n'a tant produit. Mille personnes composent des romans agréables avec la facilité que ne possédaient pas nos grands pères pour écrire un billet. Je reçois environ quatre ou cinq de ces livres par jour Il est rare qu'un d'eux soit feuilleté sans offrir une page au moins digne des plus illustres entre nos observateurs, penseurs ou poètes d'autrefois. Mais tout le monde ignore cela Tout le monde préfère savoir que M^{lle} Amanda se déplace, pour chanter, dans le Midi, six couplets d'opérette.



Notez que je ne parle pas de la foule, du peuple, mais de l'élite, ce million de bacheliers ou de personnes vivant au milieu de leur atmosphère spirituelle Ces gens, je le répète, auraient pour devoir de maintenir le niveau intellectuel du pays à un certain étiage...



Le chiffre des éditions de Balzac et de Flaubert demeure loin des totaux qu'il serait rationnel d'attendre en un pays de lettrés. De même pour les œuvres contemporaines dignes de ces grands hommes. Trente écrivains admirables continuateurs de l'esprit encyclopédiste, créent de nouvelles synthèses unissant le réalisme de la vie aux mystérieuses influences des lois supérieures.

C'est par centaines de mille que les bibliothèques devraient s'ouvrir devant chaque livre de ces auteurs. Le compte est différent. Seul Zola reçut l'hommage qui seyait : hélas ! nous aimerions ignorer les raisons pour lesquelles son art conquit le prestige nécessaire à la culture française, alors que vingt romanciers de mérites divers mais de valeur égale eussent dû pénétrer aussi les masses profondes de cette élite....

Cette abstention des bacheliers devant le livre est déplorable. . A quoi bon, dès lors, leur supériorité mentale consacrée par les diplômes, les traitements, les honneurs ? Et que peut attendre d'une telle élite la France qui la forma de son sang et de sa pensée gréco-latine jadis dans les familles prospères, naguère sur les bancs de l'Université ? Rien que la déchéance prochaine.

Nous possédons tous les éléments de résurrection Si les journalistes allouaient aux livres magnifiques parus chaque jour le nombre de colonnes qu'ils allouent aux assassinats et aux scandales quotidiens, cette grande élite apprendrait sa richesse Elle en profiterait Elle accroîtrait les puissances de son énergie. Elle récupérerait sa noblesse (1)....



L'idée générale, universelle, capable du miracle définitif, l'Idée vaincue par le sale instinct de l'individu ! j'ai vu ce crime mille fois plus atroce que les banals meurtres dont se repaissent les publics de cour d'assises ! Entraver le mouvement de la Race, retarder le soulagement de l'humanité entière pour contenter certaines satisfactions matérielles de quelques vieillards parvenus au commandement par la ruse et la chance (2) !



Ce n'a donc servi de rien l'effort de nos pères en 89 et en 90, ce n'a donc servi de rien les massacres de sep-

(1) *Préface de la Morale de la France*. Bauche, édit., 1905

(2) *Critique des Mœurs* (l'Inéluctable). Un vol. Ollendorff, édit., 1907.

ombre, les sacrifices humains de la Terreur au Dieu connu des aspirations libres, le rythme destructeur des guerriers de 92 partis sur une chanson sacrée à la conquête du monde romain dont ils tiraient leur origine ?
A rien, en effet (1).

■
* * *

Une élite ne déteste rien tant qu'un de ses membres merge de l'obscurité commune (*Serpent noir*).

* * *

Rapidement s'élargit l'abîme spirituel qui sépare l'élite des foules.

Si l'on rassemblait les intelligences, les créateurs de toutes les patries, en une seule ville, certaines divergences, évidemment, persisteraient, diviseraient quelque peu ces personnages hétérogènes ; mais, entre docteurs allemands et français, entre artistes italiens et anglais, entre savants américains et turcs, entre diplomates espagnols et chinois, les antagonismes seraient moindres qu'entre un patron prussien et un socialiste berlinois, qu'entre un fruitier de Paris et un philologue français (2).

■
* * *

A ces remarques sur le rôle de l'élite, il convient d'opposer maintes pages écrites pour déplorer le succès des médiocres. Dans le *Malaise du monde latin*, notamment, Paul Adam, étudiant « l'influence de Scapin » notait avec dépit :

On ignore tout, pendant leur vie, d'un Flaubert, d'un Taine, d'un Pasteur, d'un Berthelot. Qu'ignore-t-on d'une Sarah Bernhardt ou d'un Coquelin ?

Mais, surtout, il sied de relire le premier chapitre du *Triomphe des Médiocres*.

(1) *Critique des Mœurs*, (Du centenaire).

(2) Ecrit en 1910 « la Vengeance des forces asservies », *Revue hebdomadaire*.

XI. -- DEVANT LES RELIGIONS.

Paul Adam reprocha véhémentement aux radicaux gouvernants (*Revue Hebdomadaire* 22 avril 1911) d'avoir, par la guerre aux congrégations, atteint la puissance économique de la nation :

Le milliard des congrégations s'est volatilisé : il en reste quelques millions à peine. L'anti-cléricalisme diminue la France.

La criminalité juvénile s'aggrave avec la disparition du catéchisme.

* ■ *

A quinze ans, l'écolier nouveau est amoral ; trop souvent il devient immoral . Triomphe insolent et néfaste de la nation concurrente ; criminalité juvénile très périlleuse pour la sécurité des œuvres sociales ; diminution de la fortune publique : tels sont les avantages que la France retire des luttes religieuses engagées depuis trente ans. On peut être un anarchiste même et reconnaître cette absurde évidence (*ibid.*).

* ■ *

J'ai toujours cru je crois encore que l'abrogation du concordat serait favorable aux catholiques. Devenus indépendants de l'Etat leurs prêtres recouvreraient toute liberté d'action. Ils seraient des citoyens. La séparation des Eglises et de l'Etat est indispensable au développement normal des premières. Dans le cas de sépara-

(1) « Le Pape et l'Empire » 9 juin 1910, *Dépêche de Toulouse*.

on, il me semble qu'on devrait laisser ou restituer aux
 ergés les biens des couvents, les édifices religieux,
 ars pensionnats ; ce serait justice, tous ces biens étant
 s propriétés collectives et pour ainsi dire syndi-
 les (1).



Ce n'est pas l'Eglise qui évince des marchés nos pro-
 uits et nos agents. Au contraire, par ses missions en
 rient, elle introduisit les uns partout. Elle seconde
 s autres en leur adjoignant, là-bas, ses élèves indigè-
 es, instruits, dans la langue française. Elle ne corrompt
 as la mentalité helléno-latine, puisque ce sont les moi-
 es qui ont sauvé les manuscrits, les lois et les traditions
 e l'ère gallo-romaine, grâce à quoi les communes du
 oyen âge se délivrèrent de l'oppression franque, délè-
 uèrent aux premiers Etats Généraux et préparèrent
 affranchissement de 1789, avec le concours d'écclési-
 ques comme l'abbé Grégoire, comme l'oratorien Fou-
 hé, comme l'oratorien Joseph Lebon. Enfin, depuis,
 ingt ans, l'Eglise ne jouit politiquement d'aucune supré-
 matie. Son influence sur la multitude électorale est nulle
 uisque cette multitude envoie au Parlement les enne-
 mis avérés de l'autel. Alors, pourquoi gouverner exclu-
 sivement pour exaspérer ce parti vaincu ? (2) ..

- L'Eglise, depuis le douzième siècle, a, seule, réa-
 isé les théories communistes dans ses couvents, en
 Europe comme aux Amériques Latines où les Jésuites
 irent prospérer tant de paroisses socialistes, mettant
 es produits du travail en commun, acquérant des riches-
 es énormes et propriété de tous, à l'exclusion de l'in-
 dividu (3).

(1) Réponse à une enquête de *La Grande Revue* (15 juin 1904). Au
 cours de cette enquête, Paul Adam était représenté comme « socia-
 iste libertaire »

(2) « La Métamorphose de l'Esprit français », 12 avril 1911. *Revue*
Hebdomadaire.

(3) « L'Erreur et la Vérité », 3 septembre 1917, *L'Information*.

XIII. — AUTRES PENSÉES.

..... Parce qu'on a supprimé l'emploi constant de l'uniforme et des signes honorifiques, les riches seuls aujourd'hui insultent à la médiocrité du peuple.... Tant qu'on n'exigera point du riche une preuve d'intelligence et de bravoure pour qu'il jouisse de ses privilèges, l'exemple de sa chance sera néfaste pour les mœurs. La criminalité juvénile augmente parce que cet exemple quotidien corrompt l'âme chétive des adolescents. Peut-on instaurer une loi somptuaire qui subordonne l'usage du luxe à des témoignages préalables, fournis par le riche, de vertus justifiantes (1) ?

* * *

..... Faire la fête, s'empiffrer de volailles, seul, en robe de chambre et la serviette au cou en buvant une bouteille de vieux bourgogne et voyager dans les pays où l'on voit des Turcs, des Chinois, toute sorte de bons hommes diôles, lire dans le journal les crimes des faits divers et des romans cocasses de bas humoristes, c'est là pour la plupart des mondains le rêve sincère autant qu'inavoué (2).

* * *

Le caractère national du Français est d'attaquer toujours. Il gagne de l'audace en allant à l'ennemi, il se perd s'il attend ; un rôle passif ne lui convient jamais (3).

(1) « La Légion d'honneur », 11 décembre 1910. *Dépêche de Toulouse*.

(2) « Métamorphose de l'Esprit français », 12 avril 1911, *Revue hebdomadaire*.

(3) Dans *le Lion d'Arras*, c'est Carnot qui s'exprime ainsi. Ce jugement semble conforme à celui de Paul Adam, si l'on en juge notamment par l'illustration qu'il en a donnée à la fin du « *Mystère des Foulés* » (hypothèse d'une guerre contre l'Allemagne, aux environs de 1890).

* * *

Quelle force que la faiblesse !

* * *

L'honnête, le juste et la vertu sont des moyens de gagner en excitant la louange publique.

Mépriser, se mépriser, admettre et agir.

* * *

La feinte a son prix... elle aide à réussir.

* * *

L'amour seul console de tous les déboires mérités par les vaines ambitions (1).

* * *

Il faut de la gloire aux peuples pour qu'ils prennent d'eux mêmes une idée grande, pour que cette idée donne à chacun la conscience de son devoir envers la nation.

* * *

Pour un pauvre grade ou une décoration, les voilà deux cents qui affrontent la mort.

* * *

Les peuples se lassent plus de la liberté que de la gloire. .. Qui pourrait se défendre de pitié en songeant aux efforts de tant de philosophes et de sages pour anéantir le sort de l'homme ? Efforts toujours vains. A Platon qui leur fait entrevoir la vie, les peuples préfèrent Alexandre qui les mène jusqu'à la mort, qui se gorge bestialement et qui crève d'ivresse.

(1) Ces dernières pensées doivent être lues comme étant exprimées par Omer Héricourt, dans *l'Enfant d'Austerlitz*.

■
* * *

Toutes nos forces aimantes tuent aussi.

■
* * *

La fortune atténue bien des imperfections Mieux vaut être trompé par une belle femme que par une laide (1).

■
* * *

La science et la loi, filles de bourgeoisie, voilà ce qui succède à l'honneur du noble et à la foi du moine.

■
* * *

Une race doit sacrifier ses parties faibles à ses parties fortes si elle prétend s'accroître.

■
* * *

Les vainqueurs des vierges commandent à la race et non les femmes qui sont soumises afin d'être fécondées.

■
* * *

La loi veut que périssent les forces révolues dont les ombres nuisent à la lumière neuve et féconde.

■
* * *

• l'opposition la plus inébranlable : celle de la sottise et de l'ignorance égoïste, triomphantes et souveraines.

■
* * *

Le peuple n'a point d'honnêteté, parce qu'il manque de foi La peur de l'Enfer le gardait mieux jadis contre la tentation ..

■
* * *

Le travail récompense et le rêve déçoit.

(1) Ces pensées sont toutes détachées de « la Force ».



Le mariage dépasse en ses fins toutes les passions instinctives : il assume la tâche d'éduquer l'avenir des nations. Qu'importe, devant cela, le caprice des sens ?

Le mariage est chose plus importante que les passions individuelles ; car il fonde la famille, élément essentiel de l'Etat (1).



Lorsqu'on prêche pour la vérité et pour la liberté, cela donne quelque valeur à la pire éloquence (2).



On meurt et on tue pour de grandes idées, plutôt que de mourir et de tuer pour assouvir... ou venger... des passions particulières (3)..



En se tuant, les hommes apprennent à se connaître, eux, leurs idées (4)...



Tout le mal du peuple vient du peuple, de la stupidité du peuple, du servilisme du peuple. Il faut frapper le peuple durement au lieu de le flatter. Il faut châtier le peuple pour faire le bonheur du peuple...

Le temps des discours est passé... Que les individus se révèlent par des actes (5)...



Dire que pour ça, le peuple, pensait Dessling, nous

(1) Ces pensées sont toutes détachées d' « Au Soleil de Juillet ».

(2) « La Ruse. »

(3) *Ibid.*

(4) « La Force. »

(5) « Le Mystère des foules. »

perdons la paix intime, nous sacrifions l'avenir de nos vies, nous formons des vœux libertaires (1)...

* * *

... Le culte immuable de la mort, certitude unique des nations (2).

* * *

Des hommes tombèrent aussitôt couverts par les agents qui dansaient sur les dos enfonçaient à coups de botte les côtes, relevaient du pied les têtes en râles, et cassaient les dents. Le bonheur du meurtre habitait ceux-là, féroces et formidables, protégés contre la représaille par la loi signifiée au galon d'argent du képi (3)...

* * *

Le régicide n'a plus de valeur politique. Le meurtre du souverain ne supprime rien des injustices (4).

* * *

Il faut qu'une foule ait des idoles. (Pour idoles, Paul Adam proposait les héros de l'air.)

Derrière les aviateurs, un million d'âmes se furent avancées en confiance, prêtes à redonner tout l'élan de 1792, lorsque « les régiments d'apprentis tailleurs et d'apprentis savetiers » s'élancèrent derrière le chapeau agité au bout de son sabre alsacien par Kellermann, afin de culbuter les vieilles troupes professionnelles de Brunswick et de Clairfoyt (5)...

* * *

(1) « Le Mystère des foules. »

(2) *Ibid.*

(3) Recit d'une émeute dans « le Mystère des Foules ».

(4) « A propos d'un attentat contre le roi d'Italie », 18 mars 1912, *Dépêche de Toulouse*. Rappelant les derniers attentats politiques commis contre Alexandre II, Sadi Carnot, le roi Humbert, etc..., Paul Adam ajoutait « La cruauté de ces immolations demeure absolument vaine et superflue »

(5) « Le Nom de Vedrines », 30 avril 1912, *Excelsior*.

L'honnête homme est maladroit, souvent malheureux ; parce qu'il n'utilise pas, dans la lutte, les ruses des méchants qui forment la multitude, celle-ci l'accable. Il serait désastreux pour les peuples que l'honnête homme les entraînât dans sa maladresse et son infortune. La chance d'un coquin peut au contraire leur assurer une gloire prospère, aux applaudissements des nations réduites par la force, alors même qu'elles se mentent en invoquant la justice et la liberté . Le mieux est d'accepter les crimes naturels aux énergies, aux hommes de proie, et de les servir, dans l'intérêt de la patrie qu'ils augmentent (1).



Nous détestons celui qui tente ce que nous nous estimons inhabiles à faire. S'il crée, nous dénigrons son œuvre haineusement. L'opinion est toujours avec les passifs, avec les médiocres, avec les gens du moindre effort, de la routine, du pastiche. Notre grand Anatole France ne saura jamais le mal qu'a fait son exquise, sa parfaite ironie. En l'imitant, l'incapable triomphe et le stérile et le paresseux (2).



L'individualisme tue la nation (3).



... Nous sommes enclins, tous, à décrier ce que nous nous sentons incapables de produire nous-mêmes. Ainsi, en littérature, la critique se montre indulgente et louangeuse à l'excès pour les contes d'amour dont chacun se croit en état d'écrire un spécimen agréable.

Cette même critique épluche, condamne, analyse très sévèrement les grands essais de synthèse, ou bien elle

(1) « La Force », page 289 ; c'est Cavour qui pense ainsi, exprimant de la sorte un juste mépris des hommes.

(2) « Au son du Tocsin » 25 décembre 1916. *l'Information*.

(3) « Le Cancer de la Nation », 19 février 1917, *l'Information*.

les passe dédaigneusement sous silence, parce que les grimauds se comprennent incapables d'achever une œuvre comme *Salammbô*, *la Guerre et la Paix*, tandis qu'ils s'estiment aptes tous à écrire un *Adolphe*, une *Petite Fadette*, voire une *Phèdre*. De là ce mépris critique des savants très diplômés pour l'intuitif qui trouve, qui construit, en dehors de leurs règles, sans leurs règles. Ils n'admettent pas qu'un homme échappe à leur sorte d'incapacité (1).



Il faut être bien sottement vaniteux pour se croire équitable. (*Serpent noir*)



Le courage n'est malheureusement qu'une irritation entre la joie et la colère. C'est un optimisme naïf d'animaux vigoureux qui se croient supérieurs pour toujours aux résistances et qui jouissent d'écraser ..

Les peuples se lassent plus de la liberté que de la gloire... (*La Force*.)



Il est trivial de se haïr avec évidence... trahir le secret de sa rancune, c'est ne pas savoir l'impassibilité, principe essentiel de la noblesse. Il semble hors de discussion que l'exubérance caractérise le vulgaire, et la froideur les élites.. c'est une infériorité que de ne pas savoir garder la mesure dans le reproche, que d'ignorer la manière de le présenter en le parant de bonhomie, d'affection, de joie... A qui manque de tact, l'homme d'élite ne doit que le dédain parfaitement exprimé par l'indifférence affable, ou mieux encore par cette vague sympathie commune aux gens de même milieu. (*Le Malaise du monde latin*.)

(1) « Le Problème obsédant », 18 septembre 1916, *l'Information*.

* * *

Toute haine qui s'avère est un signe de vulgarité (*Ibid.*)

* * *

Rire est hideux..... En presque chaque cas. l'hilarité trahit des sentiments barbares et atroces.... Le rire suit la moquerie et l'outrage. Il affirme le triomphe brutal du fort sur le faible. Il salue la révélation d'une incongruité animale. Il insulte à la sottise, à l'erreur, à la misère, à la pauvreté d'esprit.. ..

Le rire est le propre de la méchanceté.

Il n'est pas de rire innocent.

En vérité, le rire nous perd. Le temps est venu d'apprendre à sourire, seulement, vers la Beauté et l'Harmonie. (*Triomphe des Médiocres. II.*)

* * *

L'orgueil de souffrir sans honte vaut bien la honte de jouir sans orgueil. (*La Ville inconnue.*)

* * *

Saurait-on croire à sa force sans l'éprouver dans l'amour et la lutte, loyalement ? (*Ibid.*)

* * *

Il ne faut pas mentir si l'on veut toute sa force. (*Ibid.*)

* * *

Une Morale neuve (1).

A mon sens, nos fils verront trois ou quatre sociétés parallèles se développer bientôt, une société bourgeoise

(1) Cf. « Une Morale neuve », *Épique de l'avenir*.

et conservatrice, une société indépendante et brillante, une société ouvrière collectiviste, une société paysanne de minuscules propriétaires, les domaines se morcelant davantage, chaque jour. Probablement, ces quatre sociétés rivales cesseront de vouloir se mêler en une seule, ou s'asservir les unes les autres, comme c'est aujourd'hui le rêve de chacune.

Car, maintenant, les irréguliers, les irrégulières surtout, et qui se lancèrent dans la vie en proclamant leur dédain tumultueux des vieilles formes sociales, ne visent, le plus souvent, avec l'âge, qu'à reprendre tous les jougs et à obtenir la considération de l'indulgence bourgeoise. Les aventurières les plus osées, après leurs scandales, leurs divorces, leurs entrechats et leurs harangues, se remarient dès le premier cheveu blanc, deviennent mères quand elles peuvent, gonflent le bas de laine « pour le p'tit », et, parfois, retournent au confessionnal. L'ouvrier devenu patron adopte incontinent tous les préjugés bourgeois qu'il vilipendait jadis. On citerait les exemples, par centaines et par milliers. La vie des cabotins est telle, presque toujours. Et combien de gens calquent leur existence sur celle des actrices ou des acteurs, en un temps où l'opinion vante à l'excès, non seulement les prestiges, mais les vices et les crimes des pitres sur le tréteau.

Leur cas est intéressant. Eux et leurs pareils, en effet, tentent, depuis deux siècles, la formation d'une société indépendante, d'une morale neuve, avec le principe des amours libres et même lucratives. Ces essais curieux au point de vue du sociologue, se produisent dans les meilleures conditions, puisque ces gens ont l'excuse d'être les spontanés, les artistes, les intelligents parmi la foule, ceux qu'on acclame, qu'on enrichit, qu'on désire, que les souverains reçoivent à leur table, de préférence à tout honnête savant, illustre dans les instituts, dont une littérature romantique et cynique seconde les efforts. Depuis deux siècles, sous le costume de Clitandre, ou de Scapin, ou de Célimène, ils font applaudir le triomphe des instincts et le mépris des vieilles règles conçues pour la famille romaine, pour le développement d'une

élite, point trop absorbée par les obsessions de la misère, et, pour cela, capable de cultiver son intelligence, d'éduquer aisément des philosophes, des stratèges, des mathématiciens, des ingénieurs et des artistes ; éléments tout de même indispensables à la vie de la nation.

Pourquoi la plupart de ces cabotins et de leurs émules, pourquoi la plupart des rapins, des énergumènes vieilliss, des prolétaires enrichis par hasard, des révolutionnaires, devenus députés ou ministres, n'aspirent-ils, une fois notables, qu'à se faufiler dans le monde bourgeois qu'à revenir mariés, pourvus d'insignes honorifiques et de rentes probables. en insinuant des opinions modérées ? C'est que tous subissent l'influence encore dominante du système antique familial et propriétaire. C'est qu'ils ont pu écarter un instant le joug de leur cou, mais non le rompre ni le rejeter Bébél vient de mourir millionnaire et il a testé. Le socialisme allemand, au Congrès de Berne, n'a promulgué que des sentences impérialistes, raisonnables et bourgeoises.

Une société à morale indépendante ne pourra se constituer d'une façon durable que le jour où l'influence de la tradition bourgeoise aura décliné. Temps lointains. Temps fort lointains peut-être.

A cette société seconde, quel principe devra-t-on proposer, fatalement ? Un principe dont le seul énoncé révolte la totalité des femmes et la majorité des hommes : *la suppression du père légal*. La mère acceptera *toute seule* la responsabilité de la conception. Elle ne cherchera point à doter ses fils d'un nom autre que le sien propre. Elle ne réclamera du père naturel aucune aide *obligatoire*. Tant que la femme ne se soumettra point à cette charge évidemment imposée par la nature, tant que la loi donnera à l'enfant un autre nom que celui de sa mère. il y aura différence entre la femme libre et l'épouse légitime ; il y aura honte pour celle qui n'aura pas su garder le mari. Et pourquoi cette honte ? Parce que, effrayée devant sa tâche de maternité nourricière, la femme seule évitera la fécondité, parce qu'elle voudra se soustraire au devoir essentiel de son sexe : la multiplication de la vie. Le nombre actuel d'amantes partout

stériles explique la réprobation du législateur ancien qui voulut un père responsable et alimentateur du couple, de la descendance. La force de la nation dépendait de cela. La vie individuelle et indépendante, c'est, en notre siècle, la vie stérile, désastre des peuples éconómistes. Car nous sommes encore très loin de l'heure où la femme, éprise d'indépendance, deviendra mère sans craindre l'opinion de la rue, élèvera des bébés toute seule, sans recourir au père, ni aux pères, et leur donnera son propre nom, en refusant tout autre. La fille-mère, orgueilleuse de sa fécondité, réclamant avec audace pour sa descendance la protection des lois et la récompense de son devoir naturel, cette fille-là nous l'avons rencontrée bien rarement. Car elle indignerait sa concierge, ses parents, les employés de la mairie.

Or si nous demeurons fidèles au patriarcat et repoussons le matriarcat, il faut bien admettre le mariage, donc la famille romaine, ses principes, le transfert d'un sang élu, par les deux parentages, sans adultération, à la progéniture. Donc, voici la chasteté de la vierge, la fidélité de l'épouse, le droit du mari, la Loi de l'Homme, comme a dit Paul Hervieu, et toutes les conséquences coutumières, juridiques, y compris le châtement de l'adultère, la réprobation du fils naturel et de la fille-mère, avortement possible. Ce devoir de constituer un héritage pour les enfants, une fortune et le devoir de l'accroître, donc la propriété, le code civil, le droit criminel, la supériorité du riche, l'infériorité du pauvre, etc. Hélas ! nous sommes dans une armature qu'il est bien difficile de rompre.

Une morale neuve, pour l'instant, ne peut être qu'un amendement à la morale antique. Avant que les mœurs aient admis le droit et l'honneur même pour une fille d'être sans mari, avant que l'Etat n'ait assumé la tâche entière d'élever les enfants et de les instruire complètement, il faudra bien continuer de préserver la famille qui remplit la mission vitale. Sans doute, nous verrons les indépendants se constituer en une force sociale affranchie des « préjugés ». Sans doute, le divorce mul-

tipliera ces indépendances. Cependant, le système antique de la famille et de sa morale particulière persistera très longtemps. Une morale neuve ne sera avant un siècle ou deux que du vieux-neuf.

DEUXIÈME PARTIE

CONNAISSANCE DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER

PAUL ADAM, HISTORIEN ET TÉMOIN

Dix-sept volumes de Paul Adam composent la partie de son œuvre — d'ailleurs inachevée — à laquelle il a donné pour titre général : *LE TEMPS ET LA VIE — Histoire d'un Idéal à travers les siècles* (1). Pour l'intelligence du lecteur, il convient de grouper non point d'après les dates de leur publication en librairie, mais d'après leurs sujets et selon leurs rapports, ces ouvrages successifs : trois volumes évoquent les fastes de la civilisation byzantine ; ce sont : *Princesse byzantine* ; *Basile et Sophia*, *Irène et les Eunuques* ; — un volume est consacré au rappel kabbalistique des mœurs féodales : *les Feux du Sabbat*, d'abord paru sous le titre *Etre* ; *le Lion d'Arras*, *la Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*, *Au*

(1) Rappelons les titres de ces dix-sept ouvrages : « *Soi* » (1885) ; « *Etre* » ou « *les feux du Sabbat* » (1888) ; « *Essence de Soleil* » ou « *les Puissances de l'Amour* » (1890) ; « *En Decor* » ou « *Jeunesse et Amour de Manuel Héricourt* » (1891) ; « *Princesse byzantine* » (1893) ; « *les Images sentimentales* » en (1893) ; « *le Mystère des Foules* » 2 vol, 1895 ; « *la Bataille d'Uhde* » (1897) ; « *la Force* » (1899) ; « *Basile et Sophia* » (1900) ; « *l'Enfant d'Austerlitz* » (1901) ; « *la Ruse* » (1903) ; « *Au Soleil de Juillet* » (1903) ; « *Irène et les Eunuques* » 1907 ; « *le Trust* » 1918 ; « *le Lion d'Arras* » (1920-posthume) ; « *le Culte d'Icare* » (1924, posthume, inachevé).

Soleil de Juillet, la Bataille d'Uhde et le Culte d'Icare composent le roman de la famille Héricour de 1788 à 1871 ; — à la vérité, cette histoire, Paul Adam l'a continuée encore dans les œuvres situées jusqu'au cœur du xx^e siècle ; mais précisant des souvenirs personnels, narrant ses voyages, exposant ses idées, il a plus fait, dans les volumes du *Temps et la Vie* qui ont trait à l'existence contemporaine œuvre de témoin que d'historien. En réservant cette partie de son œuvre pour un autre examen, nous restons en présence de douze romans « historiques », embrassant en effet plusieurs siècles. Ce n'est point là toute l'œuvre historique de Paul Adam. On ne saurait oublier certain chapitre ci-dessus reproduit, où il a cristallisé nos souvenirs de la *Pax romana*, — ni telles pages des *Disciplines de la France* consacrées à l'*Œuvre de Richelieu* ou au *Centenaire de Tilsit*, ni les chapitres du *Malaise du monde latin* objectivant les *Conséquences de Solferino*, ni les portraits des grands citoyens réunis dans la *Morale de la France*, ni les exemples condensés dans *Reims dévastée*, ni ceux de ses articles qui furent actuels et demeurent historiques, ni ceux là encore qui, historiques par le sujet, demeureront actuels longtemps : de tels essais ne peuvent être soustraits de l'œuvre de l'historien.

C'est une question souvent posée de fixer quelle est la limite exacte des droits du romancier accommodant l'histoire. Entre Mérimée et Alexandre Dumas (pseudonyme d'Auguste Maquet), entre Victor Hugo et Michelet, entre Maurice Maindron et Paul Adam, on a tout loisir de noter par centaines les différences de procédés. Où s'arrête, ici et là,

la fiction ? où commence l'histoire ? Voilà ce qu'il importe nécessairement de définir, lorsqu'on fait œuvre de critique et qu'aux fantaisies d'un auteur on souhaite d'ajouter les amendements de la vérité : quand le romancier se nomme Paul Adam, ce soin devient superflu. Il ne s'est point agi pour l'héritier des gloires de la famille Héricourt de conter des aventures propres à divertir le lecteur sans l'instruire. Il n'a pas épilogué vainement sur les actions de quelques êtres : il a conté l'histoire d'un *Idéal*, ou si vous préférez d'un ensemble, d'un système d'idées influentes. Montrer que les idées de l'Encyclopédie furent des idées gréco-latines, épanouies sur les rivages de la Méditerranée, berceau naturel des civilisations occidentales, — puis montrer comment ces mêmes idées ont civilisé l'Amérique, uni les nations européennes, guidé Bonaparte, dominé les souverains, préparé, déterminé, par les œuvres des philosophes et les inventions des savants, l'avènement du xx^e siècle où nous sommes, — expliquer enfin comment la somme de ces mêmes idées rallia autour de la France, de 1914 à 1919, plus de quarante nations éprises du même idéal, formées à notre école philosophique, menacées de destruction par les dangers de la domination germanique, voilà quels ont été, si l'on veut, les trois grandes fins de son effort d'historien. On conviendra que M. Camille Mauclair n'a pas eu tort d'insister particulièrement, dans l'ouvrage qu'il a consacré à Adam, sur cet aspect de son œuvre. « Il eût dû se trouver une critique pour dire en France que la rencontre des émissaires d'Irène avec Charlemagne, pour ne citer qu'une page d *Irène et les Eunuques*, est un morceau

aussi classique, dans la haute histoire, que le chapitre consacré par Augustin Thierry à la lutte et à la mort de Thomas Becket dans l'*Histoire de la conquête normande de l'Angleterre* (1)...

I. — DE TAINE À PAUL ADAM.

Nommer un écrivain *historien*, c'est bientôt fait. Balzac s'intitulait lui-même docteur ès sciences sociales. Si ce titre eût convenu parmi tant d'autres, à Paul Adam, celui d'agrégé d'histoire ne lui mesurierait point davantage. Mais il y a, au bas mot, mille et mille façons de composer l'histoire. Annalistes comme Tacite, chroniqueurs comme Joinville, panégyristes comme Voltaire, philosophes comme Montesquieu, orateurs comme Chateaubriand, poètes comme Victor Hugo, fanatiques comme Michelet, mémorialistes comme le marquis de Ségur ou le sergent Bourgogne, collectionneurs comme Frédéric Masson, romanciers comme Octave Aubry, moralistes comme certains autres, critiques comme d'autres encore ont rivalisé, dans tous les temps, sans se ressembler jamais. A Paul Adam, entre beaucoup, on n'hésite point à assigner un maître : Taine. L'œuvre historique de Paul Adam est d'un écrivain à qui les travaux de Taine ont enseigné son métier d'investigateur du passé (2). L'auteur des *Origines de la France contemporaine* a été un philo-

(1) Cf. le livre de M. Camille Mauclair. Flammarion édit.

(2) J'ai déjà noté cette constatation dans un précédent ouvrage : « Taine » (un vol. Ed. de la *Nouvelle Revue critique*, Paris, 1923.)

ophte de l'histoire. L'historien des idées encyclopédiques en fut un autre. Si celui là tentait la découverte de l'homme, celui-ci souhaitait un résultat plus subjectif : il allait à la recherche de l'idée motrice, de l'idée mère du geste. Mais le moyen, me vous prie, d'aller jusqu'à l'idée principe sans passer par le cœur et l'esprit de l'homme ?

Entendons-nous bien : il nous paraît que la méthode historique mise en honneur par Taine a servi Paul Adam. Est-il opportun d'affirmer qu'il n'y a point de parenté possible entre deux intellectuels d'intention et de conviction aussi éloignées ? Taine pensait et affirmait « que le droit de propriété est absolu... que l'homme peut s'approprier les choses sans réserve, en faire ce qu'il veut, les détruire une fois qu'il les possède... que la propriété est un droit antérieur à l'Etat, comme la liberté individuelle ». C'est exactement le contraire de la conviction socialiste de Paul Adam. Voilà un exemple de ces différences notables entre les façons de penser des deux écrivains. Ennemi de Rousseau, de Condillac, de Condorcet, de Volney, de Sieyès, de Voltaire, en qui il voyait les illustrateurs de cet *esprit classique* — traduisez : *esprit jacobin* — auquel il reprocha d'avoir inspiré le faux principe d'après lequel « la France a été démolie et rebâtie » (1), comment Taine aurait-il approuvé l'effort *classique, jacobin, mystique*, même, de l'admirateur de Voltaire, de Diderot, de Mirabeau, de Danton, de Lafayette et de Bonaparte ?

(1) Lettre citée par Ernest Seillière : « Une théorie d'Hippolyte Taine sur la Révolution française », *Revue des Deux Mondes*, 13 janvier 1918.

Taine pensait trouver dans l'histoire le secret de la meilleure réforme de gouvernement, pour son pays. « D'avance, pensait-il, la nature et l'histoire ont choisi pour nous ; c'est à nous de nous accommoder à elles... La forme sociale et politique dans laquelle un peuple peut entrer et *rester* n'est pas livrée à son arbitraire, mais déterminée par son caractère et son passé. Il faut — disait-il encore — que, jusque dans ses moindres traits, elle se moule sur les traits vivants auxquels on l'applique ; sinon elle crèvera et tombera en morceaux » (1). S'agissait-il, pour Paul Adam, d'établir un tel critérium ? Non point. Il savait que la France, héritière de Rome, patrie de l'Encyclopédie et des quatre révolutions consécutives aux idées encyclopédiques, ne pouvait s'accommoder que de la République. Mais il n'a pas dédaigné de justifier cette foi. L'origine des idées contemporaines, il l'a, lui aussi, demandée à l'histoire. Lui aussi, il pensait que nous sommes déterminés par les contingences propres à la race. Et pour établir logiquement les arguments de sa foi républicaine, il s'est trouvé conduit à entreprendre des recherches exactement comparables à celles que fit Taine. Gardons-nous de diminuer le mérite de l'admirable auteur des *Origines*. Lui découvrir des disciples jusque dans les travaux de ses adversaires, c'est encore une manière de lui rendre hommage.

Aussi bien, Paul Adam n'a point caché ses sentiments de vénération à l'égard de celui que nous lui attribuons ici pour maître.

(1) Cf. « les Origines », t. I^{er}. « L'Ancien Régime », Préface, p. III. (Ed. Hachette.)



Relisons *la Force* et les trois tomes suivants de la grande tétralogie. Qu'est-ce qui caractérise la manière de l'auteur ? Sont-ce là des romans d'analyse introspective ? — Non. L'action s'y fait-elle subjective ? — Non. La psychologie, la philosophie, la thèse s'y montrent-elles enveloppantes de l'intrigue ? — Non. On a comparé ces quatre romans à de larges fresques. Soit. Nécessairement, le peintre a *composé*. Il a fait intervenir des *plans*. Les valeurs différentes situent les personnages symboliques des principes. Les principes ? — on ne les voit pas : ils s'expriment dans le dialogue et l'action, par les propos et les gestes des personnages. Ils agissent. Ils vivent. Ils se manifestent, mais point directement : par leurs influences, et les répercussions des influences, et les conséquences de ces répercussions. Caractères et portraits ne sont là que des masques, plus ou moins expressifs, chargés de bien tenir un rôle : et ce rôle n'a de raison d'être que par rapport à l'ensemble de l'action. Ici, tous les détails se perdent dans les simplifications de la distance. Mais les plans peuvent être intervertis. Ces fresques ne sont pas sujettes à la surface unique de la toile. Ce sont des prismes dont les dimensions ne sont pas contingentes du mur, ni de l'espace. Regardons l'œuvre de plus près. Ce n'est, au rebours de ce que l'œil percevait à distance, qu'une profusion de détails ajoutés. Mais ceux-ci ne se nuisent pas entre eux. Ils ne s'éclipsent pas. Au contraire, ils se coordonnent et s'additionnent pour composer des

personnages, ou des symboles, ou des colorations, seuls perceptibles à distance. Eh bien, ces détails, d'ordre intime, pour la plupart, où donc Paul Adam les a-t-il puisés ?

Chez Taine ? — Je ne dis pas cela, quoi qu'il n'ait point pu dédaigner cette abondante source de documents. Mais suivant l'exemple de Taine, il lui était loisible de procéder comme lui, d'opérer les mêmes recherches, selon la méthode de celui qui, lui-même, invoquait l'autorité de l'Anglais Macaulay.

Quelle fut donc cette méthode ? — Taine l'a exposée : — « Ancien Régime, Révolution, Régime nouveau, je vais tâcher de décrire ces trois états avec exactitude. » Tel est le projet de l'écrivain, annonçant ses *Origines* ; tel est le plan de l'ouvrage. Il s'agit de retracer l'évolution de la société française depuis cent années environ : « On permettra à un historien, explique-t-il, d'agir en naturaliste ; j'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte. » Ce sont « les forces intimes qui conduisent l'étonnante opération ». Quelles forces ? Quels étaient, d'abord, les Français de l'Ancien Régime ? Comment retrouver, hors des tombeaux, leur esprit ? — « Au moyen de leurs tableaux et de leurs estampes, nous les suivons dans leur vie domestique, nous voyons leurs habillements, leurs attitudes et leurs gestes. Avec leur littérature, leur philosophie, leur science, leurs gazettes et leur correspondance, nous pouvons reconstituer toute leur pensée et jusqu'à leurs conversations familières. Une multitude de mémoires... des lettres et journaux de voyageurs étrangers... » La Société a tracé elle-même ses portraits. Nous savons beaucoup de choses ;

déjà elle a tout dit. « sauf ce qu'elle supposait banal et familier aux contemporains, sauf ce qui lui semblait technique, ennuyeux et mesquin, sauf ce qui concernait la province, la bourgeoisie, le paysan, l'ouvrier, l'administration et le ménage ». Sauf ce qui risque d'être le plus exact et le plus propre à nous faire comprendre les états d'esprit de la collectivité française de l'ancien régime. Sauf ce que, le premier, Taine a eu la curiosité de savoir ; sauf ce qu'il nous a enseigné. Car c'est cela, son œuvre : « J'ai voulu suppléer à ces omissions, et, outre le petit cercle des Français bien élevés et lettrés, connaître la France »

Or Paul Adam ressuscitant dans ses livres surchargés d'estampes littéraires des époques différentes, a eu exactement les mêmes curiosités. Comment travaillait-il ? — Il nous l'a dit ; il ne dédaignait pas les documents directs : « La correspondance de Napoléon, plus que toute autre chose écrite de 1792 à 1815, nous donne le sens des énergies, en quelque sorte miraculeuses, qu'il fallut dépenser pendant cette longue série de luttes pour les Droits de l'Homme (1). » Notons-le : il avait lu tout ce qui fut écrit de 1792 à 1815. *Écrit* ne veut pas dire *publié*. Dans les bibliothèques, comme Taine, pour augmenter sa science, il avait fouillé, exploré les manuscrits. Il disposait d'ailleurs d'une autre source de documents, particulière celle-ci : « Avec les propos du colonel Adam, transmis par mon père, je pus écrire *la Force et l'Enfant d'Aus-*

(1) « Les Lettres de l'Empereur », 20 novembre 1916, *l'Information*. Cet article porte le titre d'un petit livre de Paul Adam dont il ne fait pas partie et dont il va être parlé plus loin.

terlitz (1) ». Lui fera-t-on reproche de n'avoir pas négligé ces documents directs et d'avoir mis en scène des membres de sa famille pour écrire l'histoire ?

Je n'attendrai pas plus longtemps pour indiquer que cette méthode tainienne de travail ne lui servit pas uniquement à évoquer les scènes du passé :

Une science actuellement se fonde — a-t-il dit (2) — qui se propose d'étudier la mentalité des groupes, leurs actions et leurs réactions mutuelles.

Lorsque cette part de la sociologie sera définitivement munie de ses postulats, de ses théorèmes, de ses méthodes, ceux qui la cultiveront alors ne sauraient découvrir une manière d'expérience plus totale que la somme des romans écrits, depuis trois siècles, en France.

Cette quantité d'observations sur les caractères, sur les milieux, sur les antagonismes et les affinités, sur les avatars d'innombrables existences, sur la vie à toute époque, dans la campagne, la province et la capitale, fournira l'ensemble de la documentation nécessaire pour formuler les lois de la thérapeutique sociale.

Eh bien, je dis que cette science — si vraiment science il y a — a pour inventeur le philosophe du scientisme : Hippolyte Taine. Ainsi Paul Adam n'a pas fait mystère de sa dévotion à l'auteur des *Origines*. Et comment aurait-il pu se passer des secours de sa méthode ? — Il a fait parler les grisettes, les boutiquières, les portefaix, les ouvriers, les soldats, les grognards, les sergents, les cantinières, les paysans, les gamins, les jardiniers, les domestiques, les petites gens de Paris et de l'Artois comme il a fait parler Robespierre, Lafayette, Carnot, Bona-

(1) *Loc. cit.*

(2) « L'Art et la Nation » (*Dix ans d'art français, un vol.*).

arte, Talleyrand, Louis XVIII, les ministres, les monarques, les maréchaux et les jolies femmes des cours. Dans les intérieurs les plus humbles, il a su pénétrer à son tour, comme Taine dans les chaumières. A la foule des obscurs citoyens qui font le peuple des émeutes et la troupe des victoires, il a arrêté des âmes véridiques. A l'histoire, il a rendu la vie et la vérité.

Convenons que la besogne lui fut simplifiée par l'œuvre d'un Balzac. par exemple. Pour évoquer l'époque de la Duchesse de Maufrigneuse, de la Marquise d'Espard, du Baron de Nuncingen et de Lucien Chardon de Rubempré, pour animer les valets des complices de Vautrin et les petites tables d'hôte du quartier latin illustrées par Horace Bianchon, Rastignac et Raphaël de Valentin, il n'y avait qu'à ouvrir les tomes de la *Comédie humaine*. Mais Balzac, annotateur scrupuleux des quotidiennes réalités de son siècle, n'a pas peint une fresque aussi grouillante, aussi agitée, aussi tumultueuse que celle dont Paul Adam a enrichi nos souvenirs historiques. L'histoire admirable de Taine n'a pas non plus pour nous ce prix que donne à la tétralogie de Paul Adam, le mouvement des masses et des héros concrétant par les gestes de l'existence les idées. afin de nous enseigner le pouvoir de la force, fondatrice du droit, et celui de la ruse, victorieuse de la force : afin de nous initier à la logique chaldéenne des idées maçonniques, philadelphes, bonapartistes, héritées de l'Encyclopédie pour transformer l'Europe et l'Amérique, — inspiratrices des révolutions et aboutissant, finalement, à la conquête de l'Afrique, à la reconstitution de Car-

thage (1), à la libération de ces races noires et blanches asservies par les tyrans locaux auxquelles la France envoya les promesses de sa civilisation.

Mais ici, nous quittons Taine pour rejoindre Michelet. Michelet a écrit une histoire qui n'est qu'un vaste roman. Adam a écrit des romans qui composent des chapitres d'histoire. Les épisodes galants, les discussions, les récits de batailles, d'échauffourées, les portraits, les scènes d'intérieur, les paysages, dans l'œuvre de Paul Adam, ne sont en vérité que des composantes. Les véritables personnages, ce ne sont pas des fantoches vêtus en généraux ou en prudes dames : ce sont les idées, véhiculées par les philosophes, transmises d'esprits et esprits, unissant des foules, suscitant des guerres animant des empereurs, des rois, transformant des peuples et, toujours, glorifiant la France. Ces idées, pour les avoir étudiées au chapitre des convictions particulières à Paul Adam, nous les connaissons. Au mérite de leurs vertus, l'œuvre est une apologie consacrée. Mais on en dirait mal la louange, si l'on n'ajoutait que, pour interpréter l'histoire, Paul Adam a trouvé des images, des raccourcis, des expressions dont la légende aurait dû s'emparer. Au hasard, on les glane en lisant *la Force* :

..... l'aîné admira les lois du mystère qui poussaient hors du gîte les enfants de France, depuis huit années, et les jetaient au refrain de la *Marseillaise*, contre le

(1) Il faudrait pouvoir comprendre aussi dans la série des ouvrages historiques cet admirable « roman colonial » *la Ville inconnue*. Dans le chapitre consacré à Paul Adam, l'Africain on a montré comment il justifiait les entreprises coloniales de la République par les idées encyclopédiques, toujours agissantes, selon lui.

glaive des rois germains, cette ample famille, dont la branche franque avait maintenu sous le joug, dix siècles, le colon latin (p. 88).

La force !... C'est elle qui, à cette heure, enseigne au monde la liberté des philosophes par le signe de la victoire... Le temps féconde la vie. (P. 272, t. II.)

Sur Napoléon :

Ne réussissait-il pas merveilleusement, ce Corse, à épouvanter le monde de la féodalité franque, germanique et scandinave, en levant contre lui, pour la défense de la tradition latine, les forces provençales, basques, gasconnes, angevines, tourangelles, lorraines, picardes, hispano-flamandes, bretonnes, unies dans l'espoir de créer avec leurs cœurs divers une nation libre, à l'image de la patrie romaine asservie quinze siècles par ces barbares, affranchie d'hier à Valmy, Jemmapes, Arcoles, Hohenlinden et Marengo ? (P. 19, t. II.)

En lisant *l'Enfant d'Austerlitz*, à propos de la rentrée de Louis XVIII :

Le Russe imposait les Bourbons sans le savoir ; le Parisien les réclamait sans le savoir, et Louis le Désiré y arrive contre le gré des uns et des autres... Ainsi se fabrique l'histoire. (P. 165.)

En lisant *Au soleil de juillet* :

Ce n'est pas le peuple qui a fait la Révolution, mais la bourgeoisie et la petite noblesse... La populace les suivit lorsqu'elle estima le désordre suffisant pour méfaire sans être châtiée... Le peuple est mort en ligne quinze ans pour la philosophie de la France... (P. 304)...

De tels raccourcis ne valent-ils pas des jugements ?

Ailleurs :

Il y a une loi d'évolution historique qui constate la tendance des patries à se totaliser pour la composition de grands empires, jusqu'au moment où leur étendue exagérée détermine la débâcle et la ruine (1).

La France est une amante folle pour une idée de splendeur qui doit régénérer l'esprit du monde, et qui vient d'engendrer douloureusement dans le délire de ses espoirs et dans le sang de son giron lacéré (2).



Cet historien ne manque pas d'impertinence. Témoin, il nous dira que les guerres de 1914 à 1919 ont eu pour initiale cause une question de casquettes ; il s'agissait de savoir si les employés de chemin de fer de la ligne allant vers Salonique porteraient un nouveau couvre-chef serbe ou autrichien. Et ce raccourcis est le plus judicieux qui soit. Il oppose à ravir la bénignité de la cause, au poids formidable des conséquences. A la conquête des Gaules, il avait déjà offert une explication de ce genre : dans le recueil de ses œuvres complètes, il faudra réserver un chapitre sur les chapeaux ! Le galant Orisel, dans *les Feux du Sabbat*, ne soutenait-il point, en effet, le paradoxe après tout vraisemblable que « César ne conquiert tant et tant, ne gagne force batailles que pour le droit de porter une couronne de lauriers, car il déplaisait fort aux dames étant chauve. Il voulait, par ce moyen, ne plus leur

(1) « Le Taureau de Mithra. »

(2) *Ibid.* Allusion à l'époque de l'avènement de Bonaparte.

paraître, le chef dégarni. Et l'empire romain aurait eu depuis son immense étendue, si César avait perdu ses cheveux par l'abus des voluptés noueuses ; et lui-même fût resté simple citoyen des Gaules eussent gardé leur indépendance », c... Petites causes humoristiques de grandes catastrophes que l'histoire transforme en évidents bienfaits. Sans manquer de sérieux, on peut noter que c'est une manière assez particulière de concevoir l'histoire ; or, ce n'est pas toujours la moins équitable.

II. — CONCEPTION PARTICULIÈRE DE L'HISTOIRE.

Ce sera peut-être un sujet de soutenance de thèse qui sera fourni par l'étude de cette œuvre : véritablement, pourra-t-on se demander, est-ce parce qu'il avait le goût personnel des idées encyclopédiques, venues de Rome, qu'il en a retrouvé partout jusqu'au cœur de Carthage, les influences, — ou, au contraire, est-ce par l'évidence de résultats en eux-mêmes comparables, en dépit de l'espace et du temps, qu'il a été amené à conclure en faveur de causalités uniques ? Dans le premier cas, la réalité historique lui donnera tort ou raison. Tort, cela voudrait dire qu'aux apparences flatteuses pour la pensée d'une vérité simplifiée, il a pu sacrifier des vérités secondaires, et imposant une plus complexe unité. Raison, cela élèverait ses romans au rang des œuvres de l'histoire, sans leur rien retirer de leur charme. En définitive, la continuité durant trente lustres, environ, d'une même inspiration poli-

tique en France, peut-elle être attestée par les faits hors de toute possibilité d'interprétation indifférente ou bien, en faveur d'une hypothèse plaisante, l'auteur a-t-il lui-même — et cela, inconsciemment ou volontairement — interprété ces faits ?

Pour moi, je l'avoue, j'ai une opinion sur ces faits. Elle est tout objective. J'en ai une autre sur Paul Adam, le dernier et non le moins mystique des encyclopédistes.

Mais à ceux qui nous démontreraient la vanité de l'hypothèse illustrée par son œuvre géante, on aurait beau jeu de représenter combien il est heureux qu dans le recul du temps, l'histoire se simplifie et se cristallise, en quelque sorte, autour d'une succession d'idées d'origine philosophique ; combien est heureux que le temps assure aux œuvres politiques ce caractère d'unité et de constance refus par les apparences momentanées ; combien cela est flatteur pour le souvenir des héros de ces œuvres et combien cela est réconfortant pour les serviteurs de l'esprit.

Toutefois, on ne peut nier que Paul Adam n'ait eu une façon assez particulière de concevoir et d'interpréter l'histoire. Et, pour ma part, je n'y vois point de mal. Une longue hérédité a formé l'âme de Manuel Héricourt, dont la jeunesse nous fut contée dont le *Trust* fut l'œuvre ; dont le nom cache celui de Paul Adam. Le grand-père de cet heureux Manuel, Omer Héricourt, l'enfant d'Austerlitz fut ministre. Son aïeul, Bernard Héricourt de la Force, fut colonel dans l'armée impériale. L'un de ses grands oncles fut maréchal. Un autre fut inventeur, qui chercha le secret du vol d'Icare, et

On trouva dans l'envol de l'aigle. Un ancêtre plus loigné, un Lyrisse, celui-là, vénéré des philadelphes et des carbonari, exerça sur l'Europe la dictature secrète de son mysticisme. Autour de ces personnages, l'histoire s'est cristallisée. Leurs gestes, leurs caprices, leurs rancœurs, voilà ce qui fit l'histoire du passé de la famille Héricourt, c'est la France. On consens que cette manière de personnaliser l'histoire ne soit pas dans le goût de ses professionnels, écrivains de rencontre ou professeurs. Sans doute est-ce pourquoi ils se montrent incapables de la rendre attrayante. Mais parce qu'aux événements connus, enregistrés, datés on donne dans leur représentation littéraire, un lien matériel, en leur intéressant rétrospectivement le sort d'une famille particulière, ainsi que selon toute vraisemblance plusieurs y furent de même intéressés, — parce qu'on fait intervenir dans la rétrospection les faits, l'échelon parcellaire de l'homme, de la femme, de l'enfant et que l'on représente les conséquences et contrecoups dont ces faits, pour eux, furent les causes insoupçonnées, — parce qu'on intéresse en fin de compte l'homme par l'homme à cette histoire, la fausse-t-on ? En déforme-t-on les lignes, fuyantes dans l'ombre du passé ? En trahit-on l'esprit ?

Écrivant l'histoire d'un siècle, Paul Adam a, nous dit-on, écrit l'histoire de sa famille. Une histoire très arrangée, sans doute. Mais il a eu un aïeul colonel dans les armées impériales, le colonel Adam, mort comme Bernard Héricourt. Mais les Praxi-Blassans, dont l'un fut comte, pair de France et secrétaire de Talleyrand, dans la réalité, se nom-

maient de Fraxi-Blassans et furent bel et bien se cousins, ses oncles. Mais la foi des carbonari, l'enthousiasme des philadelphes, le culte de la loi romaine, tel et tel de ces ancêtres les ont pratiqués, en collaborant, modestement ou triomphalement, à l'histoire des jours et du siècle. Et si évoquant Byzance, il s'y découvre encore un ancêtre et des plus nobles, dont la descendance se fût égarée jusqu'au cœur de l'Artois, n'est-ce pas, sans mériter à la tradition de sa propre famille, pour nous mieux faire apprécier l'enchaînement logique des gestes humains ? Quoi d'étonnant, dès lors, qu'un Héricourt d'Arras, au xix^e siècle, si la loi de l'hérédité est exacte, retrouve, en ses façons de sentir et de penser, tel sentiment, telle idée qu'on croirait venir de Basileus ? Du coup, l'histoire prend un sens philosophique. Une certaine logique, apparente, humaine, explique la succession de faits incohérents dans leur énoncé superficiel. Les causes surgissent du secret. Les effets se coordonnent. Derrière le cinématographe absurde des gestes, les idées se manifestent. Cela vous choque-t-il ? D'où vient qu'on n'ait nulle part insisté sur la valeur d'une telle entreprise, en acceptant d'en admettre tous les avantages intellectuels et moraux ?

Evidemment, les acteurs de l'histoire, monarques, ministres, généraux ou citoyens ne savent pas souvent ce qu'ils font. Ils n'ont pas conscience que leur geste, nécessité par telle ou telle contingence n'est que la continuation déterminée de celui qu'accomplit un de leurs prédécesseurs, voici tant et tant de mois, ou d'années ou de siècles. A cette absurdité proférée par tant de faux savants que l'histoire

se recommence et qu'on peut comparer la bataille de Charleroi à la bataille de Cannes, pourtant, nul ne trouve à redire. Cette idée d'une répétition fatale des choses satisfait les simples esprits. Cela leur évite les fatigues de prévoir, et de penser, tout en leur assurant des attitudes de profonds penseurs. Mais l'idée plus juste, plus complexe, que, loin de se recommencer, l'histoire s'enchaîne, se continue, se détermine à de longues échéances, laquelle n'est au fond que l'idée concrète d'un présent engageant, préparant l'avenir, comme il fut, lui même, ce présent, engendré par le passé, cette idée-là n'a aucun succès. On n'admet point que les hommes responsables du pouvoir à telle époque précise aient pu se trouver engagés, pour une part quelconque, par les initiatives de leurs devanciers ; que leurs conceptions personnelles de la politique aient été aussi bien préparées par des exemples et des enseignements auxquels ces devanciers et leurs contemporains ne furent point étrangers ; qu'une idée puisse dépasser et dominer la présence éphémère de l'acteur ; que les actes des ministres d'aujourd'hui engagent, nécessairement, la politique, paralysent, pour une part, la liberté et la volonté de leurs successeurs. On n'admet point qu'il en soit ainsi dans tous les pays gouvernés par des hommes ; que nécessairement des préjugés, des croyances, des sentiments, des idées enfin, se transmettant d'hommes à hommes, tantôt pour leur inspirer des erreurs conséquentes, tantôt, au rebours, pour leur inspirer une certaine directive constante et, de la sorte, assurer aussi, au mépris des siècles, une unité politique dont, *a priori*, on ne les aurait pas crus

capables Les êtres font l'histoire. L'histoire qui est la vie, influence les êtres. Telle est la vertu des idées.

Les idées composent le domaine des philosophes. On a admis partout qu'il en est de bonnes et de mauvaises. Qu'est-ce qui permet de les distinguer ainsi ? Je ne me charge pas de l'expliquer. Mais on ne refuse pas de constater l'effet prétendu nocif de celles qu'on choisit pour mauvaises. Plus apparentes sont leurs conséquences, lorsqu'elles se manifestent par le meurtre, l'émeute ou la guerre. Pourquoi refuser aux autres, aux prétendues bonnes, une influence équivalente, en sens inverse ? — Les idées s'expriment d'abord dans les livres, les discours, pour se réaliser ensuite en actes. « Le sociologue — a noté Paul Adam — constate que toute littérature a déterminé les mœurs des générations venues vingt ans après elle (1)... » Cela veut dire que toute littérature détermine une façon de sentir et de comprendre plus ou moins différente des habitudes intellectuelles des générations précédentes. Arrivant au pouvoir, les hommes formés à l'école des philosophies nouvelles y apportent naturellement avec eux les conceptions qui leur furent inculquées auparavant. Mais les idées sont-elles toujours aussi nouvelles qu'on le présume ? Particulièrement, les idées de Voltaire, de Diderot, de Rousseau, transmises aux assemblées politiques par les voix de Danton et de Mirabeau, propagées au loin par les armées victorieuses de Bonaparte, ces idées dont Paul Adam resta l'admirateur, jusque cent ans après leur énoncé par les philosophes de l'Encyclo-

(1) « Morale de la France », Préface.

pédie, étaient-elles nouvelles, lorsque ceux-ci leur assurèrent la fortune de justifier des révolutions ?

Paul Adam vous dit non. Dans les écrits des philosophes et des annalistes de Rome, il en a trouvé une rédaction plus ancienne. Chez Montaigne, il en a découvert une interprétation moins archaïque. Etudiant l'histoire, il a vu que, déjà, à différentes époques, nourrissant un idéal semblable à celui qu'il adopta pour son compte, elles avaient déterminé, par les gestes des hommes sensibles à leur suc, des mouvements, des événements notés par les historiens. De même qu'une foi religieuse peut se propager de siècle en siècle, un système philosophique, un idéal peuvent également se transmettre par les livres et les doctrines. La liberté, l'égalité, la fraternité, imposée par la force aux barbares, policées par la ruse, espoirs de maints philosophes, ainsi, viennent de fort loin. Devancées par les idées, les œuvres de la civilisation se complètent et se reforment, au gré des événements, jusqu'à ce qu'elles semblent définitives. Montrer la progression de ces idées (1) depuis l'apogée de Byzance jusqu'à nos jours, tel a été le dessein de Paul Adam. Tel est l'esprit de ses ouvrages historiques. Telle est l'unité de toute son œuvre d'écrivain, d'homme politique, de philosophe.

(1) L'évidence nous avertit que ces manifestations d'une même succession d'idées ne sauraient évidemment s'enchaîner d'une façon continue. Les conséquences n'en sont pas non plus constantes. C'est ce qu'a noté Paul Adam dans un passage de *la Cité future* qu'il faut noter aussi, parce qu'il implique une de ces « façons particulières de concevoir l'histoire » dont nous étudions les sources :

« Il est des époques où le génie de l'humanité sommeille. Il en est d'autres où la fièvre de créer le presse... Ni la découverte des Amériques et des Indes, ni le panthéisme de Spinoza, ni les vues cosmo-

Cette œuvre innombrable est une thèse. C'est entendu. Il est possible que l'idéaliste auteur qui a cru voir les hommes de tous les âges et leurs initiatives débordés par les idées-mères se soit généreusement trompé. Les hommes ne furent peut-être pas aussi intelligents, ni aussi sensibles à la logique des choses, ni aussi constants dans leurs projets qu'il a bien voulu le croire. Possible, vous dis-je. Mais si l'examen du passé permet cette hypothèse optimiste, si les hommes dont l'histoire consacre les actes ont agi de telle façon qu'un principe constant paraisse les avoir inspirés, c'est qu'ils n'ont pas gouverné à la légère ; c'est qu'ils ont obéi à des directions communes ; c'est qu'ils ont suivi les mêmes conseils ; c'est qu'en aucun moment ils n'ont accepté d'œuvrer dans l'empirisme. Le problème serait alors de vérifier et d'identifier l'origine des conseils et des directives ; si ce n'est pas dans le champ des spéculations intellectuelles qu'il faut diriger ces recherches, où sera-ce ? Et si l'on admet, comme cela nous paraît vraisemblable, l'existence secrète et jamais trahie de liens continus assurant la constance des règnes successifs — avec des lacunes, cela s'entend : avec les lacunes creusées par les erreurs des mauvais souverains et des indifférents — pourquoi ne pas faire crédit à Paul Adam ? pourquoi refuser *a priori* son hypothèse ?

graphiques de Newton ne changent les mœurs comme les changeront tout à coup les doctrines de l'*Encyclopédie*... »

• Entre temps :

« Le seizième siècle écrivit et voyagea.

« Le dix septième récita et calcula.

« Le dix-huitième causa et compara.... »

Mais le dix-neuvième et le vingtième créent enfin.

M. Jean Héritier, auteur d'un essai curieux sur *Paul Adam et les visages de l'histoire*, n'admet pas, lui, cette hypothèse. Il juge « factice » cette « conception d'une histoire d'un idéal à travers les siècles » et il affirme que cette conception fut d'ailleurs « postérieure à la composition de la plupart des romans où Paul Adam pensait l'avoir exprimée ». Exact ou non, cet argument a peu de valeur, selon nous. Lorsque Balzac écrivit sa première nouvelle sur les mœurs parisiennes, savait-il qu'il aurait le temps et l'énergie d'en faire cinquante autres, qui se grouperaient plus tard sous les rubriques différentes de la vie parisienne, provinciale et militaire, et que l'ensemble de ses écrits composerait la *Comédie humaine* aux cent actes divers ? — Évidemment non. Une lettre de Zola prouve en revanche qu'avant de publier le premier tome des *Rougon-Macquart* il en projetait une dizaine, pour conter « l'histoire d'une famille sous le second empire ». Mais l'exemple de Balzac ressuscitant indéfiniment ses personnages a manifestement inspiré Zola comme il a fait Paul Adam. Paul Adam lui, n'a pas fait seulement intervenir des personnages : il a ressuscité et vivifié des idées *raisonnables*, ainsi que je l'ai peut-être démontré. M. Jean Héritier admet pourtant qu'on puisse voir dans son effort sinon l'histoire d'un idéal, du moins « les tableaux variés d'une tradition morale qui n'est rien moins que l'héritage des idées et des sentiments, des espérances et des actions d'une famille... » C'est rabaisser bien gratuitement les proportions de l'œuvre. Ne peut-on concevoir une telle famille comme une image, une réduction de la société elle-même ? Le particulier n'est-il pas sym-

bolique de l'universel ? Et une « tradition morale » faite d'idées et de sentiments, d'espérances et d'actions ne peut-elle être considérée comme un idéal ? De ce qu'il ne la partage point, le critique conclut que « l'idéologie révolutionnaire » de Paul Adam fut « surprenante de la part d'un homme qui voyait si bien les vices de la démocratie ». Suffirait-il de découvrir, dans le clergé d'une religion, des tares blâmables pour condamner la foi des fidèles ? M. Jean Héritier consent qu'on ne puisse « sans injustice » accuser l'auteur du *Taureau de Mithra* « d'avoir participé, autrement que par certaines illusions et erreurs, à la mentalité (*sic*) issue de ces Encyclopédistes, de ces adeptes des sociétés secrètes dont il avait subi l'attirance ». C'est faire, avec trop d'indulgence, bon marché des idées de l'auteur dont, par ailleurs, et pour des raisons exclusivement littéraires, il se déclare l'admirateur, uniquement pour aboutir à un éloge de la monarchie que n'a point fait Paul Adam. De même, quand M. Jean Héritier, étonné que la tolérance à l'égard du christianisme et les théories révolutionnaires, que l'anti-individualisme (c'est-à-dire le sens de la solidarité et de la fraternité) et le respect des Droits de l'Homme, que la vénération des traditions et l'espérance en un avenir plus équitable à tous aient pu se concilier dans l'esprit et l'œuvre de son auteur, refuse de voir en lui autre chose qu'un adepte de « la pure doctrine césarienne », il simplifie excessivement une pensée plus large. C'est la logique dont les possibilités ne sont pas finies, qui concilie les croyances, les droits, les respects et les espoirs. C'est la logique qui permet à un socialiste d'être attaché à

certaines traditions, à un républicain d'être tolérant, à un internationaliste d'être patriote, à un antimilitariste d'être partisan de certaines œuvres militaires. Nous espérons l'avoir montré. Mais, nous dit M. Jean Héritier, « il (Paul Adam) ne s'aperçoit pas que l'idée-mère de sa politique, l'antagonisme de la monarchie franque et du peuple gallo-romain, est contredite par les faits ». Je ne suivrai point M. Jean Héritier sur son terrain d'élection ; l'apologie de la monarchie lui plairait mieux, et je n'y vois point d'inconvénient. Mais « l'antagonisme de la monarchie franque et du peuple gallo-romain », ce n'est pas là « l'idée mère » de la politique de Paul Adam. Le lecteur voudra bien se souvenir des citations nombreuses que nous avons reproduites afin de l'initier aux conceptions encyclopédiques de Paul Adam : a-t-il jamais limité le problème par lui posé à ces données particulières ? L'encyclopédie peut-elle être réduite aux proportions d'une doctrine exclusivement nationale ? ce n'est pas sur un aspect ainsi limité qu'il peut être équitable de juger l'auteur du *Temps et la vie* (1). Une fois de plus, notons sa vraie pensée :

Tuer le taureau (le taureau symbolique de Mithra), c'était féconder le monde... Mithra fut, malgré ses origines orientales, la divinité chère aux soldats qui construisirent les camps romains, d'où s'épanouirent tant de

(1) Enfin, à propos de cet essai de M. Jean Héritier, ajoutons qu'il est un peu impertinent d'écrire que l'écrivain le plus universellement érudit de son temps « ne se soucie point » de certaines difficultés « parce qu'il les ignore ». Cette appréciation d'un historien trop soucieux de justifier ses propres convictions aux dépens de celles d'autrui ne sera accueillie sans réserve par aucun de ceux qui ont lu Paul Adam.

cités opulentes. ... Et, selon la prévision de ses prêtres, dans toutes ces villes, l'Esprit se fortifia. L'idée latine, la divinité de la Loi y fut vénérée par les municipes, léguée aux clercs, aux bourgeois, aux avocats. Ceux-ci l'imposèrent à leurs maîtres, les féodaux des invasions germaniques, et, plus tard même aux monarques de dynastie barbare, quand eurent roulé, sur les échafauds révolutionnaires, les têtes de Charles I^{er} et de Louis XVI, le Stuart Scot et le Capet germain, quand l'Italien Buonaparte eut abattu la puissance des Allemands et des Moscovites en menant au triomphe les armées de sans-culottes et de rhéteurs exaltés par les souvenirs classiques du Forum

Ainsi le sang fécond du taureau égorgé par les centurions sur les falaises blanches a fertilisé le tiers de la planète, comme le sang des Nègres et des Boërs fertilise le Sud-Africain.....

Tandis que se passaient, au sud de l'Afrique, ces tragédies, à la vérité surprenantes, si on les considère ainsi que les conséquences lointaines mais directes de la vie militaire latine, il advenait qu'au nord du même continent, l'entente franco-italienne promettait à Rome la prépondérance en Tripolitaine.....

La suprématie future de nos races latines ne résultera que de nos efforts pour réparer l'erreur de Napoléon, et reprendre la posture où les vaillances de ses troupes nous avaient placés vers 1808, quand Murat gouvernait à Madrid, Joseph à Naples, Junot à Lisbonne, Napoléon à Paris, quand deux Italiens corses et deux Français représentaient, dans ces capitales, le principe de la Loi plus forte que les Rois, le principe du Forum.....

De l'effort napoléonien il ne resta que des inscriptions orgueilleuses.

Mais avertie par cet avortement, l'idée des Latins ne confiera plus au caractère d'un homme le soin de restaurer l'empire de la Ville. D'autres forces agissent à la place des héros fragiles (1).....

(1 Cf *le Taureau de Mithra*, 1907. Un vol., Sansot, édit., Paris.

L'idée-mère de la politique de Paul Adam, la voilà, — située dans son cadre historique. On fera remarquer en outre à ceux qui la jugeraient puérile que Paul Adam ne fut pas le seul historien à constater la prédominance de l'idée romaine sur les Encyclopédistes et leurs disciples républicains. Dans *l'Avènement de Bonaparte*, d'Albert Vandal, on peut lire : « Chez ceux qui se sont donnés à la Révolution, corps et âme, chez ceux qui prétendent la diriger ou qui la servent, on voit persister l'idée d'une vocation naturelle de notre race à la primauté, à l'héritage romain. » Je prie qu'on se reporte à l'ouvrage d'Albert Vandal, parfait corollaire de ceux de Paul Adam. Celui-ci a repris à son compte la vocation de toute la race. Jusque dans les manifestations de son époque, il en recommandait l'apostolat. C'est ainsi dire que l'idée-mère de sa politique n'avait pas le visage étriqué dont on a cherché à la caricaturer et qu'au reste elle ne lui fut point particulière.



En épigraphe à son ouvrage *le Malaise du monde latin* (1), Paul Adam a épinglé cette phrase de Maurice Léon : « Il y a des polémiques littéraires idéologiques où des races luttent pour vivre. » Applicable à tous ses recueils d'articles, l'aphorisme est bien placé en tête de ce livre. On a compris sans doute que, pour une bonne part, « le malaise du monde latin » provenait, aux yeux de l'auteur, du cauchemar germanique. Aussi bien, l'ouvrage débute

(1) 1910, Roger et Chernoviz, éditeurs.

par l'évocation d'un voyage de Guillaume, « le Jupiter du Nord », à Corfou. L'unité allemande, pour lui, et selon l'histoire, ne s'est point faite en 1871, mais à Solferino ; les traités de Vienne l'ont virtuellement consacrée. La timidité de Napoléon le III^e permit d'ores et déjà la constitution d'un bloc germanique au sein de l'Europe. Il n'est pas exagéré selon lui, de considérer Sedan comme une conséquence de Solferino. Déçue, l'Italie conclut avec Bismarck l'alliance qui devait se cimenter par l'octroi de la Vénétie :

Pour n'avoir point passé le Mincio le 24 juin 1859 ni consommé la ruine de François-Joseph, eût-il dû en coûter une action dangereuse sur le Rhin. Napoléon III perdit le fruit de sa belle politique méditerranéenne.

Voilà peut-être une « façon particulière de concevoir l'histoire » ; mais le fait est bien que l'unité des peuples latins ne fut pas le résultat de l'unification italienne. Et de ce malaise du monde latin, il retrace les étapes, et prévoit la dernière.

III. — CONCEPTION PARTICULIÈRE DE LA GUERRE.

Les guerres de 1914 à 1919 n'ont pu laisser indifférent aucun des écrivains qui en furent les contemporains. Beaucoup en moururent. Tous en souffrirent. Nous attachons grand prix aux relations des auteurs du passé jugeant les événements dont ils furent les témoins. Les curieux de l'avenir ne se

désintéresseront point des jugements de nos contemporains sur les guerres de cinq ans. Toute une époque, tout l'univers en furent troublés, modifiés. Nous en souffrons encore.

Paul Adam a vécu les guerres avec une intensité faite d'espoirs et d'anxiétés. Du jour de la mobilisation à celui où fut conclue la paix de Versailles, il n'a peut-être pas eu une autre pensée. Dans son livre, M. Camille Mauclair a dit combien il s'était dépensé pour le salut de la patrie. Il a été un animateur de courages ; un guérisseur de blessures spirituelles. On peut dire sans redouter l'exagération que les fatigues qu'il s'imposa durant ces quatre années hâtèrent considérablement sa fin. Or, nous n'avons pas ici à tracer le journal de guerre de Paul Adam. Il s'est lui-même acquitté de ce soin ; on publiera sans doute un jour ses notes quotidiennes à ce sujet. Mais comment, pour l'histoire, rêver un témoin plus averti, plus intelligent, plus merveilleux ? J'ignore si d'autres écrivains ont participé avec autant de foi à ce tourment prolongé. On a réuni, toutefois, en douze volumes, les articles écrits par Maurice Barrès, au jour le jour, en marge des événements. On réunira peut-être aussi ceux de Paul Adam. Lui-même a publié *Dans l'air qui tremble, la Terre qui tonne, Lettres de l'Empereur, Reims dévasté, la Littérature et la Guerre*, livres où ses jugements, ses impressions, ses souvenirs personnels sont recueillis. Tous les articles — dont nous avons déjà puisé maints passages — qu'il a écrits durant cette période, c'est aux choses des guerres qu'il les a consacrés. Les événements ont absorbé toute sa pensée. A eux, et au public qui le lisait régulièrement dans

l'Information, il s'est donné avec un dévouement absolu. Curieux de tout, il a voulu tout voir. Il a dit tout ce qu'on ne l'a pas empêché de dire.

Il faut noter immédiatement le double caractère de ces écrits. Il fut invinciblement optimiste. Les idées auxquelles il a obéi, les idées de sa race et de ses convictions, celles qu'il a servies selon la tradition républicaine et dans lesquelles il a reconnu les survivantes de l'Encyclopédie, ces chères idées de son œuvre et de son sang, ne lui commandaient-elles pas l'espoir ? Le doute lui semblait odieux. Au scepticisme, il n'a rien sacrifié de ce qu'il voulait. Partout il a combattu la mauvaise humeur et le pessimisme inquiet. S'il avait pu, assurément, il aurait envoyé à la guillotine, dressée en permanence pour une autre terreur, quelque part, dans Paris, tous ceux qui n'avaient pas la force d'espérer. Il aurait ordonné la levée en masse. La victoire, il l'attendait comme l'objet espéré d'une passion.

Mais que de dépits il a cachés ! que de doutes n'a point confessés ! Ses suggestions si ardentes pour l'intensification des moyens de combattre et de dominer l'adversaire, on ne les a guère écoutées. Le pouvoir appartenait aux médiocres. Les bureaux conspiraient contre la science et l'initiative. A ses appels on ne répondait point. A ses conseils, on n'obéissait pas. Et lui, entre deux voyages aux armées, empêché de servir selon ses goûts personnels de patriote en qui s'éveillaient les ardeurs militaires de l'ancêtre, retenu dans son vaste cabinet de travail de Passy, furieux de n'être pas auprès des combattants de ne pas éprouver le danger, secrètement, il rageait et pestait de ne pouvoir ni « faire plus », toujours.

is, ni mieux servir son pays. Mais il écrivait. Et ses articles ne nous apprennent plus grand chose, hormais, comme ses livres, ils permettent d'apprécier la qualité du témoin qui fut en lui.

A comprendre la guerre, nul n'était assurément mieux préparé que l'auteur de *la Bataille d'Uhde*, *la Force*, du *Mystère des Foules* Historien, il était, en outre, plus apte que quiconque à saisir la portée d'un même fait, à interpréter la leçon d'un acte, à pressentir les conséquences d'un projet, d'une idée. Et comme, à sa manière, il avait su faire parler l'histoire, on peut dire qu'il sut voir la guerre d'une manière fort particulière. Or, c'est cela qui intéresse ici : les jugements du témoin mis en présence de l'histoire en gestation. Va-t-il, devant les faits, se déjuger ? Va-t-il, dans un élan de sincérité, faire un aveu quelconque, condamner, renier ou même modifier les enseignements de l'œuvre écrite à l'aide des livres et des documents ? La vie démentira-t-elle l'histoire ? Que va devenir l'idéal séculaire ? — Voilà ce que par ce chapitre on s'est ici proposé de demander au témoin infatigable qui, d'Alsace en Flandre, de Champagne en Italie, a confronté à la réalité du sang les idées maîtresses de sa pensée. Et, ici encore, quelques citations de ses articles seront plus éloquentes que de longs commentaires.

Ayant étudié la psychologie de la guerre quand je composais *la Force*, *la Bataille d'Uhde*, *Combats*, *la Ville inconnue*, je me crois plus enclin que d'autres à me désigner devant les pires conséquences, à les admettre. Pourtant, il me faut une raison d'intérêt qui les justifie...

Et Paul Adam pensait que rien ne justifiait cer-

taines atrocités allemandes ; si ce n'est : « une raison d'assassins et de brigands... » (1).



Gabriele d'Annunzio peut remercier la vie. Elle lui donna, mercredi, le plus qu'elle sait offrir en récompense au génie : un peuple immense exalté par les paroles, par les idées, par les espoirs du poète et qui de son émotion, fait l'enthousiasme d'une foi historique, prête à combattre les plus terribles des peuples. ...

— Il est fâcheux que si magnifiquement saluée, le matin même, par le sonnet de Gabriel d'Annunzio, la France n'ait pas délégué pour lui répondre, un Richepin, un Rostand, un Barrès. L'histoire eût enseigné à l'avenir la voix de la Gaule latine avec celle de Rome ressuscitée comme aux grands jours des Scipions et de Césars 2).....



(1) « L'Ivresse d'Ubu », 12 mars 1915. *L'Information* Indiquons aussi un certain nombre d'articles parus dans le même journal, environ le même temps, et par lesquels l'auteur préconisait certaines idées ou certains principes qu'on ne saurait négliger en étudiant son œuvre de guerre : « L'Allemagne de Jules Huret », 22 février 1915, où Paul Adam notait que seul J. Huret, qui venait de mourir, avait bien compris l'Allemagne, « Les chefs de Troupe » (8 mars, à propos d'une décision ministérielle concernant l'avancement des sous-officiers pour lesquels Adam avait demandé un plus large accès aux fonctions supérieures ; il les considérait comme plus aptes à devenir officiers que de tout jeunes gens venus de l'arrière ; et il souhaitait qu'afin de stimuler l'esprit de corps de certaines formations militaires on leur conférât des titres ou dénominations consacrées par l'histoire telles que *grenadiers*, *mousquetaires*, *voltigeurs*, etc.). « La Morale de Sports » (13 avril. Il a toujours vanté les bienfaits des sports. Dans l'endurance et le courage des jeunes héros formés à l'école des sports avec admiration, il reconnaissait ces bienfaits ; et il se félicitait que les sports eussent introduit dans les esprits une conception de la morale renouvelée de la morale cornélienne. Il faut se souvenir que sous ce même titre, en 1907, il avait publié un livre : « La Morale des Sports. »)

(2) « La Vie créatrice de la Nation », 10 mai 1915, *L'Information* (A propos du discours de Gabriele d'Annunzio qui décida apparemment de l'intervention italienne ; on pense bien que Paul Adam vit là plus qu'un geste : la résurrection momentanée de l'empire latin.

— L'ennemi travaille pour nous, en quelque façon. Il enseigne. Mesurons ses efforts et le nôtre. Comparons. Déduisons. Aimons, un instant, les idées générales telles qu'elles apparaissent à la surface des événements nombreux, disparates et formidables. Formons leur synthèse. Et puis demandons-nous si l'esprit qui nous guide n'a pas besoin d'être fortifié par l'adjonction de pensées autres, d'intelligences plus accoutumées par la science et l'érudition à l'usage de cette synthèse, des assimilations rapides, exactes (1).

* *

— En temps de guerre il n'est pas besoin de modifier la Constitution à Versailles, pour que le Président invite les membres de l'Institut et du Conseil d'Etat, tels ambassadeurs, tels industriels, tels généraux, tels historiens à siéger avec les commissions de l'armée, dans un moment si grave où se trouvent en jeu la vie, la mort de la Nation. Je pense qu'il le faut absolument (2).

* *

L'immensité du conflit embrasse le passé de ses causes diverses et l'avenir des ambitions évidentes, et la noblesse des sentiments nationaux, et la force des cupidités secrètes, et les mille traditions des patries en guerre. L'espace et le temps sont entrés dans le conflit. Parce que Varus a laissé Arminius surprendre les légions romaines et les détruire dans la forêt germanique, au siècle d'Auguste, nous éprouvons, aujourd'hui, la sauvagerie de l'orgueil tudesque. C'est la faute de Varus si nous faisons la guerre à la force du Barbare, pour le droit latin de la Méditerranée, pour le rêve helléno-latin de la paix éternelle.

La rencontre du monde musulman et du monde chrétien, durant les Croisades, les luttes de la Révolution et de l'Empire entre nos années de l'Encyclopédie et les

(1) « La Leçon sur le Bug », 25 août 1915, *l'Information*.

(2) *Ibid.*

armées des « Tyrans » ont seules en mille années suivi deux procès comparables.

Dès lors comment voudrait-on imaginer qu'une victoire sans lendemain, que la prise de quelques villes, qu'une marche heureuse à travers quelques provinces puissent suffire pour contraindre à l'abdication, soit le monde de la force germanique soit le monde de la civilisation méditerranéenne ? Il faut davantage. Il faut qu'advienne l'épuisement définitif et avoué de l'un ou de l'autre des Teutons.

Fatalement le combat se prolonge entre l'idée d'arbitrage et de justice soutenue par les ambassadeurs de quarante et un peuples à la seconde conférence de La Haye, et l'idée brutale de conclusion belliqueuse...

L'idée latine et byzantine de la paix future combat contre l'idée germanique de la guerre éternelle.

Remercions les Forces Inconnues de ce qu'elles nous promettent aujourd'hui une fin de la bataille bien plus approchée que ne la purent connaître les soldats des Croisades en 1096 et les soldats de l'Encyclopédie en 1793.....



Il importe que l'adjonction des capacités éminentes les seconde (le gouvernement et les commissions parlementaires), que l'Institut et le Conseil d'Etat, que les ambassadeurs, que les inspecteurs d'armées discutent et votent avec les élus des foules.....

Mobilisons enfin les intelligences (1).



Nous leur devons — (aux héros de la guerre) — d'être plus laborieux, plus entreprenants pour grandir la force et l'influence de la nation à l'amour de laquelle ils

(1) « La Nouvelle Vie », 5 septembre 1915, *l'Information*. Il sied de rapprocher cette dernière recommandation de la conception qu'a Paul Adam du rôle des élites.

dédièrent, en succombant, leurs vies nobles et immolées.
La guerre vit de la paix qui l'alimente (1).

* * *

Avant de répartir ses bataillons, ses batteries devant Avocourt et Malancourt, un général avait prescrit aux soldats le devoir de ne céder à l'ennemi nulle motte de la terre sur laquelle un pied de poilu aurait marqué son empreinte. Les épouvantables cataclysmes provoqués par l'artillerie lourde allemande n'ébranlèrent pas cette résolution de toute la brigade actionnée pour approfondir des abris sous le feu, pour fortifier la position. Malgré des pertes importantes sur ce point, la promesse fut tenue. Aucun des six mille hommes n'abandonna sa tâche, ni sa motte, avant de tomber sanglant et douloureux.

Les Tite-Live, les Tacite et les Plutarque nous citèrent les exploits illustres des anciens comme des cas rares, extraordinaires. Aujourd'hui Mucius Scœvola, le soldat de Marathon, Regulus, et leurs pareils sont, dans nos armées de Verdun, non plus des exceptions, mais la foule, la multitude. Par centaines et centaines de mille, les Français le prouvent : la vie est un bien infiniment moindre que l'honneur de la Nation. Paysans, ouvriers, intellectuels, marchands, prêtres et nobles fraternisent dans cette foi persistante (2).

* * *

« Le soldat de Marathon ! me disait le général vainqueur à Douaumont, mais nous le recevons à toutes les heures dans nos postes de commandement ! » Sorti, le matin, de l'enfer, lui-même reparaisait, après vingt minutes de toilette, comme un guerrier pour tableau

(1) « La dette nouvelle », 2 avril 1916, *l'Information*. (Il s'agit de la dette contractée par le pays envers ses défenseurs, ceux de Verdun.)

(2) « Dans l'air qui tremble », 16 mai 1916, *l'Information*. (On sait que le titre de cet article a servi aussi à un livre de guerre de Paul Adam.)

d'histoire. Le teint frais, l'œil rieur, l'ironie fine en la bouche, et prêt à plaisanter ce colonel amaigri, pou-dreux, le bâton au poing en culotte de velours à côtes, en casque à la housse déteinte, qui n'avait pas eu le temps de changer de vêtue, était au reste couvert de lauriers et salué par les acclamations enthousiastes (1).

Ensemble tous ces officiers, les uns pâlis par leurs fatigues, les autres en belle humeur, ne pensaient plus qu'à faire l'éloge de leurs soldats bleus. « C'était magnifique ! » répétaient-ils après chaque anecdote, après chaque épisode narré.

Jamais l'homme ne fut plus grand que le Français de 1916 combattant à Verdun sous le vol de ses avions où s'accomplissent tous les miracles de la science, et entre les explosions innombrables qui lancent au ciel un peuple de fantômes ténébreux, peu à peu dilués par le vent (2).



Les héros de la République et de l'Empire ont tenu vingt-trois ans, sous leurs feux, les tyrans de l'Europe, et leurs armées. Sommes-nous pas leurs fils accrus par le génie miraculeux du XIX^e siècle (3) ?



Si l'on s'amuse à comparer les discours de 1870-71 et ceux de notre temps, il faut déclarer que nos orateurs l'emportent de beaucoup sur leurs aînés. MM. Poincaré, Deschanel, Viviani, Barthou, Painlevé, Briand, développèrent des idées que Gambetta ne sut jamais entrevoir. Ils paraissent aussi meilleurs grammairiens que le tribun de l'année terrible...

L'ironie des paresseux et des simples nous a coûté

(1) On peut penser que le général en question n'était autre que son ami Mangin.

2. « Dans l'air qui tremble » (*op. cit.*).

(3) « Les directions de l'offensive », 15 juin 1916, *l'Information*.

trop de retards déjà. Tant de gens cachent, sous le sarcasme facile, leur ignorance (1)...

* *

Il apparaît bien que si nous terminons la guerre trop tôt, que si nous laissons debout une « Germanie » très cohésive, en état de recouvrer immédiatement, ou presque, toutes ses facultés industrielles et commerciales, nous aurons, même au cas d'une paix honorable, exposé notre avenir prochain à d'autres invasions (2)...

* *

Le sacrifice du Portugal ou de la Belgique nous engage plus que ceux des grandes nations, car il est plus noble encore (3).

* *

... La dévotion pour le sol, pour l'esprit celto-latin, pour la tradition de notre œuvre civilisatrice a convaincu les partis de sacrifier tout à la perpétuité de la nation, dussent ils, néanmoins, redevenir au lendemain de la bataille, les adversaires de l'avant-veille.

... A l'étranger, cette égale abnégation du noble, du prêtre, du bourgeois, du radical et de l'ouvrier socialiste pour le salut de notre liberté latine enthousiasme toutes les élites. Jamais la nation ne parut plus sublime aux yeux de l'Univers (4).

* *

Rassemblons les non-mobilisés jeunes, mûrs ou vieux, qui ont pris, avant la guerre, leurs permis de chasseurs, leurs permis de cyclistes, leurs permis de chauffeurs, et

(1) « L'Avenir du Danemark », 19 juin 1916, *l'Information*.

(2) *Ibid*

(3) « Le Vœu de tous », 9 juillet 1916, *l'Information*.

(4) « La Mort d'un Rohan », 26 juillet 1916, *l'Information*. (Noter aussi à propos de la Mort des ducs de Chevreuse et de Dalmatie deux articles : « la Créance des morts », *l'Information*, et « les Anges précipités », 3 février 1918, *Le Figaro*.)

organisons dans chaque département. un, deux ou trois bataillons de chasseurs ; une, deux ou trois compagnies de cyclistes ; une, deux ou trois sections d'auto mitrailleuses, d'auto canons Cent mille hommes capables de combattre et qui le prouvèrent en s'adonnant à ces sports restent indûment au chaud, jouent à la manille, et fument des cigarettes (1).

* * *

... Lloyd George, le seul homme de génie promu, par la guerre, en une place d'organisateur clairvoyant et décidé Heureux le pays où cette sorte de prophètes peut l'emporter sur le complot terrible et permanent des médiocres, des orateurs, et a pu trouver une élite qui comprend la valeur du travail, du savoir et de la volonté unies en telle intelligence, en tel caractère rares (2).

* * *

..... J'aimerais dire à tous nos confrères que, pour des dissertations morales et sentimentales sur la guerre, ils négligent trop *le devoir* d'exhorter nos meilleures intelligences à l'invention des moyens militaires...

* * *

..... La lutte se poursuit entre le prodigue et l'avare. L'un sans compter ni son or ni ses vies, accomplit le

(1) « Les Ministres et l'Assemblée », 30 novembre 1916, *l'Information*.

(2) « Puissance de l'Angleterre », 11 décembre 1916, *l'Information*. (Maintenant que l'opinion publique française encouragée par la presse a pris l'habitude de représenter M. Lloyd George comme le principal responsable des déceptions françaises, une telle opinion pourra étonner le lecteur : peut-on se permettre de faire observer que ce qui fit la détresse de notre pays lit, au rebours, plus grande la « puissance de l'Angleterre », et que Paul Adam n'a jamais pensé que les ministres anglais fussent désignés pour assurer le succès de la politique française ? Au contraire, ainsi qu'on l'a rappelé au chapitre sur la politique étrangère de Paul Adam, il a prouvé qu'il savait de longue date à quoi s'en tenir sur le réalisme du sentiment britannique.

plus gigantesque des efforts connus. Il crée selon ses besoins, selon sa haine, sans s'occuper du paiement. De notre côté l'économie discute, calcule, hésite, obtient un rabais par ci, une réduction par là. Elle épargne. Elle réserve (1).



Afin que les employés, sur le chemin de fer menant vers Salonique, portent une casquette autrichienne, et non une casquette serbe, des millions d'hommes se sont entretués s'entretuent depuis trois ans.

..... Nous marchons avec le génie des peuples qu'ont engendrés les philosophes de Sénèque et de Caton, les poèmes de Lucrèce et de Virgile, les sciences de Galilée, de Newton, de Darwin et de Spencer, de Marconi, les arts de Rubens, de Rembrandt, de Vinci, de Michel-Ange, les lois de Brutus, de Justinien et de Grotius, les principes de Washington, de Franklin, d'Emerson et de Lincoln, les idées généreuses de Miranda (2)...



En vérité, plus nous agissons dans le décor sanglant de cette prodigieuse tragédie, plus il nous faut reconnaître que le conflit est une rivalité d'usines, de voies ferrées, de submersibles, de paquebots et d'avions...

Il faut organiser chaque pays belligérant ainsi qu'une immense fabrique, qu'un grand institut de sciences appliquées, selon des méthodes telles que les maxima de la production soient atteints coûte que coûte, dussions-nous abdiquer nos libertés individuelles les plus sacrées, nos aises les plus chères.

(1) « Les Prodiges et les Economes », 3 janvier 1916, *l'Information*. (Les prodiges représentaient les Allemands, intensifiant à profusion les moyens de vaincre, par opposition aux lenteurs et à la parcimonie françaises.)

(2) « Vue d'ensemble », 12 février 1917, *l'Information*.

Donc place au savant, place à l'industriel. Les temps sont venus (1).

* *

Le soldat se recrutant parmi les civils, comme remarque l'adage, ce fut toujours une faute que de repudier les aides proposées aux généraux par l'intelligence non militaire (2).

* *

Nous sommes, Alliés, l'espoir de millions d'hommes (3).

* *

Enfin, après tant de ministres, un est venu qui a parlé de la guerre selon l'évidence des faits. M. Clemenceau a le courage d'en finir avec la sotte équivoque de prétendre que l'avant doit renvoyer ses combattants à l'arrière, et que là seulement la décision peut être obtenue par l'innombrable armée des embusqués, des électeurs réunis en leurs cabarets de famille, loin de hasards parfois dangereux. La Chambre n'attendait que cette énergie pour l'approuver : chacun sentant bien que la phase prochaine du conflit sera d'importance, et qu'il n'est plus temps d'être absurde, de se

(1) « Le Cancer de la Nation », 19 février 1917, *l'Information* (Le cancer, c'était la dépopulation) Mentionnons encore un article paru dans le même journal : « Cessons d'ignorer le réel » (25 octobre 1917 particulièrement expressif des idées de Paul Adam à cette époque : toujours convaincu que la guerre ne pouvait être perdue, multipliait les appels pour qu'on fasse plus, toujours plus d'efforts et qu'on lève en masse, en même temps que les critiques à l'égard des prétendues « compétences » administratives hostiles à l'intelligence et au génie. Son optimisme malgré tout résistait lui faisant affirmer encore le 15 novembre 1917, dans un article intitulé « La Terre qui tonne » (titre de l'un de ses livres), que nous vainciorions en dépit de la défection russe.

(2) « Ceux qui savent et ceux qui plaisent » (25 février 1918), *l'Information*.

(3) « Latvia », 13 mai 1918, *l'Information*, (histoire et effort du pays letton).

plaindre, de reprocher aux alliés leurs pertes moindres, de les convier à faire notre besogne sur notre territoire envahi. Non. C'est à nous de le défendre. A nous d'abord. Remplaçons dans les ateliers, dans les usines, aux champs, dans les bureaux, par des femmes, des adolescents et des vieillards, les guerriers que convoque l'urgence de former des réserves stratégiques. Et voyons en face notre tâche.

.....
Comment ne pas nous rappeler le fameux discours de Robespierre le discours du 27 décembre 1792, relatif au procès de Louis XVI convaincu, lui aussi, d'intelligences avec l'ennemi : « La haine des tyrans et l'amour de l'humanité ont une source commune dans le cœur de l'homme juste qui aime son pays. Mais, citoyens, la dernière preuve de dévouement que les représentants du peuple doivent à la patrie, c'est d'immoler les premiers mouvements de la sensibilité naturelle au salut d'un grand peuple et de l'humanité opprimée Citoyens, la sensibilité qui sacrifie l'innocence au crime est une sensibilité cruelle. La clémence qui compose avec la tyrannie est barbare... La postérité vous admirera ou vous méprisera selon le degré de vigueur que vous montrerez dans cette occasion. Et cette vigueur sera la mesure aussi de l'audace ou de la souplesse des despotes étrangers envers vous. Elle sera le gage de notre servitude ou de notre liberté, de notre prospérité ou de notre misère. Citoyens, la victoire décidera si vous êtes des rebelles ou les bienfaiteurs de l'humanité. Et c'est la hauteur de votre caractère qui décidera la victoire ! »

Le 27 décembre 1792, Robespierre ne prononçait-il pas les paroles nécessaires le 30 décembre 1917 ?

Que M. Clemenceau médite sur la pensée de Robespierre. Il sauvera la Nation. Et sans rien altérer de la foi jacobine dans les destins de la France, qui connut les gloires de Fleurus, de Zurich et de Marengo avant de connaître celles d'Austerlitz et d'Iéna (1).

(1) « Le Conseil de Robespierre », 7 janvier 1918, *l'Information*.



Si l'on compare l'épreuve de 1870-71 à celle de 1914-18, on peut constater sans hésitation un progrès dans les vertus et dans la puissance de l'homme.

Néanmoins, les acquisitions intellectuelles de l'élite dans le dernier tiers du xix^e siècle, ont nourri le langage des orateurs actuels, tandis que la multiplication des journaux et des livres, les effets d'une instruction publique fort étendue ont permis aux foules de comprendre plus aisément et plus vite maintes allusions concernant les travaux des historiens et des économistes, les thèses des philosophes, les conclusions des savants.

Pour les régimes politiques, comme pour les peuples qui s'en accommodèrent, la guerre est l'épreuve capitale et qui juge. Elle révèle les vices, les vertus des doctrines, la puissance des esprits, la vigueur des caractères, la sûreté de la science, la force apostolique des arts (1).

Par les passages qu'on vient de lire, on n'a pu embrasser toute la conception de Paul Adam relative à son époque. Soucieux de découvrir les causes, il enchaîne sans relâche les faits entre eux. Un événement, selon lui, doit avoir une cause, ou plusieurs. A l'historien, au sociologue de les découvrir; au témoin de les défendre. Il a été un témoin très attentif. Les causes des guerres de 1914-1918, il les a révélées. Il s'est trouvé qu'elles provenaient parfois de causalités fort complexes : il les a simplifiées, à la faveur des symboles, pour les rendre accessibles au meilleur entendement humain. Et, fidèle à son principe, comparant les

(1) « Les Leçons de la guerre », février 1920, *Revue de Paris*.

actes de l'histoire, il est parvenu à la conviction que les événements auxquels son âge le conviait ne composaient que la continuation logique — et non pas le recommencement — des efforts historiques auxquels le renom de la France dans le monde est attaché. C'étaient les batailles et les révolutions destinées à assurer la libération des races, des nations, des hommes qui se poursuivaient. C'était, dans l'atmosphère d'un héroïsme égal à celui qu'ont montré en leur temps les acteurs de l'histoire, c'était l'épopée impériale qui continuait. C'étaient les idées révolutionnaires de Voltaire, de Mirabeau, de Bonaparte qui achevaient leur progression. C'étaient, par surcroît, les idées latines, déjà génératrices des principes encyclopédistes, qui influençaient encore les porteurs de flambeaux de la civilisation. Et enfin c'était la guerre, née de la paix, sa mère et sa source. Rien ne s'accomplit sans logique. Odieuse, honteuse, même, la guerre est naturelle. Mais si les courages ne faiblissent jamais à son épreuve, il n'en va point de même de l'intelligence des hommes, du troupeau souverain qui, incapables de l'éviter et de la prévoir, ne le sont pas moins de la conduire avec logique. Sceptique de l'école Montaigne, comment s'en fût-il étonné ? Mais voilà une raison supérieure d'admirer à nouveau comment s'est livré dans l'esprit et le cœur de Paul Adam le vain combat de l'optimisme social contre le pessimisme intellectuel. A déplorer les lenteurs, les bévues, les crimes des administrations, il a passé, assurément, des heures douloureuses. Mais toujours il affirmait sa confiance plus forte que le doute.

L'initié de la Kabale et des sciences mystérieuses avait-il donc, d'un cercle magique, circonvenu les audaces ennemies ? Je fais ici l'aveu que, plus d'une fois, durant que les combats se poursuivaient, ses certitudes, à l'instar de celles de Barrès et de tant d'autres, m'irritèrent. Chez ce logicien si rigoureux, je m'étonnais de ne point rencontrer, en telles occurrences, l'argument sceptique de la logique ordinaire. Tant de sottises, tant d'erreurs, tant de retards ne risquaient-ils point de compromettre l'enjeu ? — Je n'ai point de fausse honte à reconnaître qu'il avait raison : l'histoire, désormais, l'approuve pour une part. Il a eu raison de montrer plus de foi que de crainte. Il a eu raison de taire les appréhensions logiques. Il a eu raison d'accepter les ordres de l'espoir et de leur sacrifier les conseils attristants de la raison. Il a sauvé sa réputation de bon prophète et, noblement, utilement, comme il a pu, il a servi sa patrie en danger. Ce grand historien a été aussi un grand et courageux témoin.

Nesuffit-il pas, d'ailleurs, pour en justifier l'affirmation, d'évoquer le discours qu'est venu prononcer devant son cerceuil le général Mangin ?

Au grand patriote que fut Paul Adam, disait l'illustre soldat, je viens apporter l'hommage de l'armée. Nul homme peut-être ne poussa aussi loin qu'il le fit la curiosité de tout connaître et de tout approfondir...

Il est entré profondément dans la dernière guerre, dès le premier jour. Il a vibré avec « l'air qui tremble », avec « la terre qui tonne » ; certes, en même temps que l'héroïsme il a vu les hésitations, les lenteurs, les fautes, osons dire le mot aujourd'hui. Il a prêté sa plume à l'Empereur qui, de Sainte-Hélène, gourmandait les ministres, les chefs militaires, l'esprit public.

Et l'Empereur affirmait que les lignes allemandes pouvaient être percées, et disait comment — et aussi qu'il fallait organiser des forces nouvelles, et comment, et que les troupes noires étaient trop faiblement utilisées.

Et l'Empereur regrettait, au milieu de 1916, que le commandement de toutes ses armées n'eût pas été confié au général Foch .. Mais même aux heures les plus graves, jamais Paul Adam n'a douté des destinées de la Patrie. Il a servi son pays avec son arme, la plume, et il l'a magnifiquement servi (1).

L'Empereur, l'homme aux conceptions justes, celui qui savait prévoir, c'était Paul Adam lui-même. Au petit recueil de ses lettres au major général, au ministre de la Guerre, au ministre du Commerce, au président du Conseil, au général Pétain, au général Sarrail, au préfet de Police, au « Prince de la Marne », etc..., Paul Adam donnait pour préface son article déjà cité (2) : *le Complot contre le génie*, accusant l'inertie des administrations.

IV. — L'ŒUVRE D'UN TÉMOIN.

L'œuvre historique de Paul Adam — nous considérons comme telle encore la partie qu'il en a consacrée aux dernières guerres — s'est complétée par les volumes, romanesques ou non, où sont

(1) Le discours du général Mangin a été reproduit au lendemain des obsèques, par *Comœdia*, le 8 janvier 1920. On y trouvera aussi les discours prononcés le même jour par MM. J.-H. Rosny aîné, Georges Lecomte, Marcel Prévost et Gustave-Louis Toutain.

(2) Cf. 1^{re} partie du présent ouvrage, chap. III, § X, *le Triomphe des médiocres*.

étudiées les transformations contemporaines de la société, des mœurs, des hommes, — et dont les principaux sont *la Ville inconnue*, *Notre Carthage* (les livres africains), *le Trust*, *le Mystère des foules*. Ces ouvrages-là continuent l'œuvre historique. Par fragments, ils disent les efforts de collectivités et d'âmes d'élite soit pour le triomphe de quelques idées, soit pour le succès de quelques intérêts. D'autres romans de Paul Adam ont, spécialement, étudié l'homme par certains caractères, les mœurs par certaines particularités. *Le Serpent noir*, *Stéphanie*, *les Lions* sont des ouvrages remarquables à plus d'un titre. A les signer, un auteur ordinaire se fût assuré un renom légitime. Or, ils ne furent pas trois, mais vingt. Dans chacun, un enseignement, un dogme est inscrit, — comme la morale d'une fable opportune. Est-il possible de considérer cet ensemble formidable d'ouvrages — auxquels l'auteur avait donné le titre cyclique de *l'Epoque*, par opposition avec *le Temps et la Vie* — comme historique ? Je ne le pense pas. L'historien professionnel des temps futurs, s'il lui plaît, ira chercher dans cette carrière des éléments comparables à ceux que, déjà, Balzac ou Zola nous offrent. Il y trouvera des témoignages précieux. M. Camille Mauclair, déjà, dans le livre qu'il a consacré à Paul Adam, les analysa scrupuleusement. Il nous serait ici superflu de recommencer ce travail accompli avec un inégalable succès. Mais quatre ouvrages, dis-je, sont à placer en dehors de cette production parce qu'à nos yeux ils représentent des sommes historiques. *La Ville inconnue*, c'est le roman de la conquête soudanaise. Paul Adam en a, dans une préface très

importante pour qui voudra étudier ses principes littéraires — sur lesquels on insistera bientôt — expliqué le dessein : l'auteur, dit-il, « en écoutant quelques officiers, en étudiant leurs notes et leurs carnets de route (1), en recueillant les mille faits de guerre relative relatés dans les livres et les gazettes, a tenté une brève synthèse des éléments qui forment cette âme nouvelle de la nation :

Il eût été simple d'écrire l'apologie du héros moderne, à l'exemple des vieux panégyristes plus soucieux de créer une légende que d'établir une vérité. Par les ambitions immédiates, le goût brutal du combat, et quelques autres défauts humains, il eût été simple d'expliquer toutes les vaillances et les caractères de ceux qui plantent notre drapeau aux confins du Soudan oriental. L'une et l'autre manière se fussent assurée, chacune, les applaudissements d'un parti. Plus difficile était la tâche, si on s'essayait à maintenir dans le total de leur réalité les protagonistes de cette action.

Or, Paul Adam assumait librement cette haute tâche au retour d'un voyage en Afrique :

Je fus intéressé, avoue-t-il, par les caractères des races qu'engendra le Soudan. Certains de leurs groupes parviennent jusqu'au Nil, en descendent les rives nubiennes et s'arrêtent dans la région d'Assouan. Le nombre et la variété des types, la diversité de leurs provenances, les hypothèses d'une histoire encore tâtonnante mais déjà révélatrice de très anciens phénomènes sociaux, tout provoque la curiosité du touriste qui flâne sous le tropique. De retour, il confronte ses notes avec les renseignements publiés dans les ethnographies récentes. Il s'assure que, du Nil au Niger, des mouvements de peuples se sont produits, autrefois, en latitude,

(1) Nous revenons à Taine !

que des autochtones et des envahisseurs se sont superposés, que des civilisations se sont créées, que, de tout cela, il subsiste des légataires vivants, en dépit des ruines, des ravages et des massacres perpétrés sur ces peuples, au cours de dix siècles, par les Arabes esclavagistes du Nord.

Et, témoin fidèle, dans les opérations militaires qui s'achèvent environ en 1910 au Nigeria et au Soudan égyptien pour le compte des Anglais, au Soudan, au Tchad, au Congo, pour le compte des Français, il voit le dénouement d'une « longue tragédie ». C'est ce dénouement qu'il nous représente. Cela devient un roman. C'est la *la Ville inconnue*. Mais on a vu des romanciers soucieux de captiver l'attention de leurs lecteurs et, par eux, le succès, inventer des randonnées fabuleuses en Afrique, en Asie, en Amérique. Leurs contes ne furent pas les moins réussis. Il sied, toutefois, de ne pas les comparer à Paul Adam. Avant d'écrire *la Ville inconnue*, il fut en Afrique. Avant d'écrire *le Trust*, il fut dans les deux Amériques. Il en a rapporté des images, autant que des idées. Les unes comportent un enseignement opportun et varié ; les autres composent le bagage de souvenirs heureux (1). Le témoin dit ce qu'il a vu et ce qu'il en a conclu.

Suivons l'étude de ces « témoignages » selon leur âge. *Le Mystère des foules* — paru en 1895 — évo-

(1) Et chaque roman a été précédé ou suivi de recueils d'étude qui n'ont pas été inutiles à leur composition. *Vues d'Amérique et Visages du Brésil* pour « le Trust », *Notre Carthage* (récit d'un voyage à travers l'Afrique, pour « la Ville inconnue ». Ainsi, Barrès, rapportant de Syrie son charmant « Jardin sur l'Oronte » (l'un de ses meilleurs récits), le complétait peu après de deux volumes : *Enquête au pays du Levant*, ses notes et ses observations.

que toutes les fièvres de la période boulangiste : Dessling, incarnation évidente de Paul Adam, fait campagne, à Nancy, pour les élections législatives ; partisan du Général, il est socialiste et patriote. Personnage symbolique, il flotte, si j'ose dire, entre deux mondes : un monde bizarre, snob, élégant, suffisamment pervers, c'est celui de ses amitiés. Des vices opulents y fleurissent sans grand mystère. Dessling, par le fait de sa candidature, est d'autre part obligé de garder un contact étroit avec le peuple dont il attend les suffrages, avec ses compagnons de lutte, avec ses agents électoraux. Mais là, si l'on peine, si l'on travaille, si l'on souffre, pour le compte de patrons indignes, saillent d'autres vices, plus sales, d'autres tares moins nobles : l'ivrognerie, l'obscénité, le goût du sang versé, la brutalité, sont les visages les moins écœurants du peuple votant. Ce contraste entre deux sociétés est assuré par le tableau d'une troisième : dans tel entourage épiscopal, l'hypocrisie, plus décevante que tout, se dissimule. Et ce sont les récits bourrés de portraits des réunions publiques où défer le laboule des horions, les veillées d'armes dans les rédactions, les conciliabules des candidats du même parti luttant pour l'*outsider* heureux qui ne daigne qu'apparaître parmi eux, entre deux trains. Souvenirs et documents que ces pages : Paul Adam fut réellement candidat à Nancy, candidat boulangiste, avec Barrès, triomphateur du scrutin. Cette existence de sacrifice aux idées, au profit d'une plèbe inévoluee et d'une aristocratie dévoyée, il l'a vécue. Une époque est peinte avec des mots dans les pages de son livre, dont chaque chapitre est un

tableau de genre, différent. Là s'expriment les raisons de l'écoeurement qu'il avoua plus tard, à l'issue de cette campagne malheureuse. Pourtant, l'ouvrage s'achève en épopée par le récit d'une mobilisation supposée et d'une entrée en campagne émouvante. L'appel aux armes, exigé par certains intérêts financiers et commerciaux d'ordre international, réunit dans les mêmes formations, les candidats, les électeurs, les ducs, les antagonistes et coopérateurs de la veille. Fraternellement, ils abdiquent sous la loi du nombre uniforme leurs personnalités anciennes. Le danger les nivelle au rang de pauvres hommes courageux, braves, patriotes, anxieux de vaincre. Vingt ans avant l'entrée en campagne de 1914, Paul Adam avait noté là des impressions supposées que le lecteur d'aujourd'hui ne peut manquer de comparer à celles qu'ont rapportées les témoins et les acteurs du début des guerres de 1914-1918. La ressemblance est étonnante. Anticipant sur les événements, le romancier se trouve avoir fait encore une œuvre historique. N'avait-il pas prévu et décrit « l'union sacrée » ?

Sur la matière fictive de ce roman, on insiste ici parce qu'elle est révélatrice de la manière de l'auteur. Il a peint des réalités simultanées, variées, connues de lui, plus qu'il n'a inventé. Un auteur d'un moindre talent eût fait un livre de souvenirs personnels avec les éléments de ce roman dont il a fait une œuvre d'art plus large, plus générale, plus synthétique d'une époque. Qu'y a-t-il ajouté ? Qu'y a-t-il retranché ? Je ne le saurais dire. Mais on démontrerait difficilement que cet ouvrage n'ait pas été d'abord un livre de vérités.

Eh bien, le procédé dont Paul Adam a usé en écrivant le *Mystère des foules*, il est celui dont il s'est servi pour toutes ses grandes compositions en marge de l'époque. Ainsi, pour le *Trust* paru en 1908. En 1904, Paul Adam partait pour l'Amérique. Et qu'a-t-il voulu signifier par la fable géante de ce livre où la personnalité de Manuel Héricourt se réalise industriellement ? - Lui-même nous l'a dit :

Quand j'élus le sujet du *Trust* j'étais, depuis longtemps déjà, stupéfait par la puissance inouïe qu'acquière ces groupes d'ingénieurs, d'industriels, de financiers, d'avocats et de politiciens, aux Etats-Unis. Journaux, revues et livres nous ont renseignés, dix ans, sur les progrès de cette évolution. On dit et même on prouve que le krack de 1907 fut, sinon machiné, du moins aidé par quelques-uns de ces *Promoters*, afin de montrer à Roosevelt et à ses amis que si l'on touchait aux trusts, le résultat serait néfaste pour le crédit de l'État, pour le peuple lui-même. En effet, par centaines de mille, des ouvriers furent congédiés et condamnés au chômage, dès la ruine de quelque trust dont les industries employaient ces foules. Il fallut recourir à l'or de l'Europe, ce qui a profondément humilié l'incommensurable orgueil yankee.

Donc, un marchand de pétrole comme Rockefeller, un marchand d'acier comme Carnegie, un poseur de rails comme Morgan, un boucher comme Arnoux, peuvent vivre dans le palais d'Aladin et mettre en échec là-bas, la volonté du peuple. Quelles aventures de roman ! Taft n'a repris la campagne contre le trust que mollement. Il sait ce qu'il en coûte de ruines et de misères si la justice moleste une des sept ou huit grandes « Corporations ». La sentence qui vient de frapper l'une ne l'empêchera nullement de se reconstituer sous une autre forme ; et le trust du cuivre finira par exister en dépit de tous les obstacles légaux. Avec leurs flottes, leurs chemins de fer, leurs armées de travailleurs par-

ticipant aux bénéfiques, leurs milliards en caisse, avec l'énormité de leur crédit, ces élites financières détiennent aujourd'hui le plus de puissance que l'on sache conquérir dans notre monde à philosophies latines et chrétiennes. De là cette magie du mot « trust » qui, là bas, émeut profondément les élites et les masses.

Dans les *Vues d'Amérique*, j'ai décrit la capitale du Stee-Trust, et le donjon de Frick, vingt-trois étages de marbre blanc, surmontés d'une salle avec parois de cristal d'où l'associé de Carnegie regarde fumer ses villes et ses usines, ses bateaux et ses express sur la province remplie de foules au labeur. Il faut évidemment feuilleter les poèmes persans pour trouver une hyperbole égale à cette réalité grandiose et lyrique.

Les énergies vigoureuses de ces promoteurs, de ces élites, et les foules nègres, créoles, blanches qu'elles modifient en les utilisant, m'avaient paru, dès 1901, un sujet ample et divers. Les admirables, les innombrables personnages ! J'entrepris, en 1904, mes voyages de documentation. Je visitai l'Amérique du Nord, l'Amérique tropicale. A Cuba, l'esprit des yankees, lorsque j'y fus, avait, en quatre ans, imprégné visiblement toute la société créole, balancée par ses rockings dans les hautes salles blanches à fenêtres grillées. La précocité des jeunes lycéens, des jeunes filles, surprenait, à La Havane, autant qu'à Pittsburg ou à New-York. Les philosophies les plus complexes étaient à l'usage des écoliers de quinze ans dans leurs bibliothèques universitaires et les livres portaient la trace de fréquentations assidues. En industrie, l'ingérence yankee s'introduisait partout. Elle commençait à préparer le trust des tabacs et le trust de l'énergie hydro-électrique, c'est-à-dire la transformation de lacs de montagne en réservoirs, et des eaux torrentueuses en forces motrices destinées à mouvoir les turbines, les dynamos. J'aperçus, autour des usines neuves, les foules d'ouvriers cubains, les Asturiens appelés d'Espagne, les nègres de Texas, et les mécaniciens de Philadelphie peinant aux ordres de capitaux nord-américains, cubains, français, allemands et anglais. Que de visages, que de couleurs, que de caractères, que d'aventures à peindre

pour un écrivain ! Que d'anecdotes à fixer ! Que de trames populaires à évoquer !

J'avais vu, dans Ellis Island, l'îlot proche de New-York, les émigrants slaves, germains, méditerranéens, débarquer en multitude. J'avais causé avec leurs pareils dans les usines d'Homestead, dans les bureaux de Pittsburg, sur les voies ferrées de la Pensylvanie, sur les chantiers de l'Exposition universelle à Saint-Louis. J'avais scrupuleusement confronté les livres et la vie, rectifié ceux-ci par celle-là. J'agis de même en Dauphiné, en Russie, en Egypte, avant et pendant l'élaboration du *Trust*. Le voici.

J'ai supposé une élite créole opulente, imprégnée quelque peu d'esprit yankee, installant des cultures, des usines dans une contrée de Cuba, puis, associant son industrie électro-métallurgique avec l'industrie similaire de notre Dauphiné, enfin les unissant à un trust nord-américain qui, lui-même, étendra les spéculations jusqu'à Panama, jusqu'en Nubie égyptienne. Cette élite, devenue cosmopolite, modifiera, en changeant leur vie économique, leurs mœurs, les sentiments de ces quatre races. Étudier ces modifications parallèles en quatre psychologies de foules qu'une même cause, qu'un même esprit métamorphosent différemment, d'après les conditions locales : tel est le sujet du *Trust*. Ainsi j'ai tâché de joindre au duo, au trio du roman une symphonie de passions nombreuses, de sentiments variés, avec le complexe des forces bienveillantes ou nocives que suscite une pareille entreprise. L'espoir de s'associer au trust et de participer à ses chances, d'abord, s'extériorise dans chaque être de l'élite, et revêt des physionomies particulières. Impatiente, anxieuse, l'élite possédante essaye de vendre son domaine industriel au trust yankee. L'Electric-Standard inquiète par la concurrence des métaux cubains sur le marché de Panama en ravail.

Alors, contre cette avidité naïve et diffuse dans l'élite, une individualité vigoureuse et rebelle. Tout le possible des énergies par lui sur cette terre cubaine, M. Héri-court le mesure et le défend. Bien que des flatteurs lui

prêtent du génie, et qu'il veuille le croire, il n'est qu'un homme moyen de l'élite intellectuelle, en qui les idées et les faits luttent ou s'unissent, parce qu'il les perçoit ensemble, savant assez pour connaître ses idées sans qu'elles accaparent sa volonté ; médiocre assez pour que les appétits l'occupent sans l'asservir. M. Héricourt est le stade psychologique où le noble et le vil rivalisent à égalité. Il est un centre. Contracté en la volonté de ce homme, l'espoir de l'élite y acquiert la conscience de sa personnalité, de son réel pouvoir. M. Héricourt refuse de vouer l'œuvre commune à l'absorption et à la destruction que promet le trust concurrent. M. Héricourt s'évertue. Il secoue les indolences. Il découvre le gisement de cuivre qui décuple la valeur de los Dados domaine initial de la Compagnie. Il oblige, par la menace de la concurrence sur l'isthme de Panama, les maîtres du trust Clamorgan à l'admettre en égal dans la corporation. La Compagnie franco-cubaine y entrera en véritable associée. Immédiatement, autour des lacs aménagés, des eaux saisies, des gisements ouverts, les ouvriers noirs et blancs s'accumulent. Une ville naît sur leurs camps. De ce pays ravagé par la guerre, le trust fait une région populeuse, pleine de joies et d'amours d'héroïsmes et de douleurs. L'idée prend mille et mille masques de travailleurs, d'ingénieurs, de commerçants de peuple en fièvre qui veut des journaux, des cirques, des pitres, des docteurs, des politiciens, des prêtres, son luxe, ses fureurs d'émeutes, ses plaisirs de gourmandise et de luxure.

Après s'être contractée dans la volonté de M. Héricourt, l'idée se dilate ainsi créant un peuple.

La réussite de cette tentative décide le vieux Clamorgan. C'est un ancien émigré devenu policeman, puis régisseur, enfin propriétaire, spéculateur, milliardaire. Son fils, jeune Américain des Universités, l'influence. Celui-ci est très épris de perfection physique, intellectuelle et morale. Les Clamorgan confient à M. Héricourt le soin de transformer, aux États-Unis, dans les Alleghany, une des entreprises. Tout de suite, M. Héricourt accapare la main-d'œuvre blanche par l'appât des gros

salaires. Il achète les forêts du domaine provincial, afin de les transformer en pâte à papier pour les journaux de New-York. Les artisans du pays, réduits à la main-l'œuvre nègre, voient périlcliter leurs affaires ; les faillites se succèdent ; toute la population souffre. L'idée que concentrèrent les trusters se dilate maintenant dans une population qu'elle disperse.

De la même cause le bien et le mal sont issus.

Voilà les trusters maîtres de la Route Est de Panama. Soudain leur force apparaît aux autres compagnies métallurgistes comme une menace d'accaparement. Elles se liguent contre l'Electric-Standard et entraînent dans leur mouvement les producteurs de coton. Pour détacher ceux-ci de la coalition, les Clamorgan et M. Héricourt iront acheter les cotons d'Egypte et les offriront au rabais dans les filatures d'Europe. Le sens de cette lutte, dans quelques âmes de financiers, s'élève alors jusqu'au concept pur des nombres, de leur puissance intrinsèque qui totalise les efforts des races dans l'abstraction de l'élite. Mais, à s'amplifier ainsi, les nombres débordent de cette volonté multiple de l'élite qui les engendra.

Tels sont les principaux thèmes du *Trust* (1).

Paul Adam a résumé au cours de ces quelques pages les motifs antagonistes et les sujets — car ce n'est pas un sujet, mais une dizaine, au moins — de ce livre synthétique et si représentatif des problèmes contemporains que de la psychologie des hommes d'affaires modernes d'une manière plus objective que ne l'aurait su faire aucun critique. On a donc préféré qu'il s'expliquât lui-même, encore une fois, ici, sur celui de ses ouvrages d'actualité que l'on considère comme le plus complet, le plus représentatif de sa méthode. Il ne manque à son

(1) A propos du « Trust », 13 février 1910, *Paris-Journal*.

analyse que les éloges dont nul ne lui a marchandé sa part en cette occasion. Ce roman représente un effort de composition et de documentation assurément égal à la somme des travaux qu'ont nécessités *la Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*, etc... Mais l'effort est d'un autre ordre. Il ne s'agissait plus ici de consulter des archives historiques, ni de découvrir des documents inédits, ni de reconstituer l'existence épique d'une époque éloignée. Il s'agissait de voir, de bien comprendre les choses visibles, de les bien noter, d'en dégager une philosophie et de décrire, sans offenser la moindre réalité, les paysages, les décors d'âme, les visages différents de la vérité. Car la Vérité a cent visages. Jumillac, le secrétaire trop intelligent de Manuel Héricourt, le sait bien. Manuel Héricourt, lui, a beau être l'animateur de forces et d'industries immenses, réparties sur l'ensemble des continents nouveau et ancien, il n'aperçoit jamais qu'un aspect de la vérité à la fois. Le gémissement du blessé lui fait oublier que le sacrifice du patient a été bienfaisant à une multitude. Sa propre fortune, elle est la condition de l'aisance de milliers d'ouvriers haineux. Les contraindre au travail, c'est faire leur bonheur. Transformer un pays pauvre en pays riche, assurément, c'est accomplir une bonne action ; mais des autochtones en mourront à qui nulle richesse n'est nécessaire, que celle de leur liberté ! Et Jumillac épousera-t-il la pupille de Manuel Héricourt ? A l'intrigue amoureuse, ornée de fresques représentant le faste et les misères des deux mondes, les conflits d'intérêts se mêlent, dans le fracas des idées psychologiques. La complexité de l'existence apparaît malignement

organisée, jusqu'à ce que Manuel Héricourt ait enfin asservi, canalisé, dirigé toutes les forces dont il est le maître pour leur assigner des objectifs parallèles. Mais chemin faisant, le romancier n'a pas seulement opposé des hommes, des femmes, les uns et les unes aux autres, — des intérêts à des intérêts différents : il a dressé face à face dans la fiction du plus réaliste des ouvrages deux, trois civilisations, avec leurs caractères particuliers, — et des continents, et des nations, avec leurs conflits toujours latents, leurs vices collectifs et leurs philosophies.

Ainsi, le témoin que nous voyons en ce romancier ne s'est pas borné à écrire une histoire édifiante. Il ne s'est point satisfait de composer un livre sur un sujet neuf. Il a introduit dans son ouvrage les cent visages relatifs de la Vérité, telle qu'elle apparaît subordonnée à la loi des climats et des latitudes, au caprice des hérédités, au rythme des sentiments humains et des passions, à la nécessité diverse de créer toujours plus de vie par plus de travail, — ce qui signifie sans doute plus de bien-être et de richesses, mais aussi bien plus de douleurs, de misères, d'ambitions, de bassesses, d'injustices, de rivalités, de cruautés. Et ce témoignage multiple n'a pas seulement la vertu de nous révéler notre époque à nous-même — on connaît peu d'œuvres éducatives à ce degré — ; il aura celle d'un document social, international de premier ordre pour les prochains historiens. Aux conceptions de Fourier et de Proudhon, ceux-ci pourront hésiter à assigner des influences précises ; mais sur leur nature, ce livre démonstratif de l'industrialisation du siècle pourra les renseigner. Dans chacun de ses

personnages, il symbolisera « le geste d'une idée ». Et l'on peut ainsi penser avec M. Marcel Barrière — romancier balzacien en qui je verrais volontiers aussi un disciple de Paul Adam — que, par *le Trust*, « roman unique en son genre, qui explique dans la vie des nations la prépondérance jadis latente, aujourd'hui mise en pleine lumière des lois économiques (1) », que Paul Adam a continué la chaîne du *Lion d'Arras*, du *Soleil de Juillet*, du *Vol d'Icare*, etc... « Les descendants des mêmes familles que l'on voit évoluer », dans ces précédents romans, note encore M. Barrière, « se retrouvent dans *le Trust*. Seulement l'action revivifiante de quelques citoyens de la jeune Amérique vient se greffer sur celle des représentants de la France et des pays latins ; et par là le romancier atteint à l'histoire universelle. Au même degré que *la Force*, *le Trust* est un chef-d'œuvre où se trouve peinte dans la multitude de ses aspects la guerre économique, la seule, espérons-le, que les peuples, sinon les individus, connaîtront désormais : guerre où l'intelligence seule déploie sa légitime activité et où le vaincu est plutôt victime de son indolence que de l'infériorité de ses armes. Par ce tableau de lutte, *le Trust* continue bien l'épopée commencée dans *la Force* (2) ».

Nous croyons l'avoir démontré.

(1) Ajoutons : et des appétits financiers. *Le Trust* se complète par la parodie du *Cuivre*, drame en trois actes, que Paul Adam fit représenter en 1895, avec la collaboration de M. André Picard, et où se retrouvent quelques-uns des personnages du *Trust*. Or, *le Trust* est le drame parodique de la guerre décidée par l'avidité d'un banquier.

(2) « Une épopée », par M. Marcel Barrière. Cahier de la *Revue intellectualiste* consacré à Paul Adam (ce numéro de revue fut unique). Paris et Pontarlier.

CHAPITRE II

JUGEMENTS SUR LES ŒUVRES DE L'ESPRIT

N'est-ce point par ses jugements qu'un homme se livre ? Sa façon de penser n'est-elle pas l'indice exact de sa personnalité ? Nous l'avons pensé, jusqu'ici. Par ses jugements historiques et contemporains, par ses opinions politiques, par ses projets d'homme social, par ses idées générales, nous avons tenté d'établir un portrait moral de l'écrivain que nous aimons. Ce portrait — qui sera plus un portrait d'âme qu'une image physique — ne serait que très incomplet si l'esthéticien n'y paraissait pas l'égal du sociologue. Quel est l'écrivain, le poète, l'artiste, qui, sur les œuvres et les actes des autres artistes, des autres poètes, des autres écrivains, ne professe point quelques jugements propres à nous édifier sur ses conceptions esthétiques ? On jugera comme nous qu'à préciser l'esthétique d'un créateur, on gagne de se représenter avec plus d'exactitude le sens de son œuvre. La critique ne sera jamais qu'une tentative incessante d'approximation. Voici venir ici le moment de considérer Paul Adam comme un homme de lettres, comme un artiste, sans plus nous soucier de ses idées sociales ou politiques ou écono-

miques, ni de ses sentiments historiques. L'homme de lettres, souventes fois, a dû faire œuvre de critique littéraire. Le critique littéraire n'a point dédaigné les incursions dans les domaines de l'art. A la vérité, dans les manifestations artistiques, dans les créations littéraires, il n'a jamais puisé que des moyens d'expression au service des idées, au service de la société, au service de l'homme. Mais si nous ne connaissons point encore toutes ses idées — on a laissé pour un examen plus spécial tout l'aspect sentimental de son effort et tout le système philosophique dont ses livres ne sont que les symboles lisibles — nous savons à quel idéal elles participaient. Nous connaissons les dogmes de la religion qu'il a servie. En fonction de ces idées, comment cet écrivain jugeait-il donc les œuvres de l'esprit ?

I. — LITTÉRATURE.

Évoquons d'abord ses prédilections. Quels sont ses « évangiles littéraires » ? Il n'en a point fait mystère : les *Essais* de Montaigne, la *Tentation de saint Antoine*, les *Caractères* de La Bruyère, les *Trophées* de Heredia, voilà les quatre ouvrages qu'il avait toujours sur sa table de travail, ou à portée de sa main (1).

Qui fréquente les livres avec assiduité, a-t-il écrit, en tire les moyens de sa défense et de ses avantages.

(1) Il l'a dit et redit ; notamment dans *l'Information*, 2 octobre 1916 : « l'Insurrection des pompiers. »

Il aperçoit, en Montaigne, les forces grecques, latines, françaises de son « moi ». Il n'ignore plus ses ennemis véritables.

Flaubert agrandit le personnage nouveau introduit dans la littérature par Voltaire et Diderot, amplifié par Stendhal et Balzac, mais dédaigné par toute la littérature classique, la Société : « la Société, dont les hommes sont les membres esclaves, les bouches dociles, les résultantes », et dont l'œuvre complexe ne peut dédaigner le rôle universel. Flaubert « créa la foule des Carthaginois assiégés autour de Salammbô et la foule des mercenaires assiégeants autour de Mathô. Ces deux multitudes face à face sont les protagonistes du drame, autant que l'étaient Pyrrhus et Hermione, Titus et Bérénice. Voici que ni Mathô ni Salammbô ne nous semblent clairs, nets, simples. Ils dépendent des mille espoirs, des mille détresses, des mille haines, des mille amours, des mille complexités que couvent les deux peuples en guerre. L'isolement factice de l'individu disparaît.

Ailleurs, Flaubert confronta le simple et le complexe dans le même être. Saint Antoine hésita devant les Idées qui le composent ; ce poème symbolise magnifiquement l'individu nié par ses propres causes, par ses propres conséquences qui le débordent, puis le submergent et l'absorbent. De même Hugo dans la *la Légende des siècles*, évoqua Pan avec l'univers qui le nécessite, devant les dieux de l'Olympe anthropomorphes et définis. A travers trois siècles de littérature, cette évolution apparaît manifeste, de Polyeucte à saint Antoine, comme d'Harpagon à Bouvard.

...Saint Antoine compare son Dieu avec l'ensemble des dieux et cet ensemble avec son incapacité de préférer

rence : il se remet à prier ; mais Bouvard aime le savoir pour ce qu'il annonce d'universel ; il compare son savoir avec tous les savoirs, et ceux-ci avec son incapacité de compréhension : il se remet à copier... Derrière le masque de saint Antoine, il y a les caractères de presque toutes les religions, et derrière le masque de Bouvard, les caractères de presque toutes les sciences (1).

La fin de la littérature — Paul Adam n'a jamais cru que l'art fût une finalité sans fin, comme l'enseigne la philosophie universitaire, — elle était très précise à ses yeux. Maintes et maintes fois, il a montré l'utilité des grands livres :

... Il est, a-t-il écrit notamment (2), des œuvres qui consacrent la préoccupation essentielle d'une époque. Elles posent ou résolvent les problèmes urgents de la morale. Elles fixent tels caractères dont l'éclatante vérité convertit les lettrés qui préfèrent alors le sentiment de l'admiration au plaisir malin de la critique. L'influence de ces œuvres persiste sur les lecteurs qui comprennent. A mesure que le temps passe, que d'autres gloires naissent, brillent et se dissipent, le prestige de ces grands livres s'invétère dans les âmes de la génération contemporaine. Bientôt les jeunesses nouvelles sont averties. S'ils ouvrent, à leur tour, le précieux volume, soit par hasard, soit à la suite d'un conseil oral, d'un éloge imprimé, les étudiants se blâment d'avoir trop longtemps

(1) Ce sont les raisons de l'admiration d'Adam pour Flaubert : en effet, ce souci du complexe de l'être et de la pensée dont Paul Adam se montra si respectueux, c'est de Flaubert qu'il l'héritait, de Flaubert opposé aux classiques, à Corneille, par exemple, dont, au rebours de saint Antoine et de Bouvard, le Polyeucte qui « croit en Dieu sans que l'inquiète la philosophie de l'idée divine », ou bien à Molière dont l'Harpagon « aime l'or sans imaginer la somme de pouvoir que cet or lui promet ». Derrière le masque de Polyeucte il n'y a que le caractère de l'unique vertu. Derrière le masque d'Harpagon, il n'y a que le caractère de l'unique avarice ». Ce sont des simples.

(2) « L'Associée » (à propos du roman de Lucien Mühlfeld), 2 décembre 1911, *Revue hebdomadaire*.

ignoré ces pages où l'essentiel de la vie se révèle avec tant de force. Elle leur enseigne les hommes, les femmes, qu'il faudra saluer dans l'existence et dans quelle mesure les vertus comme la justice obtiennent des gens l'observance prescrite...

Il n'est pas indifférent que ce grand romancier ait défini le genre romanesque :

...Les romans, au total, indiquent les moyens de se développer avec satisfaction et honneur parmi nos semblables. Est-il une science plus précieuse à la majorité d'entre nous ? Si l'élite s'évertue afin de rendre évidents ses mérites de magistrats, d'officiers, de professeurs, de politiciens, d'ingénieurs, d'artistes ou de financiers, elle s'efforce en même temps, pour que l'évidence de ses mérites lui conquière les sympathies de l'opinion (1)...

Et il ne doutait pas un instant de l'influence de la littérature. N'a-t-il pas écrit quelque part que « la Révolution tout entière et le communisme babouviste inclus furent l'œuvre des lettrés (2) » ? C'est parce qu'il croyait à l'efficacité de certains efforts d'art qu'il a écrit ses romans idéalistes : contre la négation du sentiment national, il a, nous l'avons vu — réagi de tout son pouvoir, par le moyen des livres. Répondant à une enquête du *Figaro* à laquelle il a été fait allusion déjà au cours de cet ouvrage (3), n'est-ce pas lui qui disait :

Je suis convaincu, très convaincu de l'influence salu-

(1) *Loc. cit.*

(2), « La science et la tradition », 6 janvier 1912, *Revue hebdomadaire*.

(3) Enquête de 1911 sur la littérature française et le sentiment national.

taire exercée par la littérature sur l'esprit national depuis quarante ans. Au lendemain de la guerre, Alphonse Daudet sut maintenir les cœurs de notre adolescence dans une émotion simple et forte, dans une douloureuse mais vivace espérance.

Ludovic Halévy réunit des récits de 1870 qui furent une leçon d'énergie résistante pour la jeunesse de 1885. L'impartiale évocation de la guerre et la paix par Tolstoï, loin de diminuer, comme on l'a dit, la vaillance de ses lecteurs, les a maintenus dans le goût de la lutte, de la lutte vraie, sans phrases, sans illusions, d'autant plus belle en soi. Belle surtout parce que la troisième fois au monde, après l'*Odyssée* et *Salammbô*, toute la vie sociale était montrée avec les miraculeux, les inextricables liens qui attachent les uns aux autres les hommes d'une même nation, sans qu'ils le comprennent *rationnellement*. La renaissance du sentiment patriotique dans la Russie vaincue, pénétrée par les troupes de Napoléon, c'est, il me semble, la plus magnifique leçon de solidarité nationale offerte aux peuples par un romancier capable de comprendre toutes les complexités sociologiques et de les objectiver avec un incomparable talent.

Et ailleurs :

Demandons à notre littérature les raisons de notre valeur nationale. Autant et plus que l'*Odyssée*, que l'*Enéide*, nos *Trophées*, notre *Salammbô*, notre *Tentation de saint Antoine*, notre *Légende des siècles*, nous offrent, très vivant, l'esprit de la Méditerranée antique, telle qu'elle fut, hellène, latine, punique, byzantine, celtibère. A l'œuvre d'Homère, à celle de Virgile, Heredia, Flaubert et Hugo surent ajouter les épopées qu'il faut pour nous faire comprendre la puissance des idées conçues, de siècle en siècle, dans les ports de « la mer violette », au centre des agoras, sous les statues des forums, au seuil des temples, aux pieds de leurs dieux, dans les thébaïdes des ascètes chrétiens, dans les basiliques des évêques.....

— Que de faiblesse nous supprimerions en nous, autour de nous, si nous savions étudier mieux, puis appliquer le scepticisme de Montaigne, prendre à droite et à gauche ce qui paraît bon, rejeter ce qui paraît absurde ou détestable dans notre parti même.

Les Trophées, Salammbô, la Tentation de saint Antoine, la Légende des Siècles, les Essais, voilà les quatre bréviaires illustres de l'esprit méditerranéen en langue française. Faites lire, relire, commenter sans cesse, enseigner ces cinq évangiles, et vous contribuerez à rendre notre élite plus consciente de ses origines réelles, de ses destins nécessaires....

— Ne croyez pas, comme les réactionnaires s'obstinent à le prétendre, que l'excellence de l'esprit français réside dans les ouvrages du xvii^e siècle, uniquement. Formule simpliste et commode. Elle épargne l'étude attentive des autres époques tout aussi intéressantes par la qualité du style, beaucoup plus munies de pensées...

— Le xviii^e siècle engendre l'Encyclopédie. C'est l'œuvre spéciale de la France dans le monde, ce pourquoi elle est connue et admirée par les peuples libres, enviée par les peuples esclaves. Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Raynal, Helvétius, d'Holbach, vous avez porté en vous la rénovation de la Justice et du Droit ; vous avez rendu l'homme égal à sa fierté par ses actes, ceux de la Révolution, ceux des guerres qui ont semé dans les deux mondes les germes sanglants et féconds de la Liberté pour laquelle nous luttons de même aujourd'hui avec presque tous les Latins et leurs alliés.....

— Il s'agit de grandir encore nos intelligences et nos cœurs (1).

Sur cette opinion touchant la littérature du xvii^e siècle, il faudra revenir. Adam, quelque part — nous l'avons noté — a dit : « l'individualisme tue la

(1) « Pensons-nous ? », 12 sept. 1916, *l'Information*.

nation ». D'où vient cet individualisme ? Des œuvres du xvii^e siècle, exagérément simple. L'étude incomplète du caractère a égaré l'esprit, quant au complexe de l'homme. Elle a exagéré l'importance de l'individu en soi. « Quarante ans — notait-il en 1910 dans *le Malaise du monde latin* (1), la bourgeoisie riche, instruite et conservatrice, applaudit, en ses Scapin, en ses Figaro, les plus efficaces adversaires de ses maximes. L'individualisme qui va, peut-être, en ce siècle, détruire la France d'autrefois solidaire... » Détestable influence de Scapin ! détestable influence de la littérature individualiste inaugurée au xvii^e siècle.

Mais ne retenons pour l'instant de l'exposé enthousiaste lu plus haut que l'indice de sa foi raisonnée en l'utilité des œuvres de l'esprit. Et aussi la complexité de l'œuvre littéraire, telle qu'il l'a conçue. Révolu, le temps des « divertissements » royaux, des placets, des élégies et des tragédies rimées pour l'étude d'un caractère unique, exclusif, inhumain ! Il sied désormais de préparer l'esprit des générations prochaines, — « de grandir nos intelligences et nos cœurs » ; comme dit le Guichardot nietzscheen du *Serpent noir*, « l'homme est quelque chose qui doit se dépasser ». Dès lors, l'univers lui appartient. Pour exprimer la simultanéité des forces agissantes sur l'animal humain, sensible et déterminé, quel sera l'instrument de l'écrivain ? Vaut-il, dans la langue du xvii^e siècle, exprimer des conceptions si neuves, si tumultueuses ? L'aguet lui fit reproche un jour de n'écrire pas comme Vol-

(1) « L'influence de Scapin ». Voir aussi le roman *Stéphanie*.

taire. Et Paul Adam de répondre : qu'est-ce donc que le style ?

— « Le style avant tout c'est le *pouvoir d'évoquer*. Qui sait évoquer écrit bien, fût il parfois oublieux des traditions grammaticales, ou bien adversaire de leur incohérence. Le style est aussi le pouvoir de généraliser au moyen de métaphores et de rapprochements élus de façon surprenante. Enfin le style c'est, avec l'euphonie, l'abondance du vocabulaire qui multiplie, dans la phrase, les sensations, qui la remplit d'images suggestives, qui ouvre, de toutes parts, mille perspectives à la songerie du lecteur. Bien après tout cela, vient le respect de la tradition grammaticale. Et il n'exige point qu'on exclue les expressions métaphoriques pour s'en tenir aux premières modalités des mots racines. Le dictionnaire nous a trop habitués aux *par extension* .. Pour moi, je pense que la tâche de l'écrivain ne consiste pas à maintenir la langue dans un état de stagnation classique, mais à consacrer les nouvelles nuances des mots et des locutions que leur ajoutent les manières récentes de penser... » Tout autre était, bien entendu, l'avis d'Emile Faguet (1). Quant à nous, nous ne pensons pas qu'une étude sur le style de Paul Adam puisse être à sa place en cet ouvrage, moins littéraire en son propos qu'analytique. Mais il ne nous semble pas que toute solution conciliatoire soit inopposable aux deux thèses. Et si le devoir

(1) On trouvera en appendice au livre de M. Camille Mauclair la réponse que fit, quant à son style, l'auteur du *Serpent noir* à l'article de Faguet sur ce roman en 1905 dans la *Revue latine*. Il y réclamait énergiquement le droit qu'a l'écrivain de se former un style nouveau.

du critique est bien de maintenir autant que faire se peut les lois du langage en vigueur, en un temps où trop d'illettrés menacent de les abolir, c'est le droit incontestable de l'écrivain de se forger soi-même son instrument. On a coutume de dire que Balzac écrivait mal. C'est vrai. Paul Adam a fait, quelques lustres plus tard, un effort analogue à celui de Balzac. Quiconque dirait qu'il écrivait mal commettrait une injustice insupportable ; mais il nous en a prévenu : il écrivait à sa manière, une langue irrespectueuse des dogmes classiques, sans crainte d'élargir ni d'étendre les possibilités du vocabulaire. Il s'ensuit que sa langue n'a pu être correcte au sens classique ou pédagogique du mot ; non qu'elle ait constitué entre ses mains un instrument inférieur à son objet, — tel que cet objet a été défini plus haut.



La mode est un tyran qui ne souffre point d'irrespect. Il exige, ce tyran, pour la satisfaction des esprits simples, qu'un écrivain soit romantique ou classique. Entre les deux étiquettes, il faut choisir. Mais le choix est exclusif. Réalistes et naturalistes ne sont, à tout prendre, que des néo-romantiques. Or, il sied de dire si Paul Adam fut classique ou romantique. Si attendu de nous que soit le temps où ces deux titres de rubriques ne voudra plus rien signifier, avouons qu'en ce qui concerne l'auteur de *la Force*, le choix est aisé. Il a loué Hugo et Flaubert aussi souvent qu'il a pu. Il a hérité ses idées de Voltaire, de Diderot, de Proudhon, de Fourier,

de Taine. Il admira Bonaparte, Lamartine, Danton. Il a cru en l'Encyclopédie. Il a propagé les droits de l'homme. Il n'a rien blâmé de l'œuvre révolutionnaire. Il a vu dans la République le régime idéal. Voilà qui désigne un esprit romantique. Voyons, d'autre part, ce que pensait Paul Adam des auteurs du xvii^e siècle, et nous saurons qu'il les prisait peu. Pourquoi ? — C'est que la littérature classique n'ajouta rien à la connaissance de l'homme. M. L. Corpechot a résumé avec justesse le jugement de son ami Paul Adam :

Roland, écrit-il, est le héros parfait dans sa chanson. Mais il lui manque d'être humain, c'est à-dire « ondoyant et divers ».

Polyeucte et Britannicus sont des simplistes, tandis que Hamlet ou le roi Lear sont des complexes ! Il y a la vérité presque entière dans Hamlet. Il n'y a que la vérité partielle dans Polyeucte.

Aujourd'hui, notre goût du complexe est plus vif. Flaubert et Tolstoï nous ont éduqués sur l'ampleur des vies complètes comme Stendhal et Dostoïewsky. Le héros moderne ne peut être vu comme Roland ou Siegfried. Nous voulons le savoir plus. Nous voulons savoir toute son action extérieure et intérieure (1).

Et non seulement Roland, et non seulement Polyeucte sont des simplistes inhumains : des statues sans vie, mais tous les héros classiques : Hermione, Phèdre, Scapin, Célimène, Chrysalde, Adolphe ; sont-ce là des êtres humains ou des systèmes ? Héros impersonnels qui « soumettent l'univers à leur instinct personnel », ils ne sont guère repré-

(1) Cf. « le Tombeau de Paul Adam », janvier 1921, *le Monde nouveau* (Paris).

sentatifs que d'un « égoïsme passionné ». Et Paul Adam nous demande de comparer les œuvres nobles mais étroites dont ils sont les protagonistes à *la Guerre et la Paix* de Tolstoï, à *Germinal* de Zola, à *Salammbô*, aux *Essais* de Montaigne, « œuvres de synthèse et d'élargissement intellectuel ». Et « calculez, vous dit-il (1), calculez le résultat fatal de cet enseignement individualiste (l'enseignement de la littérature classique) pendant deux siècles. Il devait nécessairement faire oublier les devoirs envers la nation, la subordonner au moi, sans indiquer même combien le moi, en s'isolant, s'affaiblissait. » A cette littérature égoïste, il en préférerait une autre, — et c'est l'autre qu'il pratiqua. Ce ne fut point la littérature du héros toujours parfait ou toujours odieux, alternativement ; ce ne fut point la littérature trop simple du bien et du mal, du vice et de la vertu, des contrastes isolés : ce fut la littérature synthétique de l'homme véritablement humain, nullement parfait, ordinaire, vivant, « moyen ». Aussi bien, n'a-t-il pas donné la recette de ses choix ? Il a écrit quelque part des notes sur « le Type moyen » en littérature qui sont fort édifiantes, pour qui veut étudier son œuvre ; j'en détache le principe (2) :

Élire un homme de notre temps, licencié, puisqu'intelligent, mais ès sciences parce que cela est pratique, rémunérateur (chimiste, ingénieur, industriel futur). Lui faire lire *Zarathoustra*. Montrer que *Zarathoustra* influence cet actif moindre, comme Napoléon influence Julien Sorel. De même que la bataille de Wagram devint

(1) « Le Cancer de la nation », 19 février 1917, *l'Information*.

(2) Cf. « Note sur le « type moyen », 15 mai 1907, *la Phalange*. Depuis, M. Éd. Herriot a mis à la mode l'expression également juste : « français moyen ».

l'assassinat de Grenoble, dans *le Rouge et le Noir*, la parole de l'individualisme philosophique allemand, assimilée par le moyen, deviendra l'égoïsme mercantile, à ses yeux justifié par quelques maximes du moraliste engainées adroitement dans les gestes de l'intérêt. Tels le Chambalot des *Mouettes*, le Guichardot du *Serpent noir*.

Avouons que l'entreprise et l'expérience offrent un intérêt plus direct que ne peut être celui que nous prenons au spectacle d'acteurs chargés de nous représenter comment serait l'homme si n'étant pas homme il était divin ou comment il serait si n'étant pas tel qu'il est il était absolument cruel, absolument mauvais, absolument grotesque. Aux classiques, Paul Adam reprochait ce simplisme artificiel. De la littérature, il exigeait plus de vérité : Ecoutez ses conseils :

La vie, c'est toujours le complexe, le contradictoire, le parallélisme de forces rivalisantes. Rien de faux comme le net, le simple, le clair ; si l'on entend marquer la réelle ferveur des existences.

Le simple, c'est un sceptre bien taillé dans le cœur du chêne.

Le complexe, c'est l'arbre entier avec sa frondaison, ses racines, sa terre, son ambiance et l'univers qui le forme, et l'Inconnu qui le nécessite (1).

Donc, nul classicisme chez Paul Adam, mais bien plutôt le parti pris contraire (2). Attitude par-

(1) *Loc cit.*

(2) Notons que ce parti pris ne fut nullement agressif. Etudiant l'œuvre de M. Henri de Régnier, l'auteur de *la Force* l'a loué avec une enthousiaste intelligence, lorsqu'il l'a jugé « un classique

faitement logique où il nous plaît de voir une nouvelle rencontre avec Taine. Lui aussi, l'auteur des *Origines* haïssait ce qu'il appelait « l'esprit classique », survivant jusqu'au cœur du xix^e siècle par le jacobinisme issu de la Révolution. Piquante rencontre où l'accord est complet sur les mots, tandis que les mots, pour l'un et pour l'autre, ne semblent pas désigner le même objet. L'esprit d'intransigeance, l'esprit de secte, l'esprit jacobin qu'Omer Héricourt, respectueux du seul pouvoir de la Loi, s'efforce d'acquérir n'est-il pas justement celui-là que Taine dénonça avec tant d'énergie quand, expliquant le principe même de son ouvrage capital, il écrivait (1) : « La France a été démolie et rebâtie d'après un principe faux, dans un esprit étroit et superficiel qui est *l'esprit classique* ; et, depuis la première phrase jusqu'à la dernière de mon livre, cet esprit est mon unique objet en principal ! »

Eh ! oui, Taine accusait la raison de Voltaire, de Montesquieu, le procédé mathématique propre à Condillac, à Condorcet, et même à Volney, à Sieyès, d'avoir détruit les traditions nationales. Paul Adam, de même, reproche à Corneille, à Racine, à Molière leur enseignement individualiste, antinational et tous deux de s'en prendre à cet *esprit classique*... Accord trop bref ! Si Voltaire a écrit des tragédies dans le goût du xvii^e siècle, il a composé le *Diction-*

contemporain » (Cf. ch. xxii, *Malaise du monde latin*) : car il y a pensait-il, « un réalisme de l'époque classique » Et « M. Henri de Régnier accomplit ce prodige excellent. Il est déjà l'écrivain classique de notre siècle. Nul ne saurait, avec les mêmes raisons, revendiquer ce titre insigne ».

(1) Correspondance. Lettre citée par M. Ernest Seillère, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1918.

naire philosophique. D'ailleurs, l'admiration chez Paul Adam n'est pas aveugle : je me félicite, écrivait-il à Faguet, de ne pas écrire comme Voltaire : « Je ne connais pas de style plus monotone, plus incolore, moins propre surtout à traduire les sensations innombrables et complexes de notre vie contemporaine ». Et s'il épargne aux auteurs de l'Encyclopédie le reproche dans lequel il embrasse tous les classiques en général, il sait bien que la férule classique elle-même a présidé à l'éducation de ses amis préférés. Aussi bien — on doit le reconnaître — à ses chers jacobins, il oublia de reprocher les vertus et les vices trop simples dont Rome et Corneille enseignent les rigueurs peu sociales. Entre deux interprétations aussi peu concordantes de l'esprit classique, en dépit de leur identique origine dans l'accord sur les termes et les choses, on glose-rait à plaisir. Mais il ne s'agit point ici du procès des classiques, ni de leur opposer des défenseurs et des accusateurs superflus. Il nous suffit d'avoir entendu l'argument de Paul Adam pour établir la partie négative de sa généalogie littéraire, à savoir qu'il ne voulut rien devoir aux auteurs du grand siècle, — hors, évidemment, cet enseignement général, extra-humain, critique, dont nul esprit délié ne saurait se passer. Et ce qu'il refuse à Racine, à Corneille, à Molière, ce n'est pas l'admiration : c'est la dévotion. On sent parfaitement qu'il ne les aime point. N'admire-t-on toutefois que ce que l'on aime ? Il n'admet pas la tyrannie qu'on exerce en leur nom. Il sait leurs défauts. Par exemple : « Il a fallu nommer « licences poétiques » les fautes de français commises dans leurs tragédies indiquées comme des

exemples définitifs de la langue ». Et lui ne les leur reproche point, ces fautes : c'est son moindre souci ! Mais que prétend-on régenter en leur nom ? Leur simplisme excessif ne satisfait point son goût de psychologie exacte. L'auteur de *Stéphanie* — roman antimoliéresque s'il en est — exige de soi une approximation plus complète de la vérité : « Molière disait-il encore à Faguet — décrivant l'avare, ne s'inquiétait pas des autres vices, qualités, aptitudes, espoirs ou appétits de l'homme. Il accumulait, avec la plus manifeste invraisemblance, sur le même personnage tous les défauts de la cupidité extravagante. Cette manière a prévalu jusqu'à nos jours Dumas et Feuillet procédèrent de même. Balzac ne fut pas toujours ennemi de ce procédé. Flaubert seul l'évite. Zola l'utilise sans cesse. Ses personnages sont les esclaves de leurs instincts naïvement et exclusivement... » Donc, son art procède d'une esthétique entièrement contraire à celle des classiques. Quelle reconnaissance voudrait-on qu'il leur signifiât ? Au contraire, à ceux qui lui ont révélé les possibilités de son art, il multiplie les hommages. Hugo, Flaubert, Tolstoï, voilà des maîtres : ils ont compris la complexité des choses. A telle enseigne que « seul Victor Hugo — dira-t-il en 1917 (1) — eût pu rimer le poème évoquant cet afflux miraculeux de toutes les races autour d'une idée juste, afin de châtier la furie des Barbares. Quel épisode le génie du barde eût ajouté à son impérissable *Légende des Siècles* » ! Son admiration, sa confiance dans le génie du père Hugo furent absolues. Aux côtés d'Homère et de

(1) « L'Aide chinoise », 26 mars 1917, *l'Information*.

Virgile, c'est le nom du poète de *la Légende* qu'il cite toujours, parmi les poètes de toujours, parmi les poètes dont l'actualité n'est pas viagère.

Il faut que j'en fasse l'aveu : je suis étonné que Paul Adam n'ait pas exprimé son admiration pour Mistral, — pour Frédéric Mistral, plus grand que Hugo au dire du romancier anglais Meredith ; je suis étonné que l'amoureux des idées latines n'ait pas sympathisé avec le père de *Calendal* et de *Nerte*, avec le chantre des *Iles d'Or* et des *Olivades* ; je suis étonné que le fédéraliste romain Paul Adam n'ait pas embrassé de joie le fédéraliste provençal Frédéric Mistral, et que, citant l'œuvre homérique ou l'*Enéide*, il n'ait jamais montré d'enthousiasme pour l'œuvre mistralien, uniquement comparable à Virgile et au barde anonyme de l'*Odyssée*, étonné et attristé. La rencontre d'Adam et de Mistral eût été émouvante au plus haut point. Et je suis assuré qu'ils se fussent accordés, s'étant compris. D'où vient que cette rencontre ne se soit point produite ?

*
* *

L'éclectisme de Paul Adam. Quel que soit le domaine où sa pensée était retenue, il professait la même intelligence des contraires. Il n'était pas l'homme d'une préférence exclusive.

Comprendre, disait-il, c'est comparer.

Quand donc saurons-nous aimer le vrai, le beau, le bien là où ils apparaissent par eux-mêmes, sans nous occuper des proclamateurs ?

Écrivain, il était curieux de tout ce qui s'écrivait — moins assurément pour le plaisir de savoir que pour celui qu'il prenait à l'évolution de toutes les idées. Car il faut bien se pénétrer de l'objectivité même de sa pensée : pour aimant qu'il fût des belles formes, et des beautés de l'art, l'auteur de tant et tant d'ouvrages ne fut jamais dilettante. L'art pour l'art, la littérature pour la littérature, voilà des aberrations dont il fut le contemporain, dont certains de ses amis les plus sûrs ont aimé les raffinements superflus et dont lui-même s'est gardé. L'art littéraire, comme les autres à ses yeux, ne pouvait être qu'un moyen d'expression. Je l'ai déjà noté et j'y reviens, afin de mieux expliquer son éclectisme : l'idée seule importait, selon lui — mais l'idée dignement exprimée lui parut toujours plus heureuse que dans les scories d'un mauvais développement — ; c'est à l'idée qu'il subordonnait la valeur de l'œuvre. « L'art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole. » Il convient que le symbole soit digne du dogme : oui ; mais quel prix accorder au symbole vide de dogme ? Aucun. Voilà, je crois bien, pourquoi Paul Adam se singularisait de tant de ses confrères. On a connu des amoureux de Mallarmé ravis par une musique de mots à laquelle ils n'étaient point embarrassés de donner un sens, mais qui ne s'en souciaient point : la musique leur suffisait. Eh bien ! l'auteur du *Troupeau de Clarisse* ne fut certainement pas de ceux-là. Et non seulement il soumettait son esprit à la discipline des comparaisons les plus variées pour l'entretien de ses vertus littéraires ; mais il s'imposait dans tous les domaines de la connaissance le même examen des apparences

innombrables ; le même éclectisme. Ainsi, écrivait-il :

Tous les jours je lis *le Gaulois* et *la Dépêche de Toulouse*. Ainsi, je sais les arguments quotidiens des conservateurs et des socialistes. Il en est d'excellents chez les uns et chez les autres. Je plains les auditeurs d'une seule cloche, les énergumènes d'une seule faction, les adorateurs d'une seule époque. Ils se privent de savoir plus de vérités. Ils rétrécissent le monde et ses possibilités de bonheur (1).

A élargir pour soi l'univers de ses connaissances, à s'imprégner du relativisme du monde, à comparer, à rechercher plus de vérités, à éprouver les arguments contraires, Paul Adam n'a jamais failli. Et cela, pourquoi ?

Enseigner à vivre, nous dit-il (2), c'est la mission du conteur. Nous avertissons des passions et des vertus, des faiblesses et des forces qu'il faut coudoyer. Nous montrons pourquoi il en est qu'il convient de haïr, et pourquoi il en est qu'il convient de respecter. Nous analysons, pour le passant, les caractères de ses émules, de ceux qui le dominent, de ceux qui l'aident, de ceux qui le servent. Nous lui fournissons des motifs pour se défier et se confier à bon escient. ... Lire, c'est donc multiplier sa vie ; c'est la doter de mille pouvoirs ; c'est parfaitement s'instruire dans la connaissance des hommes ; chose la plus utile.

A instruire les hommes dans la connaissance d'eux-mêmes, Paul Adam a donc consacré sa carrière.

(1) « L'Insurrection des Pompiers », 20 octobre 1916, *l'Information*.

(2) « Le Style et l'Évocation » (« le Malaise du monde latin »).



A l'importance même des œuvres écrites devrait logiquement se mesurer l'importance accordée dans la société aux choses littéraires. Mais il a noté dans la préface de *la Morale de la France* dont nous avons cité de larges extraits l'indifférence incroyable du public lettré à l'égard des créations intellectuelles. En revanche, il s'indignait du prestige excessif dont jouissent les orateurs parlementaires, même aux heures dangereuses : pourquoi, par exemple, se demandait-il, durant les guerres, les grands journalistes de la politique étrangère n'ont-ils pas, sur les destinées du pays, autant d'influence que les bavards de la Chambre ?

Il nous faut des chanteurs même quand le barbare foule notre sol, quand il réduit en esclavage nos filles, nos femmes du nord, celles des Belges, des Polonais, des Roumains, qu'importe tout cela ? Taisez-vous, pleurs des foules massacrées, écharpées, brutalisées, violées. Taisez-vous, savants qui voyez trop clair dans l'avenir et dans l'heure présente. Taisez-vous, soldats qui vous sacrifiez pour la justice et le drapeau. Taisez-vous, veuves, orphelins, mutilés qui avez donné vos amours, vos pères, vos membres afin que triomphe la Nation. Taisez-vous donc, fâcheux que toute sorte. Un ténor chante... Ce pouvoir de l'orateur est excessif devant une élite comme la nôtre dans un temps comme celui-ci. Donnez-vous la peine d'acheter pour 3 fr. 50 les discours d'un Gambetta, d'un Waldeck même. Relisez cela. Comparez ensuite les textes avec les pages d'un Michelet, d'un Albert Sorel, d'un Taine, d'un Vandal, traitant des

idées pareilles. Et puis jugez. Jugez la différence qui sépare l'intelligence de l'orateur et l'intelligence d'un historien.

Taisez-vous, Bergson, Painlevé, Boutroux, Lavisce, France.

Fort justement, dans la préface de *la Morale de la France*, il avait accusé les quatre ou cinq directeurs de grands journaux d'abêtir le public. Qui donc accorde à la parole inutile des orateurs professionnels tant d'importance, alors qu'aux meilleurs livres les mêmes grands journaux refusent le plus souvent toute publicité non payée ? On vend désormais — Paul Adam l'avait prévu, semble-t-il — un livre exactement comme des pastilles sédatives ou des poisons insecticides. A qui la faute ? Si le peuple français s'abrutit, on accusera les écrivains d'avoir mal orienté sa pensée. Et ce ne sera pas si injuste : voyez quelle littérature offrent à leurs lecteurs les plus répandus des journaux !

Et pourtant « l'art littéraire, si mal utilisé qu'il puisse être par un conteur faible, nécessite les modifications des mœurs, vingt et trente ans après sa notoriété. » N'est-ce rien ? Ne mériteraient-ils point quelque respect, de la presse et du public, ceux qui préparent par leurs écrits les mœurs à venir ?

L'honneur romantique, vulgarisé par les feuilletons, conseille encore le commis ou l'ouvrier qui poignardent leur amie volage, aujourd'hui. Julien Sorel et Rastignac inspirent l'arriviste de notre temps. Mais aussi le même honneur romantique a convaincu nos explorateurs de parcourir la planète, et le médecin d'affronter tous les périls de contagion. La littérature donne, comme la

sculpture et la peinture, des exemples de vie forte, de vie noble, de vie courageuse (1).

Mais de tels exemples ne semblent pas dignes d'être propagés aux quatre ou cinq Vautrin qui dirigent les grandes feuilles publiques. A l'analyse d'un bon roman, ils préfèrent encore le récit d'un beau crime. Croyez bien que s'ils pouvaient vendre, par tâches, avec leur papier un peu de sang des crimes, ils le feraient.

Les critiques littéraires eux-mêmes, d'ailleurs, négligent leur tâche ; et Paul Adam le leur a dit :

Comme nous aimons à nous décrier, ô Latins, jaloux de nous-mêmes et si fiers de nos quelques vices pour masquer, au moins, nos innombrables vertus. Car elles nous offusquent. Comptez la parcimonie de notre critique littéraire devant ces livres d'aujourd'hui. Ils ont un grand défaut pour elle. Ils disent notre force et notre courage dans l'air qui tremble. Et ils n'analysent pas le sempiternel adultère (2)...



Pour compléter ce chapitre relatif aux conceptions littéraires de Paul Adam, on pense bien faire en reproduisant ici un article paru dans la Phalange sous le titre Remarques sur la Fécondité littéraire (3). On

(1) « L'Art et la Nation » (*Dix ans d'Art français*).

(2) « Les Lettres de l'Empereur », 20 novembre 1916, *l'Information*. Pour être juste, notons que depuis les dernières guerres, la critique littéraire semble s'amender beaucoup, de même que beaucoup de journaux lui concèdent désormais une place dont elle ne disposait point auparavant.

(3) Ces pages ont été également reproduites en appendice à l'ouvrage de M. Camille Mauclair. Elles ne sembleront pas moins opportunément rappelées ici.

on verra tout à la fois un exposé curieux et sincère de la méthode de travail propre à l'auteur de la Force et une réplique judicieuse aux censeurs pleins de pitié pour les écrivains trop laborieux à leur gré.

REMARQUES SUR LA FÉCONDITÉ LITTÉRAIRE

Exemples qui montrent assez combien le labeur acharné, combien la publication constante de leurs idées secondent le développement de certains artistes :

Candide est de 1759, après toutes les tragédies, l'*Histoire de Charles XII*, les *Lettres philosophiques*, l'*Essai* dans les *Mœurs*, et le *Dictionnaire*, les tragédies, etc.

Pareillement, le *Neveu de Rameau*, *Jacques le Fataliste* s'élaborent dans la cervelle de Diderot après toutes ses traductions, après l'*Encyclopédie* complète, après les *Salons*, après la masse des publications quotidiennes et le voyage en Russie. N'était il pas en droit de rire le bon polygraphe lorsque les pamphlétaires de son temps le qualifiaient avec injustice et l'accusaient allègrement de détruire, par cupidité, son génie ?

Les deux derniers livres de Balzac sont le *Cousin Pons* et la *Cousine Bette*, ces merveilles d'observation profonde et puissante. Les chefs-d'œuvre le *Médecin de campagne* et *Eugénie Grandet*, etc., parurent vers 1833, après la mise en librairie d'une bibliothèque, et dans l'année même où furent édités à la fois *Ferragus*, *Séraphita*, les *Employés*, les *Cent Contes drôlatiques*. Balzac pouvait se rire de ses envieux, même de tous les Sainte-Beuve qui l'accusaient lâchement et fausement de vendre à Stendhal trois mille francs un éloge de revue.

Hugo publia la *Deuxième Légende des Siècles*, son œuvre capitale, en 1877, bien après le torrent de ses poèmes, de ses drames, de ses discours, de ses polémiques au *Rappel* de son œuvre politique. Cette effroyable quantité de labeur a-t-elle mis à rien la maturité du génie qui créa le *Satyre* ?

Tous ceux qui pieusement admirent Baudelaire ont

coutume de citer quatre ou cinq sonnets comme type d'excellence. Les autres pièces sont jugées avec moins d'enthousiasme. Or supposons qu'il faille choisir entre l'oubli de celles-ci et l'oubli de *Candide*, du *Neveu de Rameau*. A la disparition de ces deux livres dus aux illustres polygraphes de l'Encyclopédie, qui ne préféreraient la perte des pièces secondaires inscrites dans le *Fleurs du mal*? Aussi bien nous laisserions s'évanouir dans notre mémoire, l'ensemble des *Fleurs du mal*, sauf quatre ou cinq pièces éminentes, afin de conserver la hantise d'*Eugénie Grandet*, de *César Birotteau*, de *Rutten et Booz*, du *Satyre*. La santé de notre intelligence exigerait cette manière d'équilibre pour s'assurer une réserve permanente de beauté nourricière.

Consenti dans l'œuvre, unique à peu près, de Baudelaire, créateur très avare de son encre, ce choix probable en faveur des chefs-d'œuvre obtenus par la prolixité de Voltaire, de Diderot, de Balzac, de Hugo, ce choix me semble démonstratif. Le fait d'écrire peu ne détermine pas la perfection sûre et constante. Le fait d'écrire plus ne détermine pas l'imperfection certaine. Après une vie tout entière passée à l'affinement des *Fleurs du mal*, il ne devrait point, si la théorie de la production restreinte était juste, subsister une pièce dont l'oubli pût apparaître comme préférable à celui de chefs-d'œuvre que certains polygraphes émirent.

Les grands producteurs sont des écrivains qui soignent leurs digressions. Ils les réalisent, les estiment intéressantes sur un deuxième plan. Ils les publient, au lieu de les supprimer. Presque tout ce que l'on prodigue d'articles, d'études, ou de contes, pendant l'élaboration d'une œuvre principale, en sont les morceaux exubérants, les parties excentriques. Pour choisir un exemple humble, si je passe de longues années à préparer une évocation comme *Irène*, la *Force*, l'*Enfant d'Austerlitz*, le *Mystère des Foules*, les *Mouettes*, le *Trust*, je conçois des digressions, j'esquisse des essais qui pourront s'appeler *Basile et Sophia*, la *Morale de la France*, les *Impérialismes*, la *Morale de l'Amour*, les *Disciplines de la France*, l'*Icone et le Croissant*. A corriger les épreuves

les éditions et des rééditions, on se révisé, on exerce continûment le contrôle de son art. On l'amende Celui qui produit peu, crée autant, mais ne cultive pas ses digressions. L'aute de labeur, il les évince. Surtout, il les déclame.

Hugo eût pu n'imprimer que la *Légende des Siècles* et l'*Homme qui rit*, comme Heredia n'imprima que les *Trophées* et la *Nonne Alferez* ; mais le chantre des *Châtiments*, le romancier des *Misérables* a paré ses digressions. Faut-il s'en plaindre ? Et quel lettré se rappellera, sans émotion de pensée, les portraits d'étudiants libertaires, pages inouïes, que renferme le copieux roman d'aventure où Jean Valjean s'évertue ? Autant que Voltaire et que Balzac, Hugo subissait l'instinct d'apostolat, lequel se réalise par la profusion. L'apôtre doit se multiplier. L'apôtre doit tendre à devenir innombrable comme les élites et les foules que son esprit convoite de persuader. *Hernani*, les *Châtiments* convinquirent plus de badauds que le *Satyre* n'en intéressa. La Révolution française et ses conséquences justifient l'abondance des Encyclopédistes. La Troisième République est le résultat de mille causes dont les articles du *Rappel* et les *Châtiments* furent des manifestations efficaces. Les sociologues le démontrent, les littérateurs d'une époque commandent les mœurs de la deuxième génération qui succède à la leur. Qui n'impute au Romantisme nos défauts actuels ? Le travail qui propage la pensée n'est donc pas vain. Au contemporain pourvu de justice il sied uniquement de faire le départ entre les œuvres de création et les œuvres de vulgarisation, sans qu'une malice hostile les confonde, pour dénigrer les unes au moyen des autres.

Donc, ne redoutons pas la fécondité, ni la concision. Travaillons seulement. L'une et l'autre vertu ont engendré d'impérissables chefs-d'œuvre.

Travaillons, si tant est qu'on ose encore vanter le travail en ce temps où, sans doute, Voltaire, Diderot, Taine seraient, pour leur curiosité universelle et féconde, qualifiés de « bonnes à tout faire », en ce temps où Balzac, Hugo et Zola seraient apparamment vilipendés pour la

prodigieuse générosité de leurs efforts et qualifiés de « négociants en gros », de « bâtisseurs pressés » par la nonchalance grinchue de quelques-uns.

Ces illustres noms attestent que l'humanité ne perdit rien à l'ampleur de leurs efforts.

A *Candide*, au *Neveu de Rameau*, Voltaire et Diderot eurent-ils tort de joindre l'Encyclopédie ? Qui donc voudrait s'en plaindre ? Ces deux génies déterminent l'essor des idées encyclopédistes que les hommes de la Révolution incarnèrent ; et ceux-ci furent planter, avec leurs disciples, en toutes les étapes de Paris à Moscou, l'étendard de cette liberté, pour laquelle Miranda, Bolivar et San Martin émancipèrent ensuite l'Amérique latine. Byron et le colonel Fabvier la Grèce, Blanqui, Lafayette et Laffitte la France de juillet 1830. Lamartine celle de février 1848. Les échos de leur hymne ébranlèrent, abattirent l'absolutisme à Berlin, à Vienne, rompirent les fers autrichiens de l'Italie, installèrent, sur le monde, le contrôle des monarques par les élites, aux accents de la *Marseillaise* entonnée naguère dans Pétersbourg, pour l'établissement de la Douma, dans Constantinople et dans Tabriz pour l'instauration des parlements turcs et persiques.

Voilà l'œuvre des polygraphes diffus. Dira-t-on qu'elle fut médiocre parce qu'ils publièrent infiniment et comblèrent les tomes de leur Encyclopédie ? Les soins prodigués aux articles de ce dictionnaire outre mille ouvrages lettres, tragédies, outre l'ensemble de la correspondance pareille aux chroniques d'un journaliste quotidien, ont-ils empêché Voltaire de créer ses chefs-d'œuvre, *Candide*, *le Siècle de Louis XIV* ?

Non. Le travail fécond et nombreux n'amoindrit pas les vertus créatrices du littérateur, ni du peintre, ni du musicien. Rembrandt et Wagner sont parmi les producteurs abondants. C'est une erreur contredite par ces évidences de soutenir la thèse chère aux paresseux grinchus.

Au reste produire peu ou beaucoup, c'est affaire de tempérament, et aussi de règle. Une volonté solide

obtient de soi-même des efforts spéciaux. Qu'on me permette encore ce témoignage personnel.

Depuis vingt-six ans, chaque jour, de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, j'écris une page préparée par la documentation au réveil, entre six et huit. Le soir de cinq à neuf je compose une autre page. A la fin de l'an, six cents pages se trouvent ainsi totalisées qui coûtèrent chacune quatre heures de style. Du déjeuner au thé, pendant la promenade, j'invente, je construis l'ordonnance du livre et des chapitres. Ma vie s'arrange de telle sorte qu'on ne m'aperçoit jamais, ou presque, dans les théâtres, les restaurants, les fêtes. Mes amis et mes parents, je les reçois ou leur fais visite aux moments des repas.

Peu de gens s'astreignent à une règle semblable. Judicieusement ils préfèrent la flânerie, la conversation, la bataille des paroles, les aventures passionnées. Cela consume beaucoup de temps. Mais cela leur vaut des sensations merveilleuses qui se traduisent en fantaisies brillantes, en poèmes sonores, en gracieux contes d'amour. Est-ce à dire qu'ils pensent moins qu'un Voltaire ou qu'un Balzac ? Non, mais ils pensent différemment. Le résultat sera, comme pour l'immortel Heredia, un seul livre de sonnets parfaits sertissant des synthèses philosophiques incomparables, ou quelque livre d'analyse psychologique profonde. La peine que ces poètes éprouvèrent à concentrer leurs efforts d'application, au milieu d'une vie tumultueuse, éparse et combative, les empêche de soupçonner l'aisance relative avec laquelle un écrivain, fidèle depuis l'adolescence à une règle d'assiduité, rassemble quotidiennement ses forces de création. Et ils accuseront de hâte profuse sa lenteur assidue parce que notre incapacité en une chose nous fait croire qu'autrui est également inapte à cela. Erreur simpliste.

Voltaire, Balzac, Hugo, Zola travaillèrent selon la méthode propre aux savants et non selon la méthode ordinaire du poète. Ils ont discipliné, éduqué leur inspiration. A l'heure voulue, ils l'ont appelée par les moyens de l'étude suggestive, au lieu d'attendre l'inci-

dent de hasard qui la suscite. Ces deux sortes d'hommes ont quelque mal à se comprendre. Il arrive qu'ils se méconnaissent, s'ils rivalisent à la même époque.

20 février 1910.

II. — L'ART.

L'Art est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole.

L'Art, c'est la variété dans l'unité.

Quel dogme ? quel symbole ? les propositions familières à Paul Adam n'expliquent pas seulement les fables de ses romans : symboles de ses pensées, symboles de la vie, symboles de l'histoire, où s'inscrivent les dogmes républicains et encyclopédiques. Elles n'expliquent pas seulement la variété d'une œuvre dont l'idéal dogmatique fit l'unité. Elles s'appliquent, selon lui, à toutes les grandes œuvres de l'art. Le symbole, c'est la fiction. Le dogme, c'est la morale de la vie. La fiction peut être musique, peinture, ou littérature. Dans la pierre, la couleur à l'huile et le poème, les mêmes dogmes peuvent être inscrits. Je prie qu'on veuille bien lire le recueil des études d'art que Paul Adam a réunies sous le titre : *Dix ans d'art français*. On y retrouvera les idées familières au critique littéraire. On y appréciera l'unité de cette pensée qui, allant à toutes choses, demeure fidèle à tous ses principes. On y verra qu'il répudia le simplisme, dans les

jugements sur l'art, comme dans les jugements politiques et littéraires ; de même, il proclama la nécessité et le bienfait de l'éclectisme. Salonnier, Paul Adam s'est souvenu de Diderot. Et l'on admire que, longtemps à l'avance, il ait su discerner la valeur d'efforts tels que ceux des nouveaux maîtres de l'heure si peu appréciés au moment qu'il écrivait : Othon Friesz, Valloton, Marchand, Klingsor, Bourdelle, Boutet de Monvel, Desvallières, de Groux, Landowski, Marquet, et ce, non pas à la mode présente, laquelle exige l'exclusivité des admirations, mais dans le même temps qu'il louait Besnard et Zuloaga, J.-M. Sert et Roll, Pissaro et Rodin, Puvis de Chavannes et Courbet, Cottet et Maufra, Le Sidaner et Lévy Dhurmer, Baffier et Landowsky, Jacques-Émile Blanche et Chabas. Cependant, il ne se privait point du juste plaisir de remettre à sa place Cézanne — peintre pour « chercheurs dévoyés », aussi opportunément qu'il savait louer Manet.

De cet éclectisme, plusieurs années plus tard, il a dit les raisons. C'était durant les guerres, quand Rodin ayant fait don à l'État de ses collections et de sa villa de Meudon, il fut question de lui concéder l'Hôtel Biron pour en faire un musée. Grande opposition, dans le clan des pontifes : c'est ce qu'Adam appela *l'Insurrection des Pompiers* (1).

Il (Rodin) a fait aimer par l'entremise de son génie, la France, l'esprit de la France, la puissance de notre mentalité en laquelle furent conçues les idées neuves de

(1) *L'Information*, 2 octobre 1916. Le livre *Dix ans d'art français* avait paru en 1906 (Méricant, édit.).

la science, des arts et de la liberté depuis deux siècles ..

Bien que j'aie de mon mieux, loué la statuaire de Rodin, de Bartholomé, de Landowski, la peinture de Besnard et de Blanche, le legs de Manet et de Pissaro, les tentatives de Monet, de Signac, de Vallotton, de Vuillard, je sais toute la valeur qu'il faut reconnaître à une toile dignement et noblement recouverte selon les vieux principes de l'Ecole, à un groupe savamment composé selon les règles de jadis offertes par les Houdon, les Pradier, les Rude. Dans ma bibliothèque, c'est un Van Loo et un Largillière, un disciple du baron Gros, une excellente copiste de Pragonard, un disciple de Goya qui me représentent les figures amies du passé en leurs cadres, aussi bien que Jacques Blanche, Hankins, Capriello, les figures du présent. J'ai toujours prétendu que le propre de la meilleure élite était de comprendre le beau dans toutes ses manifestations, celles des Anciens et celles des Modernes, celles des Pompiers, celles des Impressionnistes. Un bon esprit doit savoir aimer autant l'*Odyssée* que *Salammbô*, *Polyeucte* que *Germinal*...

Soit Bon esprit, c'est une qualité que je n'ai vu refuser nulle part à Paul Adam. Engendrées sur les bords de la Méditerranée par les élites civilisatrices, en effet, les idées fixées depuis « par le moyen des arts », ces idées qui ont construit des villes, paré les avenues de statues et les maisons de fresques, nourri les échos avec les rythmes des poètes, elles continuent de se fixer par les arts, ces véhicules, ces moyens de transmission. Il ne dit point que tant vaut l'idée, tant vaut la forme. Mais il dit que le goût de l'art a créé la nation et non pas celui d'un seul art, — tous les arts ; et non pas celui d'une heure : ceux de toutes les époques (1), assurant

(1) Cf. dans les *Dix ans d'art français*, « l'Art et la Nation ».

« l'évolution de l'idée ». Et l'on nierait l'utilité de l'art quand « ce sont les arts et les lettres qui constituèrent la personnalité de la France » ?

— En chaque ville la construction des cathédrales a été la cause des esthétiques inventées afin de parfaire la magnificence de ces édifices, véritables maisons du peuple, où riait la fête de l'Ane, où pleurait le drame des mystères, où bruycit le carnaval, où se développait la musique, où les corporations siégeaient, où les échevins discutaient, où les docteurs enseignaient...

En cet art gothique, et qu'on appellera plus justement français (1), en cet art communal, la pensée de la Nation se connut...

Sous le symbole miraculeux du palais de Versailles, de son parc et de ses statues, notre grandeur triompha.

Toute la conception de suprématie calme et indubitable que supposent les lignes de cette architecture, de ces futaies, de ces avenues, de ces bassins, de ces bocages, voilà ce qui contraignit au respect de la France les ambassadeurs des peuples, déjà persuadés par la logique de Descartes, les victoires des Condé, des Turenne, la sagesse des Colbert.

Les étrangers furent introduits et ils admirent la puissance de nos élites en saluant les statues de Puget, les tableaux du Poussin, en écoutant les vers de *Phèdre* et de *Polyeucte* (2)...

(1) Notons que cette appréciation n'est point particulière à Paul Adam. L'auteur de ce chapitre a montré lui-même en un ouvrage aujourd'hui épuisé : *la Croisade pour l'art français*, combien des érudits tels que M. André Michel avaient raison (à la grande satisfaction de notre illustre ami Baffier) de faire convenir qu'au xiii^e siècle le nom de gothique n'était point appliqué à l'architecture des cathédrales que l'on nommait proprement *Opus francigenum* travail français. Et Paul Adam savait aussi cela. Notons-le, pour établir que sa critique d'art était savante et non pas impressionniste, selon la mode nouvelle.

(2) « L'Art et la Nation » (*Ibid.*).

Voilà des exemples de la puissance de l'art. Cet accord de l'esthétique et des mœurs, cette explication de l'œuvre d'art par l'époque, ils auraient réjoui Taine. Et tout permet de les tenir pour exacts. Et tout indique « que l'art constitue les mœurs et les sentiments de la Nation avant de provoquer ses actes », au moins autant si ce n'est plus — car il y a là un phénomène de radio-activité psychique auquel correspond un phénomène inverse de réception — que les mœurs interprétés, transposés, fournissent une part de son aliment à l'art.

C'est parce qu'il croyait à l'influence des lignes harmonieuses et des monuments de nobles proportions qu'ailleurs il a pu dire : « Une belle ville prépare de belles âmes ».

L'esthétique est un code, élastique évidemment, souvent ignoré des artistes plus soucieux de produire que de construire, dont le critique d'art s'impose la mission d'assurer le respect. Le critique n'est pas infailible ; mais si on lui refuse le devoir d'opposer des frontières aux fantaisies des artistes, on lui refuse par là même tout crédit sur l'opinion. Il semble que Paul Adam, critique d'art, ait pensé comme nous sur ce point. En tout cas, il a jugé excellemment, et du point de vue précis de l'esthéticien, la plupart des manifestations contemporaines de l'art.

Sur la sculpture, par exemple, il a écrit des lignes parfaites :

La réprobation un peu simpliste des gens de goût à l'égard des statues modernes provient de la dyssymétrie spirituelle infligée par la promiscuité d'une image et

de bâtiments trop disparates. Il suffirait souvent de transporter la statue en une autre place pour qu'elle devienne plaisante ou, du moins, tolérable. Le monument à Gambetta insulte le bon sens et l'esthétique parce qu'il gesticule entre l'ordonnance merveilleuse du Louvre et le délicieux arc du Carrousel. Là devaient seulement paraître la statue de Shakespeare ou la fontaine de Jean Goujon, si diminuée en sa valeur par les maisons qui l'encadrent. Au contraire, Gambetta et ses compagnes plantés devant la gare de l'Est, et montrant le chemin des Allemagnes, tout cela se change en un groupe à demi sublime. Il s'accorde avec les architectures voisines. Il précise l'idée de son symbole. Il est un pan de notre histoire dans son milieu du second Empire et de la troisième République.

Contrairement à tant de personnes, je pense que la totalité de Paris manque de statues. On les accumule en certains points. Elles manquent en bien d'autres. Il faudrait les distribuer dans des quartiers divers. Le jardin des Tuileries ne fut pas conçu pour Waldeck ni pour Ferry, mais pour Danton, Barnave, Hoche, Bonaparte ; puisque la Convention a parlé là, et de haut, au monde stupéfait. Il ne sied pas d'entasser dans le même square étroit, les *Filles de Caïn*, l'*Architecture* de Landowsky, une dame du dix-huitième siècle en atours, un homme du moyen âge en chausses et en bonnet, d'autres aussi peu parents. Voilà du laid. Conduisez le médiéval près de Notre-Dame, de Cluny ou de la tour Saint-Jacques, la marquise devant un hôtel du faubourg Saint-Germain. Ils redeviennent agréables ou beaux. Rodin s'est trompé quand il admit que son *Penseur* jurât tant avec la colonnade du Panthéon. Le contraste entre deux arts trop différents exaspère. Le *Penseur* devrait être rencontré au bois de Boulogne, dans le milieu d'une pelouse. Alors le Panthéon respirera. Cette adjonction monstrueuse cessera de lui peser.

Comme le sergent Bobillot « crâne » bien dans son faubourg, un sein de la foule, mère du héros ! Comme il émeut là ! De même, je contemplerais le colosse de Carpentier avec dévotion sur une place du quartier

populaire, où les passants admireraient le type de l'énergie individuelle. Moncey n'est-il pas au mieux sur la place Clichy ?

Il ne semble pas indispensable que toutes les statues soient des chefs-d'œuvre. D'amusantes nymphes bien campées au-dessus des fontaines par les disciples des beaux arts embelliraient la ville heureusement. On les espère. Est-il nécessaire que chacune offre un enseignement aux futurs Houdon ? Point. Il suffit qu'elles nous rient et nous égaient au passage, sans trop de vulgarité.

N'y a-t-il pas dans cette page tout un traité de la statuaire ? un rappel des lois oubliées, aussi bien.

Les Egyptiens et les Grecs, note l'auteur, ne considéraient pas un monument comme une chose totale en soi qu'on pouvait indifféremment ériger dans n'importe quelle région. La plupart des temples furent, par leurs artistes antiques, construits au milieu de très beaux sites.

A Louqsor comme à Pæstum, à Philæ comme près d'Athènes, les sanctuaires des dieux semblent les centres de paysages choisis. Ces édifices composent avec la nature des ensembles médités, et en déterminent les lignes générales. Ils sont là des témoins en pierre de la pensée qui a compris l'harmonie du fleuve et de la plaine, celle de la mer et des monts et qui sut les unir dans une même émotion de l'esprit. L'Egyptien qui regardait le soleil empourprer le Nil, avant le crépuscule, au bout des perspectives formant la salle hypostyle de Karnac ou sur le promontoire de Komonbo, concevait l'ambiance comme incluse dans la totalité du temple. L'œuvre architecturale y était seulement un point géométrique dans la magnificence de l'espace élu. Les rayons visuels prolongeaient le graphique du fondateur jusqu'à l'horizon. Ils absorbaient le fleuve,

ses eaux changeantes, les lumières, la plaine et les montagnes lointaines en une même épure, en un seul plan dont le sanctuaire était le centre minuscule (1)...

Mais la leçon des anciens est perdue pour les architectes et pour les sculpteurs modernes. Peu d'esthéticiens surent les leur rappeler. On voit que Paul Adam fut de ceux-là. L'accord du monument avec le paysage, voilà encore une doctrine tainienne, — conforme, plutôt, à l'enseignement de Taine, puisque bien plus ancienne. Ce n'était pas indifférent de le noter.



La statuaire, l'architecture, voilà des arts populaires par essence : ne sont-ils pas destinés à orner l'agora ? à l'agrément des rues et des avenues ? à l'embellissement des maisons, des squares, des parcs publics ? Le peuple vit parmi les statues et les hauts monuments du génie de sa race. S'il n'ouvre jamais un livre, l'ouvrier qui peine huit heures sur vingt-quatre, s'il est insensible aux voluptés musicales, si l'accès du théâtre ne lui est pas ouvert souvent, s'il préfère la visite des cabarets à la visite des musées, peut-il ne pas voir ce qui borne ses regards et ce qui limite ses pas ? Si indifférent soit-il à la beauté des formes, une cathédrale un Panthéon, une statue ne s'imposent-elles pas à sa connaissance ? Est-ce par une aberration que

(1) D'un article posthume, daté du 6 janvier 1920, publié au lendemain de sa mort par le *Figaro* sous le titre « les Statues de la guerre ».

l'on s'ingénie à ruiner l'harmonie dont nous pourrions êtres redevables à ces arts ?

On n'a jamais rien fait en France, pour mêler le peuple aux fêtes de l'art. Quand il s'est agi de célébrer la victoire — le 14 juillet 1919 — les projets dignes des triomphes romains ont été écartés. Le spectateur fut condamné à la passivité. Ainsi dans toutes nos fêtes.

Songez, — nous disait en revanche Paul Adam — qu'en Afrique, il n'est pas de village qui n'ait ses cortèges de fêtes, ses ballerines, ses chœurs, son orchestre, ses corybantes, et tout cela vibre et évolue dans la grande lumière, devant le peuple assemblé. . (à Paris) nul n'a voulu, osé, le cortège qui animerait de ses costumes empruntés, par exemple, à l'époque révolutionnaire, les rues de la cité, la pointe du Pont-Neuf, le parvis de l'Hôtel de Ville. . En un temps où l'art décoratif a peut-être la forme la plus nette qu'ait revêtu le mouvement esthétique, ces fêtes et cortèges urbains seraient de véritables manifestations d'art décoratif, vivantes, mimées en présence de tout un peuple. La cité n'a plus ses grandes pompes religieuses, ses processions, ses cortèges corporatifs. Traditions mortes, mais que peuvent rénover et revivifier les traditions de l'esprit moderne (1).

Pas de fêtes ; des habits mornes ; la mode est un art populaire, elle aussi, quoiqu'elle ne soit inspirée que par l'appât du lucre et que ses « artistes » ne travaillent guère que pour des gloires matérielles. Mais Paul Adam avait raison de penser que cet art comporte son esthétique, et d'affirmer :

Un costume harmonieux, une coiffure amendant

(1) Interview publiée par *le Radical*, le 1^{er} avril 1914.

architecture du visage peuvent devenir habituels à peu frais .. La noblesse extérieure de la personne assure, qui s'en préoccupe, la noblesse aussi de l'âme très souvent .. La mode façonne un peu le caractère de la personne qui l'observe. Il y a suggestion permanente de l'habit sur l'être (1).

Donc, il devrait y avoir non seulement une esthétique, mais une politique de la mode. C'était, comme semble, l'avis de M. Paul-Boncour, auteur d'un ouvrage intitulé *l'Art et la Démocratie*. C'était aussi l'avis de M. Alphonse Seché, auteur du *Désarroi de la Conscience française*. C'était l'avis de Paul Adam qui, à propos du premier de ces ouvrages, écrivait :

Oui, il importe que l'art et le peuple se pénètrent mieux, que les écoles où nous enseignons l'esthétique s'ouvrent de plus en plus largement à la jeunesse émanée des élites laborieuses qui créèrent autrefois le prestige universel des objets portant la marque de notre goût national (2).

Cette pénétration, cet amendement du peuple par l'art, il est possible, par la mode, la sculpture, l'architecture, plus que par aucun autre art. Ruskin en Angleterre a, toute une vie, énoncé cette vérité eudémoniste et consolante pour les artistes, sans plus de succès que les écrivains qui l'ont prêchée en France. Il semble que le peuple préfère la crasse à la beauté. La nature elle-même le laisse indifférent... La nature qui ne joue jamais dans les écrits

(1) « Psychologie de la mode », 20 mai 1910, *Paris Journal*.

(2) « L'Art et la Démocratie », 15 mai 1912, *le Figaro*. Voir aussi le chapitre du *Malaise du monde latin* intitulé *le Salaire des Paroles*.

de Paul Adam, qu'un rôle épisodique, et que pour tant il adorait, à la façon de Ruskin, justement. L'avoua : « Je considère qu'un arbre touffu en plein épanouissement vaut autant qu'une statue taillée dans une partie de cet arbre émondé, abattu, scié, débité. Vous considérez, vous (Emile Faguet), qu'un horticulteur n'est pas un artiste comme l'imagier. Là-dessus nous ne nous entendrons point. C'est la querelle entre les Simplistes et les Complexes (1). Sur la beauté des arbres, il y a, dans *les Peintres modernes* de Ruskin, des passages dont l'accent n'est pas différent de celui-là. Et l'esthéticien rejoint ici le sociologue. L'art n'est pas inutile. Aménageons selon ses lois les villes et les sites habités par l'homme. Sur l'embellissement de Paris, Adam avait, tout naturellement, des idées fort justes :

Embellir Paris — expliquait-il (2) — c'est construire des quartiers neufs dans la périphérie, mais conserver intacts tous les quartiers anciens dans le centre ; et surtout, ne mêler point le style contemporain au style d'autrefois ; et, plus encore, vénérer les sceaux de époques antérieures laissés sur le territoire de la ville par les élites qui la firent riche, superbe, attirante ?

Avant que la science urbaniste fût connue, avant les Travaux de MM. Agache et Redont, Paul Adam codifiait ainsi les quatre règles fondamentales de l'urbanisme moderne.

Au reste, il eût fait non seulement un excellent directeur des Travaux de la Ville de Paris, mais un

(1) Réponse déjà citée à Emile Faguet à propos du « Serpent noir ».

(2) « Le désordre de Paris », *Malaise du monde latin*.

recteur des Beaux-Arts accompli. N'avait-il pas
 blié son programme ? Et le voici — réduit à ce
 e j'appellerai sa politique des musées — sous
 me de conseils à Dujardin-Beaumetz :

Notre Secrétaire d'Etat, à qui fut commis le soin de
 rfaire l'esthétique nationale, a solennellement pro-
 s, sur la Tribune de la Chambre, quelque vigilance.
 ourvu d'une mission précise par les représentants du
 euple, il s'opposera désormais aux sacrilèges des
 onstructeurs qui défigurent nos places, nos rues les plus
 ustres. Peut-être réussira-t-il à faire du Panthéon le
 emple de l'Encyclopédie et de la Révolution, comme
 voulurent les Conventionnels, en y transportant les
 rophées, les souvenirs actuellement aux Invalides, et
 ai symbolisent l'effort des armées républicaines, consu-
 ires, impériales pour instaurer sur le Monde la Liberté.
 es Droits de l'Homme, cette suprématie de la Loi,
 e sont ils pas aujourd'hui reconnus comme essentiels
 ar le Tsar, le Sultan et le Shah eux-mêmes en dépit
 e leurs Traditions autocratiques ?

De même et selon le vœu de M. de Nolhac, son
 istorien admirable, il conviendra de restituer à Ver-
 ailles les tableaux, statues, meubles, objets, tapisseries
 pars dans les musées, les gardes-meubles et les minis-
 eres, afin de restaurer le temple de la Grandeur
 ançaise, tel qu'il fut avant la Révolution. Notre tolé-
 ance spirituelle doit cet hommage aux fondateurs de
 à patrie.

Aux Invalides, il siéra de rassembler les œuvres de
 même sorte, conçues pendant l'époque de Louis XIII et
 e Louis XIV. Nous réservons au Louvre tout l'art
 ntérieur, celui de la Renaissance et des Valois, en
 changeant avec Cluny les sculptures anciennes contre
 es choses de l'ère marquée par le génie des Médicis.

Ces quatre joyaux de la France, le Louvre, Versailles,
 es Invalides et le Panthéon, temple de l'Encyclopédie,
 oivent avant tout être complétés et jusqu'à la perfection
 bsolue. Ce sont les symboles de nos époques carac-
 éristiques.

Ensuite, rien ne sera plus urgent que de réparer les maux faits au paysage de la Seine. Sur les rives du fleuve, toute la ville s'est groupée lentement. Chaque soir, le couchant drapè dans sa pourpre l'issue de cette perspective réglée par le Louvre, le jardin des Tuileries, les hôtels du Parlement, la place de la Concorde, Cours-la-Reine, les Invalides. Où sont les gens courageux, capables de descendre, armés, dans la rue pour exiger la démolition de la carapace en verre qui charge hideusement le Grand-Palais ? Elle empêche Paris d'assister à l'épanouissement des derniers rayons solaires sur la splendeur des apparences.

Politique discutable, si l'on veut, mais non moins défendable... et qui valait mieux que celle de l'étonnant Dujardin-Beaumetz et de ses successeurs, qui eux, n'avaient pas de politique du tout. Qui se chargera de réaliser le programme de Paul Adam ?

III. — LE THÉÂTRE.

Au mois d'août 1918, un rédacteur de la revue *l'Europe nouvelle* demandait à Paul Adam son avis sur l'avenir du théâtre en France. A Paris, plusieurs enquêtes de cette sorte captivaient, environ ce moment, l'unique attention du peuple des auteurs critiques et artistes dramatiques. Mais l'auteur de *Reims dévastée* :

C'est trahir un peuple de songer à la littérature quand la voix des canons, quand les lamentations des peuples massacrés chantent le poème universel de la douleur et de la gloire (1).

(1) *L'Europe nouvelle*, 10 août 1916.

Par cette verte réprimande, il exprimait son sentiment sur le théâtre. Au cours de son article — reproduit plus haut — sur la fécondité littéraire, il nous l'a dit : il n'aimait pas le théâtre ; on ne l'y voyait guère. C'est qu'un grand esprit habitait le corps de ce grand travailleur. J'ignore si Proudhon, Taine, Renan, Berthelot, Pasteur, Curie, Henri Poincaré allaient souvent au théâtre : mais cela m'étonnerait ! Il me paraît improbable que des penseurs sérieux se soient complu aux billevesées théâtrales. Il faut être soit un professionnel du théâtre, soit un flâneur, pour se montrer souvent à la comédie. Les chefs-d'œuvre n'y paraissent pas nombreux. Et l'esprit ne perd rien à se tenir à distance de ce qui n'est point chef-d'œuvre. On s'explique fort bien le faible goût avoué par Paul Adam, en maintes circonstances, pour la fréquentation des salles de spectacles. Le jeu public n'est pas destiné au plaisir des grands esprits.

Mais Paul Adam fut auteur dramatique. Il signa des pièces de théâtre et les fit représenter : *l'Automne*, *le Cuivre*, *les Byzantines* (1), *les Mouettes*. Mais il n'a écrit seul que les deux dernières. M. Gabriel Mourey signait avec lui la première ; M. André Picard la seconde. *Le Cuivre* fut notamment l'occasion d'une manière de conflit entre ce que les auteurs nommèrent « la vieille et la nouvelle critique ». La vieille — Sarcey, Fouquier, Lemaitre — fut peu favorable à l'œuvre ; la jeune — Catulle Mendès, Geffroy, etc... — montra de la sympathie. Publiant leur ouvrage, Paul Adam et M. André

(1) Cette dernière encore inédite.

Picard le firent suivre de commentaires, à propos de ces jugements contradictoires. Ils exprimèrent, pour tous, en expliquant leur tentative, leurs opinions théâtrales. Parce que la pensée de Paul Adam s'est ainsi livrée sans ambiguïté, on se bornera à citer les passages saillants de ces commentaires, où s'exprime une noble ambition :

Créer un théâtre de transition qui éduquerait peu à peu le public en le faisant, un même soir, passer de l'émotion traditionnelle du sentiment à l'émotion nouvelle de l'idée...

Comment cela ! On va le voir :

· · · · ·
Au cours de la vie, je rencontre quotidiennement l'intéressé, la sentimentale, l'instinctif, le sceptique et le penseur. Ils peuvent agir dans un même groupe social, et s'évertuer ensemble, avec des génies différents, pour la réalisation d'une seule œuvre. Or, jusqu'à ce jour, on étudia séparément, à la scène française, ces types humains...

Donc, synthèse. Synthèses des rencontres offertes par la vie et des formules du théâtre romantique du théâtre classique, voire du théâtre naturaliste enfin conciliées pour la naissance d'un théâtre moderne.

Utopie ? — Certes, « plus une œuvre généralise, plus haute semble son esthétique. » D'où vient que « nous ne possédons pas de drame original » ? — De ce que notre théâtre n'a su que particulariser, analyser. « Chose remarquable, alors que le roman sorti enfin du sang et des fantômes, puis de la sen-

blerie féminine, atteignait la forme généralisatrice et la sérieuse esthétique, les dramatiques s'attachaient aux tâtonnements intermédiaires ».

Si l'exemple des succès acquis aux noms de Shakespeare, Goethe et Wagner n'encouragea point des tentatives vers l'arrangement scénique des grandes idées générales, si l'on en reste aux petites histoires de sexe et de cœur, de convenances mondaines, la cause tient sans doute aux habitudes routinières de la vieille critique...

Procès de la vieille critique : elle « a fourni le succès au café-concert ». Elle a dégoûté « le public de penser » et « converti le théâtre en lieu de préparation pour la visite au lupanar ». Nécessité de restaurer la critique... mais...

Lorsqu'un auteur produit ses premières œuvres, on commence par le nier à moins qu'il n'imité expressément la manière d'un homme en place. Cela dure cinq, dix ou vingt ans. Après un long et secret labeur de la réputation, on acclame tout à coup celui dont la veille on omettait le nom, pour une œuvre souvent inférieure à celles passées d'abord sous silence...

Et Paul Adam ajoutait :

Les générations nouvelles (1) regrettent tout à fait qu'aucun écrivain de notre race n'ait tenté un effort analogue (à celui de Goethe). Et il paraît bien probable qu'entre les adolescents qui achèvent à l'heure présente d'étudier, on réussira, bientôt, à satisfaire ce désir de nos intelligences...

(1) En 1896 !

Certes, la prophétie était bonne. Trente ans plus tard, il est aisé de comparer aux succès de Dumas fils, de Becque, de Scribe et de Pailleron ceux qu'obtinent un François de Curel, un Porto-Riche, un Bernstein, un Lenormand, et tant d'autres, qui certes, n'ont pas failli à la manière de singulariser et d'analyser, mais réussirent néanmoins à faire du théâtre autre chose que ce que pouvait redouter Paul Adam. Il y eut aussi Marie Leneru. Mais de si brillants efforts n'ont pas sauvé le théâtre, concurrencé par le music-hall et le cinématographe. L'avènement du drame d'idées n'a aucune chance de se reproduire. Et des hommes d'une culture aussi étendue que Paul Adam, des penseurs, des philosophes, n'ont rien à faire sur les tréteaux. Qu'ils laissent à d'autres ces jeux faciles. Un J.-H. Rosny aîné, un Bergson, un Camille Mauclair, un Louis Bertrand, un Paul Valéry, pour ne citer que quelques-uns des plus célèbres écrivains français de ce temps, par leur abstention, ont prouvé que Paul Adam avait eu raison de ne pas s'attarder en vaines intrigues auprès des tenanciers de théâtre. Il a fait son œuvre ailleurs et il a bien fait.

Certes, il est fâcheux qu'il en soit ainsi, que la scène française soit fermée à la pensée. — que les théâtres ne servent plus que de prétextes à exhibitions de couturiers et lancements de filles galantes. Il n'y a pas de public pour les idées. Il n'y a pas de public pour un théâtre d'art. La réussite de *l'Œuvre* demeure exceptionnelle. Les échecs du théâtre du Vieux Colombier et du théâtre des Champs-Élysées, à Paris — pour n'en pas citer d'autres — illustrent définitivement cette constatation. Il sied d'aban-

donner les tréteaux à leur destinée fatale, qui est de servir à des jeux, — à des jeux dévergondés ou imbéciles, — non à l'éducation des élites qui, de plus en plus, se composent spontanément et non par élection.

La critique est-elle responsable ? — Oui, car elle accepta trop facilement une abdication inspirée par les courtiers de publicité. Dès 1895, Paul Adam accusait son insuffisance et sa routine. En 1930, elle n'existera plus du tout. Et nul ne songera à établir la responsabilité d'une morte, fût-ce une suicidée.

CHAPITRE III

L'HOMME ET LES SENTIMENTS

L'esthétique est une des parties de la philosophie. La psychologie en est une autre. Connaître les arts, en discerner les lois, c'est être esthéticien. Connaître l'homme et les réactions de ses sentiments, c'est être psychologue. Cet écrivain, cet homme politique, ce diplomate, ce colonisateur, ce fédéraliste, cet esthéticien, nous l'allons bientôt découvrir philosophe. Il est logique de montrer auparavant par quoi ses connaissances nous autorisent à voir en lui un psychologue. Il y a des romanciers qui se contentent de représenter, en leurs œuvres, certains individus dont ils dissèquent l'esprit comme un chirurgien légiste eût fait du corps. D'autres, indifférents aux ressorts de la pensée, consacrent une carrière à l'évocation de paysages connus. On en pourrait citer aussi dont les thèses sociales ont surpris ou séduit les foules, et qui, à soutenir leur opinion, épuisèrent leurs talents, sans se soucier autrement d'accomplir ou non une œuvre d'art. Tels amateurs de vieux papiers interprètent l'histoire. Des spécialistes décrivent leur milieu et, à l'aide

d'une intrigue légère, parent ces descriptions d'un prétexte romanesque. Mais peu d'auteurs, tout à la fois, ont su représenter la vie complexe dans sa variété multiple. Nous savons bien que, de cette minorité supérieure, Paul Adam fut un membre éminent. Successivement, nous avons fait apparaître la variété de ses connaissances et de ses idées, afin que ses explorations dans les domaines divers de l'activité humaine et de la pensée fussent moins ignorées des lettrés que le rayonnement de son œuvre surprendra quelque jour. On restera fidèle ici à cette proposition en recueillant ses jugements les plus significatifs sur la manière de vivre, d'aimer et de mourir, qui est la manière d'être et d'agir à l'instar de l'homme. Aussi souvent qu'on l'a cru pouvoir ici, on s'est abstenu de commenter : quand le lien des pensées restait visible entre elles, sans que le secours d'un fil ajouté fût nécessaire à l'intelligence du lecteur. On continuera à suivre cette méthode, au cours de ce chapitre, pour n'offrir au public qu'un choix secrètement raisonné des jugements et manières de penser particulières à Paul Adam

Il faut prévenir que l'entreprise a déjà été partiellement accomplie par M. Jean Héritier qui, naguère, sous le titre *la Victoire et la Vie*, publiait un recueil de quelques pensées de Paul Adam propres à rendre évident son idéal philosophique. On ne saurait se dispenser ici de citer quelques-uns des fragments utilisés déjà par M. Jean Héritier. Ce ne sera pas refaire son ouvrage qu'en tenir compte.

I. — DE L'AMOUR ET DU BONHEUR.

Tant d'auteurs ont désormais écrit de l'amour, soit contradictoirement, soit en termes voisins, de Stendhal et Rémy de Gourmont, qu'on doit se résigner à ne plus savoir oser les rapprochements dont l'intérêt faisait naguère le succès de commentateurs innombrables. N'est-ce pas le grand moteur humain ? N'y cherche-t-on pas tous les secrets du bonheur ? Et Paul Adam nous enseigne, par les bouches de ses héros ressemblants.

L'Amour.

- * L'Amour sauve de la mort. (*Au soleil de Juillet.*)

* * *

- * L'amour seul console de tous les déboires mérités par les vaines ambitions. (*L'Enfant d'Austerlitz.*)

* * *

- * Il suffit d'aimer pour que le meilleur de nous refleurisse. (*Au soleil de Juillet*)

* * *

- * L'amour est au-dessus des lois que forgent la cupidité et l'hypocrisie. (*Ibid.*)

* * *

- * L'amour est un égoïsme qui saisit un être, l'accapare, le fait sien et ne le restitue qu'à la mort. (*Le Serpent noir.*)

* * *

- * Je pensais que l'amour consistait dans le sacrifice de soi pour le bonheur de l'autre ? (*Le Serpent noir.*)

* * *

* L'amour n'a jamais été qu'un égoïsme ardent chez les hommes aussi bien que chez les femmes. (*Le Serpent noir.*)

* * *

* L'amour n'exige-t-il pas d'ordinaire la fidélité ? N'est-il pas jaloux, donc accapareur, propriétaire, assassin, si j'ose dire ! C'est un maître dur qui tue l'esclave fugitif. (*Le Serpent noir.*)

* * *

* Chacun aime à sa façon. Les uns admirent la beauté. Les autres convoitent les plaisirs voluptueux. Ceux-ci goûtent les malices de l'esprit. Ceux-là prisent l'élégance audacieuse ou raffinée. (*Le Serpent noir.*)

* * *

* Que signifient les puérilités de l'amour, si notre intelligence s'engage dans les inductions fécondes, en lessins actifs et en raisonnements ingénieux ? (*Le Serpent noir.*)

* * *

* Haute sur les jambes, le buste affranchi des hanches, l'Ève s'offre à la vie. Ses bras au galbe fin vont étreindre les rêveries passionnées des amants. Les traits de son visage sont neutres parce que toute sa force réside dans les rythmes des mouvements corporels pour la volupté de quoi peineront les mâles, de siècle en siècle. En ce visage anonyme, chacun d'eux placera, comme l'hostie dans l'ostensoir, l'idéal projeté de son âme propre. Pour la caresse de cette gorge, pour la mécanique espérée d'un spasme, il accomplira sans faiblesse les grands travaux des âges robustes. Ève sera la volonté d'Adam, le motif conçu du courage viril. (*La Victoire de la Vie.*)

* * *

* Aimer ce qui est là, avant d'aimer ce qui viendra. (*La Force.*)

* *

* L'espoir de triompher sur les hommes, par le lucre et la logique, l'emporte sur l'instinct d'être aimé par une femme, dans le moment même où elle se donne. (*Le Serpent noir.*)

Le Mariage.

* Composer avec l'autre et soi un seul caractère qui s'éduque, s'instruit. Vouloir devenir à deux une personne douée d'énergie meilleure. Souhaiter d'être, pour l'autre, l'exemple du bien. Lui sacrifier afin de lui apprendre la possibilité du sacrifice. L'aimer pour la science qu'il nous communique, et pour celle qu'on implante en lui. Communier ensemble, non seulement par l'amour, ce qui est peu, mais par l'identité de l'effort, dans la même recherche du vrai. Sentir que, si l'on meurt, on continuera de vivre en l'autre. Tirer de l'amour une amitié, une estime, une science, un dévouement, une pensée, une émotion sincère. Se dépouiller peu à peu de l'amour sentimental, pour se revêtir d'une sagesse manifeste. Fonder ensemble une œuvre utile aux hommes et la chérir de toutes ses forces, et lui consacrer toute la puissance de deux cœurs exaltés par leur passion mentale, puis, le jour où l'œuvre atteint son but, procréer l'enfant qui la perpétuera. Voilà ce que le mariage peut offrir de grand. (*Victoire de la Vie. — Morale de l'Amour.*)

* *

* L'amour, dans le mariage, n'apporte qu'un prétexte. Il facilite la connaissance des esprits. Il mêle en une vie matérielle deux existences. Il n'est pas la fin, mais le moyen. C'est le tapis du seuil, sur lequel on essuie la poussière de la route. La maison du bonheur s'ouvre bien plus large et toute radieuse de pensée. Ainsi compris, le mariage assurera le bonheur, à condition que l'amour tienne la petite place, celle d'un geste gracieux et facile, sans durée. (*Ibid.*)

* * *

* Ce n'est pas un mince mérite de se garder femme honnête. Il faut beaucoup de fierté et de noblesse pour cela. L'épouse consciente de sa tâche doit avoir un sentiment très hautain. Libre, elle domine, par sa chasteté, le troupeau des êtres asservis à leurs instincts. Sa vision s'apparente à celle du moine. Pour un idéal de vie, pour une pensée de grandeur, elle foule sa chair, elle se macère les sens, elle humilie la partie basse de son humanité. Éprise seulement de beauté morale, l'épouse lui sacrifie tout. (*Ibid.*)

* * *

* Les filles sans fierté finiront peut-être par renoncer au mariage. Ainsi se réhabilitera l'institution. (*Ibid.*)

* * *

* Toute femme qui se plaît aux acrobaties d'alcôve chez un joli garçon renie par le fait même sa maternité. Elle sacrifie la réputation du foyer aux agréments vénériens. La maîtresse tue la mère. (*Ibid.*)

* * *

* L'honnête femme demeure dans l'ombre. Elle n'a point de dévots. On a déserté tous ses temples. Il est dangereux de ne pas l'encourager davantage. (*Ibid.*)

* * *

* Le mariage dépasse en ses fins toutes les passions instinctives ; il assume la tâche d'éduquer l'avenir des Nations. Qu'importe, devant cela, le caprice des sens ? (*Ibid.*)

* * *

* L'art de l'adultère est uniquement l'art de mentir.

Comme les âmes viles, les âmes d'histrion doivent s'y plaire. (*Ibid.*) (1).

II. — DE LA VIE A LA MORT.

Vivre.

* Qui ne se suicide pas estime la vie meilleure que la mort. (*Stéphanie.*)

* * *

* Notre vie n'est tolérable que si nous apprenons à la considérer comme une aventure de théâtre. Il importe que nous divisions notre être en deux individus : l'un qui joue les rôles auxquels les destins les condamnent ; l'autre qui, malin et patient, assiste, en riant de la farce et en blaguant le drame. Le secret de la sagesse, c'est de se composer une âme purement spectatrice. Essayons d'assister à notre existence au lieu de la jouer passionnément. Nous ne manquerons pas de récolter ainsi le meilleur de ses promesses. (*Victoire de la Vie.*)

* * *

* Agir c'est vivre en tous ceux qui luttent avec et contre nous, c'est vivre mille et mille vies, c'est connaître plus d'univers. Je suis l'Action multiple comme d'autres sont la pensée recluse, solitaire...

Voilà toute la merveille de l'action : c'est de vivre intensément la vie de chaque voisin, de tous. (*Ville inconnue*, p. 38 et 123.)

(1) Il faudrait aussi bien reproduire ici toutes les pages déjà choisies par M. Jean Héritier sur ce sujet pour la *Victoire de la vie*. Cet ouvrage n'étant pas épuisé en librairie, nous n'avons pas le pouvoir de nous permettre d'en détacher plus que des fragments. L'observation notée ici est à retenir pour tous les passages que nous avons indiqués comme déjà insérés dans le même ouvrage, auquel le lecteur consciencieux ne pourra manquer de se reporter.

Les Passions.

* La passion est comme le Danube. Près de sa source, un enfant peut le détourner pour ses jeux. Quelques lieues plus bas, il inonde les provinces, renverse les villes. (*La Force.*)

■
* * *

* Le « mal classique », c'est-à-dire le culte de la passion, dédaignant toutes les nécessités du groupe social, et les soumettant à la fièvre des appétits immédiats, ce culte prêché, sous d'autres formes, par Phèdre, Hermione et Bérénice, créatures de Racine trop émouvantes pour conseiller aux admirateurs l'énergie d'Hippolyte, de Pyrrhus ou de Titus, ce culte de la passion exagéré par les romantiques encore, nous prépara la jeunesse inquiétante d'hier. (Préface de *Stéphanie.*)

■
* * *

* Ceux-là seuls résistent à leurs passions, qui ne les ressentent que faiblement. Les personnes vertueuses sont celles qui manquent de sensualité. (*Le Serpent noir.*)

■
* * *

* La vérité n'est pas aux extrêmes. Les passions brouillent tout. (*La Ruse.*)

Le bonheur.

* L'amour a-t-il créé le bonheur, que la tradition et l'argent ne créaient pas ? (Préface de *Stéphanie.*)

■
* * *

* Les heureux sont les gens qui ont le courage de leurs désirs, qui aiment assez leurs personnes pour risquer, en l'honneur des passions, le mépris du murmure public, même l'éclat du scandale. (*La Ruse.*)

* *

* Pour que la vertu procure du bonheur, il faut la pratiquer avec la joie d'un grand orgueil, et non lui sacrifier avec la résignation des esclaves à la loi du maître. Le vice n'est heureux que par son courage ; la vertu ne peut être heureuse que par sa vaillance. (*La Ruse.*)

* *

* Le bonheur ne consiste pas à être vertueux, mais à être orgueilleux de sa vertu. (*La Ruse.*)

* *

* La lecture, les voyages et la luxure — je ne nomme pas l'amour — sont les trois satisfactions capables d'excuser les ennuis de nos labeurs, les fatigues de nos colères, et les déboires de nos vains enthousiasmes. (*Clarisse et l'homme heureux.*)

* *

* Sentir mon corps et mon âme s'accorder pour la vigueur de l'action, cela me prouve du bonheur. (*Soleil de juillet.*)

* *

* Le bonheur, ne serait-ce pas de se multiplier en créant le plus ?

* *

* On atteint trop tard la réalisation des grands désirs pour se satisfaire avec force. (*Bataille d'Uhde.*)

* *

* Il faudrait savoir ce qu'est le bonheur ; et si le bonheur existe et s'il existera jamais (1).

* *

* Prends l'amour. Tu connaîtras des caresses inconcevables. Et tu te tresseras une écharpe très douce avec

(1) « La Métamorphose de l'esprit français », 12 avril 1911, *Revue hebdomadaire.*

a chevelure de l'amante. Elle te scandera le poème de son cœur. Elle fondra sous les baisers telle qu'une neige au soleil... Elle te murmurera des mots bêtes et sublimes. Et vous croirez tous deux étreindre le Bonheur. Tout n'est-il pas qu'illusion ? (*Victoire de la vie.*)

Souffrir.

On dit qu'une douleur prévue, ressassée d'avance par une crainte, n'est plus rien lorsqu'elle arrive, (*La Bataille d'Uhde.*)

* * *

* Après quarante ans, la vie ne conserve pas la valeur qu'on lui attribue de 16 à 25. Les amours déçus, les trahisons des amis, les concurrences professionnelles, la gloire des canailles et la malchance évidente des honnêtes gens, le triomphe du vice et l'obscurité de la vertu, nous ont, par l'habituelle répétition de leur apparence, lassé de croire à la beauté de vivre. (*La Bataille d'Uhde.*)

* * *

* La seule chose que les infortunes ne peuvent atteindre, ni l'inimitié des hommes, c'est l'orgueil intérieur, celui qui souffre et blâme lorsque nos actes veulent démentir l'idée du bien, celui qui s'enthousiasme lorsque cette idée et nos actions s'accordent parfaitement. (*La Force.*)

* * *

* On fuit en vain la souffrance. Elle nous rejoint toujours. Le pauvre exténué qui cherche son dîner quémande, devenu millionnaire, dix mille francs outre les trente mille de son revenu. Nos appétits croissent plus vite que nos moyens de les rassasier. Selon la loi d'évolution, la nature forgea cet éperon afin de presser l'intelligence humaine et de la contraindre indéfiniment à l'effort prochain. Que nous tentions de satisfaire nos envies ou que nous refusions de les entendre, elles nous géhenneront jusqu'à la mort. (*Victoire de la Vie.*)

Mourir.

* Et puis, ne pas mourir seul, mourir ensemble dans un même but, cela change tant l'apparence de la mort.

* * *

Mourir la main dans la main, coude contre coude, ce n'est plus la désolation de mourir. (*La Bataille d'Uhde.*)

* * *

* Les jeunes vont à la jeune vie, les vieux à la décrépitude, au délire, à la mort. Et cependant, une peine physique, le chagrin du corps, de sa chair, l'emportait sur la raison, comme si la chair, fille de la chair en agonie, avait, pour ne pas se consoler, des motifs meilleurs que ceux de l'intelligence, fille de leçons étrangères. (*La Force.*)

* * *

* Comme la faim et comme la soif, l'envie de tuer est impérieuse chez les hommes. Et ce semble déjà une beauté que l'on cède si peu à la convoitise de voir saigner l'adversaire. (*Mystère des Foules.*)

* * *

* On se résigne à mourir, mais non à vivre sans bonheur. (*Ruse.*)

* * *

* Si elle restitue notre conscience au total de l'Idée, peut-être la Mort marque-t-elle la nubilité de l'esprit. (*Victoire de la Vie.*)

* * *

* Ce qu'on nomme la matière ne meurt pas. Ce qu'on nomme l'idée ne meurt pas. Quoi donc meurt de nous ? Ces deux états normaux de notre individu persistent. Où est l'anéantissement ? (*Ibid.*)

* * *

* L'homme faible craint de mourir. Mourir ! ne plus

jouer aux lumières des salons, avec les yeux expressifs des jeunes femmes. Ne plus sentir une bouche d'amante éperdue tiédir le corps nu dans la couche amoureuse. Ne plus jouir des admirations décernées à l'élégance de sa taille dans un habit de bonne coupe, à la finesse d'un mot adroit, à la vibration d'une phrase éloquente si travaillée avant que de se rendre au dîner d'importance. Ne plus rêver à la richesse, dans le bois d'automne où le cheval broute, la bride traînante. Ne plus croire à son avenir !... Mourir, c'est la renonciation à l'univers des filles ardentes, des repas exquis, des campagnes somptueuses. (*Ibid.*)

* * *

* La Vie ne cesse pas dès la mort. Elle change simplement de mesure. Elle se fait infiniment divisible. Nous troquons une existence contre une multiplicité d'existences microbiennes, atomiques, aussi chargées de douleurs et de joies que la présente. Qui s'imagine trouver le repos par le suicide commet une très grossière erreur. (*Ibid.*)

* * *

* L'essentiel de nous, ce sont nos idées, ou, si l'on veut, nos sentiments, lesquels déguisent des instincts invétérés, des coutumes spirituelles transmises par l'atavisme. des théories savantes obscurcies par le vulgaire, des philosophies atrophiées, objectivées. Cette vie-là, non plus, ne cesse pas à la mort de notre organisme individuel. L'espoir du triomphe relatif par la richesse, la victoire, le génie, l'amour, subsiste tel que nous l'enseignons à nos proches. Il subsiste en nos enfants. La famille le transmet avec l'héritage et les hérédités sanguines. (*Ibid.*)

* * *

* La mort, ça n'existe pas. Avant, on vit ; après, on ne sent rien, on ne perçoit rien, on ne regrette rien. Il n'y a d'ennuyeux que le passage de l'avant à l'après. (*La Ville inconnue*, p. 90.)

III. — L'HOMME.

* L'homme est quelque chose qui doit se dépasser.
(*Serpent noir.*)

* * *

* Un homme doit savoir tirer de ses talents les avantages matériels indispensables à ses goûts. (*Ibid.*)

* * *

* L'homme est un dieu modeste, trop modeste. . Il n'ose pas. Il ignore sa puissance... Il faut lui montrer ce qu'il peut en supprimant l'erreur. (*Ruse.*)

* * *

* L'homme est un animal outillé plus qu'un animal raisonnable. Fourmis, abeilles, guêpes, tant d'animaux semblent raisonner aussi. L'ouvrier est le fauteur de la civilisation humaine tout entière (1).

* * *

* Il est déshonorant pour un homme d'implorer la miséricorde d'un homme, et pour un Chrétien de prétendre éviter les châtimens de la Providence. (Paroles d'un Père Jésuite dans *l'Enfant d'Austerlitz.*)

* * *

* On ne peut convaincre l'homme de se contenter de l'homme ; on ne le peut obliger à comprendre le dieu qu'il devient. Il faut se résigner à marcher sur les eaux, te qu'un bateleur... Il faut agir à la façon de Moïse... ou bien il faut faire parade de vertus comme un grossier

(1) « La visite au vieil ouvrier », *Dépêche de Toulouse*, 9 janvier 1912 (le vieil ouvrier, c'est l'un des premiers hommes, l'inventeur de l'outil, à propos d'une exploration archéologique dans les carrières de basalte de Retournac Haute-Loire).

ascète de la thébaïde ; il faut bêtement se soucier de ne pas vouloir un fruit, un vin, une somme, une femme !
(*Ruse.*)

* * *

* Orgueilleux, nous sommes des animaux soumis à des lois mal connues, et rien de plus... (*Ibid.*)

* * *

* Comment acquérir la suprématie sur les hommes, si on renonce à lutter avec les armes des hommes ?...
(*Bataille d'Uhde.*)

* * *

* Les hommes les plus près de la nature, ceux d'imagination lente et de savoir court, les paysans, sont beaucoup moins portés à la convoitise du meurtre que les catégories d'hommes plus favorisées par la civilisation.

* * *

* L'homme ne tente rien qui ne puisse devenir une cause pour lui, de notoriété. L'ascète qui maigrit au fond de sa thébaïde, et le bandit qui dépouille sa victime audacieusement, pensent l'un comme l'autre à susciter par leurs exemples, l'admiration des pieuses gens, celle des scélérats. Nous accomplissons très peu d'actes qui soient purement égoïstes au sens éthymologique du mot (1)...

* * *

* Non, le total des hommes n'est pas suffisamment civilisé pour agir sans contrôle ni discipline selon ses vœux : il faut dans les ateliers de la marine employer mille travailleurs afin d'effectuer une construction que cinq cents terminent sans peine sur les chantiers des compagnies où il n'est pas de ministre responsable pour craindre un amoindrissement de sa popularité (2).

(1) « L'Associée », 2 décembre 1911, *Revue hebdomadaire*.

(2) « Vengeance des forces asservies », 10 octobre 1910, *Revue hebdomadaire*.

CHAPITRE IV

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE ADAMIQUE

Abordant l'examen des idées philosophique de Paul Adam, nous ne serons pas surpris d'aboutir ici à un résumé synthétique des idées dont l'analyse ou le détail forment la matière de cet ouvrage. Pour prétendre à la qualité de philosophe, est-il indispensable d'avoir édifié un système ? Tant qu'avec Littré nous pourrions définir le philosophe « celui qui s'applique à la recherche des principes et des causes » ou encore « celui qui s'applique à l'étude de l'homme et de la société afin de rendre ces semblables meilleurs et plus heureux », nous ne le croirons point. Vigny, Balzac, Taine nous semblent des philosophes aussi bien qu'Auguste Comte et Proudhon. N'ont-ils pas révélé les causes des principes dont ils offraient l'énoncé ? Poète, romancier, historien, en des sens différents, n'ont-ils pas consacré à l'homme, à la société, le meilleur de leurs pensées ? Mais passons ! Admettons que le philosophe soit obligatoirement l'auteur d'un système. S'il n'en a pas coordonné lui-même les principes, Paul Adam a composé un système cohérent. Nous serions bien malheureux si nous ne l'avions démontré. Voilà un écrivain qui vous a représenté l'être humain comme

un résultat d'hérédités, immortel en son espèce d'animal pensant et sociable (« le descendant éternise le principal de nous-même : la pensée ») et qui, entreprenant de retracer l'évolution de la pensée à travers les âges pour en montrer l'aboutissement contemporain (1), ne se lasse pas d'évoquer « les idées-déesse de Platon ». Elles « vivent à travers les siècles, nous dit-il, s'expriment par le moyen des intelligences humaines et triomphent par le bras des guerriers, par les miracles des prêtres, par l'éloquence des orateurs, par la propagande des apôtres qu'elles animent. » (*La Ruse.*) Plus loin il entreprend de nous faire souvenir de certains actes apostoliques et laïques ; il nous représente la guerre exigée par les hérauts d'une idée, respectée des monarques ; il nous décompose le travail des intelligences enfantant les idées nouvelles, filles des idées platoniciennes dans l'esprit des Encyclopédistes ; et le travail mystique des convictions raisonnables nées de l'Encyclopédie pour inspirer les politiques et asseoir la République ; il nous représente non sans nous surprendre que les idées mères du passé vivent toujours ; que des actes récents ont été encore déterminés par elles ; qu'il y a dans la vie des êtres une continuité secrète, subjective, mais

(1) Cf. *la Ville inconnue* (notamment) : « ... j'appartiens à l'énorme évolution de la spiritualité civilisatrice née dans Thèbes, pensée dans Athènes, agie par Rome et la chrétienté, par moi qui vais souffrir en son nom Même si ma tête saute de mes épaules, si mon corps s'abat dans une flaque rouge, si l'univers s'abolit pour ma sensibilité morte, je sais que cela fut déterminé par l'énergie des grands efforts sociaux inaugurés sur le Forum, servis par mon aïeul barbare ou celte, lequel mourut au bord des lacs salés afin que sa cohorte de brave, deux mille ans plus tard, me valût du courage en l'honneur de notre idée latine, la sienne et la mienne. » (P. 388.)

absolue, et que si beaucoup d'éléments nouveaux apparaissent çà et là, il n'est pas d'idée nouvelle.

Un Père Jésuite de *l'Enfant d'Austerlitz* déclare que les idées forment « une collection classée connue, dans laquelle tel ou tel charlatan va quérrir le nécessaire de sa parole pour donner aux foules l'illusion d'une vérité nouvelle ». Il a raison, c'est un jésuite. Mais dit-il encore : un médiocre ne peut-il faire ce choix ? « La puissance des idées réside dans leur emploi. » Eh bien, non ! c'est l'habileté qui doue le charlatan. C'est la ruse qui dompte la force. Mais les idées ont, en elles-mêmes, une vertu dont il n'appartient pas aux hommes de les dépouiller : si les maladroits les peuvent trahir, ce ne sont point leurs éléments qu'il sied de condamner. Leur valeur est intrinsèque.

Or ces idées mènent les foules à la mort et à triomphe ; elles ruinent ou glorifient les nations ; elles suscitent les héroïsmes et les conquêtes ; elles séduisent les philosophes et dominent la raison ; elles inspirent les savants et transforment les apparences des choses ; elles fécondent l'intelligence ; elles perpétuent la civilisation.

Les livres de Paul Adam nous le diront : ils nous en convaincront ; ils nous enseignent comment l'homme est le véhicule de l'idée ; comment il est collectivité ou individu subordonné à elle, débordé par elle ; ils nous montreront que, dans l'évolution et l'effort des races vers le mieux être, vers plus de bonheur, vers plus de civilisation, il n'y a presque point de solutions de continuité ; et ce ne seraient pas les livres d'un philosophe ? Et cette philosophie ne pourrait pas se condenser, se cristalliser sous le

espèces d'un système rationnel ? — C'est alors que la philosophie ne serait plus qu'un prétexte à l' fantaisie ; non la science de l'homme par l'homme.

On l'a noté déjà — c'est M. Georges Armand Masson — : Paul Adam « pense selon un système préconçu qui se modifie, s'amende, mais ne subit point de bouleversements fonciers » Le système qu'à l'aide des idées reprises par Paul Adam pour fonder des principes particuliers, on pourrait constituer, aurait pour base l'épuration — si j'ose dire — de la raison par la connaissance scientifique.

Et la raison, plus d'une fois, il l'a définie à sa manière :

Fille de nos aspirations nationales, la raison s'empare de mon être spontané. Elle bâillonne ses passions. Je ne suis plus que le désir et le geste de nos races aïeules dressées, en moi, contre la tyrannie des Barbares. *Ville Inconnue* (p. 126)

Tolérant à l'égard des religions, ennemi déclaré de l'anticléricalisme mais nullement clérical, sur le plan politique, son indifférence personnelle ne saurait se confondre avec un vulgaire agnosticisme. Il s'est expliqué sur Dieu ; nous examinerons sa théologie ou sa théosophie personnelle ; mais dans toutes ses spéculations, il a remplacé le principe divin par le principe raisonnable : « la raison » — cette raison qui, dit-il ailleurs, « humaine, sait les maximes qui résument l'expérience des ancêtres — a tué la foi qui peuplait le monde (1) ». La science a succédé à la foi du moyen (2)

(1) *La Ruse.*

(2) *Au soleil de Juillet*

Science, quels sots prononcèrent le mot de faillite en parlant de toi ?

Science, tu es devenue la morale des peuples civilisateurs (1)...

Un culte lui est rendu. A la prière, à l'oraison, succède l'intervention chirurgicale. la confiance dans le médecin : ce culte de la science, il « protège ou prolonge l'effort humain, l'affranchit de ses inhibitions morbides et lui permet le maximum de puissance (2) ». Sur le prestige du prêtre, l'habileté du savant l'emporte désormais. Car il s'agit, n'est-ce pas, d'approcher la réalité ? — Or, écrit Paul Adam :

s'il nous reste une chance de tenir jamais le réel, nous la garderons en additionnant tous les efforts de l'humanité connue, en ne négligeant aucun d'eux, en tâchant d'apercevoir les lois qui président à leurs évolutions successives ou parallèles (3).

Evidemment, ces lois, au nom desquelles Paul Adam déclare que l'homme est un animal « outillé », plus qu'un animal « raisonnable », c'est à la science qu'il appartiendra de les découvrir. Quand ? Comment ? Quelle est la confiance que nous pouvons avoir dans la connaissance scientifique ? En d'autres termes — pour laisser parler un personnage de *la Ruse* :

Quelle est la mesure de notre pensée par rapport à la vérité absolue ? Peut être rien qu'une pauvre erreur absurde..... Quand je prévois les modifications que notre

(1) « La Science et la Liberté », 28 mai 1917, *l'Information*.

(2) « Des médecins pour l'Afrique », 16 mars 1913, *Depêche de Toulouse*.

(3) « Science et tradition », 6 janvier 1912, *Revue hebdomadaire*.

siècle apporte à la vie, avec l'emploi de la vapeur, de l'électricité et des gaz à force ascensionnelle... et de la chimie agricole ! Puisque l'homme a pu vivre quarante siècles et plus dans l'ignorance de tout cela, en se croyant le frère ou le fils des Dieux, je me demande dans l'ignorance de quelles choses féeriques et inimaginables, nous vivons présentement avec une vanité de Jocrisses.

A cette question, c'est le Girardot du *Serpent noir* qui répond :

On n'a jamais atteint la vérité que par l'entremise de l'erreur, ou plutôt d'erreurs sans cesse transformées jusqu'à la limite du positif.

L'hypothèse scientifique n'en remplace pas moins l'hypothèse divine. Si la raison est fille de la science ; si la raison remplace la foi, la science va s'identifier, philosophiquement, avec Dieu.

Entre les certitudes et les hypothèses, la raison hésitera longtemps. Et les esprits, pondérés se maintiendront dans une judicieuse expectative en admettant avec l'auteur de *la Ruse* que « la vérité n'est pas aux extrêmes ». On entend bien que la substitution de l'idée scientifique — erreur ou postulat — à l'idée religieuse ne s'opère pas sans modifier sensiblement l'intelligence. Ce phénomène, Paul Adam n'a pas manqué de l'analyser :

Esclaves de l'intelligence humaine, la vapeur et la foudre, ainsi modifient cette intelligence. Elles la privent de facultés puissantes, comme l'assentiment à la discipline nécessaire, comme la dévotion au travail méticuleux ; cause première de nos miracles. En se développant, en agglomérant les foules laborieuses autour des usines, des gares, des chantiers, ces forces ont métamorphosé l'obéis-

sance naïve d'autrefois en rébellion sournoise et funeste aux innocents. On dirait d'une revanche. La foudre se retourne contre Prométhée. La vapeur et la foudre se vengent de leur captivité en rendant nos foules absurdes... Les philosophes établissent des méthodes de recherches. Les savants découvrent les secrets de l'Énergie. Les ingénieurs transforment les laboratoires en fabriques. Ces héros multiplient la richesse, la puissance. Ils réduisent l'Espace et le Temps à des minima imprévus. Leur génie précipite les express et les paquebots, télégraphies sans fil, immerge les sous-marins, lance l'aéroplane par-dessus les Alpes. Ces miracles justifient les méthodes et leurs dogmes que les arts vulgarisent, plastiques ou littéraires, en dictant la morale aux générations adolescentes (1).

En outre, ces forces combattent le scepticisme. « Il faut, dit un héros du *Soleil de Juillet*, exterminer le doute ; c'est le devoir de la science. » Devoir mystique : égal à celui des religions. — La certitude religieuse avait pour origine la révélation. Quel sera le révélateur de la connaissance scientifique ? Ici, quelque flottement se trahit dans la pensée de Paul Adam. Il fait appel à l'intuition :

C'est le génie d'intuition qui préside à presque toutes les découvertes notables. Quelques-unes seulement sont l'œuvre de la déduction. Le propre du talent scientifique, c'est de construire des hypothèses. Il arrive que, de ces illusions premières, l'une se transforme en fait tangible. (*Serpent noir.*)

Et ailleurs :

A de très rares exceptions près, toutes les décou-

(1) « Vengeance des forces asservies », octobre 1910, *Revue hebdomadaire*.

vertes qui, depuis un siècle, ont changé nos habitudes, sont dues non à des compétences, mais à des intuitifs, à des praticiens quelquefois très ignorants de la théorie. Le savant a son domaine propre, la théorie, et l'inventeur le sien l'observation empirique, l'expérimentation tâtonnante. Notre erreur vient de ce que l'on confond deux facultés : celle de l'intuition, celle de la déduction (1).

Allons-nous rejoindre M. Bergson ? Voilà qui serait piquant, de la part d'un écrivain qui a eu recours aux méthodes scientifiques auxquelles s'est attaqué le théoricien de l'intuitionnisme. — Mais non (2). Il reconnaît la possibilité, voire la fréquence d'interventions intuitives ; mais il entrevoit aussitôt le danger qui résulterait de l'octroi d'une trop considérable importance aux facultés intuitives : ne ruinteraient-elles pas la raison et l'intelligence, en les privant de tout pouvoir ? Outre que ce serait consacrer l'abolition du libre arbitre — fortement menacé déjà par la science de Darwin et de Freud —, une théorie semblable n'aboutirait-elle pas au triomphe de l'individualisme le plus contraire à l'idéal des *Lettres de Malaisie* ? « La science, a-t-il noté, démontre que l'individu n'existe pas, qu'il est une résultante de son milieu, du climat, de sa nourriture quotidienne, des habitudes imposées par les coutumes provinciales, des idées enseignées par la religion et par l'histoire de l'Etat. » Etablissant la complexité

(1) « Le problème obsédant », 18 septembre 1916. *l'Information*.

(2) Notons par exemple les railleries de *la Ville inconnue* sur « la doctrine nouvelle qui nie la valeur du rationalisme et nous invite à reconnaître la suprématie des inspirations spontanées, des instincts poussant à l'action » (p. 43).

de l'entité humaine, Paul Adam ne réfute-t-il point, par là même, toute possibilité d'individualisme et donc d'intuitionnisme ?

Par surcroît, n'y a-t-il pas là une profession de foi déterministe, à la manière de Taine et de Darwin ? — Dans *le Serpent noir*, encore, cette conviction que la liberté individuelle est illusoire s'affirme par ce jugement :

Notre fantaisie la plus apparemment délurée ne fait que choisir entre les quatre ou cinq lois inéluctables auxquelles il nous demeure loisible de nous asservir, sous le commandement de notre caractère, de notre atavisme et de la fatalité.

C'est Girardot qui parle. (Pour son compte, Adam eût évité sans doute de prononcer ce mot fatalité qui sonne mal aux oreilles philosophiques.)

On entend bien que cet exposé sommaire n'est pas une argumentation : on réunit ici des matériaux afin de jeter des lueurs sur toute l'étendue de la pensée adamique. Il appartiendra aux chercheurs de l'avenir d'approfondir mieux les raisons qui sont nôtres de voir en Paul Adam un adversaire de la théorie bergsonienne — réduite à sa plus simple expression ; c'est en outre ce qui semble ressortir de la lecture des pages que voici :

L'Américain William James, les pragmatistes italiens, M. Bergson en France, ont, depuis quelque vingt ans, émis des thèses qui contestent la souveraineté de la raison. Aux instincts, aux spontanéités, aux sentiments ataviques, ces théoriciens restituent la plupart des influences naguère attribuées à la logique de l'intelligence humaine. Selon d'autres psychologues, notre orgueil

seul impute à la raison les principaux mouvements de la vie qu'il impute d'ailleurs aux instincts lorsqu'il considère les mêmes faits parmi les animaux. Bien des sentiments, comme l'amour, la maternité, le courage, préexisterent à toutes les possibilités spirituelles. L'association chez les abeilles ou les fourmis, ne dépend pas de la mentalité dite supérieure. Cependant ce sont là des sociétés déjà complètes avec division du travail, castes, spécialisation de certains individus voués à des besognes fixes, et mieux, esclaves de bestioles inférieures : ainsi les pucerons domestiqués par quelques tribus de fourmis.

A une pareille spontanéité tout animale, ne devons-nous pas aussi notre propre division du travail, notre hiérarchie de castes, les spécialisations des métiers, la domestication des bêtes utiles à nos besoins de carnivores et de cavaliers ? Bien fin qui marquera la différence entre les deux séries de causes dont procède l'évolution des sociétés humaines. Or, la raison semble au vulgaire une vérité par ce qu'en témoignent, à ses yeux, nos facultés de civilisateurs. L'homme du commun se prouve la supériorité de sa raison par l'évidence de ses talents sociaux. Alors que penserons-nous des talents sociaux manifestés chez les abeilles et les fourmis ? Leur concéderons-nous la raison, l'intelligence, la logique telles que nous les concevons en nous-mêmes atténuant quelque peu leur degré d'excellence chez ces insectes ? Ou bien attribuerons-nous à l'instinct aussi, à la spontanéité naturelle, aux forces obscures de la terre, comme prétendait Mérédith, le total des sentiments et des idées que signifie le mot de *raison*. A ce dernier parti, les nouveaux philosophes semblent se rallier, bien qu'ils utilisent, pour se rendre au camp, des voies différentes. A l'impulsion, à l'âme, les penseurs rétrocedent un prestige que l'esprit, c'est-à-dire l'intelligence didactique, accapara t depuis le XVIII^e siècle.

Dès lors, et si la raison n'est plus qu'un succédané des instincts, pourquoi donc, en son nom, condamner les actes impulsifs ? Pourquoi vouloir qu'une froide et mathématique équité, la loi, venge telle victime de colère,

ou de passion plus noble peut-être, plus en accord avec l'harmonie des forces créatrices ? Celui-ci tue le banquier inspirateur de spéculations fâcheuses, celui-là fusille une épouse après divorce, ces autres n'hésiteraient pas devant les catastrophes d'express afin de marquer leurs rancunes syndicalistes, peut-être ont-ils raison autant que la raison.

... Je crois bien que cet état d'esprit dénonce une lâche peur de la responsabilité. Nul ne veut assumer l'odieux de châtier le crime, sinon celui contre l'argent. De plus en plus, la vie perd sa valeur ici dans les lieux de paix, tandis que nous la prisonns à l'excès sur les lieux de bataille.

Cette réduction au plan social du problème psychologique n'atténue point sa portée. A la critique nouvelle de la raison pure instaurée par M. Bergson, ne faut-il pas voir là une objection de poids ? Dans le débat institué contre l'intuition et la raison, n'est-il pas évident que Paul Adam plaide pour la raison ? — Au reste, ce n'est pas si simple !

Rien n'est simple ! « Le complexe l'emporte sur le simple, le clair et le net, noms ordinaires de l'erreur que notre paresse et notre ignorance aimaient. » Nous retrouvons donc ici la théorie des simples et des complexes, exposée déjà au cours de notre chapitre relatif aux conceptions littéraires de Paul Adam. Aux classiques, il reprochait leur simplisme. Chez ce romancier du complexe des âmes et des choses, il est naturel de voir aussi, le philosophe du synthétisme :

La synthèse des idées et des peuples civilisateurs se complète de jour en jour. C'est un miracle étonnant que cette addition. Forces économiques et militaires, sentiments d'honneur national, philosophies du droit, des

sciences et des arts, espérances sociales, toutes les énergies convergent sous les drapeaux atlantiques, slaves et latins...

A la synthèse de ces forces, œuvre du xx^e siècle, ne cessons plus de consacrer nos vies individuelles et nos vies de groupes. Sachons voir quelle est la résultante logique de phénomènes successifs ayant contraint le génie des industriels et financiers à s'étendre sur toute la surface du globe...

Nous vivons au temps de la synthèse... (1).

C'est pourquoi, socialement, il a condamné l'individualisme cher aux écrivains de sa génération ; il a réprouvé la morale des œuvres propageant les dogmes égoïstes ; et il a fait la science complice de sa conviction : la science, dit-il, interdit l'individualisme, comme elle interdit le simplisme de l'idée, puisque — nous l'avons noté — elle démontre l'inexistence de l'individu, c'est-à-dire de l'entité humaine, considérée sous son aspect matériel, mais non de l'entité pensante. Exemple : Adam n'est-il que le premier homme ? Dogme ou symbole, qu'est-ce qu'Adam pour le philosophe du synthétisme ? Il nous l'a dit :

.. Adam n'est que l'énergie cérébrale du grand organisme terrestre. En se développant, l'humanité s'opère, se cherche et s'aime, se multiplie, s'assemble pense, s'efforce en commun afin de retrouver la mémoire de l'harmonie universelle d'où notre nébuleuse émana.

Telle, dans le liquide du plasma, les cellules noyées se retrouvent et copulent, se groupent, finissent par s'unir en un organisme simple, embryon de races végétales, animales, peut-être, en un avenir, spirituelles.

(1) « La Synthèse des grandes forces », 18 juin 1917, *l'Information*.

Pour la planète, un système entier se développe à sa surface pareil au grand sympathique de l'homme. Il y a les ganglions et les centres des cités, les nerfs des voies de fer, des télégraphes, des routes. Ainsi, la terre médite. Elle désire se parfaire à l'image des sœurs célestes. La science contemple les causes (1).

Cette image du cosmos, se concrétant dans le symbole d'Adam, n'est qu'un symbole plus majestueux : celui de la vie. Il y a dans toutes ses œuvres un personnage jamais nommé, partout présent, qui nous enseigne en quoi elles n'en font qu'une, d'une unité si étonnante, en quoi elles se conforment au rythme de la vie. Car il y a, dans la vie, quelque chose qui dépasse les possibilités de l'intelligence, les ressources de la raison, les artifices de l'intuition ; quelque chose qui domine l'être, l'initiative humaine, l'effort collectif, le sort national ; quelque chose d'éternel et d'impondérable à quoi n'ont pas pris garde les philosophes trop occupés à échanger des conjectures sur l'espace, le temps, l'esprit : la puissance souveraine des *Nombres*. Donnez à ces dieux invisibles un autre nom, s'il vous plaît. Les *Nombres*, ce sont les forces obscures qui nous déterminent universellement. Bien des écrivains ont été intéressés par cette conception hardie d'une fatalité dénombrable. Ils ne s'y sont pas trompés : dans l'image des *Nombres*, ils ont vu une transfiguration moins incertaine de la volonté platonicienne, une transposition séduisante du déterminisme dont Darwin, Spencer, Taine, Henri Poincaré, tant d'autres, ont cherché la clef. Paul Adam l'a-t-il trouvée, cette

(1) *Le Mystère des foules.*

clef ? Je n'en sais rien. Mais, transposant sur le plan philosophique un procédé mathématique, il a supposé le problème résolu en faisant intervenir précisément sa loi des Nombres.

M. Camille Mauclair, en son ouvrage, a fort heureusement expliqué le point de vue probable de Paul Adam à cet égard :

La Force des Nombres régit le monde. Elle a pour forme d'expression au premier degré l'appétit de l'or, joie de l'égoïsme, source matérielle de puissance. C'est dans cet état et à ce degré que Wagner l'a considérée dans sa *Tétralogie*.

Au degré supérieur, la Force des Nombres, telle que la peuvent comprendre les initiés qui ont su dépasser sa première et brutale acceptation, est une Force fatale, impassible, implacable, de Dieux Mauvais qui agissent au delà du bien et du mal tels que les conçoit l'âme humaine, brisent ceux qui les servent en croyant les dompter, et propagent les Rythmes infinis et sans but connaissable qui meuvent l'univers.

Si la volonté et le courage de la conscience humaine peuvent oser rêver de s'opposer à cette Force des Nombres, ce ne saurait être que par ce qui échappe à leur pouvoir : par le refus de l'égoïsme et de la jouissance, par le vœu de désintéressement, par l'acte gratuit. Ainsi Siegfried, devenu possesseur de l'anneau de Niebelung par ses exploits, va-t-il le donner aux filles du Rhin. Et il ne le garde que par peur d'être incriminé de lâcheté, lorsqu'il apprend que la mort menace quiconque gardera cet anneau d'or.

L'acte gratuit le plus absolu que l'Individu non égoïste puisse opposer à la Force des Nombres et aux foules aveugles, avides et cruelles qu'elle dirige çà et là au bien et au mal, c'est l'Émotion de Pensée. Émotion libre et souveraine, qu'on n'éprouve qu'après s'être défait des émotions passionnelles, des ambitions, des troubles du moi : Émotion seule désintéressée, car elle annule la crainte de mourir, et fait que l'être terrestre

s'oublie lui-même et ne se conçoit plus que comme un instant dans l'évolution d'une Idée impérissable. Cette victoire sur l'égoïsme lui confère une puissance et une consolation suprêmes. Il n'échappe pas à la Force des Nombres, car il n'est qu'un chiffre dans une infinité de chiffres. une crête de flot dans une mer. Mais il est devenu conscient de ses rapports avec toutes les parties de la masse mouvante, du total indéfiniment accru. Et il ne cède plus aux Rythmes en esclave, mais en Voyant, et il est lui-même le maître de son propre rythme.

C'est donc en se surmontant, en trouvant le véritable fondement de son moi dans ses ascendances, que l'initié à l'émotion de pensée devient puissant et relativement libre durant son incarnation terrestre. L'altruisme est le chemin de la liberté, de la personnalité et du bonheur. C'est « la rédemption par l'amour » s'il faut entendre par rédemption le pouvoir d'échapper à la loi fataliste et tyrannique des Nombres.

Ceci concerne la métaphysique et la morale. Historiquement, socialement, la Force des Nombres est représentée au cours des siècles par le féodalisme Nordique, issu de Walhall, codifié en Germanie, descendu à la conquête et à la ruine du monde romain, implanté jusque dans les Gaules par la monarchie française.

A cette incarnation féodale et nordique de la Force des Nombres s'oppose l'Esprit libertaire, la rédemption de la fatalité par l'Émotion de Pensée. Cette idée, sauvegardée à travers les âges contre toutes les oppressions féodalistes, a pris toutes formes, et on peut la suivre malgré ce protéisme défensif. Elle est le Droit romain. Elle est l'initiation ésotérique des Chaldéens refondue dans le christianisme à Byzance, cœur mystérieux et splendide du monde spéculatif, entre Orient et Europe, après la chute de Rome sous l'assaut ignoble des Nordiques barbares. Elle est le Secret maçonnique transmis par les compagnons d'Hiram. Elle est le culte de Mithra, rapporté de Syrie par les légions romaines. Elle est l'esprit talmudique après le sac de Jérusalem. Elle est la pensée gallo-romaine réagissant contre la conquête franque, engendrant les Communes, s'aidant de l'organi-

sation chrétienne du communisme de saint Bernard, luttant avec les Templiers, s'appuyant sur l'évêque contre le seigneur porte-glaive. Elle est Savonarole, elle est Luther, elle est l'Encyclopédie après Voltaire, avec Rousseau et Diderot. Elle dresse contre le Franc Capétien, après mille ans de féodalisme, la vieille liberté gallo-romaine à la fête de la Fédération. Elle est la Révolution puis, contre son usurpateur corse, le Tugendbund, les philadelphes, les carbonari, les hommes des Trois Glorieuses. Elle est l'Idée Latine, dont le féodalisme germanique foudroie vainement le sanctuaire en cette basilique de Reims. où le premier roi franc abjura et se courba devant l'évêque Rémi.

L'Émotion de Pensée altruiste et libre, en lutte avec la Force des Nombres, des désirs de puissance brutale subjuguant les rythmes des foules passives c'est le génie Méditerranéen. Il passe les mers, il vivifie l'Amérique Latine, il donne à la France, héroïne des actes de Dieu, un Empire là où Rome dompta en Carthage l'incarnation néfaste du principe des Nombres.

Il est nécessaire que cette lutte soit, comme l'alternative du jour et de la nuit. Toutes les tourmentes de l'Histoire en sont nées. Il est nécessaire que l'Émotion de Pensée, vaincue si elle reste à l'état métaphysique comme Byzance, s'arme de Force Juste contre la Force ténébreuse, et dresse Pallas contre Odin. Il est nécessaire — et cette nécessité est une beauté — que cette Émotion de Pensée armée de la Force Juste transforme le pouvoir sombre et insensible des Dieux Nombres en puissance de fécondité et de vie, captée comme les forces de l'eau. Le grand œuvre du génie humain sur la planète est là — et seulement par cet œuvre la guerre séculaire des deux principes pourra finir dans une réconciliation splendide de l'Esprit et des Nombres, unis par l'altruisme qui rendra inutiles les particularismes des patries.

Et dans *la Victoire de la Vie* on trouve cette explication d'Adam lui-même :

Il y a une influence mystérieuse dans les Affaires, la

force des Nombres qui se lève entre les faits et qui nous porte plus loin que notre prudence. en se multipliant toujours, toujours, par mille nécessités inattendues de faire plus, de rassembler plus de clientèle, d'utiliser plus de machines, d'employer plus de gens, de faire réagir les cours les uns sur les autres, d'obtenir plus de crédit, d'associer plus de concurrences, d'atteindre plus de marchés, d'accaparer plus de causes, afin de rendre plus d'effets, afin de créer plus... C'est là ce que l'on surnomme la Divinité du Nombre. A l'exemple de quelques mathématiciens, on peut croire à la vie réelle du Nombre, au Nombre personnel pour ainsi dire. Il y a une mystique du Nombre.. Les Nombres sont plus forts que nous. Ils engendrent sans cesse d'autres nombres, et les antagonistes entre ces Nombres, les Frères ennemis. Les actions déterminent les réactions, les amours appellent les haines. Les Nombres nous harcèlent, nous obsèdent. Leur cruelle divinité nous possède. Comment résister à ces dieux obscurs ?

En sorte que les romans de Paul Adam sont les romans des Nombres. Le secret nous en est désormais connu. Mais, ces romans, ils enseignent — comme toutes les fables opportunes — une morale. Intelligemment, M. Robert Randau a remarqué que les personnages principaux de ces fables « ont tous la même qualité (voire le même défaut) : *le désir de devenir* ; ils agissent pour dominer ; ils détestent les résignés, les passifs, les prosternés ; par des voies diverses ils aspirent à l'existence plus haute ; leur but n'est pas de jouir de leurs sens ; ils ne sont ni sybarites, ni même épicuriens.... ; ils agissent le beau et prétendent ne le réaliser jamais, car jamais ils ne seront satisfaits d'eux-mêmes (1) ». Depuis

(1) « Le Tombeau de Paul Adam », 1922, *Monde nouveau*, par M. Robert Randau.

Mahaut de Horps, la magicienne des *Feux du Sablat*, avide d'« estre » et de dominer par le secours des puissances occultes jusqu'au Girardot du *Serpent noir*, cela est vrai. Cela est vrai d'Omer Héricourt, l'ambitieux, autant que de son petit-fils Manuel Héricourt, l'animateur du *Trust*, et de son aïeul, le Colonel Héricourt, voire de son bisaïeul maternel le Général philadelphe Lyrisse. Cela est vrai de Clarisse autant que de chacun des héros de *la Ville inconnue*. Qui donc a parlé de la *Volonté de Puissance* ? Evidemment, ces personnages sont tous plus ou moins nietzschéens, si l'on veut. Mais ils ont été imaginés pour nous, pour nous inviter à méditer sur l'erreur nietzschéenne. La volonté est le caprice des nombres. La puissance est le désir des êtres. Mais la force contient-elle toutes les forces ? N'est-ce pas la ruse qui vainquit la force ? Ne sont-ce pas les esclaves qui ont inventé l'intelligence et perfectionné les premières civilisations ? Ne s'est-il pas trompé, celui qui fit de Paul Adam un disciple de *Zarathoustra* ? Il le jugeait médiocre et nous a dit — depuis, il est vrai, que ce jugement se formula — pourquoi :

Nietzsche, prestigieux littérateur, mais philosophe médiocre, n'a point su nous expliquer, en vilipendant le christianisme, cette religion de la faiblesse et de l'humilité, répète-t-il sans cesse, comment la Force est sûre de rester telle, comment on peut savoir la valeur future de la faiblesse actuelle. Nietzsche s'est trompé comme Satan sur la montagne. Le surhomme s'est trompé devant la table des valeurs. Il a mal quantifié la puissance brève de sa vigueur, et l'impuissance brève, demain force glorieuse, du plus faible...

... Non, la Force ne donne pas la domination réelle et profonde sur les Esprits Jésus le savait bien (1).

Ailleurs, il avait dit : « Quelle joie que la faiblesse » ! Dans *la Ruse*, il avait opposé « l'intelligence qui bâtit » à la « brutalité qui détruit » pour illustrer le drame de « l'esprit tué par la force ». A François Arago, le vrai, dans ce même roman, il prête des propos conformes à ceux qu'il tenait : la science travaillant à « l'émancipation définitive de l'esprit humain que subjuguait encore le despotisme des conquérants barbares ». Voilà des vues bien nettes.

C'est qu'il y a — M. Jean Héritier l'a bien vu (2). — antinomie de la *vie sensible* et de la *vie intelligible*. Ou, si vous préférez, la volonté ne se réalise point uniquement par la force : le conseil de la raison paraît indispensable. Et l'intelligence a des possibilités que n'a point la force sensible. Élargissez l'interprétation de cette idée générale — restreinte à sa proportion la plus humble. Le génie a sa place dans le corps de l'infirme. L'idée survit à l'être. C'est dans l'action que l'être manifeste l'idée. L'action qui réconcilie la ruse et la force. L'action dont les symboles romanesques du *Temps et la Vie* et de *l'Époque* nous enseignent les dogmes. L'action ! et, nous dit M. L. Corpechot (3) :

... La psychologie nous en est si peu familière ! On analyse les sentiments, on approfondit les pensées, on

(1) « La Tentation sur la Montagne », 15 septembre 1915, *l'Information*.

(2) Cf. *la Victoire de la vie* (préface).

(3) « Le Tombeau de Paul Adam », janvier 1921, *Monde nouveau*.

n'a guère construit l'âme de l'agissant. M. Bergson nous apporta des lumières philosophiques, mais peu de remarques objectives, sur la série des sensations, pensées transformées en gestes immédiats.

L'action est moins un égoïsme qu'un altruisme. Il semble que l'homme en action se pense peu lui-même et qu'il perçoit fortement mille impressions simultanées, émanant d'autrui, de tous et de tout. Agir, c'est vivre toutes les vies ambiantes, plus que la sienne, grâce à l'effacement relatif et provisoire de la sienne.

On a, pour esquisser le système adamique, fait appel, ici, à quelques-uns de ses commentateurs les plus heureux : il s'agissait d'éliminer, par le spectacle de notre accord, toute possibilité de contresens prochain. Les symboles de cette œuvre sont trop harmonieux — bien que complexes — pour ne pas offrir aux hommes l'enseignement le plus cohérent. Que vaut cet enseignement ? J'espère avoir réussi à représenter sa logique. Ces romans sont les romans des nombres. Ce sont aussi les romans de l'Idée Mère platonicienne, encyclopédique, révolutionnaire, républicaine. Ce sont les romans de l'évolution civilisatrice, des progrès de la science, de la domination des idées. Ils illustrent la morale que les mœurs nouvelles préparent, — que les articles de journaux commentent. Cette morale est patriotique d'abord, politique ensuite. La politique est celle que conseillent les actes de la tradition révolutionnaire, parce que ce sont ces actes-là qui firent grande la France et assurèrent son prestige ; donc, c'est de ces actes qu'il sied de s'inspirer pour gouverner, avec le concours d'alliés confiants, avec l'admiration du monde.

Nous aurions pu adopter, pour l'exposé de cette

doctrine admirablement cohérente, une méthode différente : l'esquisse préliminaire de la philosophie de Paul Adam nous eût permis de montrer successivement ses correspondances politiques, diplomatiques, sociales, esthétiques, psychologiques, sentimentales. Une méthode semblable aurait présenté bien des agréments. Mais, l'adopter, c'était supposer connu l'œuvre qu'il s'agissait d'étudier. L'analyse n'est possible que d'après un sujet conçu dans son entier. Au rebours, en reconstituant chapitre par chapitre les éléments de la philosophie de l'auteur, nous tentions une critique constructive en même temps que révélatrice de l'œuvre donnée. Voilà pourquoi cette étude s'achève par où elle aurait pu commencer. Selon un plan opposé à celui qu'on a suivi, on n'aurait pu se dispenser d'indiquer dès l'abord la provenance exacte des idées dont le système est composé. Nous jugeons préférable de les avoir reconnues au passage des textes.

Mille et mille fois il nous a dit que les idées sont vieilles ; qu'elles sont latines ; que l'intelligence eut son berceau dans Rome. Et aussi que les idées sont immortelles ; il nous a dit que :

l'être positif, ce n'est pas l'homme, mais telle ou telle idée religieuse, nationale, philosophique sociale, née avec les origines de la patrie développée avec la gloire de ses aristocraties intellectuelles. Pharaons, Minos, Héraclite, Platon, César, Jésus, Antonius et Flaviens, Croisés, Encyclopédistes. Bonaparte, vous ne fûtes que les visages provisoires de ces idées méditerranéennes culminant aujourd'hui sur la tragédie prodigieuse (1)...

(1) Écrit pendant la guerre : « la Synthèse des Grandes Forces », 18 juin 1917, *l'Information*.

Nos vérités latines nous possèdent tous, élites et multitudes. Elles se révèlent par les raisonnements de nos philosophes ; par la voix de nos politiques, par les écrits de nos littérateurs, par les exploits de nos guerriers, par la constance des mères, des veuves, des travailleurs assidus...

Il nous a dit encore :

L'espoir des ancêtres méditerranéens rythme les battements de nos cœurs américains, latins et slaves afin de réaliser le vœu de Socrate et de Platon, le vœu de la république juste...

Souvent, ainsi, il fait allusion au Banquet. La Cité future des *Lettres de Malaisie*, après tout, n'est pas si différente de la cité platonicienne ! Il se réclame de Platon aussi bien que des Encyclopédistes. Et nous avons, au cours de notre résumé, cité d'autres noms. Platon, les métaphysiciens d'Égypte, les hérétiques de Byzance, les magiciens des temps féodaux, les Encyclopédistes, Spinoza, Hegel ont collaboré à la condensation de sa pensée. La loi des nombres et du complexe qui lui fait entrevoir une parcelle d'infini dans la moindre cellule et nous fait supposer que, selon lui, tout est dans tout, c'est eux qui l'ont préparée. Et M. Victor-Emile Michelet peut le louer de n'avoir point trahi les espérances de leur commun ami de jeunesse Stanislas de Guaita lorsqu'il écrit :

Si l'on admet, avec les Pythagoriciens, les Pères de l'Eglise et les grands Arabes, que les nombres sont des noumènes, on en vient vite à percevoir leur vie réelle constatée par toute une chaîne de hautes intelligences, de saint Irénée à Claude de saint Martin et à Lacuria. Cette vie des nombres est inscrite sur les soixante-dix-

huit lames du Tarot, c'est-à-dire sur le symbolique substratum de toute la Connaissance humaine. « Quand je pense un mot, dit Mahomet, je pense les soixante-dix-sept sens qu'il contient. » Ce n'est pas sans cause que le Prophète ne dit pas les soixante-dix-huit sens, et qu'il néglige celle des vingt-deux premières pages du livre d'Hermès à laquelle aucun nombre n'est attribué.

L'œuvre de Paul Adam est construit sur le Tarot. La vie de ses personnages et les péripéties des drames qui les enchaînent dans leur déroulement logique s'évertuent sur les plans de la visible apparence et de l'invisible réalité selon les normes que révèlent les combinaisons illimitées des soixante-dix-huit lames sur lesquelles vit la Haute Science.

Allons plus loin : ces symboles éternels de la glose et de l'ignorance humaines, l'érudit écrivain les a rendus intelligibles à tous. A l'aide des images rajeunies de l'éternel axiome, il a fait apparaître quelques vérités oubliées, à la recherche desquelles se débattent encore tant de penseurs insuffisamment initiés aux évidences de l'être. C'est un fait que le système dans le cercle livresque duquel s'est idéalisée sa conception des choses est tout entier formé de principes antérieurs à lui-même. Mais ne pensons point en diminuer la valeur en disant qu'il n'en a rien inventé ni découvert. Ce n'est pas un moindre mérite d'avoir coordonné tant de cellules philosophiques pour en offrir une représentation logique et, par là, satisfaisante pour l'esprit. L'ignorant préfère à la joie de composer et de comprendre l'orgueil de créer des châteaux de sable. L'intellectuel digne de ce nom est assez avisé pour soupçonner que les idées qui lui viennent ne sont point souvent aussi originales qu'un fat le penserait.

Celui qui sait lire les symboles inscrits dans les livres et sur les monuments a tôt fait de comprendre que tout est dit déjà, et que l'on vient trop tard pour pouvoir espérer de recréer le monde à son gré. Plus progresseront les sciences (1), d'ailleurs, et plus les hypothèses se sacrifieront. Plus la philosophie deviendra positive. Il n'est peut-être pas éloigné, le temps où la science de l'homme répudiera les illusions des fabricants d'hypothèses. Si amoureux qu'il fût des causes et des finalités occultes, l'auteur du *Taureau de Mithra* l'a bien compris pour qui « le fait essentiel, c'est l'existence de l'idée », existence mathématique en quelque sorte, affirmée par un réaliste qui n'a point su exprimer une idée sans la concréter par rapport à son temps, et qui, des symboles nés de l'intelligence des hommes, n'a retenu que ceux dont l'énigme s'accordait avec sa vraisemblance rationnelle. C'est ainsi qu'il admet l'identité des contradictoires, en passant par Hegel. Le serpent Ouroboros, qui se mord la queue, n'encercle-t-il pas l'unité des aspirations et des réalités ? Admirons qu'avant de connaître Einstein, il ait, ainsi, admis

(1) Mais les sciences ne progresseront que dans certaines conditions, notées par Paul Adam (par exemple dans « la Cité future ») :

«... La cité promise, comme un cœur, à la science universelle, un cœur prêt à répartir sa force dans toutes les régions de la planète, cette cité ne peut être conçue qu'en relations directes avec l'ensemble de la Terre, avec les millions toujours accrus de ses habitants, avec leurs esprits toujours plus enclins à exiger le progrès commun. »

Car :

« La solidarité favorise l'apparition des idées créatrices... » Il faut donc que la science s'internationalise pour que devienne plus large, plus fructueux, l'esprit de solidarité ; en effet : « L'histoire contemporaine nous enseigne que les congrès internationaux de médecins et de biologistes ont presque seuls déterminé les relations mères des hygiènes salutaires... »

l'identité spécifique de la matière et de l'énergie, — je veux dire de la matière et de l'énergie spirituelle. Il l'admit, en effet, en dépit des apparences contraires, et fort nettement, lorsqu'il nota :

La matière et l'esprit sont de simples états différents de l'énergie (1).

L'inertie et le mouvement, démontrera Einstein, ne sont que des manifestations différentes de l'énergie. Ce qui, philosophiquement, peut se traduire dans la formule de Paul Adam elle-même : « L'affirmation et la négation ne sont que des formes de notre esprit, trop faible pour concevoir le phénomène en son essence, en dehors de l'être et du non-être ». Et nous voici revenus à la théorie des complexes. Ainsi, Ouroboros nous tient dans son ellipse. Vous étonnerez-vous, dès lors, qu'Adam ait pu répéter si souvent : « Jene crois guère à l'individu », pour qui l'existence de l'idée est le fait essentiel de l'être ?

Eh bien, à cette philosophie des complexes, des nombres, de l'action, de l'idée éternelle, dont le réalisme positif est vêtu d'apparences mystiques et dont la fin sera idéaliste, puisqu'elle nous autorisera à vivre au nom de l'idée elle-même, cette philosophie optimiste dont le conducteur est la raison, elle a un ancêtre immédiat, parmi les dieux familiers de la pensée adamique.

Avant lui, en effet, un auteur aux yeux de qui l'histoire ne pouvait retracer que le progrès de l'esprit humain, un auteur également amoureux de la

(1) « La Philosophie russe », 31 mai 1915, *l'Information*.

liberté, quoique moins optimiste, un auteur dont à plaisir on a brouillé les enseignements mais dont la « politique » a nourri l'esprit de Paul Adam, un auteur, dis-je, n'a-t-il pas écrit (dans le vocabulaire de son temps) :

... qu'il faut donner à son âme toutes les formes possibles ; c'est un feu que Dieu nous a confié ; nous devons le nourrir de tout ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments (1).

Et cet auteur n'était peut-être pas un très grand philosophe ; mais c'était un logicien de premier ordre. Il s'appelait Voltaire, l'un des premiers encyclopédistes. Voltaire, néanmoins, pouvait ignorer le sens du symbole Ouroboros, et qui est aussi le symbole (puisque « l'art est l'œuvre d'inscrire un dogme en un symbole ») de l'œuvre de Paul Adam tout entier comme il est, a-t-il dit :

... Le symbole de l'Univers qui n'a ni commencement ni fin, le symbole élamite et chaldéen de l'Eternel, de l'éternité... C'est lui qui se déroula dans l'Eden pour tenter Eve, Aïscha, la faculté volitive de l'humanité adamique. C'est lui qui fut, en airain, au bout d'une hampe, pour écarter le fléau des vipères décimant Israël, c'est-à-dire l'individualisme rebelle à l'autorité. C'est lui qui signifia, pour les hérétiques de Byzance, l'identité des contraires, du bien et du mal, du péché et du salut, de l'homme et de Dieu. C'est lui qui dans les chrysopées des alchimistes, figura « la perfection du grand œuvre » (2).

(1) Lettre à Cideville, 18 février 1737.

(2) *Ville inconnue* (p. 48).

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS.	V
INTRODUCTION : <i>Paul Adam, l'Encyclopédiste et le Prophète.</i>	1

PREMIÈRE PARTIE : L'HOMME POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER : <i>Les convictions.</i>	23
I. — Le Patriote.	29
II. — Le Républicain.	38
III. — Le Socialiste.	50
IV. — Le Pacifiste.	72
CHAPITRE II : <i>Pour la plus grande France.</i>	82
I. — Vues générales.	85
II. — Paul Adam, l'Africain.	100
III. — Le théoricien de l'Idée latine.	109
IV. — Idées pour la Société des Nations.	127
CHAPITRE III : <i>Pour le bonheur de la Nation</i>	141
I. — Pour former des citoyens.	143
II. — Gouverner.	147
III. — Le Contrat social	151
IV. — Régionalisme.	154
V. — Dépopulation.	159
VI. — Droits féminins.	161
VII. — Misères sociales.	162

VIII. — Une politique économique	163
IX. — Capitalistes absurdes	168
X. — Le triomphe des médiocres	170
XI. — Devant les religions.	188
XII. — Autres pensées.	190

DEUXIÈME PARTIE : CONNAISSANCE DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE PREMIER : <i>Paul Adam, historien et témoin.</i> . .	205
I. — De Taine à Paul Adam.	208
II. — Conception particulière de l'histoire . . .	219
III. — Conception particulière de la guerre . . .	232
IV. — L'œuvre d'un témoin.	249
CHAPITRE II : <i>Jugements sur les œuvres de l'esprit.</i> . .	263
I. — Littérature.	264
II. — L'Art	290
III. — Le Théâtre.	302
CHAPITRE III : <i>L'homme et les sentiments.</i>	308
I. — De l'Amour et du Bonheur.	310
II. — De la Vie à la Mort.	314
III. — L'Homme	320
CHAPITRE IV : <i>Esquisse d'une Philosophie adamique.</i> .	322

ŒUVRES DE PAUL ADAM

- Les Cœurs nouveaux*, 1896 (Ollendorff).
La Force du mal, 1896 (Armand Colin).
L'Année de Clarisse, 1897 (Ollendorff).
Les Tentatives passionnées, 1897 (Ollendorff).
Le Serpent noir, 1905 (Ollendorff).
Combats, 1905 (Ollendorff).
Les Lions, 1906 (Ollendorff).
Clarisse et l'homme heureux, 1907 (Ollendorff).
Le Troupeau de Clarisse, 1908 (Ollendorff).
Le Rail du Sauveur, 1908 (Libr. des Annales).
La Ville inconnue, 1911 (Ollendorff).
Stéphanie, 1913 (Fasquelle).

ESSAIS SUR LA VIE DES ÉLITES

- Critique des Mœurs*, 1897 (Ollendorff).
Les Lettres de Malaisie, 1897 (Fasquelle).
Le Triomphe des Médiocres (Ollendorff).
Dix ans d'Art français, 1906 (Méricant).
Vues d'Amérique, 1906 (Ollendorff).
La Morale et l'Amour, 1907 (Méricant).
La Morale de Paris, 1907 (Ambert).
Le Nouveau Catéchisme, 1907 (Sansot).
Le Taureau de Mithra, 1907 (Sansot).
La Morale des Sports, 1907 (Albin-Michel).
L'Idole et le Croissant, 1908 (Publications modernes).
Les Impérialismes et la Morale des peuples, 1908 (Boivin et C^{ie}).
La Morale de la France, 1908 (Maurice Bauche).
La Morale de l'Éducation, 1908 (Flammarion).
Les Disciplines de la France, 1908 (Vuibert et Nony).
Le Malaise du monde latin, 1909 (Roger et Csernovitz).
Contre l'Aigle, 1910 (Falque).
Les Visages du Brésil, 1913 (Lafitte).

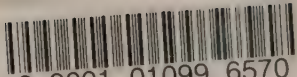
LA GUERRE 1914-1920

- Dans l'air qui tremble*, 1916 (Crès).
Les Lettres de l'Empereur, 1916 (Crès).
La Terre qui tonne, 1917 (Chapelot).
La Littérature et la Guerre, 1917 (Crès).
Reims dévastée, 1920 (Alcan).

DRAMES

- L'Automne*, en col. avec Gabriel MOUREY.
Le Cuivre, en col. avec André PICARD, 1896.
Les Byzantines, 1906.
Les Mouettes, 1907, représenté à la Comédie-Française.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE. 1928.



3 9001 01099 6570

423

BARCODE
INSIDE

